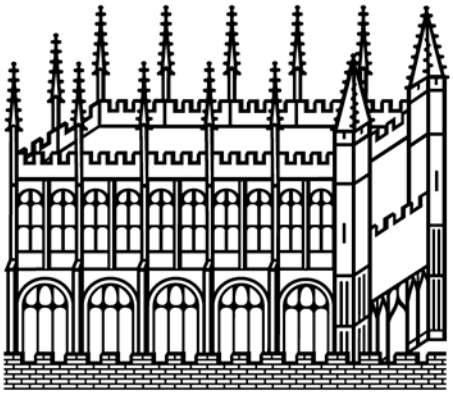


Bodleian Libraries

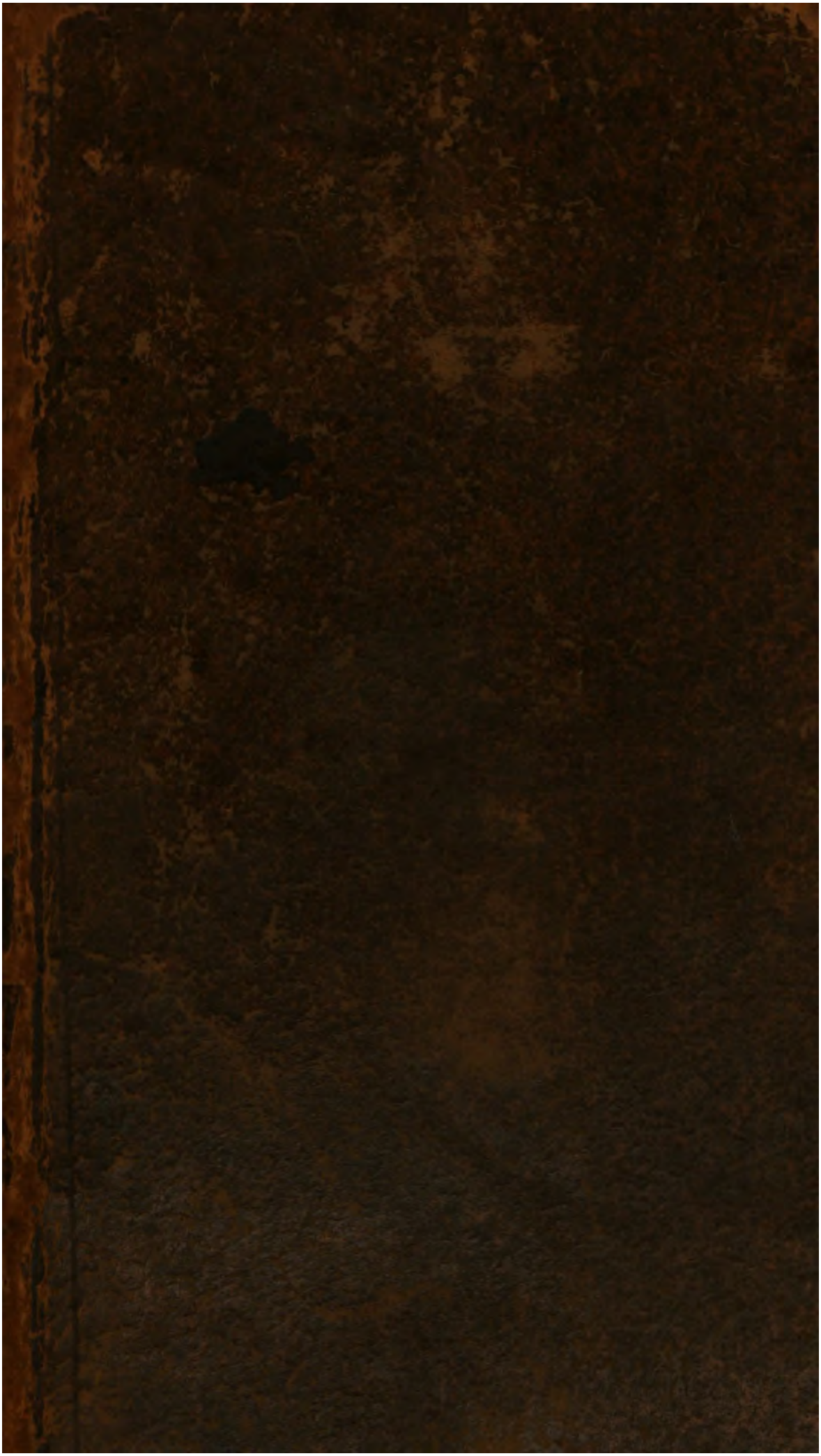
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



De la Bibliotheque de M. Cassin,
Tréforier de France, à Tours.
N.° 2235. v.

202

De la Bibliotheque de M. CASSIN,
Tréſorier de France, à Tours.
N.° 2235. 1/

202

HISTOIRE
COMIQUE
DE FRANCION.

ESTUDIOS
SOBRE
LA CONSTITUCION

LA VRAYE HISTOIRE COMIQUE de FRANCION.

Avec figures

TOM. II.

A. LEYDE
chez HENRY DRUMMOND
M. DCC. XXI.

LA VRAYE HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

Composée par NICOLAS DE MOULINET Sieur Du Parc, Gentilhomme Lorrain.

Soigneusement revûë, & corrigée dans cette nouvelle Édition.

TOME SECOND.

A LEYDE,
Chez HENRY DRUMOND.

M. DCCXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1969
OF OXFORD
LIBRARY

L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION.

LIVRE SEPTIÉME.

COmme Francion en étoit là, le Maître d'Hôtel vint apporter à déjeûner. Le Seigneur ne voulut point qu'il parachevât ſon hiſtoire qu'il n'eût repris ſes forces en mangeant, & cependant ils eurent le loiſir de conſiderer enſemble la varieté de l'humeur des hommes, comme il y en a qui ne ſe propoſent de paroître que par leurs habits, d'autres par leurs paroles affectées; que les Grands du monde prennent ſouvent leur plaiſir à entendre parler des fols plûtôt que des ſages; & que ceux qui ſemblent les plus modeſtes cachent ſouvent dedans leur ſein des paſſions dereglées & des amours illicites. Nous en avons vû la narration, qui nous doit faire haïr le vice; car quelque bonne mine que Francion fît, il ſçavoit bien que tous les plaiſirs qu'il avoit eus, à débaucher la Maîtreſſe & la ſervante, n'étoient pas ſi agreables, qu'une vie nette & chaſte. Pour

ce qui étoit de la frequentation des femmes abandonnées, il conſeſſe bien, comme nous avons oüi, qu'il n'y avoit rien de plus abominable ; & puiſqu'il diſoit qu'il n'y avoit rien qui les rendît plus odieuſes, que de les conſiderer quelquefois dans ces infames lieux, où elles ſe trouvent, diſons auſſi qu'il n'a pas été hors de propos de mettre ici quelque choſe de leur méchante vie, parceque cela les rendra plus haïſſables, & que ceux qui liront ceci les fuiront bien plus que ne faiſoit Francion. Lorſqu'il eut fini ſon petit repas, il parla de la ſorte que l'on peut voir au diſcours ſuivant.

Bien que les ardeurs de ma jeuneſſe me pouſſaſſent à la debauche, comme je vous ai dit, je ne laiſſois pas de ſonger à mon avancement. J'avois été voir ma mere en Bretagne, où elle m'avoit fait de belles leçons. Je m'aviſai qu'il falloit me mettre aux bonnes graces d'un certain favori du Roi, qui me pouvoit beaucoup plus avancer que Clerante. Je m'acquis la connoiſſance de trois ou quatre de ſes plus proches parens, & leur témoignai le deſir que j'avois de rendre du ſervice à toute leur race. Du commencement, pour me payer de la peine que je prenois à les courtiſer, ils me promirent de me faire obtenir infailliblement une certaine charge que je deſirois, laquelle étoit au pouvoir de Praxitele ; (vous ſçavez bien que celui-là a autrefois été cheri du Roi) mais comme je les voulus

voulus ſommer de leurs promeſſes, jamais je ne trouvai rien ſi froid qu'eux. Je penſe que leur ame étoit ladre, & que l'on avoit beau les picquer avec les prieres & les remontrances, ils n'en ſentoient aucune choſe. Je vous dirai en verité, que je croi que leur bonne fortune les avoit fait devenir à moitié fols, ou bien qu'ils feignoient de l'être. Si je leur parlois d'une choſe, ils me mettoient ſur une autre; & s'ils étoient contraints de me repondre ſur mon affaire, ils me la faiſoient ſi difficile que rien plus.

J'avois fait un diſcours, où j'eſſayois de prouver que le merite de Praxitele étoit auſſi grand que ſa proſperité; mais ils ne voulurent pas que je le montraſſe à perſonne: & cela, diſoient-ils, ſe faiſoit par un coup d'Etat, d'autant qu'ils craignoient que cela ne fit accroître l'envie, que l'on portoit à leur fortune. Qui ne jugera que c'étoit, qu'ils reconnoiſſoient que leur parent n'étoit pas digne de tant de loüanges, comme je lui en donnois, & que mes flatteries étant trop viſibles, elles euſſent plûtôt incité le peuple à ſe mocquer de lui, qu'à le reſpecter? Je me ſuis bien repenti depuis, de lui avoir tant fait d'honneur que d'écrire pour lui; & j'ai cru que ſi le ciel ne me favoriſa en ce que je pretendois, ce fut pour me punir d'avoir loüé une perſonne indigne de loüange. La charge que je deſirois fut donnée à un autre que moi,

qui poſſible ne l'avoit pas recherchée ; mais je vous dirai, le dommage étoit autant de leur côté que du mien ; car ils perdoient en moi un ami & ſerviteur très-fidelle, qui s'étoit preparé à les aſſiſter en des choſes importantes, & ne prenoient qu'un ſot ſans eſprit & ſans fidelité. J'avois prié Clerante de leur parler de moi, mais il n'en avoit voulu rien faire, me diſant que ſon authorité étoit morte en ces actions-là, & que ces coquins venus de bas lieu ſe plaiſoient à mepriſer les Seigneurs de qualité ; & qu'outre cela il ne ſe vouloit pas tant abaiſſer, que de les aller ſupplier d'aucune choſe. Voyant tout ceci, j'eus recours aux conſolations, que les anciens ſages nous donnent contre les adverſitez, & ſi je ne joüiſſois point de la proſperité de beaucoup d'autres, j'avois cela en recompenſe que je n'étois pas eſclave comme eux. Je voyois bien que, pour obtenir alors quelque choſe dans le monde, il n'y avoit rien qui y fût moins utile que de le meriter ; & je remarquois que pour ſe mettre en bonne eſtime, il valoit mieux faire profeſſion de bouffonnerie que de ſageſſe. Je ne ſçavois ni contrefaire les orgues, ni chiffler, ni faire des grimaces, parties fort neceſſaires ; & quand je l'euſſe ſçu, je n'euſſe pas eu l'ame ſi vile que de me vouloir avancer par là. J'ai bien toujours aimé la gauſſerie & les bons mots, qui témoignent la pointe de l'eſprit, mais non pas ces tours de bâteleur & d'écornifleur,

que

que les ſots Courtiſans admirent : & outre cela quand je veux dire quelque choſe d'agreable, il faut que ce ſoit particulierement pour me donner du plaiſir à moi-même, ou à des gens qui me ſoient égaux, & non pas à ceux qui s'eſtiment davantage que moi.

Puiſque je ne pouvois donc entrer aux bonnes graces de ceux qui étoient en faveur, je m'acquis celles de pluſieurs autres, qui ne ſongeoient qu'à rire & à faire l'amour; avec leſquels, s'il y avoit moins de profit, il y avoit en recompenſe plus de contentement.

Toutefois il m'étoit impoſſible de m'empêcher de ſonger à la perte, que je faiſois de ma jeuneſſe, au lieu qu'il me ſembloit que je l'euſſe pû fort bien employer, pour le profit de ceux à qui je deſirois de rendre du ſervice, & pour le mien particulier. Cela faiſoit que lorſque je me trouvois quelquefois en compagnie, où j'avois dit le mot comme les autres, je demeurois muet tout d'un coup, & me laiſſois emporter à une profonde reverie, tellement qu'il ſembloit que je ne fuſſe plus ce que j'avois accoutumé d'être, & que j'euſſe tout-à-fait changé de nature. Je fus extrémement fâché de cette metamorphoſe, & que je me contraignois le plus qu'il m'étoit poſſible: mais quoi ? Le ſujet de ma triſteſſe ne pouvoit être ſi facilement retranché, à cauſe qu'inceſſamment je voyois des objets qui faiſoient accroître ma peine. Il étoit beſoin en

cela de quelque divertiſſement, ou d'un exil volontaire.

Clerante qui ſçait ma maladie, & ſon origine, eſſaye de tout ſon pouvoir de me conſoler, & me mene aux champs à une belle maiſon qu'il a. Qu'avez-vous fait de votre belle humeur, ce me diſoit-il? Je retrancherai quelque choſe de l'eſtime que votre merite m'a juſques-ici obligé de faire de vous, ſi vous ne mettez peine à vous réjoüir : vous vous fâchez du deſordre du monde: ne vous en ſouciez point, puiſque l'on n'y peut remedier. En depit de tous les hommes, vivons tout au contraire d'eux. Ne ſuivons pas une de leurs ſottes coutumes : quant à moi, je quitte pour jamais la Cour, où je n'ai goûté aucun repos. Si nous voulons paſſer nos jours parmi les délices de l'amour, nous trouverons en ces quartiers-ci de jeunes beautez, dont l'embonpoint ſurpaſſe celui des Courtiſanes, qui ſont toutes couvertes de fard, & qui uſent de mille inventions pour relever leur ſein flaſque. Je me ſouviens d'avoir couché avec quelques-unes ſi maigres, que j'euſſe autant aimé être mis à la gehenne : & à propos dernierement cette Luce, je connus que ſa beauté vient plus d'artifice que de nature, ſon corps n'eſt compoſé que d'os & de peau.

L'humeur franche de ce Seigneur me plaiſant, je lui accordai tout ce qu'il voulut. Il avoit laiſſé ſa grandeur à la Cour, ſans en retenir ſeulement la memoire ; & ſe rabaiſſant

juſqu'à

juſqu'à l'extremité, il alloit danſer ſous l'ormiau les Dimanches, avec le compere Piarre & le Sire Lucrin. Il joüoit à la boule avec eux pour le ſouper, & ſe plaiſoit à les voir boire d'autant, afin qu'ils contaſſent après merveilles. Lorſqu'il étoit en humeur plus ſerieuſe, il faiſoit venir les bonnes vieilles gens, & les prioit de raconter tout ce qui étoit en leur memoire du tems de leur jeuneſſe. O quel contentement il ſentoit, lorſqu'ils venoient à diſcourir des affaires d'Etat, dont ils parloient ſelon leurs opinions & celles de leurs grands Peres, donnant toûjours quelque blâme aux Seigneurs, qui avoient approché le plus près de la perſonne des Rois. Pour moi, de mon naturel je ne me plais guere à toutes ces choſes-là; car je n'aime pas la communication des perſonnes ſottes & ignorantes. Neanmoins afin de lui agréer, je m'éforçois tant d'y prendre du plaiſir, que je puis aſſurer que j'en prenois quelque peu, quand ce n'eût été que de voir qu'il en recevoit, d'autant que mon principal ſoin étoit de le faire vivre joyeuſement.

Je me portai même juſqu'à prendre le deſſein d'une galanterie, que fort peu de perſonnes voudroient entreprendre. On nous avoit dit qu'il y avoit à trois lieuës de là, dedans une ferme, la plus belle bourgeoiſe du monde. Je m'aviſai de m'habiller en païſan, & de porter un violon, dont je ſçavois joüer, afin d'entrer plûtôt chez elle. Ce qui me faiſoit prendre

cette déliberation, c'étoit que l'on m'avoit appris que la mignarde aimoit paſſionnément à rire, & avoit des rencontres fort plaiſantes. Or j'eſperois de lui tenir des diſcours ſi facetieux, que ce ſeroit un plaiſir des plus grands d'oüir notre entretien. Le bon étoit qu'il y avoit une nôce en ſon village, le jour que j'avois déliberé d'y aller. Clerante ſe voulant auſſi égayer fit proviſion d'une cymbale pour m'accompagner, parce que c'eſt un inſtrument dont le jeu n'eſt guere difficile: il ne faut que battre dedans avec la verge de fer à la cadence des chanſons.

Nous ſortons un matin avec nos vêtemens accoutumez, faiſant accroire que nous allons à douze lieuës loin, & ne menons avec nous que mon valet de chambre, que j'avois rendu fin matois. Etant à deux lieuës de la maiſon, nous entrâmes dans un bois fort ſolitaire, où nous vêtimes des haillons que nous avions apportez avec nous. Clerante fit bander ſon viſage à moitié & noircir ſa barbe qui étoit blonde, de peur d'être reconnu par quelqu'un. Quant à moi, je me mis ſeulement un emplâtre ſur l'un de mes yeux, & j'enfonçai ma tête dans un vieux chapeau, dont j'abaiſſois & hauſſois le bord à ma volonté, comme la viſiere d'un armet, parce qu'il étoit fendu au milieu.

En cet équipage nous marchâmes juſqu'au village où ſe faiſoit la nôce: & mon valet mit nos chevaux en une hôtellerie, en attendant

que

que nous en euſſions affaire. Nous allâmes droit chez le pere de la mariée, un bon pitaut, à qui je demandai s'il n'avoit point affaire de mon ſervice. Il me dit qu'il avoit déja retenu un menêtrier, à qui il avoit baillé ſeize ſols d'arrhes, ſur & tant moins d'un écu qu'il lui avoit promis pour ſa journée. Je ne vous demande qu'un demi écu pour moi & pour mon compagnon, ce dis-je, & ſi nous ferons la cuiſine, à quoi nous nous entendons des mieux, parce que nous avons été des premiers marmitons de l'hôtel de la Maque. Nous trouvant à ſi bon marché, par l'avis de ſa femme, qui ne vouloit pas faire grande dépenſe, il s'accorda à nous prendre. L'autre menêtrier vint incontinent, & n'y eut pas une petite diſpute entre lui & moi. Il diſoit qu'on avoit parlé à lui dès le ſoir precedent, & qu'il étoit venu d'une lieuë de là: moi je dis que je venois de huit lieuës tout exprès, & qu'il y avoit quinze jours qu'un certain homme paſſant par mon village m'avoit retenu: ma cauſe en ce point fut trouvée la meilleure, & ſes arrhes lui demeurant, il s'en alla néanmoins tout deconforté.

Nous nous mîmes à travailler à la cuiſine, & Clerante qui quelquefois vouloit ſçavoir de ſes gens, comment l'on accommodoit toutes les entrées de ſes repas, eût fait de très-bonnes ſauces, s'il eût eu de l'étoffe pour en faire: nous nous contentâmes d'apprêter tout à la groſſe mode, ſelon le con-

ſeil d'un Surintendant, qui venoit nous voir de fois à autre. Chacun étant revenu de la Meſſe, la table fut couverte, & l'on s'aſſit pour dîner. La bourgeoiſe étoit là des plus avant, parce que c'étoit la fille de ſon vigneron qui ſe marioit: j'eus la commodité de la regarder attentivement : & je vous confeſſe que je n'ai guere vû de plus belles femmes. Le repas étant fini, le marié & la mariée ſe mirent devant une table chargée d'un beau baſſin de cuivre ; à chaque piece que l'on leur apportoit, comme en offrande, ils faiſoient une belle reverence pour remercîment, en penchant la tête de côté. Ceux qui donnoient deux pieces d'argent, étoient ſi convoiteux de gloire, qu'afin que l'on le vît, ils les faiſoient tomber l'une après l'autre. La bourgeoiſe preſenta une couple de fourchettes d'argent: une certaine femme de village en preſenta de fer, à tirer la chair du pot, où il y avoit une cuilliere au bout: une autre des pincettes & des tenailles : ſi bien qu'en tout ceci il y avoit la figure des cornes; ce qui étoit un preſage très-mauvais pour le pauvre Joblin. Il fut là avec ſon épouſe un quart d'heure, après que l'on lui eut fait tous les dons, pour attendre s'il n'y en avoit point encore à faire. S'étant retirez, ils compterent ce qu'ils avoient dépenſé ; & voyant qu'ils perdoient beaucoup à leur nôce, ils ſe mirent à pleurer ſi demeſurément, que moi, qui étois auprès d'eux, je fus contraint d'eſ-

ſayer

ſayer de les conſoler. Le pere de la mariée leur vint dire alors, que le Seigneur lui avoit accordé, que toute la compagnie vînt danſer en ſon château, & qu'ils marchaſſent les premiers avec le violon. J'accordai mon inſtrument, & joüant la premiere fantaiſie qui me vint en l'eſprit, je fus conducteur de toute la bande. Le ſon des cymbales ne plaiſoit pas à chacun, Clerante fut contraint de laiſſer les ſiennes inutiles. En marchant devant moi, il faiſoit des pas & des poſtures ſi agreables, que ſi je ne l'euſſe point connu, je l'euſſe pris pour le plus grand bâteleur du monde. Étant dans la cour du château je joüai des branles, que preſque toute la compagnie danſa. Après cela je joüai des gaillardes & des courantes, que les pitauts danſoient d'une telle façon, que j'y recevois un extréme plaiſir : ce qui m'empêchoit d'avoir du regret de m'être ſi prodigieuſement metamorphoſé. D'ailleurs j'étois infiniment aiſe, d'entendre les diſcours de quelques bonnes vieilles aſſiſes auprès de moi ; elles diſoient que les parens des mariez étoient bien chiches, qu'ils n'avoient pris qu'un violon, & qu'ils ne leur avoient pas fait aſſez bonne chere. Parmananda, ce diſoit l'une, quand je maria ma grande fille Jacquette, il y avoit tant de viande de reſte, que le lendemain, qui étoit un Jeudi, il fallut prier notre Curé de nous venir aider à la manger, de peur qu'elle ne ſe gâtât en la gardant pour le Di-

manche: encore fallut-il au ſoir en faire des aumônes à tous les pauvres du village; & ſi la grande bande des cornets étoit à la nôce. Les autres tenoient de pareils propos, ſans ſonger à la danſe. Ce qui m'étoit encore bien plaiſant à entendre, étoit le diſcours qu'un jeune badaut tenoit à une ſervante du logis du Seigneur. Il étoit venu l'accoſter avec un ris badin, une reverence en remuant les feſſes, entortillant le bord de ſon chapeau, & diſant, comment vous en va Robaine; vous faites-là la ſainte ſucrée; je cuide que vous êtes malade. C'eſt votre grace, dit la ſervante. Hé bien vous voilà une fille à marier, reprit le villageois, ne ſerez-vous pas priſe bien-tôt comme les autres; la gelée eſt forte cette année-ci; Dame, tout ſe prend. Ha regardez que c'eſt que celui-ci nous veut jargonner, repartit la ſervante? oüi, ils ſont pris s'ils ne s'envolent; il a plus de caquet que la poule à ma tante, il n'aura pas ma toile. Le manan fila doux alors, d'autant qu'il l'honoroit fort, & qu'un demi ceint d'argent, qu'elle avoit, étoit une puiſſante chaîne pour attirer ſon cœur à ſon ſervice: car il faut que vous ſçachiez, que depuis qu'une ſervante porte ſur les reins ce bel ornement, il n'y a valet ni pauvre artiſan qui ne lui jette plus d'œillades, que n'en jette un matou ſur la viande qui eſt penduë au croc. Il lui dit donc avec une façon ſi hors de propos, que je ne ſçavois s'il pleuroit ou s'il rioit:

rioit : Hen ! ma mere m'a parlé de vous : & voyant qu'elle ne lui répondoit point, il lui repeta ces mêmes mots quatre ou cinq fois, en lui tirant la main pour les lui faire entendre, croyant qu'elle dormît ou qu'elle ne ſongeât pas à lui. Je ne ſuis pas ſourde, dit-elle, je vous entends bien. C'eſt à cauſe de vous que j'ai mis une aiguillette de var de mar à mon chapeau, pourſuivit le villageois; car ma couraine m'a dit, que c'eſt une couleur que vous aimez tant, que vous en avez uſé trois cotillons. Ce dernier jour en allant aux vignes je me détourni, par le ſangoi, de plus de cent pas pour vous voir, mais je ne vous aviſy point; & ſi toute la nuit je n'ai fait que ſonger de vous, tant je ſuis votre ſerviteur : par la vertigué, j'ai voulu gager plus de cent fois contre mon biau frere Michaut Croupiere, qu'à une journée de la grande haridelle de ſa charruë il n'y a pas une fille, qui ſoit de ſi belle regardure que vous, qui êtes la parle du païs en humidité, & en doux maintien. C'eſt que vous vous mocquez, reprit la ſervante, cela vous plait à dire. Ho non fait, lui dit le païſan. Ho ſi eſt, répondit-elle. Ho bien, reprit-il, revenant toûjours à ſes moutons, ma mere, hen ma mere m'a parlé de vous, comme je vous dy, ſi vous voulez vous marier vous n'aurez qu'à dire. Jamais il n'expliqua plus clairement ſes intentions ; mais pour montrer la grande affection qu'il lui portoit, il la mena danſer une

une gaillarde, où il hauſſoit les pieds, & demenoit les bras & tout le corps, de telle façon qu'il ſembloit qu'il fût deſeſperé ou demoniaque, ou malade de Saint. Je vis encore faire là d'autres badineries, qui ſeroient trop longues à reciter. Qu'il vous ſuffiſe que je voyois pratiquer tout un autre art d'aimer, que celui que nous a décrit le gentil Ovide.

Tandis Clerante regardoit avec attention tout ce qui ſe faiſoit, & à l'arrivée de beaucoup de Nobleſſe, qui ſe rendit dedans la ſalle du Château, ſans regarder la nôce, il s'y en alla, parce que la bourgeoiſe y étoit entrée auſſi. Or ça, compere, lui dit le Seigneur, en prenant garde au bandage de ſa tête, qui eſt-ce qui a voulu rompre le coffre de ton entendement? C'eſt une perſonne qui n'en a guere, répondit-il, en contrefaiſant ſa voix le plus qu'il pouvoit: j'ai une ſi méchante femme, que je penſe qu'elle a le diable au corps; ha, Meſſieurs, le cœur me creve tant j'en ai de douleur: Dieu ſçait combien j'ai tâché de fois à la rendre bonne, en la battant dos & ventre, mais je n'en ai pû venir à bout, encore que l'on diſe que celles de ſon ſexe ſoient de l'humeur des ânes, & des noyers; de qui l'on ne tire point de profit qu'en les battant fort & ferme. Je ſuis tonnelier de mon état, & je ne joüe de mes cymbales que les bonnes fêtes. Dernierement ne la pouvant faire ceſſer de me dire des injures, je la mis (à l'aide d'un mien valet) dans un de mes grands

tonneaux, dont je fermai après l'ouverture avec des douves, de ſorte qu'elle n'avoit plus d'air que par le trou du bondon; je pris mon poulain, & devallai ainſi le vaiſſeau juſqu'en ma cave: je le remontai & le redevallai encore par pluſieurs fois, le plus vîte qu'il me fut poſſible, afin qu'elle fût ſi tourmentée là-dedans, qu'elle ſe repentît de m'avoir offenſé. Mais tout au contraire de ce que je penſois, elle mettoit, quand elle pouvoit, ſa bouche près la petite fenêtre de ſa loge, & me diſoit des vilenies inſupportables. Enfin je fus contraint de la laiſſer là paſſer ſa colere. Sur le ſoir il me vint une maudite envie de prendre avec elle mon plaiſir ordinaire, auquel je m'étois tellement accoutumé, que je ne m'en pouvois paſſer une ſeule nuit, ſans ſouffrir autant de mal que ſi l'on m'eût brûlé à petit feu. Néanmoins je ne la voulois pas tirer du tonneau, craignant qu'elle ne me fît quelque outrage, comme elle avoit déja fait pluſieurs fois pour moindre occaſion: baiſez-moi par le trou mamie, lui dis-je, puis nous ferons la paix. Non, non, répondit-elle, j'aimerois mieux l'amitié des diables d'enfer, que la tienne. Je ne te ferai plus rien, ma foi, lui repartis-je, je veux dire que je ne te battrai plus; car pour le reſte, il faut toûjours que l'homme ſe mette en ſon devoir. Donne-moi donc ſix baiſers ſans ſortir de là, & dès que tu auras achevé, je te promets que je te délivrerai de priſon. Cette offre

ſre lui toucha les ſentimens, elle s'accorda à ce que je voulois, & je penſe qu'elle approchoit ſa bouche le plus proche du trou du bondon qu'elle pouvoit; mais quant à moi, je ne pus faire une aſſez longue moüe pour la baiſer. Enfin je fus forcé de la tirer du lieu où elle étoit, tant mon deſir me preſſoit; mais dès que je me fus un peu réjoüi avec elle, elle recommença à me quereller, & me dire qu'elle ſçavoit bien que j'avois fait l'amour à une de ſes voiſines. Je ne ſçai comment elle s'en appercevoit, car j'étois ſi vaillant que je la careſſois autant qu'à l'ordinaire; mais en effet elle ſe fâcha outre meſure. Le ſoleil en ſe levant vit notre caſtille, & fut témoin comme elle me jetta un pot à piſſer à la tête, dont elle me bleſſa, ainſi que vous me voyez; & ſi je vous aſſure qu'il m'eſt à voir que je n'étois point coupable.

La fable de Clerante fit rire toute la compagnie, & même la bourgeoiſe qui lui fit pluſieurs demandes bouffonnes. Un Gentilhomme de la troupe lui commanda de chanter quelque chanſon. Il touche ſes cymbales auſſi-tôt, & en dit une des plus gaillardes. Étant convié d'en dire encore d'autres, & n'en ſçachant point, il dit qu'il me falloit appeller, & que j'en chanterois des plus plaiſantes du monde. La nôce demeura ſans violon, pour le contentement du Seigneur du village, vers lequel je me tranſportai incontinent. Mon inſtrument & ma voix s'accorderent

derent enſemble, pour dire pluſieurs chanſons les plus folâtres que l'on ait jamais ouïes, & que j'avois compoſées le plus ſouvent le verre à la main, pendant mes débauches : je faiſois des grimaces, des geſtes, & des poſtures, dont tous les bouffons de l'Europe ſeroient bien aiſes d'avoir de la tablature, pour en gagner leur vie.

Clerante cependant s'étoit approché de deux vieillards, qui n'adonnoient pas du tout leurs eſprits à écouter ma muſique : ils déviſoient ſerieuſement enſemble d'une choſe qui le touchoit, non pas en qualité de joüeur de cymbales, mais en celle de grand Seigneur. Il faiſoit ſemblant de ne les pas oüir, afin qu'ils ne ceſſaſſent point de parler ſi haut, & ne les regardoit pas ſeulement, encore qu'il ne dût point craindre qu'ils ſe retinſſent de dire devant lui tout ce qu'ils penſoient ; parce que le prenant pour un badin, ils ne le jugeoient pas même capable de comprendre leurs raiſons. Clerante a été en ce pays-ci quelques-jours, à ce que l'on m'a appris, diſoit l'un, mais il s'en eſt déja allé ce matin; j'en ſuis fort aiſe, car je l'aimerois mieux en Turquie qu'ici ; je l'ai toûjours haï depuis que je le connois. Il eſt extrémement vicieux, il eſt du tout adonné au vin & aux femmes, & fait quelquefois des actions qui dérogent grandement à ſa qualité. Je priſe plus mon fermier, qui vit en bon & loyal païſan, comme le ciel l'a fait naître, que lui qui ne vit

pas

pas en grand Seigneur, combien qu'il le ſoit d'extraction. Il ne vous deplaira plus guere long-tems, répondit l'autre, je vous apprends en ami, avec la priere d'être ſecret, que quelques gens, qui ont maintenant beaucoup de puiſſance dans l'État, ſe ſont déliberez de ſe deffaire de lui ſans bruit, maintenant qu'il eſt hors de la Cour. Ils avoient envoyé ici un homme avec ce deſſein-là, mais il n'a pû executer leur intention. Je ne ſçai s'il en aura meilleur moyen ſur les chemins, où il le trouvera.

Encore que celui-ci dît ces paroles plus bas que toutes les autres, qu'il avoit tenuës auparavant, Clerante les entendit bien; & pour diſſiper la fâcherie, que lui donnoit la mauvaiſe entrepriſe que l'on machinoit contre lui, il alla prier un valet de lui verſer à boire, & dit qu'il avoit de telle façon écorché ſa gorge à force de chanter, qu'il étoit perdu s'il ne l'adouciſſoit, en faiſant pleuvoir du vin tout du long juſqu'au receptacle de ſes boyaux. L'on lui en donna tant qu'il voulut, & s'étant retiré à un coin, il tira d'un biſſac quelques reliquats de la nôce, dont je lui arrachai goulûment de bonnes nippes; & les allant manger auprès de la fenêtre, je vis dedans la Cour la plus plaiſante choſe du monde. En dreſſant les potages & le ris jaune du dîner, j'avois mis dedans une certaine compoſition laxative, que j'avois apportée. Cette drogue ayant fait alors ſon operation,

operation, tous ceux de la nôce étoient contraints d'aller ſe décharger, le plus près qu'ils pouvoient, d'un fardeau qui ne peſe guere, & qui eſt pourtant le plus difficile à porter de tous. Il y en avoit qui entroient dedans les écuries en ſerrant les feſſes; d'autres n'ayant pas le loiſir d'aller ſi loin ſe vuidoient ſur le fumier, à l'endroit où ils ſe trouvoient. En mon abſence la jeuneſſe avoit voulu danſer aux chanſons: la plûpart ſortoient de la danſe, pour obéïr au fâcheux tiran qui leur commandoit: mais la pauvre épouſée, qui ſouffroit d'auſſi violentes trenchées que les autres, parce qu'elle avoit trop mangé de ris, étoit en une peine extréme. Elle ne croyoit pas qu'il fût bien-ſeant à elle, pour qui ſe faiſoit la fête, de quitter ceux qui la tenoient par la main; ſi bien qu'elle laiſſa couler juſqu'à terre une certaine liqueur, dont l'odeur mauvaiſe parvenant à la fin au nez de ceux qui danſoient, & qui avoient marché deſſus par pluſieurs fois, les fit regarder en terre, & émût en eux une groſſe diſpute ſur ce point épineux, ſçavoir qui c'étoit qui avoit fait la vilenie. Les hommes ſe retirerent du pair, d'autant qu'ils alleguerent que leurs hauts de chauſſes étoient aſſez larges, pour contenir les excremens de plus de deux ſemaines, ſans qu'ils fuſſent contraints de les jetter ainſi en bas, devant tant d'honnêtes perſonnes. Mais chacun ſouffrant un même mal, & ſe trouvant honteux de lâcher ſes ordures dans la

cour

cour du Seigneur, que j'avois appellé aux fenêtres, avec toute la compagnie, pour voir cette plaiſante avanture, tous ceux de la nôce s'en retournerent en leurs logis l'un après l'autre, non pas ſans recevoir force gauſſeries, de ceux qui les voyoient dânſer d'autres courantes, que celles que j'avois joüées de mon rebec. Chacun donna ſon avis là-deſſus, & preſque tous concluoient, que l'occaſion de leur devoyement d'eſtomac étoit, qu'ils n'avoient accoutumé de manger que du pain.

La bourgeoiſe même ne fut pas exempte de cette maladie, qui la ſurprit à l'improviſte, comme elle ſe mocquoit de ceux qui en étoient tourmentez. Auſſi-tôt craignant de commettre une faute pareille à celle de la mariée, elle ſortit de la ſalle, & ne ſçachant où ſe décharger, elle alloit d'un côté & d'autre. Enfin elle rencontra un laquais, à qui elle demanda quaſi tout hors d'elle-même, où étoient les privez; il les lui montra du doigt; mais comme elle trouſſoit ſa cotte pour y preſider, un jeune garçon auſſi preſſé qu'elle s'y vouloit placer. Ils eurent une conteſtation à qui s'y mettroit le premier: cependant la mere du marié, qui étoit une groſſe reſoluë de paiſane, vint occuper le lieu; de ſorte qu'ils furent tous deux contraints de laiſſer tout couler à l'endroit où ils ſe trouverent. La bourgeoiſe étant de retour eut encore un ajournement perſonnel, pour aller au même

même lieu, où elle fit ſes affaires plus à ſon aiſe qu'au premier coup. Lorſque je la vis, je dis aux Gentilshommes, que je penſois que leur compagnie ne lui étoit pas agreable, & qu'elle ne faiſoit autre choſe que s'en retirer, & marchandoit à la quitter tout-à-fait. Ayant entendu que je me voulois gauſſer d'elle, elle tâcha de me donner quelque attaque, & pour ſonder la ſubtilité de mon eſprit, elle me dit: orça menetrier, quelle corde eſt la plus mal-aiſée à accorder de toutes les tiennes? Eſt-ce la chanterelle? Nenni da Madame, ce dis-je, c'eſt la plus groſſe: je ſuis quelquefois plus de deux heures ſans en pouvoir venir à bout. Néanmoins je m'aſſure, que ſi vous l'aviez ſeulement touchée du doigt, elle ſe banderoit toute ſeule autant comme il faut: quand vous voudrez vous en verrez l'experience; elle rendra une harmonie qui vous ravira les eſprits juſqu'au ciel, j'entens le ciel de votre lit.

Les riſées que l'on fit de ceci inviterent de plus en plus la bourgeoiſe, à chercher les moyens de me donner quelque bon trait, pour avoir ſa revanche: mais Clerante ſe levant alors de ſa place un verre à la main, & roulant les yeux à la tête, commença de contrefaire l'yvrogne ſi naïvement, que j'euſſe crû qu'il l'eût été, n'étoit que je ſçavois ſa portée de vin, & qu'il n'avoit pas bû la moitié de ce qu'il en faloit pour lui troubler le cerveau. Tout le reſte de l'aſſiſtance en avoit bien autre

autre opinion que moi. Il chancelle à tous coups, begaye en parlant, & dit des reveries étranges. Il fait ſemblant de vouloir eſſayer ſi le vin a bon goût, & ayant trempé ſon petit doigt dans le verre, il ſucce ſon pouce au lieu de l'autre doigt. En bûvant il repand la moitié de ſon vin ſur lui, & tire le devant de ſa chemiſe hors de ſa brayette pour eſſuyer ſa bouche; de maniere qu'en écarquillant les jambes il montre à la bourgeoiſe tout ce qu'il porte. Pour faire la ſainte Nitouche, en s'écriant elle couvre ſoudain ſes yeux avec ſa main, dont elle entr'ouvre néanmoins les doigts finement, l'hypocrite qu'elle eſt, pour voir ſans que l'on s'en apperçoive. Clerante continuant à faire des extravagances, & la trouvant toute droite au milieu de la ſalle, s'approcha d'elle pour piſſer, comme ſi elle eût été une muraille ou une ſtatuë: en tenant ſa main dans ſes chauſſes, il ſe laiſſoit déja aller la tête pour s'appuyer à elle, lorſqu'elle ſe recula en arriere; & enfin l'on me conſeilla de le mener repoſer. Je le conduiſis au logis de la bourgeoiſe, où étoient les courtines du mariage. Comme elle fut revenuë, elle le fit coucher dans une petite chambre auprès de la porte, & me demanda ſi je croyois que la raiſon lui revint bien-tôt: elle me parloit de cela avec une façon, qui me donnoit à connoître qu'elle n'étoit guere joyeuſe de le voir ainſi aſſoupi, & qu'elle eût mieux aimé lui voir ſeulement un peu de gaillardiſe: voilà

pourquoi

pourquoi je lui répondis, que dans une heure il ne paroîtroit pas qu'il eût bû. Elle avoit vû une bonne partie de ſon corps, étant entrée au lieu où il étoit couché, & ne ceſſoit de me loüer ſon embonpoint, & ſa bonne mine, que l'on remarquoit facilement, encore qu'il eût le viſage à demi couvert de linge; ce qui me mit en la fantaiſie qu'elle étoit beaucoup portée à lui vouloir du bien. Je le contai après à Clerante, qui en fut très-aiſe. Veritablement je ne me trompai point, car elle eut de ſi fortes tentations, qu'après que tout le monde ſe fut retiré chez ſoi, & qu'elle m'eut fait coucher dans une chambre à part, elle s'en alla ſans chandelle ſe gliſſer dans le lit de Clerante, s'imaginant qu'elle prendroit ſon plaiſir avec lui le plus ſecrettement du monde, parce que lui-même ne pourroit ſçavoir avec quelle perſonne il ſeroit, n'ayant point de lumiere; & qu'ayant encore alors l'eſprit un peu troublé, il croiroit le lendemain poſſible que ce ſeroit un ſonge que tout ce qui lui ſeroit avenu.

Elle ne l'eut pas ſi-tôt embraſſé, qu'il reconnut qui elle étoit, & ſans dire mot, eſſaya de l'aſſouvir des plaiſirs après leſquels elle ſoûpiroit tant. Sur les onze heures l'on heurta à la porte, incontinent elle ſe leve & s'y en va. Elle demande qui c'eſt qui veut entrer: c'eſt ſon mari qui lui répond, & qui la prie de lui ouvrir vîtement, parce qu'il eſt fort las, étant venu de la ville tout d'une courſe.

courſe. Mon Dieu ! dit-elle, ayant ouvert la porte, il vient de ſortir d'ici un homme qui vous cherche par tout ; je lui ai dit que vous êtiez à la ville ; il en a pris le chemin ; il vous veut parler d'une choſe bien preſſée, & qui vous importe grandement, à ce qu'il dit, ne l'avez-vous point rencontré? Non, dit le mari, je ſuis venu par des chemins extraordinaires. Retournez-vous-en donc le long du grand chemin, je vous en ſupplie, replique la bourgeoiſe, & vous le ratteindrez infailliblement.

Le mari bien empêché à ſonger ce que l'on lui veut, picque ſon cheval, & s'en reva. La bourgeoiſe très-aiſe que ſa tromperie a réüſſi, va retrouver Clerante, avec qui elle demeure le plus long-tems qu'elle peut. Le jour étant venu tout-à-fait, ſon mari arriva au logis, qui dit qu'll n'avoit point eu de nouvelles de l'homme qui le demandoit, bien qu'il ſe fût enquis de lui ſur les chemins, & dans la ville, où il avoit paſſé la derniere partie de la nuit, ce qui le mettoit bien en peine.

Ayant pris congé de notre bourgeoiſe, nous nous en allâmes allaigres & joyeux, & paſſâmes par devant l'hôtellerie, où mon valet de chambre nous attendoit. Nous ayant apperçûs, il partit incontinent pour nous ſuivre de loin. Nous nous remîmes en la memoire tout ce qui nous étoit arrivé. Clerante me conta ce qu'il avoit entendu dire aux deux vieillards: dont je conjecturai que c'étoit un bon genie

qui

qui l'avoit porté à ſe déguiſer, pour découvrir une ſi grande trahiſon. Je m'en rejoüis grandement ; joint qu'il avoit eu le bonheur de coucher avec une beauté, pour laquelle j'euſſe fait cent lieuës de chemin à pied, & me transformerois en toutes ſortes de façon, s'il étoit neceſſaire.

Que ceux qui prendront pour une fripponnerie ce voyage-ci de Clerante, conſiderent qu'il ne devoit pas aller faire l'amour à la bourgeoiſe en ſes habits ordinaires, d'autant qu'il eût fait tort à ſa qualité : il valoit bien mieux faire comme il fit. Il uſa d'une ſubtile invention en racontant l'hiſtoire menſongere de ſa femme ; car ſçachez, qu'en diſant qu'après avoir fait l'amour à une voiſine il venoit encore vaillamment careſſer ſa femme, il fit venir l'eau à la bouche de la bourgeoiſe, & lui donna des deſirs en quantité ; en toutes les autres choſes il ſe comporta auſſi fort prudemment.

Au reſte, il n'y avoit rien qui fût capable de lui donner du plaiſir, comme de s'être deguiſé ; premierement parce qu'il avoit vû des actions populaires, qu'autrement il ne pouvoit voir qu'avec beaucoup de difficulté ; & d'ailleurs à cauſe qu'il étoit bien aiſe de changer pour un petit de tems de maniere de vivre, & de voir comment on le traitteroit s'il eût été joüeur de cymbales ou vieleur. Lorſque les grands ſe veulent donner du plaiſir dans une comedie, ils n'ont garde de prendre d'au-

tres perſonnages que les moindres. Leur contentement eſt d'éprouver, au moins par fiction, ce que c'eſt que d'une condition fort éloignée de la leur. Que nous ſert-il de nous tenir ſi fermement dans la Majeſté des grands états, ſans nous reſoudre à faire une demarche ? La fortune nous tire le plus ſouvent malgré nous hors des pompes Royales, qui nous environnoient, & nous jette dans la gueuſerie, nous reduiſant à vivre ſous des cabanes de bouë. Il n'eſt que de s'accoutumer de bonne heure à être petit compagnon. Neron avoit quelque choſe de galant, quoi que diſe le vulgaire. Il s'étudioit à joüer du ciſtre, afin d'en gagner ſon pain, s'il étoit quelque jour depoſſedé de ſon trône. D'un autre côté ce n'eſt pas une mauvaiſe leçon pour les grands Seigneurs, que d'apprendre comment les pauvres ſont contraints de vivre; parce que cela leur donne de la compaſſion du ſimple peuple, envers lequel ils témoignent après une humanité qui les rend recommandables.

Il eſt vrai que parmi toutes ces choſes, qui peuvent être faites à une bonne intention & ſans aucun mélange d'impureté, ce Seigneur avoit lâché la bride à ſes impudicitez : mais il n'y a homme ſi parfait qu'il n'aye ſes deffauts. Songeons au bien, & laiſſons le mal. Prenons garde que Clerante avoit fait des choſes qui lui pouvoient beaucoup ſervir. Nous eumes toutes ces conſiderations deſſus le chemin;

min ; & quand nous fumes arrivez au bois, où nous avions pris nos méchants habits le jour precedent, nous les quittâmes pour reprendre les nôtres ordinaires, que mon valet nous bailla après qu'il nous eut atteints. Clerante étant arrivé chez lui, mande un Conſeiller de ſes amis, à qui il apprend que l'on a oüi dire à un vieil Gentilhomme de la contrée, qu'il y a un homme aux environs de ſon château en déliberation de le tuër. Le Conſeiller va trouver ce vieillard qu'il lui avoit nommé, & lui aſſure qu'il faut qu'il diſe tout ce qu'il ſçait de cette affaire, & que l'on l'en a déja oüi parler comme une perſonne qui n'en eſt pas ignorante. Tout ce que l'on peut tirer de lui, c'eſt que tout ce qu'il en a dit, n'eſt fondé que ſur le bruit commun. L'on l'interroge avec plus d'opiniâtreté, & l'on apprend à la fin le lieu où pourroit être alors celui, qui s'eſt déliberé de commettre l'aſſaſſin, dont il depeint la façon, la ſtature, & le vêtement. L'on y envoye, mais en vain : ne trouvant point d'occaſion de faire ſon coup, il s'en étoit allé par avanture plein de déſeſpoir.

Le Conſeiller étoit d'avis que Clerante prît vengeance du vieillard, qui avoit été ſi méchant, que de ne lui venir pas découvrir les entrepriſes que l'on braſſoit contre lui : mais il n'en voulut rien faire, & ſe douta bien que lui & ſon compagnon, qui avoit témoigné de lui porter tant de haine, avoient

reçû quelque tort pour ſon ſujet ; en quoi il ne ſe deçût point certainement : car comme il apprit de ſon Secretaire, ſes fermiers ſous ſon autorité les avoient fruſtrez par fraude & par chicanerie d'une certaine petite ſomme qui leur étoit dûë ; ce qui leur étoit infiniment ſenſible, à cauſe qu'ils étoient neceſſiteux. Il fit incontinent tirer de ſon coffre l'argent qu'il leur falloit, & le leur envoya, avec priere d'être deſormais ſes amis. Cette courtoiſie gagna entierement leur volonté, & depuis ils n'ont fait paroître que toute affection au ſervice de ce brave Seigneur.

Étant en repos de ce côté-là, il ſe remit en memoire la belle Aimée, c'étoit le nom de cette bourgeoiſe, dont il eût bien voulu joüir encore une fois. L'amour exerçant ſur lui un empire bien ſevere, il fut forcé de ſe reſoudre à tâcher de voir cette mignonne, en quelque façon que ce fût. Le changement d'habits ne lui ſembla pas à propos : nous ſortons avec fort petite compagnie de gens, qui tiennent des oiſeaux ſur le poing : ils les laiſſent voler aux endroits où nous appercevons de la proye, & nous donnons ainſi en chaſſant juſqu'à la maiſon que nous cherchons : Clerante y envoye un de ſes gens heurter à la porte du jardin, pour faire accroire qu'il y eſt volé un de nos oiſeaux, qu'il veut ravoir. Au nom de ſon Maître l'on lui ouvre courtoiſement, lui diſant néanmoins que l'on ne croit

pas

pas qu'il ſoit entré là aucun oiſeau de proye: il appelle long-tems, & regarde par tout, quelque choſe que l'on lui diſe. Enfin Clerante deſcendit de cheval, & moi auſſi: nous entrâmes au lieu où il étoit, pour lui demander s'il n'avoit point trouvé l'oiſeau. La bourgeoiſe voyant ce Seigneur chez elle, s'en vint lui témoigner ſa courtoiſie, & le pria de prendre un peu de repos dans ſa ſalle, en attendant que l'on eût rencontré ce qu'il cherchoit.

Pour prendre l'occaſion qui s'offroit, il lui répondit que ſon honnêteté n'étoit pas de refus, & qu'il avoit beaucoup de laſſitude: nos voix étoient bien differentes de celles que nous avions priſes à la nôce par fiction, & nos viſages ne lui étoient pas reconnoiſſables; quand nous n'euſſions pas eu l'artifice de les deguiſer, en faiſant le perſonnage de menêtriers, elle n'eût pas alors crû que nous étions ceux-là mêmes, qu'elle avoit vûs depuis peu de jours, ſous de ſi méchans haillons; & ſon jugement eût plûtôt dementi ſes yeux: car qui eſt-ce qui eût été ſi ſubtil, que de s'imaginer la verité d'une telle choſe? Nous étant aſſis, & elle pareillement, Clerante dit que l'humeur de ſon faucon, qui s'étoit égaré, lui étoit extrémement deſagreable, qu'il étoit le plus volage & le plus infidelle qu'on vit jamais. Je réponds que quand il ſeroit perdu, ce ne ſeroit pas grand dommage, & que l'on en trouveroit aſſez de

meilleurs : ainſi nous tinmes pluſieurs diſcours ſur la fauconnerie, donnant toûjours quelque petite attaque aux Dames, qui ſçavent attraper tant de proye : ce qui fit connoître à la bourgeoiſe que nous étions de bons compagnons. Néanmoins elle n'oſoit pas encore nous donner de ſi libres reparties, que nous ne l'euſſions incitée à ce faire. Madame, lui dit Clerante, en quittant mon entretien, il n'en faut point mentir, c'eſt plûtôt le deſir de vous voir, que de ravoir mon faucon, qui m'a fait entrer ceans. Elle repondit qu'il lui pardonnât, ſi elle ne pouvoit croire qu'il eût voulu prendre tant de peine pour un ſi maigre ſujet. Vous vous imaginez donc, reprit-il, que je fais plus d'état de mon faucon que de vous, c'eſt vous abuſer exceſſivement : car j'ai bien plus de raiſon de vous cherir que lui, vû qu'il eſt croyable que vous n'êtes pas ſi mauvaiſe, que de fruſtrer votre chaſſeur du plaiſir de la proye que vous raviſſez. Ce qu'il y a de plus, Monſieur, interrompis-je, c'eſt que l'on remarque une grande difference entre les faucons & les Dames, à laquelle vous ne prenez pas garde. Quelle eſt-elle, dit Clerante ? C'eſt que les faucons fondent de violence ſur la proye, ce dis-je, & les Dames ne font que l'attendre. Aimée, qui ſe voit attaquée ſi vivement, dit pour ſe deffendre, que par ſa foi l'on ne ſçauroit autant priſer la valeur de celles de ſon ſexe comme elle vaut, & que

ce

ce qui empêche que l'on n'en ait des preuves notables, c'eſt que tous leurs ennemis ſont ſi foibles, qu'il n'y a pas grande gloire à les ſurmonter. Quelles apparences y a-t'il auſſi, lui dis-je, Madame, vous avez des armes féées & enchantées, comme celles que donnoit Urgande aux Chevaliers errans ſes favoris. Nous n'avons point d'armes que vous ne faſſiez reboucher; & nous avons beau vous aſſaillir, nous ne vous offenſons point, au contraire nous perdons toute force. Voilà les ordinaires excuſes des vaincus, qui s'imaginent toûjours que leurs vainqueurs ont uſé de tromperie en leur endroit, dit Aimée; vous penſez cacher votre coüardiſe, mais vous travaillez inutilement. Hé pauvres guerriers, que feriez-vous ſi nous uſions d'armes offenſives, auſſi-bien que de deffenſives, dont nous nous contentons pour abaiſſer votre orgueïl. Par avanture ſerions-nous toûjours les vainqueurs, repartit Clerante, car en ſongeant à nous offenſer d'un côté, vous perdriez le ſoin de vous deffendre d'un autre: tellement que vous ne gagneriez pas la bataille. Les choſes étant au même état qu'elles ſont, nous aurions bien même la victoire ſi nous la deſirions, & ſi vous meritiez la peine qu'il faut prendre à combattre votre mutinerie, qui vous fait plûtôt ſubſiſter, qu'un genereux courage. L'on en voit maintenant des preuves, en ce que vous êtes ſi opiniâtre, que vous eſſayez de tenir tête,

au combat de la langue, à deux champions qui vous peuvent facilement ſurmonter par la juſtice de leur cauſe, encore que vous ayez plus de fard en votre éloquence qu'eux. Pour moi, je n'aime point à combattre de paroles; j'aime mieux chamailler avec de bonnes armes, & montrer de vrais effets. Si vous voulez je vous jetterai mon gant, ſelon l'ancienne coûtume de Chevalerie, pour vous donner promeſſe de venir à tel jour qu'il vous plaira éprouver ma valeur contre la vôtre: je prens Francion pour le juge du camp. Vous faites un pas de Clerc, Cavalier d'amour, lui repondit Aimée, vous vous rendez indigne de la profeſſion que vous faites, puiſque vous n'en ſçavez pas garder les ſtatuts: vous meritez d'être châtié par votre Roi, qui vous a donné l'accollade: n'avez-vous pas appris, qu'il ne faut point de juge aux combats que vous deſirez d'entreprendre, leſquels ne ſe doivent faire qu'en cachette? Ne verra-t'on pas bien par l'état, auquel vous vous en retournerez, ſi vous ſerez le vainqueur ou non? Vous êtes infiniment raiſonnable, lui dis-je alors: battez-vous tant que vous voudrez; je ne me viendrai point mêler de juger des coups: l'heure vous eſt, ce me ſemble, fort propre pour vous joindre. Adieu je m'en vai voir ſi notre faucon eſt retrouvé. Commencez, quand il vous en prendra envie; je donne au diable qui vous vient ſeparer.

En

En diſant ceci je leur fais la reverence avec une façon bouffonne, & ayant fermé la porte après moi, je m'en retourne vers nos gens, avec qui je m'amuſe à chaſſer. Clerante ſuivant le bon conſeil que je lui avois baillé, ſe met tandis à careſſer ſa guerriere, & lui demanda ſi elle eſt en reſolution de venir aux priſes. Elle qui n'avoit tenu tout le diſcours precedent que par galanterie, ſe trouva du commencement bien étonnée, de voir que l'on la vouloit aſſaillir tout à bon. Non, non, dit-elle, je n'aurois point d'honneur à vous vaincre maintenant : vous n'avez pas eu aſſez de terme pour vous équiper. Vous me pardonnerez, répondit Clerante, je n'euſſe eu garde de parler de combat, ſi je ne m'y fuſſe trouvé propre.

Là-deſſus il la conduit dans une chambrette prochaine, & s'apprête à lui montrer ſa vaillance. Alors faiſant ſemblant de n'entendre point raillerie, elle lui dit, que s'il la touche elle criera, & qu'elle appellera ſon mari. Hé, Madame, repondit-il, ne vous ſouvenez-vous plus que vous avez dit tantôt, qu'il ne faut point de Juge en notre combat. Je ne ſongeois pas à la malice, & vous y ſongiez, repliqua-t'elle. Cela eſt paſſé, n'en parlons plus, dit Clerante, mais ſongez ſeulement que ceux qui viendront ici, me trouvant enfermé avec vous, croiront que par une malice ſignalée vous criez quand l'affaire eſt faite, comme ſi elle étoit à faire, afin

de donner bonne opinion de vous ; ainſi vous ſerez entierement diffamée & accuſée d'hypocriſie, & recevrez beaucoup de peine ſans avoir goûté aucun plaiſir : au reſte, je ſçai fort bien que votre mari n'eſt pas ceans, l'on me l'a appris quand je ſuis entré. Helas, s'écria-t'elle, vous êtes bien mauvais ; j'ai penſé parler avec gaillardiſe, pour vous faire trouver le tems moins long, & cependant vous uſez de trahiſon envers moi ? Ah Dieu, dit Clerante, les ordonnances dont vous m'avez tantôt parlé ne valent rien ; car je voi qu'il eſt très-neceſſaire d'avoir un Juge en quelque combat que ce ſoit : car ſi nous en avions un, il ſeroit témoin oculaire, comme je ne vous trahis aucunement en ce combat-ci, & ne me ſers d'aucune ſupercherie. Non, ma mignonne, continua-t'il, en lui maniant le teton, ce n'eſt pas trahiſon que de vous aſſaillir par devant, & de commencer par ici. Nonobſtant ces paroles, elle continua à lui reſiſter, ce qui le convia à lui dire, qu'elle avoit tort de lui refuſer un bien qu'il ſçavoit bien qu'elle avoit departi peu de jours auparavant à un joüeur de cymbales. Vous ne me le pouvez nier, pourſuivit-il, c'eſt un bon demon qui m'a rapporté ces nouvelles : il m'a dit même que ce qui vous induiſit le plus à cette choſe, c'étoit que vous vous imaginiez que l'affaire ſeroit extrémement ſecrette. N'eſt-ce pas être d'une étrange humeur ? Vous vous plaiſez à ceci, & il n'y a point de doute

que

que vous croyez que ce n'eſt pas mal fait que de s'y occuper, & vous ne vous y voulez adonner que ſecrettement, que vous deſirez même que celui qui eſt de la partie n'en ſçache rien ; cela eſt fort difficile : contentez-vous de la promeſſe que je vous fais, de ne decouvrir jamais rien de ce qui ſe paſſera entre nous deux.

Aimée fut bien étonnée, d'entendre ce que Clerante ſçavoit de ſes amourettes, & crut qu'indubitablement il avoit un eſprit familier. Songeant alors à ſa bonne mine, à ſa qualité, & aux bienfaits qu'elle pouvoit recevoir de ſa part, elle ſe reſolut de ne lui être point rigoureuſe ; toutefois elle lui dit encore : vous m'accuſez d'une faute que je n'ai point commiſe, ni ne veux point commettre à cette heure : car ce que vous me demandez appartient à mon mari ; j'ai promis de le lui garder. Vous recevrez plus de moi que je n'emporterai de vous, repondit Clerante : nous devons nous fâcher, quand un autre enſemence notre terre de ſon grain propre ? Mon mari eſt conſcientieux, repartit Aimée, il ne voudra pas retenir les fruits qui y ſeront produits. Hé bien, ma chere amie, dit Clerante, envoyez-les moi, ils ſeront en bonne main.

Après ce propos il ne trouva plus de reſiſtance, & fit d'elle tout ce qu'il voulut : ils paſſerent enſemble deux bonnes heures : & comme je regardois voler nos oiſeaux dans

une grande prairie, je vis ouvrir la porte du jardin; je courus auſſi-tôt vers cet endroit, & arrivai lorſqu'ils s'entrediſoient Adieu. Hé bien Madame, Monſieur eſt-il valeureux, ce dis-je? Oüi certes, repondit-elle; toujours la victoire ſera balancée entre nous deux, & tant que nous reprendrons de nouvelles forces, ſi bien que tantôt l'un, & tantôt l'autre aura l'avantage.

Nous prîmes congé d'elle, ayant eu cette gentille concluſion, & ne ceſſâmes tout du long du chemin d'admirer ſon eſprit; dont Clerante me donna encore beaucoup de preuves, me racontant tous les propos qu'elle lui avoit tenus en mon abſence. Je rendis graces à l'amour de la bonne fortune qu'il avoit euë.

Quelque tems après l'on lui écrivit des lettres, pour le faire venir à la Cour: il fut contraint d'y aller, malgré les ſermens qu'il avoit faits de n'y plus retourner, & voyant que c'étoit une neceſſité qu'il y demeurât, je fis ce que je pûs pour la lui faire trouver agreable.

Il eſt d'un naturel fort ambitieux, & le deſſein qu'il avoit eu de mener une vie privée, ne derivoit que de ce qu'il n'avoit pas la puiſſance de ſe metttre dans les affaires de l'Etat. Voilà pourquoi ayant acquis les bonnes graces du Roi, autant que pas un, il ne ſe ſoucia plus gueres d'être en ſon particulier; & n'aſpirant qu'aux grandes charges, il cherit

rit plus la Cour qu'il ne l'avoit haïe ; de ſorte que je me vis à la fin delivré de la peine de lui faire paroître plaiſante.

Il procuroit tant qu'il pouvoit mon avancement, & m'avoit rendu agreable au Roi, qui me connoiſſoit dès long-tems. J'avois aidé à l'entrepriſe, en tenant ordinairement à ce Monarque des diſcours, où il remarquoit une certaine pointe d'eſprit qui lui donnoit beaucoup de delectation. Penſez-vous que je fuſſe plus glorieux, & que je m'eſtimaſſe davantage pour approcher tous les jours près de ſa perſonne ? Je vous jure qu'il ne s'en falloit gueres, que cela ne me fût indifferent. Je ne ſuis pas de l'humeur de ces bons Gaulois, dont l'un ſe vantoit qu'il avoit approché ſi près de ſon Roi, en une certaine ceremonie, que le bout de ſon épée touchoit à ſon haut de chauſſe ; & je ne reſſemble pas auſſi à un autre, qui alloit montrant à tout le monde, avec beaucoup de gloire, un crachat, que Sa Majeſté avoit jetté deſſus ſon manteau en paſſant par une ruë. Une telle ſimplicité ne me plaît pas : j'aimerois encore mieux la rudeſſe de ce païſan, à qui ſon compere diſoit qu'il quittât bien vîte ſon labourage, s'il deſiroit voir le Roi, qui alloit paſſer par leur bourg, il repondit qu'il n'en demareroit pas d'une enjambée, & qu'il ne verroit rien qu'un homme comme lui.

Je recevois donc les faveurs que Sa Majeſté me faiſoit, avec un eſprit qui toujours ſe tenoit

tenoit en un même état, & ne s'enfloit point orgueïlleuſement par boutades. En ſa preſence je donnois le plus ſouvent des traits fort picquans à pluſieurs Gentilshommes, qui le meritoient bien. Neanmoins leur ignorance étoit ſi grande, que pour la plûpart ils n'en étoient point touchez, ne les pouvant ordinairement entendre, ou bien s'en prenant à rire comme les autres, parcequ'ils avoient opinion, tant ils étoient ſots, que ce que j'en diſois, n'étoit pas tant pour les retirer de leurs vices, que pour leur bailler du plaiſir. Il eſt bien vrai, qu'il s'en trouva un nommé Bajamond, qui eut plus de ſentiment que les autres, non pas pourtant plus de ſageſſe. Il étoit ſot & glorieux, & ne pouvoit tourner en raillerie les attaques que l'on lui donnoit, encore que les ayant oüies il ne s'efforçât pas de s'abſtenir de tomber aux fautes, dont il étoit repris. Toutes les ſatyres, que l'on compoſoit à la Cour, n'avoient quaſi point d'autre but que lui; car il donnoit tous les jours aſſez de ſujet aux Poëtes d'exercer leur mediſance. Cela lui avoit fait jurer, que le premier qui parleroit de lui en mocquerie ſeroit grievement puni, s'il le pouvoit connoître.

Un jour que j'étois dans la Cour du Louvre, je deviſois de diverſes choſes avec quelques-uns de mes amis, & vins à parler ſur les pannaches: les uns en loüoient l'uſage, les autres plus reformez le blâmoient: pour moi,

moi, je dis que je les priſois grandement, comme toutes les autres choſes qui apportoient de l'ornement aux Gentilshommes; mais que je ne pouvois approuver l'humeur de certains badins de Courtiſans, qui ſe glorifioient d'en avoir d'auſſi grands que ceux des mulets de bagage, comme s'ils euſſent voulu s'en ſervir de paraſol; & qui continuellement regardoient à leur ombre, s'ils avoient bonne grace à les porter, & en croyoient charmer les courages des filles les plus revêches.

Dernierement, ce dis-je, j'appris l'Hiſtoire d'un certain amoureux, qui depenſoit autant en cette parure qu'en tous ſes habillemens, & qui neanmoins n'eut pas le bonheur d'adoucir la fierté de ſa Maîtreſſe.

Auſſi-tôt que j'eus dit cela, tous ceux de la compagnie ayant opinion que je ne recitois jamais d'Hiſtoire qui fût fade, me ſupplierent d'un commun accord de dire celle que je ſçavois. Je repris ainſi la parole.

Il faut donc, Meſſieurs, que je vous conte le conte d'un Comte, de qui je ne fais guere de conte. Incontinent Bajamond, qui étoit derriere, & qui portoit toûjours un grand plumage, & qui avoit auſſi une petite Comté, s'imagina que je le voulois mettre ſur le tapis. Il s'approcha de nous pour entendre le reſte, que je dis en cette ſorte. Celui dont je vous parle devint n'aguere amoureux de la fille d'un Medecin de cette ville; car il n'a jamais eu

eu le courage de porter ſes deſirs en un lieu eminent. Il ſe trouvoit tous les jours dans les Egliſes, où elle alloit à la Meſſe & à Vêpres; & paſſoit ordinairement par devant ſa porte, afin d'avoir le moyen de la voir. Enfin il s'aviſa de ſe loger en chambre garnie vis-à-vis de ſa maiſon, pour ſe contenter davantage. Un de ſes laquais eut le commandement d'aborder la ſervante, feignant d'être amoureux d'elle : il l'executa donc, & gagna en peu de tems ſes bonnes graces; ſi bien que le Comte fut d'avis qu'il lui decouvrît l'affection qu'il avoit pour la fille du Medecin, & qu'il tâchât de l'induire à l'aſſiſter. Cette affaire réüſſit merveilleuſement bien : la ſervante, qui avoit beaucoup de familiarité avec la fille du logis, qui gouvernoit tout depuis la mort de ſa mere, lui apprit l'amour que ſon voiſin avoit pour elle. Elle en fut criée plus qu'elle ne s'étoit imaginée, d'autant que ſa Maîtreſſe s'offenſa, de ce qu'elle favoriſoit la recherche d'un homme, qui vû ſa grandeur ne deſiroit pas lui faire l'amour pour l'épouſer. Outre cela il lui fut deffendu. de prendre dorenavant de tels meſſages à faire. La ſervante fut infiniment marrie, de ne pouvoir rien executer pour celui, qui lui avoit promis de grandiſſimes recompenſes. Neanmoins pour tirer quelque argent de lui, elle lui fit accroire qu'il étoit paſſionnément aimé de ſa Dame. Il ne lui fallut pas uſer de beaucoup de ſermens, pour lui mettre cela en

ſa

ſa fantaiſie, car il avoit plus de vanité que pas un de notre ſiecle. Quand il paſſoit par la ruë il ſe tournoit de tous côtez, pour voir ſi l'on le regardoit; & ſi l'on jettoit les yeux ſur lui, en s'étonnant quelquefois de ſa mauvaiſe mine, il s'imaginoit que l'on entroit en admiration de la belle proportion de ſon corps, ou de la richeſſe de ſes habits : ſi l'on diſoit quelque mot ſur un autre ſujet, ne l'ayant entendu qu'à demi en paſſant, il le prenoit pour ſoi, & l'expliquoit à ſon avantage. Quand il étoit regardé d'une fille, il croyoit fermement qu'elle étoit amoureuſe de lui. On m'a dit qu'étant un jour entré dans la maiſon d'une Dame, y trouvant un de ſes amis qui la ſervoit, il en reſſortit incontinent : l'autre l'ayant rencontré peu de jours après, lui demanda quelle rancune il avoit contre lui, pour ne vouloir pas demeurer aux lieux où il le trouvoit. Notre Comte lui repondit, vous expliquez très-mal mes actions; je ne ſortis de chez votre Maîtreſſe que pour vous faire plaiſir, ayant reconnu par la louange, qu'elle donna d'abord à ma chevelure bien friſée, qu'elle avoit plus d'affection pour moi que pour vous; j'avois peur que ma preſence ne l'empêchât de vous departir les faveurs que vous pouviez ſouhaiter. Ceux qui m'ont raconté l'Hiſtoire de ce vain perſonnage, qu'ils connoiſſoient bien, m'ont rapporté de lui une infinité de ſemblables ſottiſes. La fille du Medecin ſans le pratiquer

quer remarqua dans peu de tems de quelle humeur il étoit. Toujours les fenêtres de ſa chambre étoient ouvertes, lorſqu'il faiſoit quelque choſe, afin que l'on pût s'appercevoir de ſa ſomptuoſité; comme vous pourrez dire quand on lui eſſayoit quelque habit neuf. Et quand il prenoit ſes repas, les plats étoient toujours quelque tems ſur la fenêtre, afin que l'on vît qu'il faiſoit bonne chere. Cela ſut cauſe qu'elle le prit plûtôt en haine qu'en amour, & qu'elle conta toutes ſes ſottiſes à quelques-unes de ſes plus grandes amies, qui vinrent un ſoir dedans ſa chambre pour avoir leur plaiſir des ſimagrées de ſon badin de ſerviteur, qui ſe mit à la fenêtre auſſi-tôt qu'il la vit à la ſienne. De fortune, il y avoit avec lui un Gentilhomme, qui touchoit fort bien un luth, il le pria d'en prendre un, & le fit cacher derriere lui, pour joüer quelques pieces deſſus, tandis qu'il en tiendroit un autre, avec lequel on croiroit que ce fût lui qui joüât, ayant opinion qu'il entreroit d'autant plus aux bonnes graces de ſa Maîtreſſe, s'il lui faiſoit paroître qu'il étoit doüé de cette gentille perfection. Mais le grand malheur pour lui fut, qu'il y avoit une des compagnes de la fille du Medecin, qui ſçavoit bien joüer de cet inſtrument, & voyant qu'il ne faiſoit que couler les doigts ſur les touches du ſien, elle reconnut que ce n'étoit pas lui qui faiſoit produire l'harmonie. Même elle en fut plus certaine

taine, après avoir monté un étage plus haut, d'où elle apperçut l'autre qui jouoit. Alors pour ſe gauſſer de Monſieur le Comte elle prit la hardieſſe de lui dire, tantôt que ſon luth n'étoit pas bien accordé, & tantôt qu'il en pinçoit les cordes trop rudement, où qu'il avoit rompu ſa chanterelle ; toutefois ſa muſique dura encore long-tems. Quand elle fut ceſſée, ſe ſouvenant d'avoir lû dans des Romans, que de certains amoureux s'étoient pâmez en voyant leurs Maîtreſſes, pour montrer qu'il étoit exceſſivement paſſionné, il ſe delibera de feindre qu'il entroit en une grande foibleſſe, & en fermant les yeux & entr'ouvant un peu la bouche comme pour ſoupirer, il ſe laiſſa doucement tomber ſur une chaire, qui étoit derriere lui ; puis l'on ferma les fenêtres. Incontinent ſa Dame reconnoiſſant ſa badinerie, afin de ſe mocquer de lui, envoya un laquais en ſa maiſon, pour ſçavoir par bienſeance quel mal lui avoit pris ſi ſubitement, vû qu'il ſembloit qu'il ſe portât bien, lorſqu'il avoit joüé du luth à ſa fenêtre. Mon ami, dit-il avec une voix foible à ce laquais, qu'on avoit fait entrer juſques dans ſa chambre, rapportez à votre Maîtreſſe que je n'ai point de mal, qu'elle ne m'ait cauſé. Lorſque ceci lui fut redit, elle eut encore beau ſujet de rire. La ſervante voulant faire quelque choſe pour notre Comte, lui dit peu de jours après, qu'elle lui donneroit moyen de diſcourir avec ſa Maîtreſſe,

Maîtreſſe, & de paſſer plus outre par avanture, ſi le Medecin, qui la tenoit de court, alloit quelque jour aux champs. Le Comte s'étant repreſenté que poſſible ce Medecin ſeroit toûjours à la ville, s'il ne l'en faiſoit ſortir par quelque invention, tellement qu'il lui faudroit long-tems attendre, ſe reſolut de prendre dans Paris quelque gueux qui fût malade, & l'ayant fait mener à une ſienne Seigneurie, de prier ſon voiſin de l'aller viſiter, lui faiſant accroire que c'étoit un ſien valet de chambre qu'il cheriſſoit fort. Il trouva prou de belitres en deliberation d'endurer que l'on les panſât de leurs maux, & choiſit entr'eux celui qui lui plut davantage. La choſe ſe paſſa comme il ſe l'étoit figurée; car l'eſpoir du gain & l'occaſion de prendre l'air contraignirent le Medecin à quitter ſa maiſon; c'étoit à la ſervante à jouer ſon rollet de ſa part. Elle dit à ſa Maîtreſſe: vous avez tort, Mademoiſelle, quant à cela, de ne faire point de cas de ce beau Monſieur, qui vous regarde tous les jours ſi piteuſement; hé que ſçavez-vous, s'il ne s'accordera pas à vous épouſer, encore qu'il ſoit plus riche que vous n'êtes? Poſſible voudroit-il bien vous tenir toute breneuſe, en peine de vous torcher le cul. Permettez-lui qu'il vous entretienne en l'abſence de Monſieur; vous verrez ce qu'il a dans le ventre. La Maîtreſſe voulant tirer du plaiſir du Comte, ne cria pas cette fille à cette fois-ci, mais lui aſſûra qu'elle

le ne ſeroit pas fâchée d'avoir la converſation de ſon amant. La ſervante lui fit donc ſçavoir cela par ſon laquais, & le voilà en un moment arrivé au logis de ſa Dame, qu'il trouva en la compagnie de celles qui l'avoient vû ſe pâmer. Après les paroles de courtoiſie ils vinrent à d'autres, qui ne lui plûrent guere, parceque l'on lui donnoit toujours quelque plaiſant trait, auquel il ne pouvoit pas repondre. Notez que quand il devoit aller en compagnie, il apprenoit par cœur quelque diſcours qu'il tiroit de quelque livre, & le recitoit, encore que l'on ne tombât aucunement ſur ce ſujet; ce qui le rendoit fort ennuyeux. Je vous laiſſe à juger s'il avoit manqué de feüilleter tous les livres d'amour de la France, pour y recueïllir de belles fleurs oratoires, & ſi l'on ne connoiſſoit pas bien à ſes diſcours qu'il avoit lû Nerveze; mais neanmoins il demeura court preſque toujours, lorſqu'on le mit en une matiere, ſur laquelle il n'avoit point auparavant fait de recherche. Quant eſt de ſa paſſion, il n'eut pas le moyen d'en parler beaucoup à ſa Maitreſſe, & jamais il ne put avoir d'elle que des reponſes fort froides; tellement que la peine qu'il avoit priſe à éloigner ſon pere, fut quaſi entierement perduë. Peu de jours après, le Medecin mena ſa fille à une petite maiſon, qu'il avoit achetée à une demie lieuë de Paris; & ſa vacation ne lui permettant pas d'y prendre long-tems ſon plaiſir,

ſir, il s'en retourna dès le lendemain à la ville. La ſervante ayant plus d'envie que jamais d'aſſiſter le Comte, ſe trouvant avec ſa Maîtreſſe elle lui demanda, ſi elle n'eût pas été bien aiſe, à cette heure-là qu'elle étoit ſeule, d'avoir ſon ſerviteur auprès d'elle. Elle lui répondit qu'oui, entendant parler d'un brave jeune homme de ſa condition, qui lui faiſoit l'amour; mais la ſervante ne le prit pas de ce biais-là, & fit tant qu'elle avertit notre amant ſans parti, que celle qui l'avoit vaincu ſouhaitoit paſſionnément ſa preſence. Il ne faillit point à venir au village ſur le ſoir, & la ſervante l'ayant fait entrer par la porte du jardin, le mena juſqu'en un grenier, où elle le pria de ſe cacher ſous de méchantes couvertures, de peur d'être vû de quelqu'un, lui promettant que dès qu'il ſeroit nuit, elle le viendroit querir pour le mener à ſa Maîtreſſe. En après elle s'en alla vers elle, & lui dit en riant: hé bien, il eſt venu, je l'ai fait cacher là haut ſous ces couvertures qui y ſont. La jeune Damoiſelle ſe douta bien de qui elle vouloit parler, & ſe delibera de prendre vengeance de la hardieſſe qu'il s'étoit donnée, de ſe venir cacher chez elle, comme pour ravir ſon honneur. Afin que la ſervante ne nuiſît point à ſon deſſein, ſans avoir repondu que par un ſigne de la tête à ce qu'elle lui venoit d'apprendre, elle lui donna un meſſage à faire tout au bout du village. Quand elle fut partie, elle appella le vigneron

vigneron & ſon fils, & leur ayant fait prendre à chacun un bon bâton, les mena dedans le grenier. Le Comte, pour ſe donner de l'air, avoit toujours eu la tête découverte, mais au bruit qu'ils firent en montant il la cacha tout-à-fait. Etant entrez, la fille du Medecin commanda à ſes gens de frapper tant qu'ils pourroient ſur les couvertures, afin d'en ôter la pouſſiere. Le vigneron dit qu'il falloit donc les ôter de là, & les porter à la cour pour les ſecoüer. Mais ſa Maîtreſſe lui répondit, qu'elle ne vouloit pas qu'ils y touchaſſent ſeulement d'autre façon qu'avec leurs bâtons. Ayant dit cela, elle s'en retourna dans ſa chambre. Cependant les païſans commencerent à frapper de toute leur force ſur les couvertures, qui étoient aſſez minces, pour ne pas garentir le Comte de ſentir les coups, qui tomboient dru comme de la grêle. Ce jeu ne lui plaiſant pas il ſe reſolut d'y mettre fin, & s'étant levé promptement il jetta le fils du vigneron à terre d'un coup de poing, puis après il prit le chemin de la montée, & s'en courut juſqu'au lieu où il avoit laiſſé ſes laquais, plus vîte qu'un cerf pourſuivi. Depuis il n'a ſçû à qui s'en prendre, de la ſervante ou de la Maîtreſſe; & ſe voyant ainſi mocqué a changé en dedain toute ſon amour, s'eſt logé loin de ſon ingrate, & à fui davantage la ruë que le chemin du gibet. On m'a dit même que l'autre jour étant à la ſuite du Roi, qui alloit paſſer par

par là, il prit congé d'un Prince, qu'il s'étoit offert d'accompagner juſqu'au rendez-vous : ce qui le fit eſtimer grandement incivil, parceque l'on n'avoit pas connoiſſance de ſes affaires.

Ce n'eſt pas encore ici la meilleure choſe qu'il ait faite : il faut que vous ſçachiez qu'il a voulu goûter des exercices de Mars, auſſi bien que de ceux de l'Amour. Après avoir été quelque tems à l'Academie, il mouroit de deſir d'éprouver ſa valeur. Il voyoit qu'un Gentilhomme n'étoit point priſé, s'il ne s'étoit battu en duël, tellement qu'il avoit preſque envie de chercher des querelles pour faire un appel. Toutefois quand il entroit en ſon bon ſens, il ſongeoit qu'il pouvoit auſſi-bien être vaincu que devaincre, ce qui ne lui plaiſoit pas : auſſi n'y a-t-il point de jeu à cela. Il eût bien voulu ne ſe battre, que comme fait Belleroſe à la Comedie, ou bien que cela ne fût point encore à faire, & que ce fût déja choſe accomplie ; ou à tout le moins que quelque homme de creance, troublé par une fauſſe viſion, allât publier qu'il l'avoit vû en beaucoup de rencontres, encore qu'il n'en fût rien. En ce tems-là il ſe trouva à la Cour un certain Baron de Boistaillis, qui étoit Gaſcon, & qui ayant eu ſa connoiſſance ſe conforma du tout à ſon humeur. Ayant long-tems parlé des duëls & de la valeur du ſiecle, ils s'aviſerent d'une choſe qui ſera à jamais memorable. Puiſque

tout

tout le monde ſe battoit, ils ſe voulurent battre auſſi, mais ſans s'expoſer à aucun danger, comme tant d'autres jeunes fols. Ils reſolurent de ſe quereller fermement tout exprès en une grande compagnie, & de ſe ſeparer là-deſſus, puis ſe trouver en quelque lieu hors de la ville avec des épées, qui ne ſeroient gueres bonnes, dont ils ſe chamailleroient juſques à tant que quelqu'un les vînt ſeparer, fût-ce de leurs valets, qui ne devoient rien ſçavoir de leur feinte, afin qu'ils parlaſſent après avantageuſement de leur combat. Le Comte ſe flattant pour trouver ceci à propos diſoit : quel mal y aura-t-il à cela ? Pecherons-nous contre les loix de la vertu ? c'eſt mal fait que d'entrer aux fureurs & aux rages, où je voi la plûpart de la Nobleſſe : il ne faut pas que nous nous y mettions : & neanmoins parceque l'honneur depend aujourd'hui des combats que l'on a faits, il nous en faut entreprendre par feinte, puiſqu'il n'y a point d'autre moyen d'acquerir de la reputation. Prenons le cas que les Royaumes ſe donnent pour avoir fait quelque mauvaiſe action : celui qui ne l'auroit point faite, mais qui auroit feint de l'avoir faite, pour gagner la couronne, ſe ſentiroit-il pas plus loüable en ſoi-même, que s'il s'étoit comporté d'autre ſorte ? Accommodons-nous donc au ſiecle, & reformons-en les malheurs, ſi nous ne les pouvons ôter. Le Gaſcon approuvant fort ſes raiſons, ils pri-

rent quelque fantaſque ſujet de ſe quereller dans les Tuileries, en preſence de pluſieurs Gentils-hommes. Or il n'importoit, à ce que diſoit le Comte, que l'occaſion de ſe battre fût petite : car ceux qui ſe battent pour les moindres choſes, ſont ceux qu'on eſtime le plus, comme étant bien genereux & tenant bien peu de compte de leurs vies, vû qu'ils la hazardent à tous propos. Le Comte & le Baron s'étant donc picquez ſe retirerent de la compagnie par divers endroits, & ayant été paſſer le Pont-neuf vers le ſoir, ſe trouverent preſque en même tems au bout du Pré aux Clercs, où étant déſcendus de cheval ils mirent la main à l'épée. Ils avoient choiſi un lieu où ils étoient vûs de tous côtez ; tellement qu'ils n'eurent pas ſi-tôt commencé à ſe chamailler, qu'il y eut des bourgeois & des ſoldats, qui accoururent à eux pour les ſeparer. Quelqu'un m'a juré qu'en approchant d'eux, l'on oüit que le Comte diſoit encore au Baron, ne pouſſez pas ſi fort, ne portez que des coups feints, que je puiſſe rabattre. Outre cela l'on voyoit, qu'ils ſe battoient de la même façon, que s'ils euſſent danſé le ballet des Mataſſins, où l'on fait cliqueter les épées les unes contre les autres ; ce qui eſt un abregé de la danſe armée des Anciens. Toutefois on ne prit pas garde à tout cela, & on les alla prier de s'accorder. Ils furent bien obéïſſans, & remirent leurs épées au fourreau, ſe contentant de dire qu'il n'y avoit

plus

plus moyen de ſe battre devant tant de monde. Là-deſſus il y eut de leurs amis qui arriverent, les ayant ſuivis de loin, ſur l'imagination qu'ils avoient qu'ils s'alloient battre. Ils s'en revinrent tous enſemble à la ville où l'on les fit bons amis, & leur duël fut publié par tout, autant à l'avantage de l'un que de l'autre. Ne fut-ce pas une heroïque intention; & ſi en leur enfance ils euſſent eu quelque chûte, qui leur eût fait quelque playe, n'euſſent-ils pas alors fait accroire, que les cicatrices venoient de quelque combat paſſé? Quand j'y ſonge, ils devoient auſſi ſe mettre au côté quelque veſſie de pourceau pleine de ſang, lorſqu'ils ſe battirent, afin de tâcher à contrefaire les navrez. Neanmoins ſans cet artifice leur gloire a depuis été fort épanduë parmi la Cour, comme celle de pluſieurs autres, qui ne ſont pas plus vaillans qu'eux; & je n'euſſe pas ſçû leur tromperie, ſi un valet de chambre, qui avoit été caché dans la chambre du Comte, lorſqu'ils avoient fait leur complot, ne l'eût publié depuis. Tant y a qu'il eſt devenu ſi redoutable, qu'il eſt aveuglé de ſa propre gloire. Il voulut l'autre jour faire appeller en duël, tout à bon, un jeune financier, parcequ'il le voyoit trop ſouvent chez une Demoiſelle qu'il aimoit; mais ſçachez qu'il étoit bien aſſûré qu'il n'y viendroit pas; encore qu'il fût toujours habillé de couleur comme un homme d'épée. Il lui écrivit un cartel, dont

il prit le formulaire dans l'Amadis, & l'envoya porter par ſon homme de chambre. Le financier l'ayant lû, lui parla ainſi : dites à votre maître que je ne me veux point battre; je ne demande que la paix, & je lui veux ſatisfaire en toute choſe : qu'il s'imagine que je me ſuis vû l'épée à la main contre lui, & qu'il m'a mis par terre : qu'il l'aille publier par tout ; je l'avouërai : dès maintenant je me confeſſe vaincu, & ſans m'être battu je lui demande la vie : il vaut mieux en faire ainſi, & prevenir le mal que de l'attendre : il ſeroit bien tems d'implorer ſa merci, quand il m'auroit bien bleſſé. Soit que le financier dît cela par raillerie, ou tout à bon, le Comte en fut fort content en effet, & alla conter par tout comme il avoit vaincu cet homme, qui avoit toujours tant fait du brave ; tellement que pour cette victoire imaginaire, il croyoit preſque meriter des triomphes auſſi ſuperbes, que ceux des Romains.

Voilà l'hiſtoire que je racontai : elle ne fut pas ſi-tôt achevée, que tous ceux qui l'avoient oüie, me ſupplierent de leur dire le nom du Comte : je n'en fis rien, car je vous jure que ceux, de qui j'avois appris toutes ces nouvelles, me l'avoient celé.

Le Comte Bajamond ayant écouté une partie de mon diſcours, en me regardant d'un œil ſevere, de quoi je ne me pouvois imaginer la cauſe, s'étoit retiré de là. Un de

de la troupe y ayant pris garde, & ſçachant qu'il étoit de l'humeur vaine de celui dont j'avois parlé, dit en riant qu'il avoit quelque opinion que ce fût lui. Pour moi, j'eus à la fin une même croyance, & pourtant je ne le divulguai pas. Nous ne nous trompâmes aucunement, car il avoit quelque part à ce que j'avois dit. Il me le fit paroître depuis, par la vengeance qu'il voulut tirer de moi, croyant que j'avois tort d'avoir raconté une hiſtoire qui lui appartenoit.

Un ſoir, que je revenois de diſcourir avec une certaine Dame, je fus abordé par ſon valet de chambre, que je ne connoiſſois pas pour tel, lequel me dit qu'il y avoit, au coin d'une rue prochaine, un Gentilhomme de mes amis, qui deſiroit de parler à moi. Voyez comme ce traître ſçût bien prendre ſon tems: j'étois à pied, & n'avois qu'un petit Baſque de nulle deffenſe à ma ſuite, d'autant que je venois d'un lieu, où pour n'être pas connu de tout le monde, je n'avois pas voulu aller en grand équipage.

Je ne me deffiai point de lui, & marchai en ſa compagnie en diſcourant de pluſieurs choſes, & recevant beaucoup de témoignages qu'il étoit d'un bon naturel. En paſſant par un carrefour, où étoit une lanterne ſelon la coutume de la ville, il jetta les yeux ſur mon épée, & me dit, mon Dieu que vous avez là une garde de bonne deffenſe, la lame en eſt-elle d'auſſi bon aſſaut? Que je

la tienne, je vous en prie. Il n'eut pas ſi-tôt achevé la parole, que je la lui mis entre les mains : il la tira du fourreau, pour voir ſi elle n'étoit point trop peſante ; & comme il en diſoit ſon avis, nous arrivâmes en une petite ruë fort obſcure, où je vis de certains hommes cachez ſous des portes, auſquels il dit, le voici, compagnons, ayez bon courage. Incontinent ils mirent la main à l'épée pour m'aſſaillir, & moi qui n'avois pas la mienne pour leur reſiſter, je tirai un piſtolet que j'avois ; mais le coup n'ayant pas porté, & n'ayant pas le loiſir de le recharger, je donnai à mes jambes la charge de mon ſalut. Je courus ſi allaigrement qu'il leur fut impoſſible de m'attraper, & me ſauvai dans la boutique d'un pâtiſſier, que je trouvai ouverte. Quant à mon laquais, il s'enfuit tout droit chez Clerante, d'où il fit ſortir les Gentils-hommes, les valets de chambre, & les laquais, pour venir à mon ſecours ; mais ils ne me purent trouver, ni ceux qui m'avoient aſſailli. Craignant d'être reconnu par mes ennemis, j'avois pris tout l'équipage d'un oublieux, & m'en allois criant par les ruës, où eſt-il ? Je paſſai par devant une maiſon, que j'avois toûjours reconnuë pour un bordel ; l'on m'appella par la fenêtre, & cinq ou ſix hommes ſortant auſſi-tôt à la ruë, me contraignirent d'entrer pour joüer contr'eux : je leur gagnai à chacun le teſton ; & par courtoiſie je ne laiſſai pas de

vuider

vuider tout mon corbillon ſur la table, encore que je ne leur duſſe que ſix mains d'oublies; ils me jurerent qu'il falloit que je diſſe la chanſon pour leur argent : j'en chantai une des meilleures, laquelle ils n'avoient jamais oüie. Après cela il y en eut un qui me demanda, ſi je voulois rejoüer l'argent que j'avois gagné : je lui dis que je le voulois bien. Tandis que nous remüions les dez j'entens un drolle qui dit à une garce : nous n'avons rien executé ce ſoir, d'une entrepriſe que nous avions faite pour le Comte Bajamond, contre un autre que nous ne connoiſſons point; il s'eſt échappé le plus malheureuſement du monde, après nous avoir été amené par ce galant homme qui vient de ſortir d'ici.

Par ces paroles je connus que j'étois avec mes aſſaſſins, qui étoient des coupe-jarrets, qui pour de l'argent s'en alloient tuer un homme de ſang froid. Je fus très-aiſe d'avoir appris, qui étoit celui qui m'avoit voulu faire tuer, avec une trahiſon ſi peu convenable à un homme qui porte le tître de Nobleſſe. Ayant perdu mon argent pour n'avoir pas ſongé à mon jeu, tandis que j'écoutois ce qui ſe diſoit, je ſortis de cette maiſon, & pris le chemin de l'Hôtel de Clerante, que j'eſperois bien de réjoüir en paroiſſant devant lui en l'équipage où j'étois, & lui contant les hazards dont j'étois miraculeuſement ſorti. Je heurtai bien fort à la porte qui étoit fer-

mée, parceque tous ceux qui avoient été à ma quête s'étoient retirez : le Suiſſe à demi yvre & à demi endormi s'en vient, & demande qui c'eſt : je ne lui repondis qu'à grands coups de marteau. Madame l'a fendu que l'on faſſe du bruit ceans, elle a mal à ſon tête, dit-il, ſi vous ne vous arrêtez, moi vous baillerai de mon libarde dans le triquebille. Pardi que demande-vous toi ? Madame ni peut dormir, & li va faire ſon petit muſique. Etes-vous un chancre ? Si vous l'êtes un chancre, li montre ſon livre. En achevant ce beau diſcours, il m'ouvrit la porte, & je lui dis, laiſſez-moi entrer, je ſuis Francion. Ne me reconnoiſſant pas, & croyant que je lui diſſe que je demandois Francion, il me parla ainſi, Francion n'a que faire de vous ni de vos oublies, il n'eſt pas ceans. Incontinent il referma la porte, & s'en alla ſans me vouloir entendre davantage : tellement que de peur de faire trop de bruit, vû que Madame ſe trouvoit mal, ayant ſoufflé ma chandelle je m'en allai faire la promenade dans les ruës, ſongeant en quelle maiſon je me pourrois retirer ; car il y avoit beaucoup d'hommes, devant qui je n'avois garde de paroître, ſçachant bien qu'ils s'imagineroient que je m'étois deguiſé pour faire quelque tour de friponnerie, & ne manqueroient pas à inventer là-deſſus mille choſes qu'ils publieroient à la Cour.

J'étois profondément enſeveli dans cette penſée,

penſée, lorſque je fus arrêté par les archers du guet, qui me demanderent où j'allois & qui j'étois ? Vous voyez qui je ſuis à mon corbillon, leur dis-je : au reſte je m'en retourne chez moi, après avoir perdu au jeu toutes mes oublies. Nous étions proche d'une lanterne des ruës, qui leur fit voir mon viſage, auquel ils remarquerent je ne ſçai quoi, qui ne ſentoit point ſon oublieux. Voilà pourquoi ils me ſoupçonnerent de quelque méchanceté ; avec ce que je n'avois point de chandelle allumée. Ils foüillerent dans mes pochettes, où ils trouverent mon piſtolet, qui leur donna une mauvaiſe opinion tout-à-fait. Vous êtes un coquin, dirent-ils, vous vous êtes ainſi deguiſé pour faire quelque meurtre. L'on nous a avertis de prendre garde à des gens, qui uſent du même artifice que vous : vous viendrez tout à cette heure en priſon. Ayant dit cela ils me prirent tous, & me firent marcher vers le Grand Châtelet. Je n'oſai pas dire que j'étois Francion, encore que je ſçûſſe bien qu'ils me laiſſeroient aller, ſi-tôt que je l'aurois dit : j'aimai mieux ſortir de leurs mains par une autre ſorte. J'avois mis ma bourſe entre ma chair & ma chemiſe ; cela avoit été cauſe qu'ils ne l'avoient pas encore trouvée, bien que ce ſoit la premiere choſe qu'ils faſſent que de la chercher : je leur demandai permiſſion de la prendre, & leur departir tout ce qui étoit dedans : ils me remercierent de ma liberalité, & ſans davantage

s'enquerir de mes affaires, conſentirent que je m'en allaſſe où je voudrois.

Je m'aviſai qu'il ne ſeroit pas mauvais de m'en retourner chez le pâtiſſier ; & quand j'y fus, je repris mes vêtemens ordinaires, n'ayant plus de crainte de mes ennemis, qui ne me guettoient plus au paſſage. Je m'en allai derechef à l'hôtel de Clerante, où je n'eus pas ſi-tôt heurté deux coups, que de bonne fortune le Suiſſe ſe reveilla, & ayant bien juré m'ouvrit la porte ; ſi bien qu'il me reconnut mieux qu'à l'autre fois, les fumées de ſon vin étant déja diſſipées. Il me laiſſa entrer, & comme je lui demandois quelle heure il étoit, vû qu'il ſembloit être ſi fâché de m'ouvrir, il me répondit, il eſt demain ; ce qui me fit bien rire ; car il vouloit dire qu'il étoit minuit paſſé. Je m'en allai après au lieu où je faiſois ma demeure ; & mes gens, qui conſiderant la mauvaiſe fortune qui m'étoit avenuë, ne pouvoient dormir, tant ils me portoient d'affection, furent diligens à me venir aider à me mettre au lit, où l'on n'eut que faire de me bercer pour me faire dormir.

Quand le jour fut venu, je m'en allai ſaluër Clerante, & lui contai tout ce qui m'étoit arrivé. Cela lui donna beaucoup de haine pour Bajamond ; tellement qu'il me demanda, ſi je voulois qu'il ſuppliât le Roi de m'en faire rendre Juſtice : je lui fis des remercimens de ſa bonne volonté, laquelle je

le

le priai de ne point employer pour ce ſujet, ne voulant point que Sa Majeſté oüît parler de mes querelles : ſeulement je fus d'avis de me tenir ſur mes gardes, & de ne marcher plus qu'avec beaucoup de ſuite, puiſque Bajamond me faiſoit attaquer par tant de gens.

J'étois marri de m'être embarraſſé dans cette querelle, par une trop grande liberté de parler : car il n'y a homme ſi foible & ſi impuiſſant, qui ne puiſſe beaucoup nuire, s'il a le courage méchant & traître : de ſorte que je connus bien dèſlors, que pour ſe mettre l'eſprit en repos, il falloit tâcher de ne deſobliger perſonne, & ſe rendre d'une humeur douce & complaiſante, principalement à la Cour, où il y a des eſprits mutins, qui ne ſçauroient ſouffrir que l'on diſe leurs veritez. Toutefois j'avois envie de ſortir à mon honneur de cette affaire ; & comme j'eus rencontré Bajamond à quelque tems de là, je lui dis : Comte, avez-vous oublié les vertus qu'un homme comme vous, qui fait profeſſion de Nobleſſe, doit enſuivre ? Comment, vous voulez faire aſſaſſiner la nuit vos ennemis par des voleurs ; ne ſçavez-vous pas bien qui je ſuis, & qu'il ne me faut pas traiter de cette façon ? Quand je ſerois même le plus infame de tout le peuple, le devriez-vous faire ? Si nous avons quelque querelle, nous la pouvons vuider enſemble, ſans nous aider du ſecours de perſonne. Bajamond

ſe ſentant picqué, parceque je lui reprochois ſon crime, & voulant temoigner qu'il avoit une ame genereuſe, me repartit, que quand je voudrois je lui ferois raiſon de l'avoir offenſé tout préſentement, & encore bien plus griévement par le paſſé. Je lui dis que ce ſeroit le lendemain hors de la ville, en un lieu que je lui déſignai. Il me fâchoit fort de combattre contre ce traître, qui avoit donné des marques d'une ame lâche & poltronne, & m'étoit avis que je n'acquererois pas grand honneur à le vaincre. Toutefois je me trouvai l'aprèſdînée hors de la porte Saint Antoine, ayant grand hâte de ſortir de cette affaire. Enfin il arriva avec un Gentilhomme, qui étoit bien autant mon ami que le ſien, & qui pourtant n'employa point ſes efforts pour nous accorder, d'autant qu'il avoit une ame toute martiale, & qu'il étoit bien aiſe de nous voir en état de nous battre; eſperant qu'il ſçauroit lequel avoit le plus de vaillance de nous deux. Bajamond l'avoit amené, croyant que j'euſſe auſſi quelqu'un pour me ſeconder; mais trouvant que je n'avois perſonne, il fut contraint de le prier d'être ſeulement ſpectateur de notre combat. Nous étions ſur le chemin de Charenton, & nous allions toujours pour trouver quelque lieu retiré, où nous puſſions accomplir notre deſſein, lorſque Leronte vint à paſſer dedans ſon carroſſe. Il étoit tout ſeul, comme c'eſt la coutume de ce Seigneur, qui ſe plaît à

s'entretenir

s'entretenir dedans les rêveries. La courtoiſie nous obligea de le ſaluer & de parler à lui, & prenant garde que nous avions des épées de combat, il ſe douta de notre affaire ; tellement que pour nous empêcher de rien entreprendre, il s'aviſa de nous arrêter ſans dire autre choſe. Il nous repreſenta qu'il faiſoit chaud, & qu'il valoit mieux que nous nous miſſions à l'ombre dans ſon carroſſe, que d'être à cheval. Nous craignions qu'il ne s'offençât, ſi nous lui refuſions notre compagnie, vû que nous ne pouvions trouver d'excuſe pour paſſer outre : ſi bien que nous nous mîmes avec lui ; tandis que nos laquais tenoient nos chevaux, il ſe mit à conſiderer le mien, & l'ayant trouvé fort beau, il dit : hé vrayement, il faut que je voye ſi je pourrai bien mettre en pratique ſur ce cheval-là mes vieilles leçons, malgré l'ardeur du Soleil. Meſſieurs, ne bougez de là, je vous prie. En diſant cela il s'alla mettre en ſelle, & fit après tout ce que peut faire un bon écuyer. Cependant le carroſſe rouloit toujours, & Bajamond voulant affecter une plaiſante generoſité, me diſoit ſouvent, falloit-il qu'il nous vînt trouver ? Pour moi, je brûle d'impatience, je me voudrois battre maintenant, qu'il ne nous regarde point, ſi l'on ſe pouvoit battre en carroſſe. Un peu après qu'il m'eut dit ceci, Leronte voyant que nous étions proche de Conflans, s'y voulut aller promener.

ner. Nous deſcendîmes donc, & allâmes avec lui dans ce beau jardin qui y eſt, où je l'entretins toûjours avec des propos qui ne témoignoient aucune émotion. Comme il vit qu'il ſe faiſoit déja fort tard, il nous demanda ſi nous voulions nous en retourner à Paris avec lui, & nous pria de lui dire ouvertement quel deſſein nous avions. C'eſt un deſſein amoureux, lui dis-je, nous allons voir ce ſoir une Dame en ces quartiers-ci. Bien donc, répondit-il, que je ne vous en détourne pas : & là-deſſus nous fîmes nos adieux. Quand il fut parti, Bajamond me demanda ſi je voulois que nous allaſſions nous battre tout à l'inſtant ; mais ſon ami dit qu'il n'étoit plus tems, & que la nuit alloit venir. Il conteſta là-deſſus, & dit que nous avions aſſez de loiſir, à quoi je m'accordois facilement. Toutefois nous ne fimes rien, & nous nous reſolûmes de remettre la partie au premier jour, & de nous en retourner à la ville. Bajamond fit alors une de ſes extravagances ; il ſe voulut mettre en bateau, diſant qu'il s'en vouloit retourner à la fraîcheur. Nous nous y mîmes avec lui, ayant commandé à nos laquais de remener nos chevaux à Paris. Quand il fut à moitié chemin, il commença à ſe lever tout droit dans le bateau, en s'écriant : ha, que j'ai de regret d'avoir tant attendu à tirer ſatisfaction de l'injure que vous m'avez faite : je ne veux plus de delai : battons-nous, il y a ici aſſez d'eſpace ;

d'eſpace; celui qui ſera tué, l'on jettera ſon corps dans la riviere : ſi bien que l'affaire ſera cachée. Il n'eſt rien de ſi commode pour éviter les pourſuites de la Juſtice. En diſant cela il tira ſon épée du fourreau, croyant que j'en dûſſe faire de même; mais Monteſpin, qui étoit celui qui l'accompagnoit, lui retenant le bras, lui dit : à quoi ſongez-vous, cher ami ? Où vit-on jamais une procedure pareille à la vôtre ? Si l'on ſçavoit ce que vous venez de faire, ne le prendroit-on pas pour une folie ? Ayez patience, nous ne ſommes pas ici en lieu pour faire des duëls. Ces paroles le firent tenir coy : & nonobſtant il ne laiſſa pas de vouloir témoigner le deſir qu'il avoit de ſe battre; mais, ma foi, je connoiſſois évidemment qu'il n'en avoit pas tant d'envie que l'on diroit bien. Il étoit de l'humeur de ces duëliſtes du ſiecle, qui n'ont que de la furie en leurs diſcours, & fort peu de reſolution en leur ame. De cent qui ſe ſont battus depuis deux ans, dont la plûpart ont été tuez, je m'aſſure qu'il n'y en a pas eu quatre, qui ſe ſoient portez ſur le pré avec une vraye generoſité. Je vous en nommerois bien qui ont danſé, chanté, & fait mille gaillardiſes auparavant que d'aller au combat, leſquels n'avoient point pour tout de hardieſſe. Ce n'étoit que pour ſe divertir, & ne ſonger point au peril prochain, ce qu'ils en faiſoient. Bajamond en étoit de même, & quand nous fumes à Paris, ayant trouvé nos chevaux auprès

auprès de l'arſenac, il voulut que nous allaſſions enſemble ſouper chez Monteſpin. Il fit mille folies à table, but à moi, & dit la chanſon; mais certainement il reſſembloit à ces enfans, qui chantent quand ils ſont en un lieu obſcur, pour charmer leur crainte. Afin de témoigner ſa valeur tout outre, & montrer qu'en un ſeul jour il vouloit faire ce que tous les braves de la Cour ne s'étoient jamais imaginé, il rentre en ſon extravagance, & prenant ſon épée, me dit: ſi vous avez du courage montrez-le moi, il faut maintenant vuider notre querelle: allons dans la cour de cette maiſon; elle eſt aſſez grande pour notre combat. Je ferai tout ce que vous voudrez, lui dis-je, je ne veux pas que vous croyez que je refuſe de me battre; ſoit de nuit, ſoit de jour; il n'y aura pas plus d'avantage pour l'un que pour l'autre: faites donc allumer des flambeaux. Monteſpin vint là-deſſus nous dire, qu'il n'endureroit jamais que nous nous battiſſions ainſi à une telle heure, & que les vaillans devoient avoir le ſoleil pour témoin de leurs glorieux faits, & qu'il n'y avoit que les larrons & les ſcelerats qui miſſent la main à l'épée la nuit; & qu'outre cela les flambeaux ne nous pourroient pas aſſez éclairer en notre entrepriſe. Bajamond répondit qu'il s'étoit bien trouvé un ſoir en une compagnie, où deux Gentilshommes avoient fait une partie à la paume, & qu'ils avoient été la jouer aux flambeaux

dans

dans le tripot de la Sphere; & que l'on ne devoit pas avoir moins d'impatience pour un duël. Monteſpin lui remontra, qu'encore que nous fuſſions chez lui, nous devions chacun craindre de la trahiſon; que les laquais qui tiendroient les flambeaux, les pourroient éteindre, ou les porter tous en un moment de quelque côte, où ils n'éclaireroient qu'à celui qu'ils voudroient favoriſer; & que davantage on pourroit venir frapper l'un de nous deux par derriere ſans qu'il s'en doutât. Ces raiſons calmerent la boutade de Bajamond fort facilement; car tout ceci n'étoit que feinte; & s'il eût ſçû qu'on l'eût laiſſé battre ainſi, il n'en eût jamais parlé. Il ne faiſoit toutes ces rodomontades que par une certaine coûtume, qu'il avoit priſe depuis peu de tems, qu'il avoit été à l'école des coups d'épée: & quand il parloit le plus haut, c'étoit lorſque ſon cœur lui battoit le plus fort. En effet, il ne parloit du combat, que parce qu'il y étoit contraint, & tâchoit à m'étonner par ſa feinte aſſurance. Enfin Monteſpin nous fit coucher en des lits, qu'il nous avoit fait preparer, & le matin étant venu, il nous voulut mettre d'accord, diſant que ce ſeroit dommage ſi nous nous donnions la mort pour un neant. Je n'avois pas envie que cela ſe paſſât ainſi; tellement que je le quittai, & que je dis à Bajamond: allons-nous-en chercher celui que vous ſçavez, pour accorder notre differend. Il me ſuivit,

ſuivit, ſans ſçavoir ce que je voulois dire; & alors je lui propoſai de nous en retourner vers le lieu, où nous avions été le jour precedent, afin de nous y battre. Nous courumes ſi bien, que nous y arrivâmes incontinent, & dès l'heure même nous commençâmes à montrer ce que nous ſçavions aux armes.

Je preſſai mon ennemi le plus qu'il me fut poſſible, & lui portai tant de coups d'épée, qu'il eut fort à faire à les parer tous: comme je lui en voulois donner un, ſon cheval ſe cabrant le reçût deſſus les yeux, qui furent incontinent offuſquez de ſang; ce qui le mit en telle fougue, qu'il perdit le ſoin d'obéïr davantage à l'éperon & à la bride. Son Maître eut beau ſe ſervir de ſon induſtrie, il le mena nonobſtant en un lieu plein de fange, où je le pourſuivis de ſi près, que ſi j'euſſe voulu je l'euſſe tué, mais je ne deſirois pas le frapper par derriere. Je lui crie qu'il ſe retourne. Enfin il a tant de puiſſance ſur ſon cheval qu'il approche, & en même tems il me perce le bras gauche: incontinent après qu'il m'eut frappé, ſon cheval le ſecoüa ſi vivement à l'impourvû, qu'il le jetta dans un foſſé plein de bouë, où pour me venger de ma playe je lui en euſſe fait cent autres mortelles, ſi j'en euſſe eu le deſir: je me contentai de lui mettre la pointe de mon épée ſous la gorge, & de lui demander s'il ne confeſſoit pas qu'il ne tenoit qu'à moi que je lui ôtaſſe la vie. Lui qui ne ſe pouvoit tirer du

lieu

lieu où il étoit, fut contraint de m'accorder tout, & puis je lui aidai à ſe relever. Si vous euſſiez eu, lui dis-je, un tel avantage ſur moi, que celui que j'ai eu ſur vous, je ne ſçai ſi vous ne vous en fuſſiez point ſervi. Mais afin que vous ne diſiez point maintenant que je ne vous ai pas ſurmonté, & que vous n'attribuiez point votre fuite à votre cheval, & que notre querelle ne demeure point indéciſe, recommençons le combat, s'il vous plait, puiſqu'il n'y a que vos habits qui ayent reçû du mal en la chûte. Comme j'achevois ces paroles, Monteſpin, qui nous avoit ſuivis d'aſſez près, me vint dire: non, non, vous avez aſſez donné de preuves de votre valeur; il ne faut point que ceci ſe termine par le trepas. Il ſuffit que vous ayez montré, comme j'en ſuis témoin, que vous avez eu la puiſſance de tuer Bajamond.

Quoique le Comte l'eût confeſſé lui-même, la neceſſité l'y forçant, il enrageoit de voir qu'un autre le jugeoit; & je m'imagine qu'il eût été tout prêt à ſe battre derechef, ſans l'incommodité qu'il recevoit, ſes habits étant ſi crottez qu'il n'oſoit ſe remuer. Son ami le mena à un petit village, pour le faire devêtir; & moi je m'en retournai cependant à Paris, pour faire panſer ma playe. Je rapportai à Clerante ce qui m'étoit avenu, qui le publia au deſavantage de Bajamond; & il dit même la bonne cauſe que j'avois, vû que ce Comte m'avoit voulu faire aſſaſſiner par la

plus

plus grande trahiſon du monde, pour un ſujet fort petit. Le Roi en ſçût des nouvelles, & en fit beaucoup de reprimandes à Bajamond. Il n'y eut pas juſques à notre fol de Collinet, qui ne lui dît qu'il avoit un extrême tort.

D'un autre côté l'on fit beaucoup d'eſtime de moi, je le puis dire ſans préſomption, & l'on loüa la courtoiſie dont j'avois uſé envers mon ennemi, ne le voulant pas tuer, lorſque je le pouvois faire, encore que les offenſes que j'avois reçûës de ſa part m'y conviaſſent: auſſi falloit-il certes que j'euſſe beaucoup d'empire ſur mon ame, pour l'empêcher de ſe laiſſer mener par les impetuoſitez de la colere. Je m'acquis alors, en partie pour cette occaſion, la bienveillance de Protogene, qui eſt un des plus braves Princes de l'Europe: il n'y avoit rien en moi qu'il n'eſtimât; il trouvoit très-bons les diſcours que je faiſois en ſa preſence; & me donnoit la licence de parler, ſoit en bien ou en mal, de qui je voudrois, ſçachant bien que je ne blâmerois perſonne qui ne meritât de l'être. Je fis une fois courir une ſatyre, que j'avois faite contre un certain Seigneur, dont je ne mettois pas les qualitez ni le nom. Il y en eut un autre qui s'imagina que c'étoit pour lui, & en fit des plaintes à Protogene, qui me dit en riant ce qu'on lui avoit rapporté de moi. Monſeigneur, lui dis-je en particulier, il eſt aiſé à voir, que celui qui ſe plaint que j'ai médit de lui,

lui, eſt extrémement vicieux; car s'il ne l'étoit pas, il ne s'iroit pas figurer que ces vers piquans fuſſent contre lui : je ne ſongeois pas ſeulement qu'il fût au monde en compoſant ma ſatyre, & néanmoins, parce qu'il a lui ſeul les vices de tous les autres, je n'en ai pû reprendre pas un qui ne ſoit en ſon nom. Voilà le ſujet de ſa fâcherie, qu'il auroit beaucoup plus d'honneur à celer, craignant qu'il ne ſoit cauſe lui-même que l'on ſçache ſes façons de vivre par toute la Cour. Au reſte, quand j'aurois compoſé ma piece tout exprès pour lui, s'il étoit ſage, il ne devroit pas faire ſemblant de s'en émouvoir. Il me ſouvient que dernierement un autre Seigneur fit battre un pauvre Poëte, pour l'avoir diffamé par ſes vers, qu'en arriva-t'il, penſez-vous ? Bien pis qu'auparavant, certes : car chacun ſçût que le rimeur avoit reçû des coups de bâton ſur ſon dos, par meſure & par rime auſſi bonne que celle de ſes vers. L'on voulut ſçavoir pourquoi : l'occaſion en fut bien-tôt divulguée : ſi bien que l'on reconnut qu'il falloit que le Seigneur eût commis les fautes, qu'il lui avoit attribuées; car qu'importeroit-il à un ſoleil, ſi l'on l'appelloit tenebreux ? Toutes les compagnies n'eurent plus d'autre entretien que celui du Seigneur & du Poëte, & tel n'avoit pas vû la ſatyre, qui eut une extrême curioſité de la voir. Ces raiſons-là furent trouvées ſi équitables par mon grand Prince, qu'il confeſſa

que

que le Seigneur n'en avoit point de ſe plaindre de moi ; & de fait, la premiere fois qu'il le vit, il lui fit ſçavoir une partie de ce que je lui avois repondu ; de quoi il fut entierement ſatisfait, & me prit en une ſinguliere amitié.

Une autre fois je fis une reponſe à Protogene, qui lui plût infiniment ; l'on diſcouroit devant lui de la gentilleſſe, de la courtoiſie, & de l'humilité. Il demanda qui c'étoit que l'on eſtimoit le plus humble de toute la Cour. Un Poëtaſtre, qui approchoit fort près de ſa perſonne, va nommer un certain Seigneur, lequel, diſoit-il, avoit des complimens nompareils, dont il ſe défendoit ſi bien, qu'il n'étoit jamais vaincu en humilité. Vous avez raiſon, dit Protogene, je l'ai remarqué bien ſouvent ; que vous en ſemble, Francion ? Qui eſt homme ſi hardi, Monſeigneur, lui dis-je, qui oſât dire qu'il fît un autre jugement que vous, dont l'eſprit égale l'autorité ? Je connois bien, repondit ce Prince, que vous n'avez pas un même ſentiment que le mien : je vous donne la permiſſion de le dire. Bien donc, lui repliquai-je, vous ſçaurez que j'eſtime celui, que l'on vient d'appeller humble, le plus orgueïlleux de tout le monde ; & voici ma raiſon. Les complimens qu'il fait à ceux qui l'accoſtent, ne procedent point d'une connoiſſance qu'il ait de ſes imperfections, mais d'un ardent deſir qu'il a de paroître bien diſant : il eſt dedans l'ame orgueïlleux

guëilleux outre meſure, à cauſe que ſa préſomption, étant forcée de ſe captiver étroitement, ſe rend plus grande qu'elle ne ſeroit, ſi elle ſe manifeſtoit par les diſcours. Si l'on pouvoit lire dans ſon cœur, l'on verroit bien comment il ſe mocque de ceux, au-deſſous deſquels il s'eſt abaiſſé, & de quelles loüanges il ſe perſuade que l'on le doit honorer pour ſon éloquence. Au reſte, l'on peut remarquer qu'il ne priſe ceux qui deviſent avec lui, & ne ſe dépriſe auſſi, qu'afin de les inviter à lui rendre le change, & l'élever juſqu'aux cieux; ce qui le comble d'une joye infinie. Qui eſt-ce qui pourra nier que ce ne ſoit orgueïl que cela? Il y en eut qui me voulurent repliquer; mais le Prince leur ferma la bouche, & dit qu'ils parleroient inutilement contre une choſe ſi vrai-ſemblable; me faiſant l'honneur de preferer mes raiſons à celles des autres.

Je paſſai heureuſement beaucoup de mois, recevant toûjours de lui quelques faveurs, & ne me ſuis point éloigné ſi long-tems de ſa perſonne, comme j'ai fait depuis que je ſuis devenu amoureux de Laurette. Voilà, Monſieur, la principale partie de toutes mes avantures. Je voudrois qu'il me fût poſſible de ſçavoir les vôtres, ſans vous donner la peine de les raconter: c'eſt pourquoi je n'oſe vous importuner de me les dire. C'eſt une maxime, Monſieur, répondit le Seigneur Bourguignon, qu'il n'arrive de belles avantures qu'aux grands

grands perſonnages, qui par leur valeur ou par leur eſprit font ſucceder beaucoup de choſes étranges. Les hommes qui ſont du vulgaire, comme moi, n'ont pas cette puiſſance-là. Il ne m'eſt jamais rien avenu qui merite de vous être recité, aſſurez-vous-en, & ne croyez pas que je diſe ceci pour m'exempter de quelque peine; car il n'y a rien ſi difficile que je n'entreprenne pour vous. Je crois qu'il ne vous eſt rien arrivé d'extraordinaire, puiſque vous me le dites, reprit Francion, mais j'ai opinion que c'eſt une manque de la felicité, que le ciel vous a departie, ne vous envoyant aucunes traverſes de même qu'à moi; & un témoignage de votre prudence, qui vous a gardé d'entreprendre beaucoup de choſes dangereuſes & peu loüables. Si j'avois eu autant d'eſprit comme il en faut, je ne me ſerois pas peut-être amuſé à toutes les drolleries que je vous ai racontées, & j'aurois fait quelque choſe de meilleur: je ne me ſerois pas déguiſé en païſan: je n'aurois pas pris la peine de raconter les ſottiſes des autres; ce qui a penſé me coûter la vie: & enfin j'aurois eu plus de bonheur que je n'en ai eu; ce qui eſt un très-bel exemple pour tous les hommes du monde. Le Seigneur du château dit alors à Francion, qu'il ne ſe devoit plaindre d'aucune choſe paſſée, & qu'il s'étoit retiré de toutes ſortes d'accidens avec une merveilleuſe dexterité. Après ce diſcours, il examina en bref tout ce qu'il lui avoit raconté

raconté à diverſes fois, le remettant même ſur l'Hiſtoire de ſa jeuneſſe, & lui ayant parlé de ce Raymond, qui lui avoit derobé ſon argent, il lui dit qu'il avoit ſçû d'un de ſes gens qui il étoit, & qu'il ne demeuroit pas loin de ſon Château, ſi bien qu'ils le pourroient aller viſiter aiſément quand ils voudroient. Ne me parlez point de lui, repondit Francion; mon Dieu! Je n'ai garde d'aller voir cet homme-là : puiſque dès ſa jeuneſſe il s'eſt accoûtumé à dérober, il eſt d'un très-mauvais naturel : je n'ai que faire de lui, ni de ſa frequentation. C'eſt moi qui ſuis Raymond, dit le Seigneur, en ſe levant tout en colere & jurant doctement, vous vous repentirez de ce que vous avez dit. Achevant ces paroles il ſortit de la chambre, & ferma rudement la porte. Francion, qui ne l'avoit point reconnu, fut bien marri des propos qu'il lui avoit tenus, & s'étonna néanmoins comment il ſe fâchoit pour ſi peu de choſe.

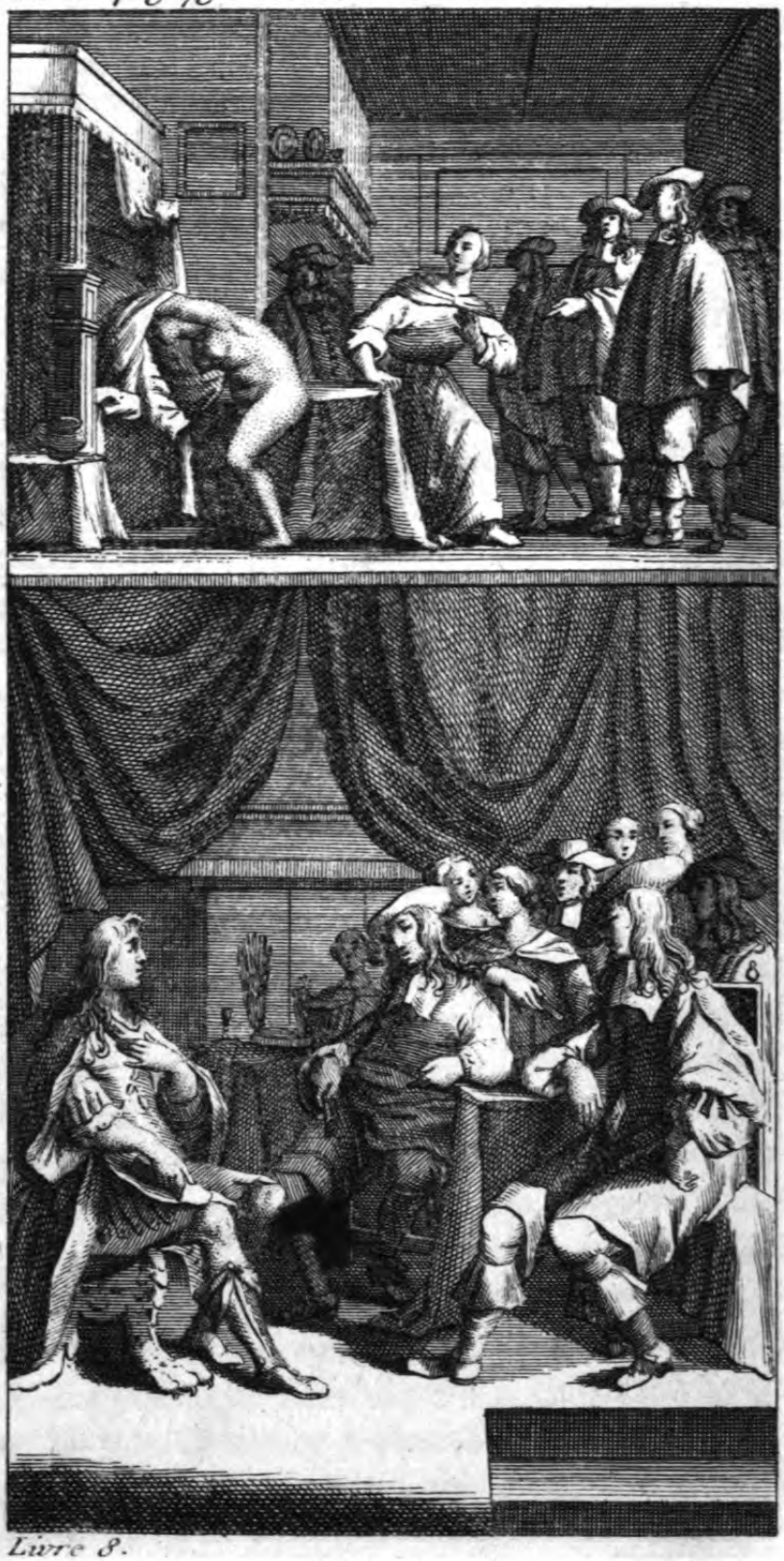
Le Maître d'hôtel ne vint que long-tems après lui faire apporter ſon dîner, & lui dit que ſon Maître étoit tellement en courroux contre lui, que vû ſon naturel fort ſevere il devoit craindre, étant au deſçû de tout le monde dedans ſon Château, qu'il ne prît une grande vengeance des offenſes qu'il lui avoit faites.

Francion ne ceſſa tout du long du jour d'avoir une infinité de penſées là-deſſus, & attendoit avec grande impatience, que l'on

lui rapportât quelle reſolution Raymond avoit priſe touchant ce qu'il feroit de lui. Le Maître d'hôtel lui promit de lui en dire le lendemain de certaines nouvelles. Il ne manqua donc pas à le venir retrouver, ſelon qu'il lui avoit promis, & lui aſſura que ſon Maître avoit conçû une plus forte haine contre lui depuis le jour précédent, pour quelque avertiſſement qu'il avoit eu ſoudain; de ſorte qu'il s'imaginoit qu'il avoit reſolu de le faire mourir. Francion ſe mit long-tems à ſonger, quelle offenſe il avoit pû faire à Raymond, & n'en trouvant point, il fut le plus étonné du monde. La playe de ſa tête étoit entierement guerie, il n'y avoit que ſon ame qui ſouffroit du mal. Il ſe voulut lever pour aller ſçavoir de Raymond, quel tort il lui avoit fait, & pour lui dire que s'il vouloit avoir raiſon de lui en brave Cavalier, il étoit prêt de ſortir à la campagne pour le combattre. Mais ſes habillemens n'étoient point dans ſa chambre; & qui plus eſt, l'on lui dit qu'on avoit charge d'empêcher qu'il ne ſortît. Il fut donc contraint de ſe tenir encore au lit juſqu'au jour ſuivant, que le Maître d'hôtel vint dès le matin le voir, avec un valet de chambre de Raymond, qui lui dit qu'il lui venoit aider à ſe vêtir. Francion répondit qu'il n'en devoit point prendre la peine, & qu'il n'avoit qu'à faire venir ſon homme: mais l'on lui repliqua, que Raymond ne vouloit pas qu'il parlât à lui.

Fin du ſeptiéme Livre.

Tome 2. pag. 75.



Livre 8.

L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION.

Livre Huitiéme.

LEs avantures que Francion a couruës en ſa plus baſſe jeuneſſe, & celles qu'il a euës, ont été miſes dans les livres precedens, où je l'ai toûjours fait parler de la ſorte qu'il les a racontées. Il eſt tems que ſon Hiſtorien parle lui-même, & diſe le reſte tout d'une ſuite. Je le veux faire auſſi ſans me ſoucier de qui que ce ſoit, puiſque je l'ai entrepris; & il ſuffit que je donne là-deſſus un avertiſſement particulier. C'eſt que je n'ai point trouvé de remede plus aiſé, ni plus ſalutaire à l'ennui qui m'affligeoit il y a quelque tems, que de m'amuſer à décrire une Hiſtoire, qui tînt davantage du folâtre que du ſerieux; de maniere qu'une triſte cauſe a produit un facetieux effet. Or je ne crois pas qu'il y ait des perſonnes ſi ſottes, que de me blâmer de cette occupation; vû que les plus beaux eſprits que l'on ait jamais vûs ont bien daigné s'y adonner, & qu'il y a des tems,

auſquels notre vie nous ſembleroit bien ennuyeuſe, ſi nous ne nous ſervions d'un divertiſſement ſemblable. C'eſt être hypocondriaque de s'imaginer, que celui qui fait profeſſion de vertu ne doit point prendre de recréation. Faſſe qui voudra l'Heraclite du ſiecle, pour moi j'aime mieux en être le Démocrite, & je veux que les plus importantes affaires de la terre ne me ſervent plus que de farces. Puiſque le ris n'eſt propre qu'à l'homme entre tous les animaux, je ne penſe pas qu'il lui ait été donné ſans ſujet, & qu'il lui ſoit deffendu de rire, ni de faire rire les autres. Il eſt bien vrai, que mon premier deſſein n'a pas été de rendre ce contentement vulgaire, ni de donner du plaiſir à une infinité de perſonnes que je ne connois point, qui pourront lire mon Hiſtoire Comique, aujourd'hui qu'elle eſt imprimée, & ce n'étoit qu'une choſe particuliere pour plaire à mes amis; car je conſiderois que tout le monde n'eſtime pas les railleries, ne ſçachant pas qu'il n'eſt rien de plus difficile que d'y reüſſir: & outre cela je me fâchois fort, de voir qu'au lieu que les choſes ſerieuſes ne ſont lûës que des hommes doctes, les bouffonnes ſont principalement lûës des ignorans, & qu'il n'y a ſi petit valet de boutique qui ne coure après. Néanmoins des perſonnes de ſi bon eſprit m'ont conſeillé de mettre ceci au jour, qu'enfin je me ſuis rendu à leurs perſuaſions; & j'ai crû que mon livre pourroit bien autant plaire aux ſages du

monde comme au peuple, encore que leurs avis ſoient differens d'ordinaire ; puiſqu'il étoit approuvé de ceux-ci, qui étoient des plus paſſionnez amans de la ſageſſe. Il m'a fallut confeſſer avec eux, que j'avois mêlé l'utile avec l'agreable, & qu'en me mocquant des vicieux je les avois ſi bien repris, qu'il y avoit quelque eſperance que cela leur donneroit du deſir de ſe corriger, étant honteux de leurs actions paſſees. Mais il ſe peut bien faire que nous nous ſoyons flattez, & que nous ayons eu trop bonne opinion de mon ouvrage, & du naturel des hommes. Ils n'ont pas tous deux aſſez de force, l'un pour ſe faire croire, l'autre pour ſuivre les remontrances : & je ſçai bien qu'il y a des gens ſi ſtupides, qu'ils ne profiteront point en ceci, & croiront que tous mes diſcours ſont faits ſeulement pour leur donner du plaiſir, & non pas pour corriger leurs mauvaiſes humeurs. C'eſt pourquoi l'on me dira, que pour obvier à tout, il m'étoit facile de reprendre les vices ſerieuſement, afin d'émouvoir plûtôt les méchans à la repentance, qu'à la riſée ; mais il y a une choſe qui m'a empêché de tenir cette voye, c'eſt qu'il faut uſer d'un certain appas pour attirer le monde. Il eſt beſoin que j'imite les apoticaires, qui ſucrent par le deſſus les breuvages amers, afin de les faire mieux avaler. Une ſatyre, dont l'apparence eût été farouche, eût diverti les hommes de ſa lecture, par ſon ſeul tître. Je dirai par ſi-

militude, que je montre un beau palais, qui par dehors a l'apparence d'être rempli de liberté & de delices, & au dedans duquel l'on trouve néanmoins, lorſque l'on n'y penſe pas, des ſeveres cenſures, des accuſateurs irreprochables, & des juges rigoureux. L'on a vû ici des fables & des ſonges, qui ſembleront ſans doute pleins de niaiſeries à des ignorans, qui ne pourront pas penetrer juſques au fonds. Mais quoi que c'en ſoit, ces reveries-là contiennent des choſes, que jamais perſonne n'a eu la hardieſſe de dire. Je cache ainſi les mauvaiſes actions des perſonnes d'autorité, parce que l'on n'aime pas aujourd'hui à voir la verité toute nuë; & je tiens pour maxime, qu'il faut ſe taire quelquefois afin de parler plus long-tems, c'eſt-à-dire, qu'il eſt bon de moderer ſa médiſance en de certaines ſaiſons, de peur que les Grands ne vous mettent en peine, & ne vous faſſent condamner à un éternel ſilence. J'aime mieux perdre mes bons mots, que mes amis; & bien que je ſois Satyrique, je tâche de l'être de ſi bonne grace, que ceux mêmes que je controlle ne s'en puiſſent offenſer. Mais quand je penſe plus meurement à mon ouvrage, ne me ſemble-t'il pas qu'après tout cela encore ne ſera-t'il pas cheri? J'ai déja ſoupçonné qu'il ne ſerviroit de rien à reformer les vicieux: ne me dois-je pas douter auſſi qu'il ne leur apportera point de contentement? De tous les eſprits que je connois, il y en a fort peu

peu qui ſoient aſſez ſains pour en juger, & les autres ne s'amuſent qu'à reprendre des choſes, dont ils ne ſont pas capables de remarquer les beautez. Quand on met un livre en lumiere, il faudroit faire tenir des Suiſſes en la boutique du Libraire, pour le deffendre avec leurs hallebardes; car il y a des faineans, qui ne s'amuſent qu'à aller cenſurer tout ce qui s'imprime, & croyent que c'eſt aſſez pour ſe faire eſtimer habiles hommes, de dire voilà qui ne vaut rien, encore qu'ils n'en puiſſent rendre raiſon. Chacun veut à cette heure-ci faire du bel eſprit, bien que l'on n'ait jamais vû tant d'ignorance, comme il y en a en ce ſiecle; & un écolier n'eſt pas ſi-tôt hors du peril des verges, qu'ayant lû trois ou quatre livres François, il en veut faire autant, & ſe croit capable de ſurpaſſer les autres. Cela ne ſeroit rien, ſi l'on ne mépriſoit point autrui, pour ſe mettre ſoi-même en eſtime; mais l'on laiſſe à part toute modeſtie, & l'on s'efforce de trouver des défauts où il n'y en a point. Pour moi, quand je ſerois ſi malheureux, que d'en avoir laiſſé des veritables contre les loix de la façon d'écrire, je veux bien que l'on ſçache que je ne m'en eſtimerois pas moins; car je n'ai pas l'ame ſi baſſe, que de mettre tous mes efforts à un art, auquel on ne ſçauroit s'occuper ſans s'aſſervir. N'ayant fait que témoigner la haine que je porte aux vicieux, avec des diſcours bien negligens, je penſe encore que ce

ſeroit aſſez. Mais quoi que puiſſe dire l'envie, je me donne bien la hardieſſe de croire, que je n'ai point commis de fautes qui me puiſſent faire rougir. Que ſi l'on ne laiſſe pas de me reprendre, c'eſt bien perdre ſon tems, de vouloir critiquer celui qui eſt le critique des autres : c'eſt vouloir uſer ſes dents contre une lime. Que l'on quitte donc cette mauvaiſe humeur, & que l'on me laiſſe retourner à mes narrations agreables.

Il nous faut ſçavoir, que Francion fut contraint de permettre, que le valet de chambre de Raymond l'habillât d'un riche vêtement à l'antique, qu'il lui avoit apporté. Il s'enquit pourquoi il ne le vêtoit point à la Françoiſe, & n'eut point d'autre reponſe, ſinon qu'il obéïſſoit au commandement de ſon Seigneur. Le Maître d'hôtel lui ayant dit encore quelque tems après, qu'aſſurément Raymond avoit envie de l'ôter du monde, il dit qu'il croyoit donc qu'avec les habits de theatre, qu'il lui envoyoit, il lui vouloit faire joüer une Tragedie, où il repreſenteroit le perſonnage de quelqu'un, que l'on avoit mis à mort au tems paſſé, & que l'on le tuëroit tout à bon. Je ne ſçai pas comment il veut faire, reprit le Maître d'hôtel; car même à peine ai-je pû apprendre le peu que j'en ſçai, que je vous ai rapporté fidelement par une compaſſion charitable, afin que vous vous prepariez à ſortir de ce monde. Au reſte, vous ne vous devriez pas gauſſer comme vous faites,

Monſieur,

Monſieur, car vous êtes plus proche de votre fin que vous ne penſez. Je ne ſçaurois quitter mon humeur ordinaire, quelque malheur qui m'avienne, dit Francion ; & puis je vous aſſure que je ne redoute point un paſſage, auquel je me ſuis dès long-tems reſolu ; puiſque tôt ou tard il le faut franchir. Je ne me fâche que de ce que l'on me veut faire mourir en coquin. Si mon Roi, par permiſſion divine, ſçait des nouvelles de cette mechanceté, il ne la laiſſera pas impunie. Comme il finiſſoit ce diſcours, l'on lui mit à l'entour du col une chaîne de diamans, & un chapeau ſur la tête, dont le cordon étoit auſſi de pierreries de beaucoup de valeur. Je penſe, dit-il, que l'on veut obſerver la coûtume des anciens Romains, qui entouroient de belles guirlandes les victimes qu'ils alloient ſacrifier : vous me mettez ces riches ornemens, pour me conduire à la mort : qu'ai-je affaire de tout cet attirail ? Etant tout accommodé, l'on lui dit qu'il allât où l'on le meneroit. Il s'y accorda, ſe déliberant d'empoigner la premiere choſe de deffenſe qu'il trouveroit, pour reſiſter à ceux qui viendroient lui faire quelque mal : car il n'avoit pas envie de ſe laiſſer mettre à mort, ſans donner auparavant beaucoup de témoignages d'une inſigne vaillance.

En cette reſolution il ſortit de ſa chambre, avec un viſage auſſi peu émû, que s'il eût été à un banquet. Je ne penſe pas que Socra-

te, étant en une pareille affaire, eût eu l'ame de beaucoup plus conſtante. Il paſſa avec ſes conducteurs par dedans des galeries & des chambres, & prêta l'oreille pour oüir un air qu'il avoit compoſé autrefois, lequel on chantoit en un lieu prochain : il y avoit ainſi à la repriſe.

La jeune Belize eſt pourvûë
D'une beauté pleine d'appas,
Mais bien que Francion l'ait vûë
Je penſe qu'il n'en mourra pas.

Cela lui fut un bon preſage, & lui ayant fait juger que ſon trépas n'étoit pas ſi prochain, il ſongea à la voix qu'il avoit oüie, & lui fut avis qu'il en avoit ſouvent entendu une pareille ; mais il ne ſe pouvoit ſouvenir en quel endroit. Enfin voici Collinet, le fol de Clerante, qui vient encore en chantant au devant de lui, & lui accolle la cuiſſe, avec des témoignages d'affection nompareils : mon bon Maître, dit-il, où avez-vous toûjours été ? Il y a long-tems que je vous cherche, il faut déſormais que nous nous réjoüiſſions enſemble. Francion fort étonné qui avoit amené là Collinet, le fit retirer modeſtement ſans rire d'aucunes de ſes bouffonneries, & lui dit qu'il parleroit une autre fois à lui. Etant arrivé à la porte de la grande ſalle, il vit au deſſus un cartouche, entouré de chapeaux de fleurs, & y lut ces paroles, que l'on y avoit écrites en lettres d'or : *Que perſonne ne prenne*

la

la hardieſſe d'entrer ici, s'il n'a l'ame veritablement genereuſe, s'il ne renonce aux opinions du vulgaire, & s'il n'aime les plaiſirs de l'amour.

Francion entre, étant bien aſſuré que cela lui eſt permis, & trouve quatre Gentilshommes & cinq Demoiſelles aſſis ſur des chaiſes en un coin, ſans remuer non plus que des ſtatuës. Enfin une Demoiſelle commence à parler, & lui commande gravement de ſe repoſer ſur un placet, que l'on lui apporte. Hé bien, mon ami, lui dit-elle, vous avez offenſé Raymond : nous ſommes ici pour faire votre procès. Je deſirerois bien, dit Francion, qui s'émerveilloit de ces procedures extraordinaires, que l'on m'eût dit quel crime j'ai commis. Vous faites ſemblant de l'ignorer, repartit un des Gentilshommes, l'on ne vous en veut point parler du tout.

Après cela les neuf Juges diſcoururent enſemble, comme pour aviſer quelle ſentence ils donneroient; & la Demoiſelle, qui avoit parlé la premiere, prononça, s'étant remiſe en ſa place.

Ayant conſideré les offenſes, que Francion, le plus ingrat & le plus perfide Chevalier qui jamais chercha les avantures, a commiſes contre Raymond, qui le traittoit le mieux qu'il lui étoit poſſible, nous ordonnons qu'il ſera mis entre les mains de la plus rigoureuſe Dame de la terre, afin d'être puni comme il merite.

Ce jugement prononcé, Laurette ſortit

d'un cabinet, & l'on donna Francion à ſa merci : jamais homme n'eut plus d'étonnement : il ne ſçavoit s'il devoit ſe rejoüir ou s'attriſter. Raymond entre incontinent, qui tire ſon eſprit de confuſion, en le venant embraſſer, & lui diſant : mon cher ami, c'eſt maintenant que je vous donnerai des témoignages de l'affection que je vous porte, vous laiſſant joüir de toutes les delices, dont je me pourrai aviſer : j'ai envoyé querir votre Laurette, afin que, ſi vous l'aimez encore, ſa preſence vous apporte de la joye ; & qui plus eſt, j'ai fait venir ici ces cinq Demoiſelles, dont l'une eſt mon Helene, afin que vous ayez à choiſir. Ces quatre Gentilshommes-ci ſont les plus braves qui ſoient en ce païs, & les plus dignes de votre compagnie. L'un eſt le Seigneur Dorini Italien, dont je vous ai déja parlé ; & pour les autres, vous les connoîtrez aſſez. Il faut que nous faſſions tous enſemble une merveilleuſe chere. La haine que j'ai témoigné de vous porter, n'a été que pour vous rendre maintenant plus ſavoureux les fruits de l'amitié, que j'ai pour vous. J'avois tant de bonne opinion de la conſtance de votre ame, que je ſçavois bien que les aſſurances, que l'on vous donneroit de votre mort, ne vous cauſeroient point de maladie. D'ailleurs j'étois contraint de ce faire, pour m'exempter de vous aller voir, & vous faire tenir encore au lit, afin que j'euſſe la commodité d'apprêter, à votre deſçû, ce qui m'eſt neceſſaire, pour

pour eſſayer de vous faire paſſer quelque tems en une joye parfaite.

Francion lui répondit, qu'il s'étoit bien toujours douté, qu'il n'avoit pas tant de mauvaiſe volonté pour lui, que l'on lui diſoit; & là-deſſus ils ſe firent encore des complimens, pour s'aſſurer d'une éternelle affection l'un envers l'autre.

Voilà ce qui ſe paſſa entre Raymond & Francion; & en effet Raymond avoit raiſon de promettre qu'ils feroient une terrible chere; car il ne s'en voit guere de ſemblable à celle qu'il s'étoit propoſée; & même leur debauche fut encore plus grande qu'il ne s'étoit imaginé. C'eſt pourquoi, ô vous filles & garçons, qui avez encore votre pudeur virginale, je vous avertis de bonne heure de ne point paſſer plus outre, ou de ſauter par deſſus ce livre-ci, qui va reciter des choſes que vous n'avez pas accoutumé d'entendre. L'on me dira que je les devois retrencher; mais ſçachez que l'Hiſtoire ſeroit imparfaite ſans cela: car en ce qui eſt des livres ſatyriques, comme celui-ci, il en eſt de même que du corps des hommes, qui ſont le but de la haine & de la mocquerie, quand ils ſont châtrez. J'ai déja fait connoître, qu'ayant entrepris de blâmer tous les vices des hommes, & de me mocquer de leurs ſottiſes, il falloit écrire beaucoup de choſes en leur naïveté, afin de les rendre ridicules par elles-mêmes. Il n'y a rien pourtant de ſi étrange, que les

mondains

mondains n'en diſent beaucoup davantage. C'eſt pourquoi nous paſſerons outre à tout hazard ; & nous conſidererons que tout cela ſe fait ſans aucun mauvais deſſein, & pour paſſer gayement quelques heures.

Nous dirons donc que Francion ne s'étonna point d'être vétu comme il étoit, parce que Raymond & les autres Gentils-hommes l'étoient preſque de pareille ſorte. Les Dames mêmes, qui n'étoient vétuës qu'à la legere & à l'ordinaire, furent menées dans une chambre, où l'on leur avoit auſſi apprêté des vétemens à l'antique ; parcequ'il n'y a rien qui faſſe paroître les femmes plus belles & plus majeſtueuſes. Agathe vint alors faire la reverence à Francion, à qui elle conta qu'elle avoit été au Château de Valentin, lui faire accroire qu'elle vouloit mener ſa niece en pelerinage, à un lieu de devotion, à dix lieuës de là, & que par ce moyen elle l'avoit conduite chez Raymond, ſelon le complot qu'elle avoit fait à la taverne.

L'on lui dit à cette heure-là, qu'il falloit qu'elle s'allât habiller comme les autres ; & ne demandant pas mieux, afin de ſe voir brave encore une fois en ſa vie, elle quitta Francion : un peu après elle revint, toute tranſportée d'aiſe, dire à tous les hommes qu'ils la ſuiviſſent vîtement, & qu'elle leur montreroit quelque choſe de beau. Une des Dames étoit ſortie de la chambre, où étoient toutes les autres, & s'étoit miſe dans une

qui

qui étoit devant, pour s'y accommoder toute ſeule avec plus de liberté. Elle n'avoit rien que ſa chemiſe, qu'elle ôta pour en ſecoüer les puces, & toute nuë comme elle étoit, ſe mit après à frotter ſes cuiſſes pour en ôter la craſſe, & à rogner les ongles de ſes pieds. Agathe ouvrit tout d'un coup la porte, dont elle avoit la clef; & la pauvrette oyant la voix des hommes qui venoient, chercha quelque choſe pour ſe couvrir; mais Agathe lui écarta tous ſes habillemens. Elle étoit aſſiſe ſur un lit, où il n'y avoit ni ciel ni rideaux; l'on n'y avoit laiſſé que la paillaſſe & le chevet, qu'elle s'aviſa de prendre, & le mettre ſur ſa tête pour ſe la cacher; de ſorte que l'on ne la reconnut point. Etant à la ruëlle, elle empoigna un des piliers du doſſier de la couche; ſi-bien que l'on ne la voyoit que par derriere. Chacun ſe prit à rire à la vûë de ce bel objet, & l'on demanda à Agathe qui étoit cette Dame. Elle repondit qu'elle n'en diroit rien, puiſqu'elle avoit ſçû ſi bien ſe cacher. Mais, ce dit Raymond, elle ne ſe cache qu'à la maniere de certains oiſeaux, qui croyent que tous leurs petits membres ne peuvent plus être vûs de perſonne, lorſqu'ils ont caché leur tête. Il n'eſt pas de même d'elle comme ces oiſeaux, repartit Dorini; car l'on les peut reconnoître aux plumes de leur corps, qui ſe montrent toujours, mais pas un de nous ne la peut reconnoître, s'il ne l'a vûë autrefois toute nuë. Francion s'approcha d'elle,

d'elle, & l'ayant tâtée tout par tout, l'embraſſa au droit du nombril, & la tira le plus fort qu'il pût, afin qu'ayant quitté ſa priſe, il la retournât par devant pour voir ſon viſage. Elle ſe tint ſi ferme, qu'il y perdit ſes peines; & comme elle montroit en cet état une paire de feſſes des plus groſſes & des mieux nourries du monde, il y eut quelqu'un qui dit avec exclamation. Ha! Meſſieurs, que vois-je là! Raymond qui l'entendit, lui repartit incontinent, hé quoi; avez vous en horreur une des plus aimables parties qui ſoit au corps; qu'eſt-ce qu'il y a de laid à votre avis, & que l'on ne doive pas mettre en vûë de tout le monde? Ce n'eſt ici autre choſe; que les deux extremitez des cuiſſes jointes enſemble: je prends autant de plaiſir à voir cela qu'une autre partie: il n'y a que l'opinion du vulgaire qui l'ait renduë deſagreable, & l'on ſeroit bien empêché s'il falloit dire pourquoi: je m'en rapporte à Charron, il en parle dans ſa Sageſſe. Ma foi, vous êtes bien degoûté: il faut que chacun y faſſe hommage, & vous irez le premier de tout.

La Cronique ſcandaleuſe ajoute ici, que Raimond ayant dit ces paroles y voulut joindre les effets; & que Francion, à qui ſon deſſein plaiſoit, alla faire une harangue à ces beaux demi globes; ce qui incita tout le monde à les aller baiſer, & que Dorini y allant le dernier, il y eut un certain vent auſtral qui

qui lui vint donner une naſarde. Je ne me veux point amuſer à toutes ces particularitez, qui n'ont pû plaire à un chacun ; & je ne vous veux pas aſſûrer non plus, que ce que j'ai oüi dire encore, il y a quelque tems, ſoit veritable ; à ſçavoir que Raymond voulut encherir ſur ces debauchez, qui pour témoigner leur galanterie dedans les cabarets boivent dedans une ſavatte, où ils jettent du fromage, du ſuif de chandelle, & d'autres honnêtes ingrediens ; & qu'il envoya querir du vin, & le verſant le long de l'épine du dos de ce beau corps tout nud, commanda à tous les autres de venir boire au bas de la raye, comme en un ruiſſeau. Eloignons-nous d'un entretien que l'on eſtime ſi ſale, & imaginons-nous ſeulement, pour ne rien retrencher de la bonne reputation de nos braves Chevaliers, qu'ils ſe contenterent de dire beaucoup de petites joyeuſetez ſur ces mignardes feſſes ; & que l'un les appelloit les Princeſſes & les Reines de toutes les autres, & l'autre ſouhaitoit qu'elles ne fuſſent jamais contraintes de s'aſſeoir que ſur des oreillers bien doux, & non point ſur des orties. Par notre modeſtie nous eviterons en quelque ſorte la haine des eſprits ſcrupuleux : auſſi ne croi-je pas que toutes les joyeuſetez qui ſont ici les doivent offenſer ; car la plupart de cette Hiſtoire n'étant faite que pour rire, l'on peut avoir la licence de raconter quelques plaiſantes avantures, qui ſont arrivées à des perſonnes

perſonnes de mauvaiſe vie; puiſqu'il nous eſt bien permis de prendre du plaiſir à leurs dépens. Au reſte, toutes ces debauches ſont très-veritables, & je les donne pour telles; de ſorte que l'on ne me blâmera point de les avoir recitées : car ceux qui ont fait un deſſein particulier de les condamner, par un ſtile ſerieux, n'en racontent pas moins; & je ſçai bien que je ne mets point ici des diſcours, qui ne ſoient plûtôt capables de les faire haïr, que de les faire aimer : car je proteſte que je n'approuve aucunement les actions qui ſont contraires à la vertu. C'eſt pourquoi il faut achever notre Hiſtoire ſans crainte.

Diſons donc qu'après que nos drolles ſe furent bien donné du paſſetems de cette femme, qui ne ſe vouloit pas montrer, ils voulurent entrer dans la chambre où étoient les autres; mais elles n'ouvrirent pas leurs portes. Voilà pourquoi l'on ne put voir celles qui reſtoient, pour ſçavoir laquelle c'étoit d'entr'elles qui étoit là. Ils s'en retournerent donc tous ſans en avoir rien ſçû apprendre. Francion retrouvant Collinet, demanda à Raymond par quelle avanture il étoit venu dans ſon Château. Ce ſont vos gens qui l'ont amené ici, du village où vous les aviez laiſſez, & d'où je les ai envoyé querir, repondit Raymond. Si eſt-ce qu'il ne partit pas de Paris avec moi, repliqua Francion. Alors ſes gens étant venus pour le ſaluër, il apprit d'eux

d'eux que ce fol étant privé de ſa vûë, qu'il cheriſſoit davantage que celle de Clerante, avoit tant fait qu'il avoit ſçû le chemin qu'il avoit pris en ſortant de Paris, & l'avoit ſuivi à petites journées, tant qu'il les avoit trouvez. Je m'en vai vous conter, dit alors Raymond, le tour qu'il a fait ce matin; ayant vû déſcendre Helene de carroſſe, il s'eſt mis dedans cette ſalle, où il a commencé à ſe promener majeſtueuſement, comme s'il eût eu ceans bien de l'autorité: & comme Helene eſt entrée, il lui a dit, en ne faiſant que toucher au bord de ſon chapeau, bon jour, bon jour, Mademoiſelle, que demandez-vous? Elle lui a repondu avec humilité, qu'elle me demandoit, & ſuivant ſa priere elle s'eſt aſſiſe auprès de lui dans une chaiſe. Leurs diſcours ont été de choſes communes, où Collinet n'a point témoigné qu'il manquât de jugement; il s'eſt enquis de quel lieu venoit Helene, de quel païs elle étoit, ſi elle étoit mariée, & combien ſa maiſon avoit de revenu, avec une gravité ſi grande, que Helene le voyant bien vétu, comme il eſt, le prenoit pour quelque grand perſonnage; & quoique d'ordinaire elle ſoit aſſez deliberée, elle n'oſoit ſeulement lever les yeux pour le regarder. Il n'a pû ſe tenir plus longtems dans les termes de la modeſtie & de la raiſon; il a fallu qu'il ait montré ſon naturel; vous venez donc voir Raymond? lui a-t-il dit, j'en ſuis bien aiſe: c'eſt le meilleur

couſin germain que j'aye, il me fit hier au ſoir ſouper dès que je fus arrivé, & me fit manger de la meilleure ſoupe aux pois verds, que je mangeai de ma vie. Jeſus, Monſieur, lui a repondu Helene, vous êtes trop genereux pour ne cherir vos parens, qu'à cauſe qu'ils vous font manger de la ſoupe. Parlons d'autre choſe, Mademoiſelle, a-t-il repliqué, aimez-vous bien à être culbutée, car foi de Prince vous le ſerez tout maintenant. Nous procedons quelquefois à la generation & à la propagation du genre, encore que nous ayons la mine de l'aîné des Catons. Ha! que vous êtes incivil, ç'a-t-elle dit, je ne l'euſſe jamais jugé. Comment, vous vous voudriez faire tenir à quatre? c'eſt bien envers moi qu'il faut être farouche, a-t'il repris, Là-deſſus il l'a voulu prendre pour executer ſon deſſein, & elle a commencé à crier ſi haut, que je ſuis deſcendu de ma chambre pour venir à ſon ſecours. Elle m'a demandé ſi je l'avois envoyé querir, pour la faire traitter comme une femme la plus debauchée du monde; & je l'ai rappaiſée, en lui diſant quel homme eſt le Seigneur Collinet. Ne vous ſouciez point toutefois, mon brave, celle-là ne ſera pas tantôt ſi rebelle à nos careſſes, ni toutes ſes compagnes non plus; car pourvû que l'on y aille d'honnête ſorte, l'on les trouvera toûjours de bonne compoſition; laiſſez-moi faire, j'ai envie de vous recompenſer au centuple, de l'argent

que

que je vous ai pris autrefois. Francion l'ayant remercié de ſa courtoiſie, ſe mit à parler de Collinet, & dit qu'il faiſoit bien autant d'eſtime de lui, que d'un tas d'hommes, qui ſe glorifioient s'eſtimant très-ſçavant, & avoient plus de folie en leur eſprit qu'il n'en avoit au ſien. Ce que l'on prend ordinairement pour la plus grande ſageſſe du monde, continua-t-il, n'eſt rien que ſottiſe, erreur, & manque de jugement; je le ferai voir lorſqu'il en ſera beſoin. Même nous autres, qui croyons quelquefois avoir bien employé le tems que nous avons paſſé à l'amour, aux feſtins, & aux mommeries, nous nous trouverons à la fin trompez : nous verrons que nous ſommes des fols. Les maladies nous affligeront, & la debilité des membres nous viendra avant que nous ayons cinquante ans. Quittons ce propos-là, je vous ſupplie, dit Raymond, je ne ſuis pas en humeur d'entendre des predications, je ne ſçai pas ſi vous êtes en humeur d'en faire. Ayant achevé ces paroles, il alla recevoir beaucoup de braves hommes des villes & des bourgades de là à l'entour, qu'il avoit fait prier de venir dîner chez lui, avec quelques belles femmes, un peu plus chaſtes que celles qui étoient déja venuës, leſquelles deſcendirent en la ſalle toutes habillées, & Francion leur ayant demandé, qui étoit celle d'entr'elles qui avoit montré ſes feſſes, regarda bien s'il n'y en avoit point quelqu'une qui rougît, afin de

la reconnoître ; mais il n'y en eut pas une qui tînt une contenance plus honteuſe qu'une autre, ni qui repondît ; car celle dont il parloit avoit prié ſes compagnes de ne la point découvrir : ainſi cela lui fut encore caché.

Un peu après l'on vint dreſſer une longue table, qui fut incontinent chargée de tant de diverſes ſortes de viandes, qu'il ſembloit que l'on eût pris tous les animaux de la terre, pour les manger là en un jour. Quand l'on eut étourdi la plus groſſe faim, Raymond dit à chacun, qu'il falloit obſerver les loix qui étoient à l'entrée de la porte, chaſſer loin toute ſorte de honte, & ſe reſoudre à faire la debauche la plus grande, dont il eût jamais été parlé L'on ferma tous les volets des fenêtres, & l'on alluma des flambeaux, parcequ'ils n'euſſent pas pris tant de plaiſir a mener une telle vie s'ils euſſent vû le jour. Chacun dit ſa chanſon le verre à la main, & l'on conta tant de ſornettes, qu'il en faudroit faire un volume à part, ſi l'on les vouloit raconter. Les femmes, ayant perdu leur pudeur, dirent les meilleurs contes qui leur vinrent à la bouche.

Un Gentilhomme dit ſur quelque propos, qu'il vouloit conter la plus drolleſſe d'avanture du monde, & commença ainſi : il y avoit un Curé en notre village, qui aimoit autant la compagnie d'une femme que celle de ſon breviaire. Je vous ſupplie, Monſieur, de

de ne point achever, dit alors Raymond, il ne faut point parler de ces gens-là : s'ils pechent, c'eſt à leur Evêque à les en reprendre, non pas à nous. Si vous en médiſiez, vous ſeriez excommunié, & l'on vous mettroit au nombre de ces libertins du ſiecle, à qui l'on a tant fait la guerre. Ne ſoyez plus ſi oſé que de retomber ſur ce ſujet. Le Gentilhomme s'étant tû, & toute la compagnie ayant trouvé la deffenſe de parler des Prêtres faite fort à propos, vû que l'on a déja tant parlé d'eux, que l'on n'en ſçauroit plus dire que l'on en a dit, l'on ſe delibera de ne pas ſonger ſeulement qu'il y en eût au monde. Auſſi-bien y a-t-il aſſez d'autres conditions à reprendre, d'où procede la depravation du ſiecle. A la naiſſance des hereſies tout le monde ſe mêloit de parler des gens d'Egliſe : un conte n'étoit point facetieux ſi l'on n'y parloit d'un Prêtre. Eraſme, Rabelais, la Reine de Navarre, Marot, & pluſieurs autres ſe ſont plûs en cette gauſſerie ; & auparavant pluſieurs Italiens s'en ſont mêlez. Toutefois il faut avoüer, que cela n'a pas le pouvoir de divertir une bonne ame du ſentier de la Foi, & que quand l'on nous montreroit que nos Prêtres ſeroient fort vicieux, ce n'eſt pas à dire que notre Religion fût mauvaiſe. Auſſi Boccace, qui avoit un très-bon & bel eſprit, en une ſienne nouvelle, excuſe tacitement toutes les autres qui parlent des gens d'Egliſe, ce que peu de perſonnes ont poſſible remarqué.

marqué. Il raconte qu'un Juif ayant vû à Rome la mauvaiſe vie des Prêtres & des Moines, ne laiſſa pas de ſe faire Chrétien, diſant qu'il voyoit bien que notre Religion étoit la meilleure, puiſqu'elle ſubſiſtoit, & ſe fortifioit châque jour, malgré nos debordemens, & qu'il falloit neceſſairement que Dieu en eût un ſoin particulier. Raymond avoit bien toutes ces conſiderations, mais outre cela il alleguoit que les eſprits foibles croyent tout ce que l'on leur apprend, ſans approfondir les choſes, & qu'il eſt toujours bon, de peur de ſcandale, de ne point parler en mal des Miniſtres des choſes ſacrées. J'ai toujours été d'un ſemblable avis, & l'on ne remarquera point que dans toute cette Hiſtoire je médiſe aucunement des Prêtres. Le diſcours en étant donc rompu, l'on en fit d'autres ſur de differentes matieres.

Un certain Seigneur, qui étoit à côté de Francion, lui dit tout bas en lui montrant Agathe, qui étoit aſſiſe au bout de la table: Monſieur, ne ſçavez-vous point la raiſon, pourquoi Raymond a fait mettre ici cette vieille, qui ſemble être une piece antique de cabinet. Il veut que nous nous adonnions à toutes ſortes de voluptez, & cependant il nous dégoûte de celle de l'amour, plûtôt que de nous y attirer: car il nous met devant les yeux ce corps horrible, qui ne fait naître en nous que de l'effroi. Il eſt bien certain que voici d'autres Dames belles outre meſure, qui

qui ſont d'ailleurs aſſez capables de nous donner du plaiſir à ſuffiſance ; mais toujours ne devoit-il pas mêler cette Sibylle Cumée avec elle. Sçachez Monſieur, lui repondit Francion, que Raymond a un trop bel eſprit pour faire quelque choſe autrement que bien à propos : il nous invite par cet objet, à nous adonner à tous les plaiſirs du monde. N'avez-vous pas oüi dire, que les Egyptiens mettoient autrefois en leurs feſtins une carcaſſe de mort ſur la table, afin que, ſongeant que poſſible le lendemain ne ſeroient-ils plus en vie, ils s'efforçaſſent d'employer le tems le mieux qu'il leur ſeroit poſſible. Par cet objet Raymond nous veut prudemment avertir de la même choſe ; & entre autres ces belles Dames, afin qu'elles ſe donnent carriere, avant qu'elles ſoient parvenuës à un âge où elles n'auront plus que des ennuis. Je ne ſçai pas quelle carcaſſe de mort nous preſente ici Raymond, repliqua ce Seigneur à Francion, mais comme vous voyez, elle mange & boit plus que quatre perſonnes vivantes. S'il en eſt ainſi de toutes les autres, Pluton eſt fort empêché à les nourrir. Si cela eſt, dit Francion, voilà la raiſon pour laquelle il y en a tant qui ſe fâchent de mourir, c'eſt qu'ils craignent d'aller en un lieu où regne la famine.

Pluſieurs autres propos ſe tinrent à table ; & après que l'on en fut ſorti, Francion, qui n'avoit pas encore eu le loiſir d'entretenir

Laurette, fit tant qu'il l'aborda, & eut le moyen de lui conter l'ennui qu'il avoit ſouffert, ne pouvant joüir de la belle occaſion qu'elle lui avoit permis de prendre. Afin qu'il ne fût point curieux de s'enquerir, quel obſtacle avoit rompu leurs deſſeins, elle ſortit de ce diſcours, après lui avoir dit qu'elle le recompenſeroit du tems qu'il avoit perdu, & des diſgraces de la fortune qui lui étoient avenuës, ce qui lui apporta beaucoup de conſolation.

Raymond rompant alors leur entretien, le tira à part, & lui demanda s'il n'étoit pas au ſuprême degré des contentemens, en voyant auprès de lui ſa bien-aimée. Afin que je ne vous cele rien, repondit-il, j'ai plus de deſirs qu'il n'y a de grains de ſable en la mer: c'eſt pourquoi je crains grandement que je n'aye jamais de repos. J'aime bien Laurette, & ſerai bien-aiſe de joüir d'elle; mais je voudrois bien pareillement joüir d'une infinité d'autres, que je n'affectionne pas moins qu'elle. Toujours la belle Diane, la parfaite Flore, l'attrayante Belize, la gentille Janthe, l'incomparable Marphize, & une infinité d'autres ſe viennent repreſenter à mon imagination, avec tous les appas qu'elles poſſedent, & ceux encore que poſſible elles ne poſſedent pas. Si l'on vous enfermoit pourtant dans une chambre avec toutes ces Dames-là, dit Raymond, ce ſeroit poſſible tout ce que vous pourriez faire que d'en conten-

ter une. Je vous l'avouë, reprit Francion, mais je voudrois joüir aujourd'hui de l'une, & demain de l'autre. Que ſi elles ne ſe trouvoient ſatisfaites de mes efforts, elles chercheroient, ſi bon leur ſembloit, quelqu'un qui aidât à aſſouvir leurs appetits.

Agathe, étant derriere lui, écoutoit ce diſcours, & en l'interrompant lui dit : Ah ! mon enfant, que vous êtes d'une bonne & loüable humeur ? Je voi bien que ſi tout le monde vous reſſembloit, l'on ne ſçauroit ce que c'eſt que de mariage, & l'on n'en obſerveroit jamais la loi. Vous dites vrai, repondit Francion ; auſſi n'y a-t-il rien qui nous apporte tant de maux que ce fâcheux lien, & l'honneur, ce cruel Tyran de nos deſirs. Si nous prenons une belle femme, elle ſera careſſée de chacun, ſans que nous le puiſſions empêcher : le vulgaire, qui eſt infiniment ſoupçonneux, & qui s'attache aux moindres apparences, vous tiendra pour un cocu, encore qu'elle ſoit femme de bien, & vous fera mille injures : car s'il voit quelqu'un parler à elle dans une ruë, il croit qu'elle prend bien une autre licence dedans une maiſon. Si pour éviter ce mal on épouſe une femme laide, penſant éviter un goufre l'on tombe dedans un autre plus dangereux : l'on n'a jamais ni bien, ni joye : l'on eſt au deſeſpoir, d'avoir toûjours pour compagne une furie, au lit & à la table. Il vaudroit bien mieux que nous fuſſions tous libres : l'on ſe

joindroit ſans ſe joindre avec celle qui plairoit le plus : lorſque l'on en ſeroit las, il ſeroit permis de la quitter. Si s'étant donnée à vous, elle ne laiſſoit pas de proſtituer ſon corps à quelqu'autre, quand cela viendroit à votre connoiſſance, vous ne vous en offenſeriez point ; car les chimeres d'honneur ne ſeroient point dans votre cervelle, & il ne vous ſeroit pas deffendu d'aller de même careſſer toutes les amies des autres. Il n'y auroit plus que des bâtards au monde ; & par conſequent l'on n'y verroit rien que de très-braves hommes. Tous ceux qui le ſont, ont toujours quelque choſe au-deſſus du vulgaire. L'antiquité n'a point eu de Heros qui ne l'ayent été. Hercule, Theſée, Romulus, Alexandre, & pluſieurs autres l'étoient. Vous me repreſenterez, que ſi les femmes étoient communes, comme en la Republique de Platon, l'on ne ſçauroit pas à quels hommes appartiendroient les enfans qu'elles engendreroient, mais qu'importe cela ? Laurette, qui ne ſçait qui eſt ſon pere ni ſa mere, & qui ne ſe ſoucie point de s'en enquerir ; peut-elle avoir quelque ennui pour cela, ſi ne n'eſt celui que lui pourroit cauſer une ſotte curioſité ? Or cette curioſité n'auroit point de lieu, parceque l'on conſidereroit qu'elle ſeroit vaine, & il n'y a que les inſenſez qui ſouhaittent l'impoſſible. Ceci ſeroit cauſe d'un très-grand bien ; car l'on ſeroit contraint d'abolir toute prééminence, & toute

Nobleſſe ;

Nobleſſe ; chacun ſeroit égal , & les fruits de la terre ſeroient communs. Les loix naturelles ſeroient alors réverées toutes ſeules , & l'on vivroit comme au ſiecle d'or. Il y a beaucoup d'autres choſes à dire ſur cette matiere , mais je les reſerve pour une autre fois.

Après que Francion eut ainſi parlé, ſoit par raillerie où à bon eſcient , Raymond & Agathe approuverent ſes raiſons , & lui dirent qu'il falloit pour cette heure-là qu'il ſe contentât de joüir ſeulement de Laurette. Il repondit qu'il tâcheroit de le faire. Ils en étoient là-deſſus , lorſqu'il entra des violons dans la ſalle , qui joüerent de toutes ſortes de danſes. Toutes les plus belles femmes , des villes & des villages de là à l'entour , ſe trouverent dans le château , avec quelques filles remplies de toutes perfections , & quelques hommes qui ſçavoient des mieux danſer. Les cadences , les pas , & les mouvemens des courantes , des ſarabandes , & des voltes , échauffoient les laſcifs appetits d'un chacun. De tous côtez l'on ne voyoit que baiſer & embraſſer. Lorſque la nuit fut entierement venuë , l'on couvrit la table d'une magnifique collation , qui valoit bien un ſoupper : car de premiere entrée il y avoit force viandes des plus exquiſes , deſquelles ceux qui avoient faim purent ſe raſſaſier. Les confitures étoient en ſi grande abondance , que chacun en ayant rempli ſon ventre &

ſes pochettes, il y en demeura beaucoup, dont l'on fit une douce guerre, en les ruant de tous côtez. Les tambours, les trompettes, & les haut-bois commencerent à joüer alors dans la cour, & les violons en un lieu proche de la ſalle; ſi bien qu'avec les voix des aſſiſtans ils rendoient un bruit nompareil. La confuſion fut ſi grande & plaiſante, que je ne vous la ſçaurois repreſenter. Il me ſeroit difficile de nombrer combien l'on depucella de filles, & combien l'on fit de maris cornards. Parmi le tumulte d'une ſi grande aſſemblée, qui empêchoit de voir les abſens, pluſieurs s'evaderent avec leurs amantes, pour aller contenter leurs deſirs. Il y avoit des femmes, qui avoient là donné aſſignation à leurs ſerviteurs, comme en un lieu le plus convenable qu'elles puſſent élire, & où elles n'étoient point aux dangers, qu'elles craignoient dedans leurs maiſons. Raymond, qui deſiroit que le logis fût entierement conſacré à l'amour, avoit commandé que l'on laiſſât ouvertes pluſieurs chambres bien tapiſſées, pour ſervir de refuge aux amoureux: elles ne manquerent pas d'être bien habitées. Les ſix Chevaliers & leurs Dames ne bougerent de la ſalle, quant à eux, ayant aſſez de loiſir de prendre leurs ébats enſemble, en une autre heure. Ils cherchoient chacun leur avanture d'un côté & d'autre, en folâtrant avec un nombre infini de plaiſirs. Francion manie en tous endroits toutes les femmes qu'il trouve.

Il

Il en prit une des ſix du château, qui s'appelloit Tereſe, & l'ayant renverſée ſur une longue forme, au deſſus de laquelle il y avoit un flambeau, il lui trouſſa la cotte par derriere, & lui baiſa les feſſes, où il y avoit une petite marque noire, qu'il n'eut pas ſi-tôt apperçûë, qu'il lui dit, ha, ha, Tereſe, vous avez bien fait la diſſimulée. C'eſt donc vous que nous avons trouvée ce matin toute nuë; votre ſigne me l'a fait connoître. Incontinent il alla dire à tout le monde, de quelle façon il avoit appris où étoient les feſſes, à qui l'on avoit rendu hommage, & chacun en rit à bon eſcient. Tereſe, qui ne ſe fâchoit de rien, dit avec une humeur qui appartenoit bien au lieu où elle étoit: hé bien vous avez vû mes feſſes, qu'en eſt-il? Les voulez-vous voir encore? Je ne ſerai pas chiche de vous les montrer; qui eſt-ce qui eſt le plus digne d'être mocqué de vous ou de moi? Je les ai tantôt montrées par force, & vous les avez baiſées de votre bon gré.

Ce diſcours étant quitté, Raymond qui ſe plaiſoit fort au combat du verre, fit apporter des meilleurs vins du monde, pour l'égayer avec quelques bons compagnons, qui l'avoient déffié. Il n'eſt rien de pareil à ce breuvage, dit-il, il emplit d'une certaine divinité ceux qui l'avallent: il fait perdre les impreſſions craintives, que l'erreur & la ſottiſe nous avoient données. C'eſt par ſon moyen

qu'un Orateur ne craint point de dire en ſes harangues beaucoup de choſes picquantes, & qu'un amant découvre ſon mal avec hardieſſe à celle qui l'a cauſé. Les victoires des combats s'acquierent ordinairement par ceux qu'il a rendus vaillans. Beuvons, beuvons éternellement, & ſouhaitons de mourir comme George Comte de Clarence, qui ſe voyant contraint par le jugement du Roi d'Angleterre de quitter la vie, ſe fit mettre dans un tonneau plein de vin, dont il bût tant qu'il en creva. Venez Francion, à celui-ci. Je n'en ferai rien, repondit-il, j'aime mieux uſer mes forces en me joüant avec Laurette, qu'en me joüant avec Bacchus. Si j'en prenois trop, tout mon corps ſeroit brutalement aſſoupi, & ne pourroit plus prendre avec les femmes qu'un plaiſir lent, & j'oſe bien dire douloureux. Hé bien, dit Raymond, chacun eſt libre ici; ſuivez la volupté qui vous eſt la plus agreable.

Alors il vint des Muſiciens, qui chanterent beaucoup d'airs nouveaux, joignant le ſon de leurs luths & de leurs violes à celui de leurs voix. Ah, dit Francion, ayant la tête panchée deſſus le ſein de Laurette, après la vûë d'une beauté il n'y a point de plaiſir qui m'enchante, comme fait celui de la Muſique. Mon cœur bondit à chaque accent, je ne ſuis plus à moi. Ces tremblemens de voix font trembler mignardement mon ame: mais ce n'eſt pas une merveille, car mon naturel

n'a

n'a de l'inclination qu'au mouvement ; je ſuis toujours en une douce agitation. Mon eſprit & mon corps tremblent toujours à petites ſecouſſes ; l'on en a vû tantôt une preuve ; car à peine ai-je pû tenir mon verre dedans ma main, tant j'avois de tremblement en tout mon bras. Ce que je ſçai le mieux faire ſur le luth, ce ſont les tremblemens. Auſſi je ne touche ce beau ſein qu'en tremblant ; mon ſouverain plaiſir c'eſt de fretiller ; je ſuis tout divin, je veux être toûjours en mouvement comme le ciel. Ayant dit ces paroles, il prit le luth d'un des Muſiciens, & les Dames l'ayant prié de montrer ce qu'il ſçavoit faire, il commença de le toucher, & chanta en même tems un air, dont je n'ai garde de manquer à mettre ici les paroles. Je ſuis Hiſtorien ſi veritable, que je ne ſçai ce qui me tient que je n'en mette auſſi la note, afin de n'oublier aucune circonſtance, & que le Lecteur ſçache tout. Cela ne me ſeroit pas difficile ; car je ne mets point dans mes livres des vers, qui n'ayent un air veritablement, & je ne fais pas comme ceux, qui mettent des ſonnets pour des chanſons, ſans ſçavoir s'ils ſe peuvent chanter ou non. Or aſſurez-vous, que ſi la mode étoit venuë de mettre de la Muſique & de la tablature de luth dans les Romans, pour les chanſons que l'on y trouve, ce ſeroit une invention qui les feroit autant valoir pour le moins, que ces belles images, dont les Libraires les embelliſſent

aujourd'hui, afin de les vendre davantage. Mais en attendant qu'il m'ait pris fantaiſie de faire la regle aux autres, apprenez de la voix commune l'air de la chanſon de Francion; & contentez-vous pour cette heure des paroles que voici.

APprenez, mes belles ames,
A mepriſer tous les blâmes
De ces hommes hebetez,
Ennemis des voluptez.
Ils ont mis au rang des vices
Les plus mignardes delices,
Et fuyant leurs doux appas
En vivant ne vivent pas.
Abhorrez cette folie,
Qui vient de melancholie,
Et ne cherchez ſeulement
Que votre contentement.
Que les ris joints aux œillades,
Les baiſers, les accollades,
Et les autres jeux d'amour,
Vous occupent nuit & jour.
Pouſſé de douce manie,
Il faut que chacun manie
Le ſein de ces Nymphes-ci,
Pour appaiſer ſon ſouci.
Leur humeur n'eſt point farouche,
Elles ouvriront leur bouche,
Plûtôt pour vous en prier,
Qu'afin de vous en crier.
Abordez-les donc ſans crainte,

Et

Et dès la premiere plainte,
Vous ſerez recompenſez
De vos ſervices paſſez.
Quand de ſemblables delices
Viennent après les ſupplices,
Notre ame a tant de plaiſirs,
Qu'elle n'a plus de deſirs.
Les langueurs, les reveries,
Avec les chaudes furies,
Et la douce pamoiſon
Agitent notre raiſon.
Ha! mon Dieu, que j'ai d'envie
De pouvoir finir ma vie
Au fort d'un ſi doux combat,
Pour mourir avec ébat.

Cette chanſon, que les Muſiciens reprenoient ſur leurs luths, après que Francion en avoit recité un couplet, ravit les eſprits de toute l'aſſiſtance : il y avoit une cadence ſi bouffonne & ſi laſcive, qu'avec les paroles, qui l'étoient aſſez, elle convia tout le monde aux plaiſirs de l'amour. Tout ce qui étoit dans la ſalle ſoupiroit après les charmes de la volupté ; les flambeaux mêmes, agitez à cette heure-là par je ne ſçai quel vent, ſembloient haleter comme les hommes, & être poſſedez de quelque paſſionné deſir. Une douce furie s'étant emparée des ames, l'on fit joüer des ſarabandes, que la plûpart danſerent, en s'entremêlant confuſément avec des poſtures toutes gentilles & toutes bouffonnes.

Quelques Dames, qui avoient encore gardé leur pudeur, la laiſſerent échapper, ſe conformant aux autres, qu'elles ſe donnoient pour exemple : ſi bien qu'elles ne s'en retournerent pas auſſi chaſtes qu'elles étoient venuës. Raymond avoit ceſſé le combat du verre il y avoit long-tems, pour aller folâtrer avec les femmes, & en les entretenant il leur diſoit des mots fort ſales ; que je ne puis autrement exprimer, qu'en uſant des termes du vulgaire, c'eſt à ſçavoir qu'il leur parloit tout à droit. Ce que Francion entendant, il lui dit : Comte, ma foi, je vous blâme, & tous ceux qui ont ces mots à la bouche. Pourquoi, mon brave, dit Raymond, y a-t-il du mal à prendre la hardieſſe de parler des choſes, que nous prenons bien la hardieſſe de faire ? Croyez-vous que cette choſe ſoit ſi ſacrée & ſi venerable, que l'on n'en doive pas parler à tous propos ? Ce n'eſt point cela, repondit Francion, il vous eſt permis d'en diſcourir, & de nommer tout ſans ſcandale, mais je voudrois que ce fût par des noms plus beaux & moins communs que les vôtres. Il y a bien de l'apparence, que les plus braves hommes, quand ils veulent temoigner leur galanterie, uſent en cette matiere-ci, la plus excellente de toutes, des propres termes, qui ſortent à chaque moment de la bouche des crocheteurs, des laquais, & de tous les coquins du monde, leſquels n'ont point de paroles plus à commandement. Pour moi,

j'enrage

j'enrage quand je voi quelquefois, qu'un Poëte penſe avoir fait un bon ſonnet, quand il a mis dedans ces vilains mots. La plûpart de ceux qui ont mis des vers dans le nouveau recuëil de la Poëſie Françoiſe, en ſont là logez; & outre qu'ils ont fait imprimer de ſottes chanſons, que les garçons de cabaret & les volontaires du Louvre ſçavent, ils font voir à tout le monde des vers infames qu'ils ont compoſez, où il n'y a rien de remarquable, ſinon qu'ils y nomment par tout les parties & les actions naturelles. Voilà, penſez-vous, des embelliſſemens bien plus grands, que s'ils avoient parlé de bras, de pieds, de cuiſſes, & de manger. Neanmoins les eſprits idiots ſont emûs à rire dès qu'ils entendent ceci. Je deſirerois, que des hommes comme nous parlaſſent d'une autre façon, pour ſe rendre differens du vulgaire; & qu'ils inventaſſent quelques noms mignards, pour les donner aux choſes dont ils ſe plaiſent ſi ſouvent à diſcourir. Ma foi, vous avez bonne raiſon, dit Raymond, ne faiſons-nous pas l'amour tout de même que les païſans: pourquoi aurons-nous d'autres termes qu'eux? Vous vous trompez, Raymond, reprit Francion, nous le faiſons bien en autre maniere, nous uſons bien de plus de careſſes qu'eux, qui n'ont point d'autre envie que de ſaouler leur appetit ſtupide, qui ne differe en rien de celui des brutes: ils ne font l'amour que du corps, & nous le faiſons du corps & de l'ame

tout

tout enſemble, puiſque faire y a : écoutez comment je philoſophe ſur ce point. Toutes les poſtures & toutes les careſſes ne ſervent de rien, me direz-vous, nous tendons tous à même fin. Je vous l'avouë, car il n'eſt rien de ſi veritable. J'ai donc gagné, me repliquerez-vous, & par conſequent il nous faut parler de même qu'eux de cette choſe-là. Voici ce que je vous dis là-deſſus, reprit Francion, puiſque les mêmes parties de notre corps que celles du leur ſe joignent enſemble, nous devons auſſi remuër la langue, ouvrir la bouche, & deſſerrer les dents comme eux, quand nous en voudrons diſcourir ; mais tout comme en leur copulation, qu'ils font de même façon que nous, ils n'apportent pas neanmoins les mêmes mignardiſes & les mêmes tranſports d'eſprit ; ainſi en diſcourant de ce jeu-là, bien que notre corps faſſe la même action qu'eux, pour en parler, notre eſprit doit faire paroître ſa gentilleſſe, & il nous faut avoir d'autres termes que les leurs : de cela l'on peut apprendre auſſi, que nous avons quelque choſe de divin & de celeſte, mais que quant à eux ils ſont tout terreſtres & brutaux.

Chacun admira le ſubtil argument de Francion, qui n'a guere ſon pareil au monde, n'en deplaiſe à tous les Logiciens. Les femmes principalement approuverent ſes raiſons, parcequ'elles euſſent été bien aiſes, qu'il y eût eu des mots nouveaux, pour exprimer les

choſes

choſes qu'elles aimoient le mieux : afin que laiſſant les anciens, qui ſuivant les fantaiſies du commun ne ſont pas honnêtes en leur bouche, elles parlaſſent librement de tout, ſans crainte d'en être blâmées ; vû que la malice du monde n'auroit pas ſi-tôt rendu ce langage odieux.

Francion fut donc ſupplié de donner des noms de ſon invention à toutes les choſes, qu'il ne trouveroit pas bien nommées ; & l'on lui dit pour l'y convier ; que cela feroit voler ſon nom par toute la France, encore davantage qu'il ne faiſoit, à cauſe que chacun ſeroit fort aiſe de ſçavoir l'auteur de ces nouveautez, deſquelles l'on ne parleroit jamais ſans parler de lui. Francion s'en excuſa pour l'heure, & dit que poſſible en quelque grande aſſemblée de braves, qu'il feroit, il ſeroit entierement reſolu de cela. En outre il jura, que dès qu'il auroit le loiſir il compoſeroit un livre, de la pratique des plus mignards jeux de l'amour.

Cet entretien fini, pluſieurs hommes & pluſieurs femmes, qui ne deſiroient pas de coucher au Château de Raymond, prirent congé de lui, & s'en retournerent en leur logis. Ceux qui demeurerent, ſe retirerent bientôt deux à deux dedans les chambres, Francion fut avec Lauretre. Raymond fut avec Helene, & les autres avec celles qui leur plaiſoient davantage. Je n'entreprends pas ici de raconter leurs plaiſirs infinis : ce ſeroit un deſ-

ſein,

ſein, dont je ne verrois jamais l'accompliſſement.

Le lendemain, & ſix jours ſuivans, ils ſe donnerent tout le bon tems que l'on ſe peut imaginer. Mais Francion ayant regardé en un inſtant, qu'il s'étoit ſeparé de Laurette, le portrait de Nays, que Raymond lui avoit laiſſé, mit ſon eſprit en inquietude. Il ſe ſouvint de s'enquerir de Dorini, où il avoit fait une ſi belle acquiſition, & ſi ce viſage parfait étoit une fantaiſie de peintre, ou une imitation de quelque ouvrage de nature. Dorini lui apprit que c'étoit le portrait d'une des plus belles Dames de l'Italie, qui étoit encore vivante; & il pourſuivit ainſi ſon propos: il y a ſur les confins de la Romanie une jeune Dame appellée Nays, veuve depuis un an d'un brave Marquis, qui n'a été que ſix mois en mariage avec elle: vous pouvez bien croire que ſes perfections & ſes richeſſes ne la laiſſent pas manquer de ſerviteur. Elle en a acquis un ſi grand nombre, que l'on peut dire qu'elle en a à revendre, à prêter, & à donner: pas un de tous ceux qui la courtiſent n'a ſçû encore obtenir d'elle aucune faveur remarquable. Entre tous les Italiens il n'y avoit que ſon deffunt, qu'elle pût aimer. Son inclination la porte à cherir les François: ſi bien qu'ayant vû le portrait d'un jeune Seigneur de ce païs-ci, nommé Floriandre, qui avoit les traits de viſage fort beaux, elle eut pour lui toute la paſſion qu'elle eût ſçû avoir, ſi elle eût vû ſa vraye perſonne;

perſonne ; parce que même l'on lui avoit fait un ample recit de ſa vertu, de ſa belle humeur, & de toutes les gentilleſſes de ſon eſprit. Pour trouver du remede en ſon mal, elle me le découvrit librement, comme à ſon bon parent & ami. Je lui donnai bon courage & bonne eſperance, & ſuivant mon conſeil elle ſe fit peindre au tableau que vous avez, afin de le faire porter à Floriandre, pour le convier à la rechercher en mariage. Il y avoit long-tems que j'avois envie de voir ce Royaume-ci : voilà pourquoi je m'offris librement à la ſervir en cette affaire, où perſonne ne la pouvoit mieux ſecourir que moi ; Dès que j'ai été arrivé à la Cour, je m'y ſuis donné la connoiſſance de mon homme, que j'ai trouvé d'une humeur fort douce & fort ſujette à l'amour ; ce qui m'aſſuroit que je gagnerois aiſément ſa bonne volonté pour Nays. Je m'étois déliberé de lui compter ſes richeſſes, & la Nobleſſe de ſa race, après lui avoir montré ſa beauté, & de lui dire l'extrême affection qu'elle avoit conçûë pour lui, malgré leur grand éloignement. Mais je changeai un peu de deſſein, voyant qu'il lui prit une certaine petite indiſpoſition, pour laquelle les Medecins lui conſeilloient de s'en aller boire de certaines eaux, qui ſont en un village, ſur le tiers du chemin de notre païs. Je mandai à ma parente, qu'elle cherchât la commodité de s'y en venir, parce qu'elle auroit là bon moyen de l'attirer dans ſes filets : je

je ne ſçai ſi elle ſe ſera miſe en devoir de s'y trouver ; mais ſi elle le fait, elle y perdra ſes peines, parce que Floriandre eſt mort depuis quelque tems. Je lui en ai écrit des nouvelles, c'eſt à ſçavoir ſi elle les recevra, & ſi elle ne ſera point partie, lorſqu'elles ſeront à ſa demeure ordinaire. Il faudra que je m'en retourne bien-tôt, pour l'aller conſoler. Ha, je vous aſſure, dit alors Francion, que je veux l'aller trouver en quelque lieu qu'elle puiſſe être : une ſi rare beauté merite bien que je faſſe un voyage pour la voir : j'ai toûjours aimé toutes les femmes aimables que j'ai vûës, & celles dont j'ai oüi ſeulement parler. Il ne faut pas maintenant que je deroge à ma loüable humeur. Au reſte, il y a long-tems que j'ai deſir de voir l'Italie, ce beau jardin du monde : j'aurai une belle occaſion d'y voyager. Premierement je m'en irai aux eaux, pour tâcher d'y rencontrer Nays ; & vous, Dorini, ne voulez-vous pas prendre ce même chemin avec moi ? Si vous penſez trouver Nays aux eaux, repondit Dorini, il faut que vous partiez dès demain, & que vous faſſiez une extrême diligence. Or je voudrois bien demeurer ici un mois ou deux avec Raymond, pour quelque deſſein que j'ai : c'eſt pourquoi je ne ſçaurois vous accompagner : je vous retrouverai à Rome, où vous vous en retournerez avec Nays, qui ſera ſans doute épriſe de votre merite, auſſi-tôt qu'elle vous aura vû. Au reſte, n'étoit qu'elle a le portrait

trait de ſon deffunt amant, je vous conſeillerois de prendre ſon nom pour quelque peu de jours, au commencement que vous ſeriez avec elle. Je ne pourrois pas me reſoudre à cela, repartit Francion : car il me ſemble que de ſe donner le nom d'un autre, c'eſt confeſſer que l'on n'a rien en ſoi de ſi recommandable que celui-là.

Raymond oyant ce devis, dit qu'il vouloit aller auſſi en Italie, vû qu'il s'ennuyoit en France, & qu'il ne ſe plaiſoit point à la Cour; mais quelque affaire le retenant pour quelques jours, il ſe delibera de ne point partir qu'avec Dorini.

Le voyage étant ainſi tout reſolu, Francion dès l'heure même donna charge à un homme de Raymond, de remener Collinet à Clerante, & de lui bailler des lettres de ſa part ; par leſquelles il lui mandoit qu'il s'en alloit un peu ſe divertir dans les païs étrangers, ſelon les ſouhaits qu'il lui avoit autrefois oüi faire. Il écrivit auſſi à ſa mere, pour lui faire ſçavoir qu'il avoit pris cette reſolution.

Quelqu'un lui demanda s'il n'avoit point de regret de quitter Laurette, il repondit que la proye étoit à ſa merci, qu'il en avoit joüi tant qu'il avoit voulu, & qu'il falloit ſonger à en pourchaſſer d'autres.

L'on étoit ſur ces propos, lorſque par les fenêtres d'une chambre l'on vit entrer un vieillard dans le Château, monté ſur une méchante

chante haridelle, qui ne valoit plus rien au labourage, où elle avoit uſé ſa premiere vigueur. Celui qui la montoit avoit un manteau noir, attaché avec une aiguillette au deſſous du col, portoit de belles gueſtres à la moderne, & avoit un antique braquemard à ſon côté. Cet honorable perſonnage étoit Valentin, qui voyant que ſa femme mettoit tant à revenir de ſon pelerinage, ne ſçavoit bonnement ce qu'il en devoit penſer, & avoit été la chercher en beaucoup d'endroits, juſques à tant qu'un maudit manant, qui avoit apporté de la volaille chez Raymond, lui eut appris qu'il l'y avoit vûë.

Quand il fut entré dans la cour, il vit Laurette, qui étoit ſur une porte avec Tereſe; incontinent il deſcendit de cheval, mais ce ne fut pas avec peu de peine; & ſa femme l'appercevant prit ſa compagne par la main, & s'en alla s'enfermer dans une chambre. Il la pourſuivit de furie juſques-là; & trouvant viſage de bois, il commence à vomir ſon fiel par injures. Quel diantre de pelerinage as-tu fait? ce dit-il: hé chienne, l'on ma averti de la bonne vie que tu menes ceans: par la morbieu, ſi je te tiens une fois, je te punirai comme il faut: tu as ici goûté à cœur ſaoul des plaiſirs avec les hommes, & je m'aſſure qu'il n'y a pas juſqu'aux paleſreniers, qui ne t'ayent paſſé pardeſſus le ventre. Mais deſormais je te ferai jeûner malgré que tu en ayes, & tu n'auras plus de moi ta pitance ordinaire.

ordinaire. Comment, tu es cauſe que l'on ne fait plus d'état de moi : chacun m'appelle un ſot & un janin, & dit que je n'ai point de courage de t'endurer tant de fredaines : bref, je ſuis entierement deshonoré. Ah ! mon Dieu, quelle injuſtice, que l'honneur d'un homme dépende du devant de ſa femme : tu en payeras les pots caſſez, je t'en reponds. Raymond & quelques autres accoururent au bruit qu'il faiſoit, & voyant que Laurette ne parloit en façon quelconque, lui dirent qu'elle n'étoit pas au Château aſſurément, & qu'il avoit eu quelque illuſion. Après cela ils firent tant, qu'ils l'emmenerent tout au fonds du jardin, où ils le forcerent de jouer une petite partie aux quilles ; puis ils lui firent avaler ſa triſteſſe avec pluſieurs verres de vin, en goûtant deſſous une treille. Notez qu'en jouant & en goûtant il n'ôta point ſon manteau ni ſon epée. Il croyoit qu'il ne ſe falloit pas deſarmer, pour tenir ſa gravité devant cette Nobleſſe. Or il étoit très-agreable à voir en cet équipage ; car il s'étoit contenté de mettre ſon écharpe à ſon col, comme un collier d'ordre, ſans y paſſer le bras gauche ; tellement que l'épée lui revenoit toûjours ſur le devant, & l'importunoit fort. Il ne faiſoit autre choſe que la repouſſer en arriere, & retrouſſer ſon manteau, qui ne lui apportoit pas moins d'incommodité. Le goûter fini, il s'entretailloit à tous coups avec ſes éperons en marchant, &

c'étoit

c'étoit un grand hazard, ſi l'on ne le voyoit tomber à chaque moment. Raymond le voulut remener au Château, mais comme il n'alloit pas avec tant de facilité qu'auparavant, parce qu'il avoit trop bû, quand il fut à la porte, jamais il ne pût paſſer : ſon épée, qui lui pendoit au col en travers ſe rencontroit aux deux côtez de l'entrée ; ſi-bien qu'il étoit là arrêté comme d'une barre. Il ſe retiroit quelquefois, & puis il pouſſoit de toute ſa force, mais tout ce qu'il avançoit, c'étoit qu'il la faiſoit un peu ployer. Hoy, diſoit-il, je penſe qu'il y a ici de l'enchantement ; je ne ſçaurois du tout paſſer. Les Gentilshommes qui oüirent ceci, en reçûrent un plaiſir nompareil, & le laiſſerent faire ; mais enfin l'épée allant de côté ne lui empêcha plus le paſſage. Il ſuivit donc tous les autres, & pour s'excuſer il leur dit : je ne ſuis pas grand guerrier, Meſſieurs, ainſi comme vous voyez : je n'entends rien à porter tout ce fer-ci autour de moi. Il a fallu, quand je ſuis parti, que ma ſervante m'ait aidé à le mettre ; elle s'y entendoit mieux que je ne fais ; auſſi n'ai-je guere accoûtumé de m'en ſervir ; & ces éperons, que vous me voyez, étoient dans un grenier à s'enroüiller parmi les chiffons ; au lieu de les mettre aux talons, je les avois mis au bout de mes pieds, où ils me ſembloient bien à propos, quoique l'on me dît que ce n'étoit pas la mode ; car ce diſois-je, quand je veux bailler un coup de pied, n'eſt-ce pas

en devant que je frappe ? Ce ſont les chevaux qui frappent en derriere : pour moi, je n'ai point de force au talon : ne picquerai-je pas bien mieux ma bête, mettant les éperons au bout de mes pieds ? Nonobſtant ces raiſons, ma ſervante me les a fait mettre comme vous voyez : s'ils ſont bien je m'en rapporte à vous autres : pour mon épée, je l'ai miſe comme il a plû à la fortune, & du reſte de même.

Ce bon Gaulois ayant fait ce plaiſant diſcours, fut conduit dans la ſalle, où l'on le vouloit encore retenir un peu, parce que pendant tout ceci, Francion ayant dit adieu à ſa Laurette, avoit commandé au cocher d'atteler ſix chevaux au carroſſe, & de la remener promptement chez elle avec Agathe, afin que ſon mari l'y trouvât quand il ſeroit de retour. Valentin ayant pris congé de la compagnie, s'y en retourna, & ne rencontra pas le carroſſe en ſon chemin, parce qu'en revenant il prenoit une autre voye. La belle s'étoit miſe au lit, & feignoit d'être malade. Dès qu'il lui eut dit, qu'il y avoit trois jours qu'il étoit ſorti de la maiſon pour l'aller chercher, elle lui aſſura qu'il y en avoit plus de deux qu'elle étoit revenuë ; de ſorte qu'il appaiſa ſa colere, & crut qu'il ne l'avoit point vûë au Château de Raymond.

Tandis Francion ſongea à ſe preparer à la departie ; & après avoir témoigné le regret qu'il avoit, de ce qu'il falloit qu'il fût quelque

que tems ſeparé de Raymond, il prit le lendemain congé de lui dès le matin, & s'en alla avec tout ſon train, qu'il avoit renforcé à l'aide de ce bon ami, & qui conſiſtoit en un valet de chambre, trois laquais, & quelque palefrenier.

Lorſqu'il arrivoit aux hôtelleries, il n'avoit point d'autre entretien que de contempler le portrait de celle, qui étoit cauſe de ſon voyage. Quelquefois même étant ſur les champs, il le tiroit de ſa pochette, & en cheminant ne laiſſoit pas de le regarder. A toutes heures il lui rendoit hommage, & lui faiſoit ſacrifice d'un nombre infini de ſoûpirs & de larmes. Le premier jour il ne lui arriva aucune avanture : mais le ſecond il lui en arriva une, qui merite bien d'être recitée.

Sur le midi il ſe rencontra dans un certain village, où il reſolut de prendre ſon repas. Il entre dans la meilleure taverne, & cependant que l'on met ſes chevaux à l'écurie, il va regarder à la cuiſine, ce qu'il y a de bon à manger ; il la trouve aſſez bien garnie de ce qui pouvoit appaiſer ſa faim, mais il n'y voit perſonne à qui il puiſſe parler : ſeulement il entend quelque bruit, que l'on fait à la chambre de deſſus : & pour ſçavoir ce que c'eſt, il y monte incontinent. La porte lui étant ouverte, il vit un homme ſur un lit, n'ayant le corps couvert que d'un drap, lequel diſoit beaucoup d'injures à une femme, qui étoit aſſiſe plus loin deſſus un coffre.

Sa

Sa colere étoit ſi grande, qu'à l'inſtant même il ſe leva tout nud comme il étoit, pour l'aller frapper d'un bâton qu'il avoit pris auprès de ſoi. Francion, qui ne ſçavoit point ſi la cauſe de ſon courroux étoit juſte, l'arrête, & le contraint de ſe remettre au lit: ha, Monſieur, lui dit cet homme, donnez-moi du ſecours contre mes ennemis: j'ai une femme pire qu'un dragon, laquelle eſt ſi vilaine qu'elle oſe bien s'adonner à ſes ſaletez devant mes yeux. Monſieur, dit la femme, en ſe tournant vers Francion, ſortons d'ici vîtement, je vous en prie, j'ai ſi grand peur que je n'y ſçaurois plus demeurer; ce n'eſt point mon mari qui parle, c'eſt quelque malin eſprit, qui eſt entré dans ſon corps au lieu de ſon ame qui en eſt ſortie, il y a plus de ſix heures. Ha! dit le mari, vit-on jamais une plus grande méchanceté? Elle veut faire accroire que je ſuis mort, afin d'avoir mon bien, & ſe donner du bon tems avec ſon ribaut. Alors il ſortit d'une chambre voiſine un jeune homme d'aſſez bonne façon, & une femme déja chenuë, qui dirent tout reſolument que le tavernier étoit mort, & qu'il le falloit enſevelir. Comment, ruffien, dit-il au jeune homme, es-tu bien ſi oſé que de te montrer à moi? Va, va, je vivrai encore aſſez longtems pour te voir pendre quelque jour; car tu ſeras puni, je te jure; tu as commis une plus grande faute, que ſi tu avois voulu m'aſſaſſiner avec un coûteau; car tu as voulu

m'enſevelir tout en vie : en outre tu es un adultere, qui as ſouillé mon lit avec cette louve. Cette diſpute ſemblant fort grande à Francion, il en voulut ſçavoir l'origine, & ayant fait taire ceux qui crioient, il pria le tavernier qu'il lui contât ſon fait : voici ce qu'il lui dit.

Monſieur, il y peut avoir trois ans que je me mariai à cette diableſſe, que vous voyez : il eût mieux vallu pour moi, que je me fuſſe précipité dans la riviere : car depuis que je ſuis avec elle, je n'ai pas eu un moment de repos : elle me fait ordinairement des querelles ſur la pointe d'une aiguille, & crie ſi fort, qu'une fois n'oſant ſortir à la ruë, à cauſe d'une groſſe pluye qui tomboit, je fus contraint de boucher mes oreilles avec des boſſettes, & je ne ſçai quel bandage que je mis à l'entour de ma tête, afin qu'au moins je ne l'entendiſſe point, puiſqu'il me falloit demeurer là. Auſſi-tôt elle reconnut ma fineſſe, & voulant que j'oüiſſe les injures qu'elle me diſoit, elle ſe jetta deſſus ma fripperie, & n'eut point de ceſſe qu'elle ne m'eût deſembeguiné ; puis approchant ſa bouche de mes oreilles, elle cria dedans ſi fort, que huit jours après j'en demeurai tout hebeté. Mais tout ceci n'eſt que jeu : voyez comme elle eſt effrontée. Elle me vit une fois parler à une jeune fille de ce village, auſſi-tôt elle ſonge à la malice, & prenant le ſoir un coûteau en ſe couchant, elle dit que, par la merci Dieu,

elle

elle me vouloit châtrer, pour m'empêcher d'aller faire des enfans à d'autre qu'elle. A cette heure-là j'étois en une humeur fort douce & fort patiente: ne faites rien mamie en votre premier mouvement, lui dis-je, avec un ſouris, vous vous en repentiriez après. Ne te ſoucie point, vilain, me dit-elle, je n'ai que faire de toi, je ne chomerai point d'homme, j'en trouverai aſſez d'autres plus vigoureux. Dites-moi, Monſieur, ſi vous ouites jamais parler d'une telle impudence? cependant je le ſouffris ſans la frapper, & je penſe que ſi ſa colere ne ſe fût point appaiſée, j'euſſe auſſi enduré qu'elle m'eût rendu eunuque. La menace qu'elle m'avoit pluſieurs fois faite, de prendre un ami, fut executée: elle choiſit ce jeune galoureau-ci, pour la ſervir à couvert. Mais bon Dieu, fut-il jamais une miſere pareille, je porte bien la folle enchere de tout. Au lieu que les amoureux ont accoûtumé de donner quelque choſe à leurs dames, celui-ci, qui n'eſt qu'un gueux, voulut que ma femme lui fît beaucoup de preſens, pour le payer du plaiſir qu'elle prenoit avec lui. Elle lui baille dequoi ſe nourrir & dequoi ſe vêtir: j'ai même remarqué pluſieurs fois deſſus lui de mes vieilles beſognes. S'il y a dans ma cuiſine quelque bon morceau, que je garde pour mes hôtes, le galant en refait ſon nez, comme s'il falloit que je lui donnaſſe du ſalaire, pour avoir fourbi cette gaupe, & que je l'en payaſſe

ainſi qu'un manouvrier, qui viendroit ici travailler à la tâche ou à la journée, pour faire quelque beſogne neceſſaire à la maiſon. Lorſque j'eus quelque doute, qu'il la voyoit trop familierement, j'en voulus être fait certain, & ayant fait ſemblant de m'en aller bien loin aux champs, je revins ſecrettement par notre porte de derriere : je me fourrai dans un privé qui eſt ici contre, ayant ſçû qu'ils étoient enſemble en ce lieu-ci : j'entendois la plûpart de leurs propos, qui petit à petit ſe rendoient plus amoureux, & commençoient à me deplaire grandement. J'en euſſe bien oüi davantage pour être entierement ſatisfait, mais il m'avint un grand malheur. Une défluxion qui m'étoit tombée ſur le poûmon m'avoit rendu ſi enrhumé, qu'il falloit à tous coups que je touſſaſſe, comme ſi j'euſſe avallé un boiſſeau de plumes. Il m'en prit une envie ſi grande, que je ne ſçavois comment faire, ſinon que je retenois mon vent le plus qu'il m'étoit poſſible. Enfin je m'aviſai qu'il falloit que je paſſaſſe ma tête par le trou du privé, pour touſſer dedans, & que l'on ne m'entendroit pas. Quand je l'eus miſe dans ce gouffre, je touſſai plus de huit fois du profond de l'eſtomac tout à mon aiſe, & je m'efforçai de touſſer encore d'autres fois, afin de jetter mes flegmes dehors tout d'un coup; car j'étois fort pituïteux (c'eſt un mot, que m'a appris notre apoticaire.) Il faut que je vous diſe en paſſant, que je prenois du plaiſir

ſir à cela ; car ma voix raiſonnoit en ces lieux ſoûterrains ; & encore qu'elle allât frapper en un lieu bien mol, je ne laiſſois pas d'entendre un écho, auſſi-bien qu'auprès de la montagne qui eſt à un quart de lieuë d'ici. Mais, ô l'accident ſiniſtre ! quand je penſai retirer ma tête du trou, il me fut impoſſible. Elle n'y étoit entrée qu'à force, il n'y avoit pas de moyen qu'elle en reſſortît ; mon menton l'arrêtoit ainſi qu'un crochet, & j'étois là comme à la gêne. Ha, que ſi quelqu'un fût entré alors, il m'eût bien fait du mal, auparavant que j'euſſe pû me deffendre. Que ce ſeroit une belle invention de mettre ainſi les malfaiteurs, pour leur bailler le foüet. Je tirai de toute ma force, mais au lieu de r'avoir ma tête, les ſecouſſes que je donnai furent ſi grandes, que j'arrachai le ſiege hors de ſa place ; car cette maiſon-ci eſt vieille, & tout y eſt à demi rompu. Ainſi j'étois à moitié en liberté, & au moins n'étois-je plus contraint de demeurer attaché en un lieu, mais je portois ma priſon avec moi. Je tâchai encore d'ôter cette planche d'autour de mon col avec mes mains, mais je n'en pûs venir à bout, & j'avois quaſi envie de rire, de me voir ſi bien paré avec cette nouvelle façon de fraiſe à l'Eſpagnole. Toutefois j'avois bien peur que ma mauvaiſe femme ne me trouvât en cet état ; elle ſe fût bien mocquée de moi. Voyant donc que je ne pouvois me délivrer moi ſeul, mon recours fut de

ſortir vîtement de ceans ſans faire du bruit, & de m'en aller juſques chez mon compere le menuiſier, qui demeure au bout de notre ruë, afin de faire ſcier cette planche. Je fus ſi fortuné que je rencontrai des villageois dans la ruë, qui ſe mirent à courir après moi comme après un fol, & ne me laiſſerent point que je ne fuſſe au lieu où je voulois aller. Ce fut là que je fus délivré de mon carcan; mais on ne laiſſa pas de publier ceci par tout ce païs; car mon compere ne fut pas ſecret; tellement que les enfans en vont aujourd'hui à la moûtarde. Ce qui me fâchoit le plus, étoit que je n'avois pas entendu la fin des diſcours de mon ribaut, & que je ne ſçavois s'il me faiſoit cocu ou non: mais je n'en fus que trop aſſuré une autre fois revenant des champs; je le trouvai ici avec ſa vilaine, comme il lui léchoit le mourveau: Dieu ſçait quel crevecœur j'en eus; j'arrêtai mon ruffien lorſqu'il s'en alloit, & lui dis; par la morgoy que viens-tu faire ceans? que je ne t'y retrouve plus, autrement je te dechiqueterai plus menu que chair à pâté; je me doute que tu viens ici voir ma femme; la penſes-tu mieux contenter que moi: ça, ça, fais exhibition deſſus cette aſſiette: voyons qui eſt celui qui a été le mieux parti par la nature. En diſant cela je lui montrai ce qu'il lui falloit montrer; mais il n'oſa en faire autant, ſçachant bien que le droit n'étoit pas de ſon côté. Il s'en alla

alla tout honteux hors de ceans, néanmoins il y revint pluſieurs fois depuis, non pas tant en cachette que je n'en euſſe connoiſſance. Un jour je le trouvai couché avec ma femme ſur ce même lit que vous voyez : je me contentai de lui dire des injures, & le laiſſai encore aller ſain & ſauf. Ho, que j'en ai eu de regret, quand j'y ai ſongé ! Je lui devois jetter ſon chapeau par les fenêtres, ou lui déchirer ſes ſouliers. Mais quoi, je n'étois pas à moi en cet accident.

Toutes ces choſes-ci me fâcherent de telle ſorte, que je jurai à cette putain que je me laiſſerois mourir aſſurément, avant que l'année ſe paſſât, afin de me délivrer de tant d'angoiſſes : elle en devint encore plus méchante, ne ſouhaittant rien autre choſe, que de me voir ſortir d'ici les pieds devant. Toutes les fois que nous nous querellions, elle me diſoit : hé, Robin, que n'accomplis-tu ton ſerment ? que ne meurs-tu, pauvre ſot ? vois-tu pas bien que tu es inutile au monde ? Les vignes ne laiſſeront pas de fleurir pour ton abſence : tu ne ſers qu'à en perdre les fruits. L'année étoit déja écoulée, lorſqu'elle a commencé à me faire meilleure chere que de coutume, prenant reſolution, comme il eſt à préſumer, de voir ſans dire mot ſi je ſerois ſi fol que de me deſeſperer pour elle : je connus ſon intention, & pour ſçavoir quelle affection elle me portoit, & ce quelle pourroit faire & dire, ſi j'étois mort, je me déliberai de le contrefaire.

A cela m'a ſervi beaucoup un mien couſin, qui cependant que j'étois à ſon logis hier au ſoir vint dire ceans à ma femme, qu'après avoir avallé je ne ſçai quoi, que j'avois détrempé dans un verre avec du vin blanc, je m'étois jetté ſur un lit, où je tirois à la fin. Cette nouvelle n'a point attendri ſon cœur; elle a repondu, qu'elle avoit ſi grande envie de dormir, qu'elle ne pouvoit ſe relever, ſans ſe faire un grandiſſime tort. Voyant cela, nous avons attendu juſqu'à ce matin à mettre à fin notre entrepriſe. Il m'a apporté ceans avec un de ſes valets, & m'a mis ſur ce lit-ci, où je me ſuis toûjours tenu roide comme un trepaſſé: voilà votre mari mort, ç'a-t'il dit à ma femme, je ſuis fâché que vous n'avez été preſente, lorſqu'il a rendu l'ame, vous euſſiez ſçû ſa derniere volonté, & euſſiez vû de quelle diligence j'ai tâché de l'aſſiſter. Helas mon Dieu! eſt-il mort le bon homme? lui a-t'elle repondu en gemiſſant, à grand' peine pourroit-on en rencontrer un qui l'égalât en douceur de naturel: contez-moi ce qu'il vous a dit étant proche de ſa fin: ne me le celez point; cela me ſervira de conſolation. Vous vous trompez bien fort, lui a-t'il repliqué, cela vous ſervira de remors de conſcience toute votre vie, ſi vous avez une ame pitoyable, & ſoigneuſe de ſon ſalut: mon bon couſin m'a dit que vous êtiez cauſe de ſon trépas, & qu'il s'y laiſſoit aller comme à un refuge, qui étoit ſuffiſant de le garen-

tir

tir des ennuis qu'il enduroit en votre compagnie. Helas ! que je ſuis malheureuſe, a-t'elle dit, quelle mauvaiſe chere lui ai-je faite ? Faut-il qu'il ſoit mort avec une rancune contre moi ? Il ne priera pas Dieu pour moi en l'autre monde. Sainte Marie, nos voiſins ſçavent bien le bon traittement que je lui ai fait ; il y avoit plus d'un mois que nous n'avions eu de noiſe. Fili David ! j'étois ſi prompte à executer tous ſes commandemens, que je penſai avant-hier me rompre le col en deſcendant les montées, pour lui aller querir ſon vin du coucher : helas ! le pauvre homme, il n'a point bû depuis en ma compagnie, & n'y boira plus jamais.

Mon couſin lui a laiſſé achever ſes doleances, & s'en eſt allé hors de ceans, afin qu'elle fît ſans fiction ce qui étoit de ſa volonté. Dès qu'il a été dehors, elle a envoyé querir cette femme que vous voyez, qui n'eſt pas meilleure qu'elle, & enſemble ſon adultere. Mon mari eſt mort, ma commere, lui a-t'elle dit. Hé bien, voilà bien dequoi pleurer, lui a-t'elle repondu, êtes-vous folle ? Ne vous ſouvenez-vous plus des ſouhaits que vous avez faits ſi ſouvent ? Oüi da, ma bonne amie, a-t'elle repondu ; mais que diroient les gens ſi je ne pleurois point, puiſque c'eſt la coûtume de pleurer ? Pour moi, je m'en acquitte fort bien quand je veux, encore que j'aye tout ſujet de rire ; je n'ai que faire de tenir des oignons dans un mouchoir, & de

les approcher de mes yeux; je ne deſire point de loüer des pleureurs, comme on fait aux bonnes villes. Après cela ſes larmes ont ceſſé de couler, s'il eſt ainſi qu'elle en ait jetté. Ma foi, il a bien fait de mourir, a-t'elle dit alors, car je l'euſſe fait bien-tôt ajourner pour ce faire; vû qu'il m'avoit donné promeſſe dès long-tems de déloger d'ici: je m'imagine qu'il y eût été condamné, ſi nos juges ſont équitables. Ne ſuis-je pas heureuſe maintenant, tout ce qui eſt ceans eſt à moi? Il m'a donné tout, par ſon contrat de mariage. Je l'ai bien gagné par Saint Jean, pour le mal que j'ai eu avec lui. Toute la nuit il demeuroit près de moi immobile comme une ſouche; il y avoit une partie en ſon corps, qui à ce que je penſe étoit entierement morte, & avoit été frappée du foudre. Conſolez-vous donc, lui a reparti ſa compagne, voilà votre ami qui vous rendra deſormais la plus contente du monde. Là-deſſus, parce que tous les rideaux de ce lit-ci étoient tirez, & que l'on ne me pouvoit voir, j'ai un peu hauſſé la tête par une petite ouverture qui étoit aux pieds, j'ai vû que le galant embraſſoit ma femme, & la baiſoit. L'effort que je faiſois en m'étendant ainſi a donné la ſortie à un furieux pet, qui les a tous étonnez. Mon Dieu, il n'eſt pas mort, ç'a dit ma femme, le voilà qui pette. Vous êtes bien ſotte, a repondu ſa commere, penſez-vous que les perſonnes mortes ne puiſſent petter? les choſes

qui

qui n'ont jamais eu d'ame pettent bien ; ne ſort-il pas toûjours quelque bruit de tout ce qui s'éclatte tant ſoit peu ? poſſible eſt-ce quelqu'un de ſes os qui s'eſt dejoint, ou bien c'étoit un vent qui étoit encore dans ſon corps, & ne trouvant pas le conduit tout ouvert, n'a pû ſortir qu'avec violence. D'ailleurs nous avons auſſi ſujet de croire, que ſon corps, étant peſant comme il eſt, a fait craquetter cette couchette, qui eſt de bois fort tendre. Ha le vilain, diſoit ma femme, c'étoit toute ſa delectation que de petter durant ſa vie; penſez qu'il s'y plaît encore après ſa mort. Il avoit le vent à commandement, & le faiſoit ſi bien ſouffler à ſa fantaiſie, que c'étoit dommage qu'il ne s'étoit fait nautonnier. Le plus ſouvent il gageoit de faire des petarades en certain nombre ; & les jettoit comme un tonnerre ſans y manquer d'une ſeule ; c'étoit là ſon jeu ordinaire dans les compagnies ; car il y gagnoit toûjours beaucoup d'argent. Mais ma bonne amie, que je ne le voye plus ; il le faut enterrer plûtôt que plus tard : ça, mettons-nous en beſogne, nous gagnerons cinq ou ſix quarterons d'indulgences : voici une aiguïlle & du fil.

Ayant dit cela, elle a tiré le rideau, & comme elle ſe panchoit pour me regarder, étant ſaiſon de joüer mon jeu, puiſque j'avois reconnu le peu d'eſtime qu'elle faiſoit de moi, j'ai levé mon bras & lui ai appliqué fermement ma main ſur ſa joüe, ſi bien qu'elle a eû

une exceſſive frayeur : je ne ſuis pas encore mort, coquine, lui ai-je dit, & ſi Dieu plait, je te mettrai quelque jour en terre, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe que tu deſires malicieuſement que je ſorte de ce monde : le ciel, pour te faire enrager & te punir, permettra que j'y demeure long-tems. Alors ils ſe ſont tous trois mis autour de moi ; & ne voulant pas croire que je fuſſe vivant, parce qu'ils ne deſiroient pas que je le fuſſe, ils n'ont pas laiſſé de me depoüiller, & d'eſſayer de m'enſevelir dans ce drap. J'ai reſiſté tant que j'ai pû, criant au meurtre & à l'aide, & leur diſant que je n'étois point mort. Je penſe qu'ils avoient envie de m'étrangler & de m'étouffer, & qu'ils l'euſſent fait, ſi de votre grace vous ne fuſſiez venu à ma recouſſe, étant je crois appellé par mes cris. Or Monſieur, je vous ſupplie de m'aſſiſter, voyant la juſtice de ma cauſe : empêchez que l'on ne me perſecute, comme l'on a fait auparavant votre venuë, & ſoyez le protecteur des miſerables.

Quand il eut ainſi achevé de parler, Francion, qui avoit connu ſon bon droit, voulut mettre la paix par tout : le ruffien, & celle qui l'accompagnoit, s'en allerent cependant, craignant la touche : la femme voyant que le Gentilhomme, qui étoit chez elle, y deſiroit dîner, s'en alla à la cuiſine, toute honteuſe & fâchée, mettre ordre aux ſauces. Tandis le mari ſe vêtit, ſe tenant toûjours près de Francion, avec lequel il diſcourut

rut de pluſieurs choſes. Après le dîner, Francion fit approcher ſa femme, & leur dit à tous deux, qu'il falloit qu'ils fiſſent devant lui un perdurable accord. Le mari, qui ne demandoit qu'amour & ſimpleſſe, y conſentit bientôt, & la femme en fit de même, y étant contrainte par la neceſſité, & ne pouvant plus faire l'enragée. Je veux donc, dit Francion, que tout à cette heure Robin me montre, s'il n'eſt pas aſſez valeureux pour contenter ſa femme, ſans qu'elle aille à la Cour des aides.

Belles Dames, qui ne pouvez ſans rougir oüir parler des choſes que vous aimez le mieux, je ſçai bien que ſi vous jettez les yeux ici, & en beaucoup d'autres endroits de ce livre, vous le quitterez auſſi-tôt, & m'aurez par avanture en haine, ou vous le feindrez à tout le moins, pour faire les chaſtes & les retirées. Néanmoins j'aime tant la verité, que malgré votre fâcheuſe humeur je ne veux rien celer, & principalement de ce qui profite plus étant divulgué, qu'étant paſſé ſous ſilence.

Robin, après quelques reſiſtances, s'accorda donc au deſir de Francion, étant fort aiſe d'avoir les yeux d'un ſi grand perſonnage, pour témoins irreprochables des preuves de ſa vaillance; mais ſa femme faiſoit la honteuſe, & diſoit qu'elle mourroit plûtôt que d'endurer que l'on lui fît une ſi vilaine choſe devant les gens. Hé quoi, dit Francion, ne ſçait-on pas bien ce que vous faites étant enſemble?

ſemble ? le penſez-vous celer ? à quoi cela vous peut-il ſervir ? quand je vous l'aurois vû faire, & que je ſerois le plus grand bavard de la terre, je ne ſçaurois dire autre choſe, ſinon que vous l'avez fait. Or cela n'eſt pas nouveau : dès maintenant le puis-je pas dire, puiſque c'eſt la verité ? Outre cela, penſez-vous que je ne ſois pas auſſi capable de juger de cette matiere que les Chirurgiens, & que je ne faſſe pas un jugement ſi équitable, que vous ne ſerez point en peine d'aller à l'Officialité, où vous employeriez beaucoup de peine & d'argent ? Nonobſtant toutes ces raiſons l'hôteſſe demeura en ſon opiniâtreté premiere, & Francion pourſuivant lui dit, que ſi elle ne ſe le laiſſoit faire, il commanderoit à tous ſes gens de la tenir, les uns après les autres par les bras, tandis que Robin accompliroit ſon deſir. Et de fait, il la prit lui-même & la jetta ſur un lit, puis il commanda à Robin de commencer l'affaire. Il ſe montra fort prompt à obéïr, après que le Chevalier eut chaſſé ſes ſerviteurs, & fut demeuré ſeul dans la chambre. Mais l'on dit qu'auſſi-tôt Francion lui fit faire ſuſpenſion d'armes, & voulut voir s'il étoit bien fourni de tout ce qui lui étoit neceſſaire. Les médiſans aſſurent, qu'après cela il leur fit recommencer le duël, & leur donna des preceptes d'amour : vous n'en croirez que ce qu'il vous plaira : il vous ſuffit d'apprendre, qu'il jugea qu'ils n'avoient point de ſujet de ſe mécontenter l'un de l'autre,

tre, ſans que je vous parle de l'érection, de l'intromiſſion, & de l'éjaculation, qui ſont des mots qui ſentent plûtôt la Cour d'Egliſe que la Cour du Louvre. L'Hôteſſe avoit une ſœur à marier, & l'on alloit chantant par le vilage, qu'il falloit qu'elle prît un mari à l'épreuve, puiſque celle-ci y avoit été trompée. Mais il ne falloit point prendre garde à toute cette médiſance.

Voilà tout ce que nous avions à dire de libre dans ce livre ici : êtes-vous fâchez de l'avoir vû, Meſſieurs les Lecteurs ? Les contes, que l'on y trouve, ne ſont point ſi méchans, qu'ils ſoient faits à deſſein de vous enſeigner le vice : au contraire nous avons deſſein de vous le faire haïr, en vous mettant devant les yeux le mauvais ſuccès des vicieuſes entrepriſes. En tout cas, l'on ſçait bien que ceci n'eſt pas fait pour ſervir de méditation à un Religieux ; mais pour apprendre à vivre à ceux qui ſont dans le monde, où tous les jours l'on eſt forcé d'entendre beaucoup d'autres choſes : car quels forfaits ne viennent point à la connoiſſance des gens de Juſtice, & comment peut-on empêcher que l'on n'en parle dans toutes les compagnies ? Que ſi mes excuſes ne ſervent de rien, & que vous ne trouviez rien dans ce livre qui vous plaiſe, qui que vous ſoyez, Lecteurs, ne le liſez pas deux fois ; auſſi-bien n'eſt-ce pas pour vous que je l'ai fait, mais pour mon plaiſir particulier. Ne l'achetez point ſi vous ne voulez, puiſque perſonne

perſonne ne vous y force. Que ſi vous l'avez, & qu'il vous deplaiſe entierement, jettez-le au feu ; & s'il n'y en a qu'une partie deſagreable, dechirez-la ou l'effacez, & faites votre profit du reſte. Que ſi quelques mots ſeulement vous ſont à contre-cœur, je vous donne la licence d'en écrire d'autres au deſſus, tels qu'il vous plaira, & je les approuverai. Je penſe qu'il y a fort peu d'Auteurs qui vous diſent ceci, & encore moins qui le veulent ; mais ils ſont tous auſſi trop orgueïlleux, & s'attachent à des vanitez impertinentes. Pour moi, je me veux donner carriere & me rejoüir, ſans avoir autre ſoin. Rejoüiſſez-vous après, ſi vous pouvez, à mon imitation. Mais pourſuivons donc maintenant nos narrations agréables.

Après que Francion eut remis d'accord ſon hôte & ſon hôteſſe, il deſcendit en bas, où ils le ſuivirent pour être payez de ſon écot. Ils compterent la dépenſe qu'il avoit faite, & tout auſſi-tôt il leur en bailla l'argent. De ſurplus il leur fit don de deux ou trois piſtoles, pour les convier à ſe ſouvenir de lui, & appaiſer toutes leurs vieilles inimitiez en ſa conſideration ; & il leur promit que quelque jour il leur feroit encore quelque preſent, s'il étoit averti qu'ils ne retournaſſent point à leur mauvais ménage. En contr'échange il les menaça, que s'il pouvoit decouvrir qu'ils euſſent par après quelque caſtille enſemble, il reviendroit les châtier rigoureuſement.

L'on

L'on dit que ſes remontrances eurent beaucoup d'efficace, & que depuis ils ont toujours vécu en bonne paix, & en ont eu un enfant.

Un certain homme, qui venoit de dîner à la taverne, ayant vû les largeſſes de Francion, l'eut en grand reſpect. Le voyant monter à cheval, il monta auſſi ſur le ſien, ſçachant qu'il prenoit un même chemin que lui, & s'offrit à l'accompagner. Le premier diſcours qu'il lui tint, fut une louange qu'il donna à ſa liberalité; de ce propos-là il tomba ſur celui de l'avarice, de laquelle il diſoit qu'il ne pouvoit fournir d'exemples plus remarquables, qu'un Gentilhomme qui demeuroit à un village, où ils iroient au gîte le lendemain. C'eſt le plus taquin perſonnage que la terre ait jamais porté, diſoit-il en continuant; ſes ſujets ſont bien malheureux d'avoir un tel Seigneur que lui; il les pille en mille façons. L'année paſſée il fit accroire qu'il avoit envie d'aller à la guerre, pour le ſervice du Roi, & il fallut que ces pauvres gens lui donnaſſent deux bons chevaux: toutefois il n'y alla point, & fut ſeulement un mois à la Cour. Il leur eût envoyé des gendarmes de la compagnie de quelqu'un de ſes amis, pour aſſouvir la mauvaiſe volonté qu'il a contr'eux, n'eût été que, ſongeant à ſon profit, il aimoit mieux les voler lui-même, & eût été marri que l'on les eût rendus ſi pauvres, qu'il n'eût plus eu dequoi rapiner. A peine

peine pourriez-vous croire combien il les bat, & leur fait coûter d'argent, lorſqu'ils ont ramaſſé quelques buchettes qui ſe trouvent autour de ſon bois. Quand il a des ouvriers à la journée, il retarde à ſa fantaiſie un horloge de ſa maiſon; & les fait pour le moins travailler deux heures plus, qu'ils n'ont de coutume autre-part. Il nourrit tous ſes ſerviteurs le plus meſquinement du monde. Si l'on met cuire des pois ou des lentilles, il les compte un à un, & il a appris la Geometrie tout exprès, afin que le compas lui ſerve à meſurer le pain, pour ſçavoir combien l'on en mange. On dit qu'il plaint l'eau aux oiſeaux que nourrit ſa fille, & quand on en a tiré un ſeau du puits pour rincer les verres, il a envie après de la faire rejetter dedans, de crainte qu'elle ne faille. Jamais perſonne ne s'eſt pû vanter d'avoir banqueté chez lui. Lorſque ſes amis (s'il eſt ainſi qu'il en ait) le viennent voir par la porte de devant, de peur d'être contraint de les recevoir, il ſort par la porte de derriere, & s'en va ſe promener dans les lieux écartez, où il eſt impoſſible de le trouver. Ainſi il fait en ſorte que ſa depenſe de bouche va toujours d'un même train: & pour ſes valets, il ne les prend que de complexion flegmatique & melancholique, à cauſe que ceux qui ſont d'humeur colerique mangent trop. Une fois un cuiſinier s'étoit loüé chez lui, mais il lui demanda bien-tôt ſon congé, diſant que s'il demeu-

roit

roit plus long-tems en ſa maiſon il oublieroit ſon métier. Cet avare voyant ſes enfans devenir grands, s'en plaignoit un jour; au contraire de tous les autres hommes, qui ſont fort aiſes de la croiſſance des leurs, parcequ'ils eſperent d'en avoir bien-tôt un parfait contentement, les voyant mariez ou pourvûs de quelque eminente qualité, ou remplis de quelque ſignalée vertu. Sa raiſon étoit, que deſormais il faudroit beaucoup d'étoffe pour les habiller. Quant à lui, jamais il ne s'habille que les fêtes & les Dimanches, qu'il va paroître dans l'Egliſe de ſon village; encore met-il une chiquenille de toile par deſſus ſes vêtemens, des qu'il eſt à la maiſon; & ſi à peine oſe-t-il ſe remuer, tant il a peur de les uſer en quelque endroit. L'on dit que les plus beaux habits qu'il ait ce ſont ceux de ſon ayeul, par leſquels il ſe plaît à être quelquefois reconnu, & les conſerve ſoigneuſement, faiſant état de les leguer à ſes déſcendans avec ſa benediction. Pour les jours ouvriers, il ne ſe couvre que de haillons. Il me ſemble, dit Francion, que vous avez appellé ce perſonnage Gentilhomme; croyez-vous en bonne foi qu'il merite ce titre, puiſqu'il vit d'une ſi vilaine ſorte? Un des principaux ornemens de la Nobleſſe, c'eſt la liberalité. Monſieur, repondit celui qui l'accompagnoit, je reconnois que j'ai failli de l'avoir nommé Gentilhomme, encore qu'il ait pluſieurs Seigneuries; car même

il

il ne l'eſt pas d'extraction. Son pere étoit un des plus grands uſuriers de la France, & ne s'adonnoit qu'à bailler de damnables avis au Conſeil, & à prendre quelques partis. Neanmoins les enfans de celui-ci, qui ſont un garçon & une fille, l'un de l'âge de vingt ans, l'autre de dix-huit, ne tiennent en rien du monde des humeurs de leur race. Ils ont des ames aſſez genereuſes. C'eſt dommage qu'ils n'ont un pere, qui fit quelque choſe pour leur avancement. La fille eſt fort belle, & ne manque pas d'attraits pour s'acquerir des amans : mais que lui ſert cela ? Pas un n'a la puiſſance de l'aborder pour l'entretenir ; elle eſt toujours auprès de ſa mere, auſſi chiche que le pere, qui ne veut pas qu'elle aille aux grandes compagnies, d'autant qu'il coûteroit trop à la vêtir richement. Qui plus eſt, le Seigneur du Buiſſon (qui eſt cet avaricieux de pere) a ſi peur de debourſer de l'argent, qu'il ne veut point ouir parler de la marier. Le fils eſt captif tout de même, autant de gré que de force, à cauſe qu'il ne deſire pas ſortir & frequenter les jeunes gens de ſa ſorte, n'ayant pas un grand train pour paroître, ni de l'argent pour fournir au jeu & à la debauche. Dernierement auſſi il joüa un bon trait à ſon raquedenaze de pere, qui étoit tombé malade, & ne pouvoit aller à la ville, porter beaucoup d'argent qu'il devoit à un marchand, par qui tous les jours il étoit chicané. Il fut contraint de lui en donner la charge à

ſon

ſon grand regret ; car à peine ſe fie-t-il à lui-même de ſes biens. Le drolle tenté de ce profitable metal, qu'il manioit ſi peu ſouvent, ſe delibera de le retenir à ſoi. Au lieu de le porter où l'on lui avoit commandé, il l'enterra emmi les champs, s'en alla vendre ſon cheval & ſon manteau, puis s'en retourna vers ſon pere, lui dire qu'il avoit rencontré des voleurs, qui lui avoient derobé ſon argent & ſon manteau, & l'avoient demonté. Vous pouvez penſer quelle fâcherie en eut du Buiſſon ; il ne ſçavoit à qui s'en prendre ; enfin ſa rage le porta à jetter toute la faute ſur ſon fils, à le battre très-bien, après lui avoir dit qu'il étoit un coquin, qu'il étoit parti trop tard, & qu'il n'avoit pas pris le chemin ordinaire, où il eût pû rencontrer quelqu'un qui l'eût ſecouru. Il donna charge au Prevôt des Maréchaux, de s'enquerir des perſonnes qui l'avoient volé. Un archer, ſçachant de quel poil & de quelle taille étoit ſon cheval, fit telle diligence qu'il le trouva, & le reconnut dans une certaine ville proche d'ici, comme l'on le menoit boire. Il le ſuivit juſqu'à un logis, où il demanda au Maître, qui c'étoit qui le lui avoit vendu. Il lui répondit que c'étoit un jeune homme, dont il ne ſçavoit pas le nom, ni la qualité : mais que s'il le rencontroit, il le reconnoîtroit fort bien. De mauvaiſe fortune le jeune du Buiſſon vint à paſſer par là, & le bourgeois dit incontinent à l'archer, le voilà ſans doute, mettez

la main deſſus lui. Gardez-vous bien de vous tromper, dit l'archer, car c'eſt là le fils de celui qui a perdu le cheval : c'eſt aſſurément lui qui me l'a vendu, repartit l'autre. L'archer ſe contenta de ſçavoir ceci, & l'alla redire à du Buiſſon, qui confronta le bourgeois à ſon fils. Il fut incontinent convaincu, & craignant la fureur de ſon pere, il ſortit ſecrettement du Château, puis s'en alla, penſez, querir ſon argent, avec lequel il s'eſt ſi bien éloigné d'ici, que l'on ne l'y a point vû depuis : à la fin il faudra bien qu'il y revienne, quand ce ne ſeroit que pour recuëillir ſa part de la ſucceſſion du vieux avare, qui ne ſe gardera pas de mourir pour ſes richeſſes. Ce qui vient de la flute s'en retourne au ſon du tambour. Les biens mal acquis ſeront quelque jour infailliblement mal dépenſez. Quand le jeune homme les aura en ſa poſſeſſion, il ne faut pas demander quel degât il en fera : par là l'on pourra connoître quel plaiſir il y a, à mettre en un tas beaucoup d'écus, que l'on laiſſe à l'abandon, lorſque l'on y penſe le moins. Pour moi, je ne ſçai lequel je dois blâmer, du pere ou du fils ; tous deux ont manqué à leur devoir ; mais je ne puis nier que je ne connoiſſe bien, que la faute vient premierement du pere, qui par ſa chicheté a comme forcé ſon fils à lui ravir ce qu'il ne lui a pas voulu bailler de bon gré : Dieu a permis ſans doute, qu'il ait eu un enfant du naturel qu'il en a un, pour

le

le punir de ſon avarice. Cela peut bien être, dit Francion, & je penſe que le ciel m'a mis en terre pour l'en punir auſſi. Je vous jure que je ne m'y épargnerai pas, ou mon eſprit ſera ſterile en inventions. Dites-moi ſeulement, ſi vous avez beaucoup de connoiſſance de lui. Oui, Monſieur, repondit l'autre; car je demeure dans une ferme à une lieue de ſon Chateau, ſi bien que j'ai appris toute ſa geneatogie, & toutes ſes façons de faire, d'un certain garçon qui l'a ſervi, lequel vient fort ſouvent chez moi. Contez-moi donc tout, ſans rien oublier, repartit Francion: & ſur cela celui qui l'accompagnoit dit ce qu'il en avoit oüi. En après Francion continua de cette ſorte: je lui en donnerai tout du long de l'aune, cela vaut fait: n'eſt-il pas ambitieux, pour comble de tous ſes autres vices? N'eſt-il pas fort aiſe que l'on croye qu'il eſt des plus nobles, & des mieux apparentez? Vous touchez au but, repondit l'autre, quand vous auriez mangé un minot de ſel avec lui, vous ne le connoîtriez pas mieux que vous faites. Il veut à toute force que l'on l'eſtime Gentilhomme, & il a bien baillé des coups de bâton autrefois à des manans, qui avoient dit qu'il ne l'étoit pas, & qu'il le falloit mettre à la taille. Ho! le mauvais, dit, Francion, ce n'eſt pas ainſi qu'il y faut aller: Je le veux rendre noble moi, & malgré qu'il en ait; car je ſçai bien que du commencement il n'approuvera pas ce que je ferai pour y parvenir. En

En diſcourant ainſi ils arriverent près d'un petit bocage, au delà duquel ils entendirent du bruit, comme ſi quelques perſonnes en euſſent violenté une autre. Notre avanturier, qui veut tout ſçavoir, & qui veut punir tous les forfaits qu'il voit commettre, picque ſon cheval, étant ſuivi de ſes gens, & apperçoit quatre grands marauts, qui tiennent au collet un jeune Gentilhomme qu'ils ont demonté. Encore qu'il s'approchât d'eux, ils ne le quittoient point, & parcequ'il ne vouloit pas marcher vers l'endroit où ils avoient envie de le mener, ils le traînoient contre terre de toute leur force. Que voulez-vous faire à ce galant homme-là, pendards, dit Francion ? Ce n'eſt pas là votre affaire, repondit l'un, ſçachez ſeulement que notre procedure eſt approuvée de la Juſtice. La Juſtice, répond Francion, & qui eſt cette honnête Damoiſelle, qui fait ainſi traitter les honnêtes gens ? Laiſſez-le là tout à cette heure, ou vous vous en repentirez. Monſieur, dit un autre, vous nous laiſſerez, s'il vous plaît, faire notre charge ; nous ſommes officiers du Roi : nous voulons mener cet homme-ci en priſon pour ſes dettes. N'eſt-ce que pour cela, repondit Francion, & je vous jure qu'il n'y ira pas. Achevant ces paroles il tira ſon épée, & tous ceux qui étoient avec lui en firent de même ; puis ils commencerent à charger ſur les ſergens de ſi bonne ſorte, qu'ils furent contrains de lâcher leur priſe,

ſe, & de montrer les talons à leurs ennemis. Le voiſin de l'avare s'étant approché, dit à Francion, Monſieur, c'eſt ici le jeune du Buiſſon, que vous avez ſecouru. A la bonne heure, dit Francion, je ſuis fort aiſe d'avoir fait cette rencontre. Là-deſſus le jeune Gentilhomme le vint remercier, avec des paroles où il montroit la bonté de ſon eſprit; ce qui le convia à lui faire un accueïl très-favorable. Il lui demanda ſi c'étoit donc pour des dettes, que l'on l'avoit voulu mener en priſon. Du Buiſſon répondit qu'oüi, & qu'à cauſe que ſon pere ne lui donnoit point d'argent, il avoit été forcé d'en emprunter d'un certain Banquier, qui ayant affaire de ſes pieces le pourſuivoit vivement de le lui rendre. En parlant de ces choſes-là, ils ſe trouverent à une petite ville, où ils avoient deſſein de ſoupper & de coucher. Il y avoit deux hommes qui buvoient dans l'hôtellerie, où ils ſe rendirent : l'un qui avoit le nez rouge comme une écreviſſe, ayant regardé le jeune du Buiſſon, fit ſigne à ſon camarade: après cela ils ſe mirent à trinquer plus fort que devant, ayant quelques trenches de jambon pour inciter la ſoif. Ça, diſoit l'un en tenant ſon verre, greffier de la geole de mon eſtomac, apprêtez-vous à faire l'écroüe de ce vaillant champion, que je vai mettre à couvert : voilà encore un verre de vin, qui a élû ſon domicile en mon ventre, dit-il, en beuvant derechef. Compagnon, reprit-il,

après avoir bû, je vous donne aſſignation devant le trône du Dieu Bacchus, pour dire à quel ſujet vous ne buvez pas en tems & lieu, quand vos amis vous en interpellent. Je n'y comparoîtrai pas, repondit l'autre, quand vous leveriez un défaut, dont je fuſſe contraint de payer les depens, & quand on me devroit après condamner par contumace; j'en appellerai comme de juge incompetant, & je demanderai mon renvoi par devant mon juge naturel & domiciliaire, comme en action pure perſonnelle. Il n'y a point d'apparence, dit le premier, je veux avoir acte bien delivré & bien ſigné du valet de ceans, par lequel il ſoit certifié que j'ai bû davantage que toi. Voici une pinte, qui n'eſt pas, ce me ſemble, collationnée à l'original de celle de la ville, diſoit l'autre; elle eſt bien petite, ce me ſemble, & ſi le vin n'eſt guere bon. Je veux obtenir lettres patentes ſcellées du grand ſceau, pour me faire relever de ce que j'ai tantôt conſenti à en bailler ſix ſols, il n'en vaut que quatre. Mais à propos, camarade, tu manges tout le pain que je couppe; je m'en vai former complainte pour ce trouble, & te faire appeller en cas de ſaiſine & de nouvelleté.

Ils firent pluſieurs autres diſcours de même étoffe, que Francion entendit, & jura qu'il croyoit que c'étoient des ſergens, vû la mine qu'ils en avoient, & les termes praticiens qui ſortoient à tous momens de leur bouche; & qu'en outre il reconnut qu'ils en

vouloient

vouloient à du Buiſſon. Pour éprouver ſi cela étoit vrai, il le laiſſe ſeul dans une ſalle prochaine, & s'en va dehors avec tous ſes gens, feignant qu'il avoit envie de voir quelque ſingularité de la ville; auſſi-tôt les ſergens, qui avoient veritablement deſſein d'empriſonner du Buiſſon, l'allerent trouver, & lui ayant montré leur charge ſe voulurent mettre à exercer leur office. Mais Francion & les ſiens revenant incontinent, les empêcherent de paſſer plus outre; & ayant fermé la porte ſur eux, dirent qu'ils étoient à leur miſericorde, & qu'il ne tenoit qu'à eux qu'ils ne les tuaſſent. Les pauvres gigots de Juſtice crierent merci à Francion & à du Buiſſon, leur remontrant qu'ils n'avoient voulu faire que ce que l'on leur avoit ordonné. Vous êtes des coquins, qui n'entendez pas votre métier, repartit Francion, je vous le veux apprendre. Un ſergent bien aviſé devoit-il parler avec des mots de l'art, comme vous avez fait devant les amis de celui que vous deſiriez attraper; ne conſideriez-vous pas que cela étoit ſuffiſant de vous faire reconnoître? Ce n'a été que pour ce ſujet, que vous avez failli maintenant à votre entrepriſe, dequoi je ſuis très-aiſe, pour le bien de ce galant Gentilhomme. Mais orça, apprenez-moi à la requête de qui c'eſt que vous le vouliez rendre priſonnier. D'un marchand de cette ville, Monſieur, ce dit l'un. Je le connoi bien, dit du Buiſſon; c'eſt un affronteur:

il me vendoit de méchantes étoffes fort cher, & me faiſoit trouver un homme, qui me les rachetoit à vil prix de ſon argent même. Je m'en vai gager qu'il faiſoit ſi-bien que tout retournoit à ſa boutique. Je ne m'en ſoucios point, pourvû que j'euſſe l'argent dont j'avois affaire, & ne ſongeois point à l'avenir. Il y a toujours eu preſſe à me prêter, d'autant que l'on ſe fie ſur les grandes richeſſes de mon pere. Francion ayant dit un mot à l'oreille de du Buiſſon, commanda à un valet de la taverne d'aller au logis du marchand, lui dire de la part des ſergens, que le jeune Gentilhomme, qui lui étoit redevable, étoit tout prêt à le payer, & qu'il s'en vînt le voir promptement. Le Marchand venu, le ſoupper fut mis ſur la table, & il fallut qu'il s'aſsît avec les ſergens, pour manger comme les autres: car l'on remit le payement après le repas. Lui & ſes camarades burent d'autant, de ſorte que les fumées commençoient à leur monter au cerveau. Francion donne à un laquais d'une certaine poudre, qu'il avoit apportée parmi ſes autres curioſitez, laquelle étant mêlée parmi le vin qu'ils burent tout le dernier, les rendit tellement aſſoupis, qu'il ſembloit qu'ils euſſent plûtôt une ame de brute qu'une ame d'homme. Leurs paroles n'avoient plus aucune raiſon, & l'on leur faiſoit tout ce que l'on vouloit, & ſans qu'ils y ſongeaſſent ſeulement. Francion les voyant en cet état, foiiil-

le

le dans leurs pochettes, prend les promeſſes que le marchand avoit apportées, & les requêtes, & les decrets de priſe de corps, que les ſergens avoient, puis il brûle tout devant du Buiſſon, qui lui fait mille remerciemens du plaiſir qu'il reçoit de lui.

La-deſſus Francion appelle le tavernier, & ſe plaint à lui de ce qu'il leur a baillé du vin tellement broüillé, que ces pauvres gens de ville, qui n'étoient pas accoutumez à boire, comme ceux de ſa trouppe, s'étoient enivrez, encore qu'ils n'euſſent pas bû davantage que les autres. Ce ſont des galants, Monſieur, repondit-il, pour le moins ces deux ſergens que vous voyez. Ils étoient déja à demi-yvres, quand vous les avez fait mettre à table avec vous : ne ſçavez-vous pas bien, que quand vous êtes entré ils faiſoient carrouſſe enſemble ? Il faut envoyer dire à leurs femmes, qu'elles les viennent requerir. Pour cet homme-ci, pourſuivit-il en parlant du marchand, je prendrai bien la peine de le remener tantôt moi-même.

Ayant dit cela, il commanda à un de ſes valets d'aller querir les femmes des ſergens. L'on fut tout étonné que l'on les vit peu de tems après, & certainement elles firent une belle vie : elles dirent une infinité d'injures à leurs maris en les remenant, & ce qui les faiſoit enrager, c'étoit qu'elles ne pouvoient tirer d'eux aucune parole raiſonnable. Quant au marchand, lorſqu'il fut à ſa maiſon, la

ſienne lui demandant s'il avoit reçû l'argent que l'on lui devoit, n'étant pas ſi aſſoupi que les autres, il eut bien le ſentiment de lui dire, qu'elle avoit envie de s'en faire brave, & prenant un bon bâton il la chargea en diable & demi. Neanmoins il ne ſongeoit point s'il avoit reçu l'argent ou non, & ne s'appercevoit pas du larcin de ſes papiers.

Le lendemain reconnoiſſant ſa perte, il courut en fougue à la taverne, mais il n'y trouva plus les hôtes du ſoir precedent. Ils étoient délogez de bon matin, prevoyant bien ce qui devoit avenir : ſi bien qu'il apprit à ſes dépens à ne plus tromper la jeuneſſe, & à ne lui plus rien prêter, pour l'employer en ſes inutiles débauches. Neanmoins Francion conſeilla à ſon debiteur, de lui donner un jour quelque choſe, ſelon ce que ſa conſcience lui en ordonneroit.

Comme ils furent aux champs il s'enquit de lui, quel chemin il avoit envie de prendre. Un autre que celui que vous prenez, repondit-il, parceque vous allez vers le château de mon pere, devant lequel je n'oſerois me preſenter. Je lui ai pris de l'argent, que je viens de manger à la Cour, & je m'en vai maintenant trouver un Seigneur de ce païsci, qui me recevra benignement en ſa maiſon, comme étant mon parain. Voilà qui eſt bien, dit Francion, puiſque vous êtes ainſi vagabond, cherchez le moyen de venir à Rome d'ici à quelques mois, vous m'y trouverez

verez ſans doute, & y paſſerez mieux le tems qu'en pas un lieu du monde. Votre humeur me plaît tant, que je ſouhaitte de la pratiquer davantage que je n'ai fait. Ayant dit cela il l'embraſſa amiablement, & le laiſſa prendre telle voye qu'il voulut.

Celui qui lui avoit parlé du vieil du Buiſſon étoit encore en ſa compagnie, & ne le quitta point qu'il ne l'eût mené à la vûë du château de cet avaricieux. Francion ſe ſeparant de lui, l'aſſura qu'il ſçauroit bientôt des nouvelles de ce qu'il feroit, & s'y en alla, s'étant mis ſur ſa bonne mine, & ayant pris le plus beau manteau qui fût en ſon bagage, parce qu'il avoit envie de ſe dire bien grand Seigneur.

Nous verrons là comme il fit la guerre à l'avarice, qui eſt un peché des plus énormes; & c'eſt en cela que nous connoîtrons, que cette Hiſtoire Comique a beaucoup de choſe de Satyrique, afin de la rendre plus utile: car ce n'eſt pas aſſez de depeindre les vices, ſi l'on ne tâche auſſi de les reprendre vivement.

Fin du huitiéme Livre.

L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION.

Livre Neuviéme.

CE brave Chevalier, dont nous ſuivons les avantures à la trace, arriva enfin à la porte du château de l'avare : il eût envoyé devant quelqu'un de ſes gens l'avertir de ſa venuë, n'eût été qu'il avoit peur qu'il n'eſquivât auſſi-tôt, & qu'il ne pût parler à lui. Il entra donc juſques en la ſalle, où le venerable étoit aſſis, & étudioit, dans un livre de l'agriculture, ce qu'il pouvoit encore pratiquer pour tirer plus de revenus de ſes terres. Monſieur, lui dit Francion, l'extreme deſir que j'ai eu de vous voir, pour vous témoigner combien je ſuis affectionné à vous rendre du ſervice, m'a contraint de quitter le chemin que mes affaires m'obligeoient de tenir, & m'a fait venir ici hardiment. Je vous ſupplie de me dire qui vous êtes, repartit le Seigneur du Buiſſon, car je ne vous connois point. Je vous connois bien moi, dit Francion, votre renommée eſt épanduë aſſez loin.

Tome 2. pag. 152.

Livre 9.

loin. Pour moi, l'on m'appelle Francion, Marquis de la Parte ; je ſuis de vos plus proches parens ; je m'en vai vous dire par quelle façon. Là-deſſus il lui bâtit une genealogie, ſuivant celle que l'on lui avoit décrite ; & quoique l'autre y remarquât de la fauſſeté, il ſe perſuada qu'elle étoit veritable, tant il étoit aiſe de ce qu'un Marquis, qui avoit un train fort honorable, ſe diſoit ſon couſin de ſon mouvement ptopre, eſperant que cela ſerviroit à prouver ſa Nobleſſe contre les médiſans. Après avoir témoigné à Francion par ſes paroles, combien ſa connoiſſance lui apportoit de contentement & d'honneur, la premiere courtoiſie dont il uſa fut de lui dire, vous n'êtes jamais venu en ce païs-ci, ni vos ſerviteurs non plus ? je m'imagine que vous ne ſçavez pas où c'eſt que l'on peut loger ? il leur faut enſeigner une taverne, où ils ſe pourront retirer eux & leurs chevaux ; mon homme s'en va les y conduire. Francion voyant déja, que du Buiſſon avoit envie de joüer d'un trait de ſa chicheté ordinaire, ſe reſolut de l'en empêcher, & lui dit : j'ai toujours affaire de mes valets, mon couſin, il ne faut pas qu'ils s'éloignent de moi, je leur deffends bien : pour ce qui eſt de mes chevaux, on ne les laiſſera pas ſeuls en une hôtellerie, & ſi je vous aſſure qu'ils ſont ſi las, qu'ils n'ont pas aſſez de vigueur pour aller juſques-là. Ainſi Francion para ce premier coup. Vous ferez ici un très-mauvais ſoupper, lui dit le

Sieur du Buiſſon, lorſque ſes gens mettoient ſur la table une éclanche de brebis & quelques ſalades : ce n'eſt là que mon ordinaire : je n'ai pas été averti de votre venuë comme je devois être, afin de faire apprêter quelque choſe de meilleur : qui pis eſt, ma femme eſt malade au lit, & n'y a qu'elle ceans qui entende la cuiſine, & qui y mette les mains. Que l'on ne ſe hâte point tant, de grace, dit Francion, l'on ne perdra rien pour attendre. Je vous donne tout le loiſir que vous voudrez, pour faire apprêter ce qu'il vous plaira : au reſte, ſi vous avez de la viande plus delicate que celle que l'on a apportée, je vous ſupplie d'en faire ſervir, car je n'en ſçaurois manger : d'autre part j'ai vû votre paillier en paſſant, il eſt des mieux garnis de la France. Si je ne ſçavois que vous êtes extremement bien fourni de tout, je ne vous importunerois pas ainſi, de contenter mes appetits. Mon Dieu, à propos, je me ſouviens qu'un homme de ce païs-ci, que j'ai rencontré en chemin, m'a dit qu'il y a en ce village un certain homme, qui ne fait autre choſe qu'aller à la chaſſe, & vend ſa proye à ceux qui la veulent acheter. Il ſeroit bon d'envoyer chez lui, pour avoir des perdrix & de la venaiſon. L'avaricieux fut contraint de faire les choſes à quoi Francion le convioit, il n'oſoit pas les lui refuſer, ſe promettant qu'il n'auroit que ce ſoir-là cette charge, & que ſon hôte pourſuivroit ſon voyage commencé :

mencé : mais il fut bien étonné de ſe voir loin de ſon compte. Francion lui dit, mon cher couſin, ne vous tourmentez point tant l'eſprit, comme il me ſemble que vous faites, pour ne me voir pas poſſible traité à votre fantaiſie. Tous ces jours-ci qui viennent nous ferons meilleure chere : vous aurez plus de moyen de faire chercher du gibier. J'aime tant votre converſation, que j'aurai bien de la peine à ſortir de ceans. Comment, vertubieu, diſoit du Buiſſon en lui-même, ſera-t-il dit que je nourriſſe ſi long-tems cet homme-ci avec tout ſon train ? Ah ! j'y mettrai bon ordre, ma foi : encore eſpere-t-il que je lui ferai meilleure chere que maintenant ; & comment cela ſeroit-il poſſible, a-t-il envie de me ruiner ? Un de ſes gens, qui s'eſt mêlé de la cuiſine, a demandé tant de beurre, tant de moëlle, tant d'épices, & d'autres ingrediens pour aſſaiſonner les viandes, qu'en ce ſeul ſoupper-ci toutes mes proviſions ont été miſes en œuvre. Alors prenant la parole ſur cette penſée, il dit à Francion qu'il lui conſeilloit de partir dès le lendemain au matin, pour parachever ſon voyage ; parce-qu'il ne devoit pas laiſſer échapper le tems qui étoit diſpoſé au beau, & que s'il attendoit juſqu'à l'autre ſemaine, il auroit bien de l'incommodité ſur les champs, à cauſe des pluyes qui viendroient, ſuivant les predictions de l'almanac du Curé de Milmonts, qui ne mentoit point. Ah mon couſin, y a-t-il

tant d'affaires ? repondit Francion, s'il fait mauvais tems la ſemaine qui vient, je ne partirai point : j'attendrai à l'autre. Mais mon couſin, repliqua du Buiſſon, nous aurons encore d'ici à quinze jours de grands orages. Et bien, dit Francion, j'aurai donc patience juſques à un mois d'ici : que m'en chaut-il, il n'y a rien de preſſé. Mon Dieu, à propos, lorſque j'en ſerai là, il faudra que vous me prêtiez quatre chevaux, tant pour tirer un petit chariot, que je ferai faire ici dès demain, pour porter mon bagage, qui eſt trop lourd pour mon ſommier, que pour monter mes laquais qui ne ſçauroient plus aller à pied. Vous me ferez auſſi la faveur de me prêter treize ou quatorze cens livres, dont j'ai fort affaire ; car en partant de chez moi, ne croyant pas devoir aller ſi loin, je n'ai pas pris aſſez d'argent.

Toutes ces paroles navroient autant le cœur du Sieur du Buiſſon, que ſi c'euſſent été des coups de poignard. A toutes les fois que Francion lui propoſoit quelque choſe, il ſe tournoit vers le plus fidelle de ſes valets, & lui diſoit tout bas ; Guerin, Guerin, que cet homme-ci eſt familier. Le ſoupper fini, il mena coucher Francion, & departit le logement à tous ſes ſerviteurs ; puis il s'en alla voir ſa femme, qu'il n'avoit pas fait voir à ſon hôte, d'autant qu'il ſe figuroit qu'il y avoit long-tems que le ſommeil l'avoit priſe. La trouvant éveillée, il lui conta le nouveau parentage

parentage qu'il avoit trouvé, & combien cette rencontre lui étoit cher venduë. Ah m'amour, lui dit-il en pourſuivant, je ne ſçai quel diable de Marquis c'eſt, mais c'eſt l'homme le plus effronté que je vis jamais. Comment, il eſt plus familier avec moi que s'il étoit mon frere, & s'il n'avoit fait autre choſe toute ſa vie que me frequenter. Il dit ſes appetits, & veut que l'on les aſſouviſſe. Il reforme ceans ce qui n'eſt pas bien à ſon goût. Il me contraint de faire des dépenſes ſuperfluës, & commande à mes valets, comme ſi je lui avois donné l'autorité que j'ai ſur eux. S'il demeure ici plus long-tems, j'ai peur qu'il n'y veüille être le Maître tout-à-fait, & qu'il ne nous en chaſſe à la parfin. Quel profit vous apporte une telle accointance, lui repartit ſa femme, pourquoi l'avez-vous laiſſé demeurer ici? Je m'imagine, pour moi, que c'eſt quelque chercheur de chappe-cheute. Il eſt venu ſans doute ici pour nous voler. Si vous ſçaviez la bonne mine qu'il a, reprit l'avare, vous n'auriez garde d'avoir cette opinion. Il a Gentilhomme ſuivant, & laquais bien vétus à la mode de la Cour. Son train n'eſt point fait à la hâte, comme celui des perſonnes, qui tout d'un coup ſe veulent faire prendre pour des Seigneurs, afin d'executer quelque mauvaiſe entrepriſe. Neanmoins je ne ſuis pas reſolu de le loger paſſé cette nuit, fût-il mon couſin plus que germain. Je n'en ſerai pas de beau-

coup

coup mieux, quand tout le monde aura ſçu qu'il aura été ici long-tems, & qu'il eſt mon parent : au contraire la plûpart de mes biens ſeront diſſipez. Plus de profit & moins d'honneur, c'eſt la deviſe de mon pere. Pour être du ſang d'un Marquis, on n'eſt pas plus à ſon aiſe : quoi que ce ſoit, pour lui avoir fait bonne chere, je ne ſerai pas davantage ſon parent que je ſuis ; & pour lui en faire une mauvaiſe, je ne le ſerai pas moins. A la verité je n'oſerois pas le mettre hors de ceans par les épaules, mais bien uſerai-je de quelque doux moyen pour l'en faire ſortir, ſans qu'il ſe puiſſe mecontenter de moi. Je feindrai demain que j'ai un grand procès, qu'il me faut aller ſolliciter à la ville ; vous vous ferez plus malade que vous n'êtes ; & quand l'on vous demandera ce qui ſera neceſſaire pour le traitter, vous feindrez d'être en rêverie & de n'avoir plus de raiſon : tellement que d'un autre côté me voyant abſent pour beaucoup de jours, & ne pouvant joüir de ma frequentation non plus que de la vôtre, il ſera indubitablement forcé de s'en aller. Mais il faudra bien deffendre à nos gens de lui laiſſer emmener nos chevaux, comme il a dit qu'il avoit deſir de faire. Mademoiſelle du Buiſſon approuva les raiſons & les intentions de ſon mari, qui l'ayant laiſſée dans ſa chambre s'en alla coucher dedans une autre.

Cependant ſa fille, qui étoit recherchée depuis long-tems d'un beau jeune Gentilhomme,

me, l'avoit averti par une lettre, qu'il ſe preſentoit une belle occaſion d'accomplir leurs déſirs ; à cauſe que ſa mere étoit malade, & qu'on ne prendroit pas garde de ſi près à ſes actions que de coutume ; parcequ'il étoit venu un Seigneur loger chez eux, ce qui avoit mis tout en deſordre. L'amant étoit déja venu, & ſi favorablement ; qu'un homme du château l'ayant rencontré, l'avoit pris pour le ſuivant de Francion, qui étoit de ſa taille. La belle étoit avec lui dans une chambre, entre celle du pretendu Marquis & celle de ſon pere. La guerre amoureuſe leur plaiſoit tant, qu'ils la recommençoient dès qu'ils le pouvoient faire. Ils faiſoient trembler le lit d'une telle maniere, que le pere le pouvoit bien entendre. De toute la nuit il n'avoit ſçû clorre les yeux : trop d'inquietudes agitoient ſon eſprit. Il ne faiſoit que ſonger à ce que lui avoit dit ſa femme ; & quelquefois il ſe laiſſoit tellement emporter à la deffiance, qu'il croyoit que Francion fût un voleur, qui eût entrepris de derober tout ce qui étoit en ſa maiſon. Dès demain je ne manquerai pas à envoyer querir le Prevôt des Maréchaux & tous ſes archers, pour prendre ce compagnonci, diſoit-il en ſon tranſport : il ſera attrapé comme un moineau dans le trébuchet. Mais bon Dieu, que je ſuis ſot de penſer être plus fin que ce maître matois : il a par avanture fait ſa main dès cette heure, & s'en eſt fui. Ah miſerable, me voilà ruiné ! Je n'y ſçaurois

rois remedier en façon quelconque. Comme il étoit ſur la fin de ce diſcours, ſa fille & ſon ſerviteur venant à s'embraſſer, donnerent de telles ſecouſſes à la couchette, qu'il l'entendit bien. Il ne ſçavoit pas que c'étoit elle qui étoit couchée là, ayant laiſſé tout exprès la chambre ordinaire au valet de chambre de Francion, qui lui ſervoit de Gentilhomme: & d'autant qu'il y avoit là-dedans un coffre, où il avoit ſerré ſes plus beaux habits, il s'imagina que le bruit qu'il oyoit procedoit de ce que ſes hôtes tâchoient de le rompre ou de l'ouvrir pour le vuider. Il prêta l'oreille attentivement, mais enfin il n'entendit plus rien du tout. Alors par je ne ſçai quelle revolution de fantaiſie perdant les penſées qu'il avoit euës, il s'accuſa d'être trop ſoupçonneux; & croyant qu'il n'avoit rien oüi que par imagination, il dit en ſoi-même, qu'il étoit un mauvais homme de prendre pour un larron un Seigneur qualifié.

Néanmoins il ne put pas goûter du repos, & étant ſorti doucement de ſa chambre il s'en alla voir ſi toutes les portes de ſon Château étoient bien fermées, & ſi chacun dormoit dedans le logis. Rien ne put empêcher qu'il n'eût mille frayeurs ſe trouvant dans ſa cour: d'abord il lui ſembloit qu'il voyoit des hommes deſcendre d'une fenêtre par une échelle, & à tous coups il ſe retournoit pour regarder s'il n'y en avoit point quelqu'un derriere lui, qui fût prêt à le tuer. A la fin

ayant

ayant reconnu que ſon jugement étoit trompé par des illuſions, il reprit le chemin de ſa chambre, où il ne fut pas ſi-tôt entré qu'il oüit le même bruit d'auparavant. Connoiſſant qu'il ne s'étoit point deçû, & qu'il ne révoit point alors, ils s'approche de la muraille, & & écouta attentivement ce que l'on pouvoit faire en l'autre chambre. Le jeune amant, qui étoit folâtre, diſoit alors à ſa Dame, hé bien, y a-t'il quelque choſe dont la perſeverance ne puiſſe venir à bout ? J'ai trouvé l'artifice d'ouvrir ce qui eſt le mieux fermé; il faut à preſent que tout ce qui eſt du reſte me cede.

Lorſqu'un homme rempli de préſomption entend dire quelques mots ambigus, il leur trouve un ſens à ſa gloire : celui qui croit être haï d'un chacun, tourne tout à ſon blâme & à ſon dommage. Ainſi les fantaiſies des hommes s'accommodent à leurs paſſions, & leur font ordinairement paroître les choſes qu'ils craignent ou qu'ils eſperent. Cela ſe reconnoit principalement aux perſonnes avaricieuſes, qui ne voyent jamais parler deux hommes enſemble, qu'ils ne croyent qu'ils diſcourent des moyens de derober leur bien. Le Sieur du Buiſſon, le plus grand Leſinant de la terre, étoit de cette belle humeur, & oyant les paroles de l'amant de la fille, il les expliqua ſelon les ſoupçons qu'il avoit. Auſſi-tôt il crût que quelqu'un s'efforçoit d'ouvrir ſon bahu, & la fâcherie vint tout-

à-fait

à-fait s'emparer de ſon ame, lorſque le jeune Gentilhomme pourſuivit ainſi : je n'aurai plus deſormais ſujet de m'attriſter, je ſuis poſſeſſeur de la choſe la plus chere de ceans. Mais nous ne ſongeons pas que le jour vient petit à petit : j'ai crainte que l'on ne me trouve encore ſur le fait, ſi je ne m'en vai tout à cette heure. Mais mon Dieu ! pourrai-je bien grimper par deſſus la muraille ? Je ne ſçai. Ah ! ma foi, tu dis vrai, diſoit le Sieur du Buiſſon ? tu as de vrai la plus chere choſe de mon logis, puiſque tu as pris ce que j'avois ſerré dans mon coffre ; mais tu ne l'emporteras pas comme tu penſes, je te ſervirai bien d'obſtacle.

Ayant alors une reſolution genereuſe il prit ſon épée, & s'en vint à la porte de la chambre, qu'il penſa enfoncer à coups de pied. Francion qui avoit fait la nuit un ſommeil tout d'une piece, & n'avoit point oüi le tremblement de la couche, ſe reveilla à ce bruit, & vint voir qui le faiſoit. Quand il eut reconnu du Buiſſon à ſa parole, il lui demanda pour quel ſujet il ſe mettoit en colere. Comment, dit-il, n'en ai-je pas grande occaſion ? Il y a là dedans quelqu'un de vos ſerviteurs, qui a crocheté un de mes coffres. Je ne le penſe pas, reprit Francion, je n'ai point de gens qui ne me ſemblent très-fidelles. Et toutefois voyons, ſi ce que vous dites eſt vrai ; j'en veux faire la punition moi-même, & très-rigoureuſe. Tandis qu'il diſoit ces paroles,

les, du Buiſſon appella un de ſes valets, qui apporta de la chandelle, & ſa fille ayant en même tems fait cacher ſon ſerviteur deſſous le lit, mit ſa cotte & vint ouvrir en frottant ſes yeux, comme ſi elle n'eût fait que de ſe reveiller. Son pere s'étonne en la voyant, & lui demande ſi elle n'a point entendu de bruit dedans ſa chambre. Elle repondit que nenni : nonobſtant il cherche par tout, & vient à la fin à regarder deſſous la couche, où il apperçoit le compagnon, qu'il connoiſſoit pour ſon voiſin. Il eût eſtimé qu'il ſe trouvoit là, pour voler les beſognes de ſon coffre, plûtôt que pour voler l'honneur de ſa fille, s'il ne ſe fût decouvert, croyant qu'il en étoit beſoin. Monſieur, lui dit-il, je vous ſupplie de me pardonner la faute que l'amour m'a fait commettre ; vous ſçavez que je ne ſuis pas d'un lignage ſi abject, que ce vous ſoit une honte de m'avoir pour gendre : Mademoiſelle votre fille ne m'a point dedaigné : faites-moi cet honneur que de m'avoir pour agreable. Monſieur du Buiſſon n'attendit pas qu'il eût achevé ſa harangue ; il étoit en une ſi prodigieuſe colere, que ſans Francion, qui lui retint le bras, il lui alloit paſſer ſon épée au travers du corps. Comment, lui dit-il, êtes-vous ſi hardi que de venir deshonorer ma maiſon ? Ah, je vous proteſte que je vous en ferai repentir. Ha, Monſieur, dit-il, en ſe retournant vers Francion, je vous prie de me laiſſer en liberté, ſi vous me

me voulez donner quelque témoignage d'amitié. Permettez que je prenne la vengeance de ce miſerable, qui ne doit mourir que de ma main. Il faut que je donne pareillement la mort à cette maudite engeance, que je ſuis marri d'avoir miſe au monde. Mon cher Couſin, dit Francion, tant que je ſerai ici vous ne leur ferez aucun mal : je veux être l'Avocat d'une ſi juſte cauſe comme la leur. Là-deſſus ayant tiré l'épée des mains de du Buiſſon, qui n'étoit pas ſi fort que lui, il lui remontra qu'il n'y avoit point de remede à ce qui étoit fait, ſinon de l'autoriſer; & que s'il faiſoit autrement, il ſeroit cauſe que le deshonneur, qu'il craignoit tant, tomberoit deſſus ſa maiſon. Du Buiſſon ayant un peu goûté ſes raiſons, appaiſa les premiers mouvemens de ſa colere, & s'aſſit dans une chaire auprès de Francion, qui lui prenant les mains en ſigne d'amitié, lui parla de cette ſorte : mon cher couſin, je vous aime tant, que je veux chercher en tout & par tout les occaſions de vous en donner des preuves. La plus grande que je vous puiſſe faire voir, eſt de ne vous flatter en aucune maniere, encore qu'ordinairement les hommes ſoient fort aiſes de l'être, ſuivant la corruption du ſiecle. Je vous dirai donc les deffauts que vous avez, non point pour vous les reprocher par inimitié, & pour accroître votre colere, mais pour tâcher de vous rendre deſormais agreable à ceux à qui vous deplaiſez. Il n'en faut

point

point mentir, vous êtes fort chiche, & l'homme chiche ſe rend odieux à tout le monde, parce qu'il cache en lieu ſecret les biens dont chacun a affaire, & que chacun deſire. Il ne les met point en uſage. Il eſt impoſſible d'en gagner de lui ; car il n'achete que le moins qu'il peut, & ne met guere d'ouvriers en beſogne, qu'il ne ſe voye en un état qu'il ne s'en puiſſe paſſer. Il ne donne point de recompenſe à ceux qui l'ont fidellement ſervi. Ses amis ne ſont jamais bien venus à ſa maiſon. Il leur fait une ſi piteuſe chere, qu'il leur montre l'envie qu'il a de ne les y voir plus. Vous avez tous ces vices-là, je ne vous le cele point. Conſiderez-vous avec une ſeverité auſſi grande, qu'il la faut à un homme qui ſe juge ſoi-même : vous reconnoîtrez que je ne vous accuſe point à tort. Repreſentez-vous donc maintenant, ſi vous n'êtes pas miſerablement privé du plus grand plaiſir de la vie, qui eſt d'avoir beaucoup d'amis. Ne vous faites-vous pas un tort extrême ? car le plus ſouvent vous mourez de faim auprès de vos richeſſes, & avez ſi peur de les voir dépenſées, que vous n'oſez acheter ce qui vous eſt très-neceſſaire. Le pis que j'y voye, c'eſt que vous contraignez à vous deſobeïr ceux qui vous doivent tout reſpect, & de qui les volontez ſont tenuës de dependre de la vôtre. Oüi, vous y forcez vos propres enfans, & je l'oſe bien dire ainſi : vous avez un fils en âge de voir le monde, & vous ne

lui

lui donnez point ce qu'il doit avoir, ſelon vos moyens. Vous avez une fille autant capable de donner de l'amour comme d'en recevoir, & cependant vous ne parlez point de la marier; ſi-bien qu'elle a été forcée de ſonger elle-même à ſe pourvoir. Je ne ſçai pas qui vous a dit cela, interrompit le Sieur du Buiſſon, mais il eſt certain que j'ai toûjours eu envie de la marier au fils d'un riche marchand que je connois. Ne voilà-t'il pas votre maladie? reprit Francion, vous ne cherchez que les richeſſes, & ne vous enquerez point ſi celui que vous lui voulez bailler lui eſt agreable: n'en parlons plus, elle a trouvé parti. Au reſte, je vous conjure de quitter votre humeur tacquine, comme n'étant venu ici que pour ce ſeul ſujet. Je vous faiſois accroire que j'avois envie d'être ici longtems, & de vous faire beaucoup de dépenſe; mais ç'a toûjours été mon intention de partir à ce matin, & tout ce que j'ai dit, n'a été que pour éprouver, ſi votre avarice étoit auſſi grande que l'on me l'avoit figurée.

Après cela Francion lui remontra encore plus naïvement la laideur de ſon vice; de ſorte qu'il en eut horreur, & ſe reſolut à le quitter, pour embraſſer la vertu contraire, de laquelle on lui faiſoit eſperer que tous les biens du monde lui aviendroient; & principalement celui, de ſe voir honoré & cheri de beaucoup de perſonnes à qui il feroit plaiſir, & d'être deſormais eſtimé veritablement noble.

noble. Il promit auſſi qu'il marieroit ſa fille à celui qu'elle avoit élû pour ſerviteur, tellement que, le jour étant venu tout-à-fait, Francion ſortit en bonne amitié de ſa maiſon, pour aller au lieu où il avoit tant de deſir de ſe trouver. il faiſoit tout ce qui lui étoit poſſible, pour rendre ſon voyage utile à pluſieurs choſes en même tems; & comme nous avons vû juſqu'à cette heure, il reſſembloit à ces Chevaliers errans, dont nous avons tant d'Hiſtoires; leſquels alloient de province en province, pour reparer les outrages, rendre la juſtice à tout le monde, & corriger les vicieux. Il eſt vrai que ces procedures n'étoient pas ſi ſanglantes, mais elles en étoient plus eſtimables. Toutefois ſa vie eut encore du mêlange depuis, & les plus reformez ne trouveront pas, qu'elle ait toûjours été fort propre à retirer les autres du vice; mais quiconque pourra mieux vivre, le faſſe. Notre Hiſtoire n'y apporte pas d'empêchement. Il faut ſçavoir le bien & le mal, pour choiſir l'un & laiſſer l'autre. Nous allons encore voir ici des choſes, que les meilleurs eſprits ne condamneront point, & ne les tiendront que pour de petites amourettes, encore aſſez indifferentes.

Il étoit environ midi, lorſque paſſant par un beau bocage, il eut envie de ſe repoſer à l'ombre, auprès d'une fontaine qui étoit au milieu. Il envoya tous ſes gens en un village prochain, pour y faire apprêter à dîner, &

ne

ne retint que ſon ſuivant, qui s'éloigna un peu de lui, cependant qu'il ſe coucha ſur l'herbe, & qu'il tira hors de ſa pochette le portrait de Nays. On dit que ſe laiſſant aller alors aux imaginations Poëtiques, il fit cette plainte, qui a de l'air de celles que l'on trouve dans les Romans. Ah cher portrait, que vous contenez de miracles en peu d'eſpace! Comment ſe peut-il faire qu'un aſſemblage de ſi peu de couleurs ait tant d'enchantemens? Helas! vous n'êtes rien que fiction, & pourtant vous faites naître en moi une paſſion veritable. L'on a beau vous toucher & vous baiſer, l'on ne ſent rien que du bois, & votre vûë cauſe pourtant des tranſports nompareils: que ſeroit-ce de moi, ſi j'avois un jour entre mes bras celle, dont vous repreſentez les beautez? L'exeès d'amour ſeroit alors ſi grand, que je perdrois au moins la vie, puiſque devant vous j'ai bien perdu la liberté. Ma belle Nays, je voudrois déja être ſur le point de trépaſſer auprès de vous.

Il y avoit un Gentilhomme du païs dans ce même bocage, lequel entendoit ſes complaintes étant caché derriere lui. Celui-ci le voulant connoître s'approcha du lieu où il étoit, & lui demanda quelle peinture il avoit en ſes mains, à laquelle il tenoit de ſi triſtes diſcours. Monſieur, repondit Francion, je ſuis marri que vous ayez entendu ce que j'ai dit: car ſi vous n'avez point éprouvé la force de l'amour, vous prendrez tout pour des folies

lies les plus inſignes du monde. L'autre lui ayant repliqué, qu'il ne connoiſſoit que trop bien la violence que cette paſſion exerce ſur les ames, voulut voir le portrait de Nays, & ſçût ſi bien tirer la verité de Francion, qu'il apprit le deſſein qu'il avoit d'aller la trouver. Réjoüiſſez-vous, lui dit-il après, elle eſt déja arrivée au lieu où vous l'allez chercher. Je l'ai vûë, je vous jure, & l'ai trouvée la plus belle femme du monde. Francion s'enquit là-deſſus de ce Gentilhomme, quel train elle avoit. Elle a le train que doit avoir une perſonne de ſa qualité, lui repondit-il : au reſte, elle a en ſa compagnie un jeune Seigneur appellé Valere, qui à mon avis n'a pas moins d'amour pour elle que vous. Ils feignent tous deux d'être malades, & d'avoir envie de prendre quelque tems des eaux pour leur gueriſon ; mais je penſe qu'ils n'ont garde d'avaler celles, que l'on leur apporte, & qu'ils les font jetter en ſecret : auſſi n'eſt-ce pas là ce qui leur eſt neceſſaire. Vous dites vrai, repartit Francion ; car à Nays il ne lui faudroit rien autre choſe que de l'eau du fleuve du paradis d'amour, que je lui puis bailler ſi elle veut ; & à Valere il faudroit neceſſairement de l'eau du fleuve d'oubli, afin qu'il perdît la memoire de cette nompareille beauté, qui n'eſt point portée à lui vouloir du bien, & qui cauſera ſa mort, s'il ſonge toûjours à elle, comme il a fait par ci-devant.

Après avoir tenu quelques autres diſcours

là-deſſus, Francion remercia ce Gentilhomme des nouvelles qu'il lui avoit appriſes, & s'en alla dîner où l'on l'attendoit; & après cela il ne ſe donna point de repos, qu'il ne fût au village, où étoit la fontaine, dont tant de malades alloient boire de l'eau. Quand il y fut arrivé ſur la pointe du jour, il ſçût que Nays y étoit avec Valere, ainſi que l'on lui avoit dit. Il apprit le logis où elle demeuroit, & paſſa pardevant en bon équipage, comme elle s'étoit miſe à la fenêtre pour prendre la fraîcheur. Il vit cette beauté, qui lui ſembla auſſi merveilleuſe que celle de ſon portrait, où il lui étoit avis même que le Peintre avoit oublié beaucoup d'attraits; Nays l'appercevant auſſi, fut ſoigneuſe de s'enquerir qui il étoit, d'autant qu'elle n'avoit guere vû de Seigneurs, qui en un tel voyage euſſent des gens ſi bien couverts. Perſonne de chez elle n'en ſçachant rien, elle fut contrainte de commander à un de ſes eſtaffiers, de s'informer des gens de Francion du nom de leur Maître; il s'adreſſa à un laquais, qui, comme tous les autres, avoit charge de dire qu'il s'appelloit Floriandre; d'autant que Francion contre ſon premier avis s'étoit deliberé de ſuivre à tout hazard le conſeil de Dorini, pour tenter la fortune au premier coup. A cette nouvelle le cœur treſſaillit à Nays, s'imaginant que celui, pour qui elle ſoûpiroit, étoit arrivé en ce païs-là, ſelon ce que l'on lui avoit mandé.

Elle

Elle n'avoit pû aſſez conſiderer Francion, comme il avoit paſſé, ſi-bien qu'elle ne ſçavoit s'il étoit ſemblable ou non au portrait qu'elle avoit de Floriandre. Elle brûloit d'envie de le voir, & ne ſçavoit comment faire pour y parvenir. Le pis étoit, à ſon opinion, qu'elle n'avoit point Dorini en ſa compagnie. Cela la mettoit au deſeſpoir, ſongeant qu'elle n'avoit perſonne, qui fût capable de s'entremettre de ſon affaire, qu'elle ne croyoit pas pouvoir concerter elle-même, vû qu'elle étoit étrangere, & ne ſçavoit pas trop bien les coûtumes de la France. Enfin elle ſe reſolut néanmoins d'accomplir ſes deſirs, lorſqu'elle auroit tant fait, que ſon amant ſeroit obligé par les regles ordinaires de la venir viſiter. Elle menoit Valere à baguette, & croyoit qu'encore qu'il eût pris la peine de l'accompagner, elle pouvoit jouir d'une franchiſe de femme, & donner librement à un autre la place qu'il eſperoit en ſes bonnes graces.

Comme elle étoit ſur ces penſées, un courrier lui apporta une lettre, qu'elle decacheta, & connut qu'elle venoit de la part de Dorini. Madame, lui dit le courrier, avant qu'elle eût eu le loiſir de la lire, ne vous étonnez pas dequoi l'on a pris la peine de vous envoyer ici d'Italie une lettre, qui vient de la France même. Car l'on a tellement aſſûré, qu'il y avoit des nouvelles qui vous importoient de beaucoup, que l'on a crû qu'il ne

falloit pas manquer à vous les faire voir vîtement, craignant que vous n'en fuſſiez pas avertie ici, combien que vous ſoyez plus près de Dorini, que vous ne ſeriez en votre païs. Quand il eut dit cela, elle jetta les yeux ſur la lettre, où elle lut que ſon cher amant étoit mort. Il falloit veritablement que ſes eſprits euſſent alors une force extrême, pour ne recevoir point de l'affoibliſſement, & ne la point laiſſer évanoüir.

Ce qui ſervit beaucoup à lui faire paſſer ſon angoiſſe, fut qu'un laquais de Francion lui vint dire, que Floriandre ayant ſçû qu'elle étoit en ce village, deſiroit avoir le bonheur de la voir, & avoit envie de ſçavoir à quelle heure il ne lui apporteroit point d'importunité en la viſitant. Sa reponſe fut qu'à toutes les heures qu'il voudroit venir, il ne lui apporteroit jamais qu'un contentement extrême. Ceci ayant été redit à Francion, il s'en alla chez elle, comme elle étoit en des incertitudes étranges; vû que d'un côté elle apprenoit que Floriandre étoit mort, & d'un autre qu'il étoit prêt à la venir viſiter. Son recours fut à ſon tableau, qu'elle contempla ſi bien, qu'elle reconnut que Francion n'étoit point le même Floriandre, qui la faiſoit mourir d'amour. Néanmoins elle le reçût ſelon ſa qualité, & avec un viſage moins triſte qu'il ne devoit être, pour l'occaſion qu'elle avoit de s'affliger. Les premieres paroles de courtoiſie étant ceſſées, elle lui dit, Monſieur,

ne m'apprendrez-vous point de certaines nouvelles de ce que je m'en vai vous dire ? Il y a en France un autre Floriandre que vous, dites-moi s'il eſt vrai qu'il ſoit mort, ſuivant ce que l'on m'en a mandé ? Francion voyant alors qu'il lui étoit inutile de penſer joüer un autre perſonnage que le ſien, dit que Floriandre étoit mort, ſans doute ; mais qu'il ne ſçavoit pourquoi elle croyoit qu'il s'appellât auſſi Floriandre. Nays repondit, que ſon laquais l'avoit nommé ainſi, de quoi Francion ne s'étonnant guere, lui dit ; vraiment j'en ſçai bien le ſujet : c'eſt qu'il a ſervi Floriandre, & il n'y a pas long-tems qu'il eſt à moi ; de ſorte que par accoûtumance le nom de ce premier Maître lui vient plus ſouvent à la bouche que le mien.

Après cela Nays lui demanda, s'il avoit quelque indiſpoſition qui le forçât à venir boire des eaux : & ne pouvant celer ſon martyre devant celle qui pouvoit y mettre remede, il lui parla de cette ſorte : vous me faites tort, Madame, de croire qu'un autre ſujet, que le deſir de vous voir, m'ait donné la reſolution de venir ici. N'ôtez point à mon affection l'une de ſes plus ſenſibles preuves. Croyez que je n'ai point d'autre douleur, que celle que vos perfections m'ont cauſée. Mais helas ! c'eſt un mal qui n'a point de pareil en rigueur, & qui ſeroit inſupportable ſans l'eſperance qui l'accompagne. Que vous avez produit de miracles, Belle Deeſſe ! Il n'y a

que ceux qui voyent le ſoleil même ; qui ſoient échauffez de ſes rayons ; ceux qui ne voyent que ſa figure ne le ſont point : mais j'ai été enflammé juſqu'à l'excès en ne voyant que votre portrait. Quel deſtin empêche, qu'en vous conſiderant maintenant vous-même, je ne ſois tout reduit en cendre ? Le ciel ne me fait-il point cette grace de me conſerver en mon premier être, afin que je ſouffre éternellement ? Que cela ſoit ou non, mais vous pouvez, malgré les ordonnances du ſort, me rendre la ſanté, & éteindre les plus vives ardeurs que j'aye. Auſſi viens-je ici, non point pour boire des eaux de la fontaine, qui remedie à pluſieurs incommoditez du corps, mais pour tâcher d'avoir d'autres eaux bien plus eſtimables, qui font leurs fonctions deſſus les ames. C'eſt votre bienveillance & vos faveurs, qui ſont capables d'adoucir mes paſſions, ſi leurs ruiſſeaux decoulent deſſus moi. Vous me pardonnerez, reprit Nays, ſi je vous dis, que quoique vous puiſſiez alleguer, je crois que vous n'êtes point venu ici pour autre choſe, que pour y épandre les merveilles de votre merite : vous le faites paroître aſſez viſiblement en toutes choſes, quand ce ne ſeroit qu'en montrant à chaque propos votre bien-dire.

Leur entretien eût été plus long là-deſſus, ſi Valere, qui demeuroit en un autre logis, ne fût venu au même inſtant voir ſa Maîtreſſe. Alors Francion prit congé d'elle, n'ayant plus

moyen

moyen de l'entretenir librement. Valere, qui ne ſçavoit pas qu'elle n'étoit venuë en France que pour faire un ſerviteur, pourſuivoit les ſoumiſſions qu'il avoit accoûtumé de lui rendre. Mais bien que celui qui l'avoit captivée fût mort, elle ne donna pas ſon affection à celui-ci ; l'inclination qu'elle avoit à cherir les François, n'étoit point paſſée. Elle avoit trouvé des charmes en Francion, qui n'étoient pas moins capables de l'enchanter, que ceux du portrait de Floriandre, & du recit de ſon merite. J'ai été bien ſotte juſques ici d'aimer une peinture, diſoit-elle en elle-même, par avanture euſſe-je trouvé, que celui, que j'adorois ſans l'avoir vû en effet, avoit beaucoup moins de perfections que l'on ne lui en attribuoit. Maintenant je ne puis plus être trompée : je vois devant mes yeux ſans obſtacle un objet digne d'admiration. C'eſt un Seigneur de marque, rempli de bonne mine, & pourvû d'un bel eſprit; & qui plus eſt, échauffé pour moi, ſelon mon avis, d'une affection exceſſive ; de façon que je n'aurai point de peine à le gagner, comme j'euſſe eu à Floriandre.

Cependant que Nays avoit de telles penſées, Francion en avoit d'autres, qui ne tendoient toutes qu'à l'aimer éternellement, comme la plus parfaite Dame, dont il avoit jamais eu connoiſſance. Le lendemain il rencontra l'occaſion d'aller à la promenade avec elle, & la mena par deſſous le bras, tandis

que Valere menoit une Damoiſelle Françoiſe, qui s'étoit trouvée là.

Francion reſolut de s'aider de la connoiſſance qu'il avoit de Dorini, & compta à Nays le don qu'il lui avoit fait de ſon portrait, après la mort de Floriandre, jugeant qu'il n'y avoit perſonne, à qui il le pût bailler ſi juſtement qu'à lui, qui étoit l'homme le plus capable de l'aimer qui fût au monde; puis il lui demanda avec des paroles arrangées, ſuivant la plus grande politeſſe de la Cour, ſi elle ne s'accorderoit pas à la fin à lui faire un autre preſent plus precieux, qui étoit de lui donner ſes bonnes graces. Monſieur, dit naïvement Nays, je reconnois clairement que vous êtes d'une humeur ſi mauvaiſe, qu'il eſt fort mal-aiſé de vous rendre ſatisfait. Quand vous ne vous contentez pas de mon portrait, qu'on vous a donné, je penſe qu'à la fin vous en voudrez poſſeder l'original. N'ayez pas tant de convoitiſe, ſi vous aimez à vivre en repos. Je ne demande pas encore à vous poſſeder, repartit Francion, mon ſouhait eſt ſeulement que vous daigniez avoüer, que vous me poſſedez. Là-deſſus ayant tiré le portrait de ſa poche, ſuivant ſa priere, il le lui montra. Voilà le même que je donnai à Dorini, dit-elle, il n'eſt point changé, ſinon en ce qu'il me ſemble un peu terni & déteint. Ne vous en étonnez pas, reprit Francion, c'eſt que les pleurs, que j'ai verſez deſſus au fort de mon mal, lui ont beaucoup ôté de ſes vi-

ves

ves couleurs. Je m'en vai gager, dit Nays, que vous le baiſez nuit & jour. Il eſt vrai, repondit Francion. Je n'en ſuis pas contente, pour moi, dit Nays. Pourquoi, dit Francion en riant, aimeriez-vous mieux que l'on baiſât votre viſage même ? Je ne veux pas que l'on baiſe ni l'un ni l'autre, reprit-elle. Car premierement ſi on vous voit baiſer mon vrai viſage, on publiera qu'en ſecret je vous permets bien autre choſe : & ſi l'on ne vous voit baiſer en mon abſence que mon portrait, on dira que quand vous êtes auprès de moi vous baiſez bien ma propre bouche, & de là l'on ira juſques en l'autre conjecture plus dangereuſe. Mais ſi je baiſe ce portrait loin de témoin, il n'en arrivera point de mal. Je crois que non, dit Nays. Si je baiſe auſſi votre vraye bouche en la même ſolitude, reprit Francion, il faut neceſſairement conclure qu'il y aura auſſi peu de danger. Je ne veux pas aller plus outre, & diſcourir de choſes plus importantes, que je pourrois faire avec vous. Je vous laiſſe à juger ſeulement, ſi étant faites ſecrettement tout de même, elles traîneroient après elles quelque inconvenient. Quittons ce propos, dit Nays, vous avez des argumens trop ſubtils pour moi.

Ils finiſſoient quelques diſcours pareils, leſquels ils avoient faits enſuite, lorſqu'ils virent venir une bonne troupe d'hommes à cheval, à la tête deſquels Nays en reconnut un pour Ergaſte, Seigneur Venitien, qui lui faiſoit

l'amour. Il avoit oüi parler de ſon depart d'Italie, & craignant que ſon rival Valere n'emportât en ſon abſence ce qu'il ſouhaitoit le plus au monde, & n'épouſât cette Dame en païs étranger, il s'étoit mis en chemin le plûtôt qu'il avoit pû, pour eſſayer d'attraper la proye. Nays lui fit un meilleur accuëil, que la haine qu'elle lui portoit en l'ame ne ſembloit permettre. Son humeur étoit ſi courtoiſe & diſcrette, qu'elle eût fait conſcience de maltraiter un homme, qui ſe donnoit tant de travail à ſon ſujet.

Il y avoit ſi peu de logis bien commodes dedans le village, que Nays, Francion, & Valere avec leur train ſuffiſoient à les remplir. Ergaſte ne put trouver de demeure auſſi grande comme il la lui falloit : il alla ſe loger en une bourgade, qui étoit à une lieuë de là. Les deux amans, qui ſe tenoient toûjours auprès de Nays, furent bien aiſes de voir éloigner leur rival, qui étoit le plus importun & le plus opiniâtre de tous les autres en ſa pourſuite, d'autant qu'il avoit des richeſſes égales à celles de ſa Maîtreſſe, & croyoit qu'à cauſe de cela elle le devoit prendre pour mari.

Francion, pour diſſiper l'ennui qu'il avoit, s'imaginant qu'il n'auroit pas peu d'obſtacle en ſes amours, s'en alla ſe promener vers la fontaine, où l'on prenoit des eaux medecinales. Il vit des diverſitez, qui mirent pour un tems ſon eſprit hors de toute fâcheuſe penſée.

ſée. D'un côté il appercevoit des hommes, qui en beuvoient plein de grands verres de quart d'heure en quart d'heure, & d'autres qui ne faiſoient autre choſe que piſſer. Il y avoit auſſi des Dames, qui par intervalles étoient bien auſſi contraintes de vuider leurs veſſies. Entre toutes ces perſonnes-là il y en avoit fort peu, qui euſſent une maladie fort grande & viſible : la plûpart ne venoient aux eaux que par curioſité ou par delicateſſe. Il y avoit même des femmes, qui venoient pour trouver le moyen de faire leurs maris cocus. Néanmoins Francion diſoit: nous avons tort d'occuper la place de tant de perſonnes affligées, qui ne ſçavent où ſe loger, parce que nous avons pris les meilleures hôtelleries: il leur faut ceder le lieu: c'eſt la raiſon. Qu'avons-nous à faire ici ? Si l'on peut remarquer que nous ne prenons point des eaux, l'on ſe doutera que nous avons quelque plaiſant deſſein. Si Nays me veut croire, elle s'en retournera ; puiſqu'elle n'a plus que faire d'attendre ici Floriandre : auſſi-tôt nous ne manquerons pas à la ſuivre.

Ayant fait en lui-même ce diſcours, il s'en alla encore voir Nays, de qui il ſonda la volonté, qu'il trouva toute diſpoſée à quitter un païs, où elle n'avoit plus rien qui la dût retenir. Elle lui demanda ſur ce propos, quelle voye il étoit reſolu de prendre ; & il lui répondit : il n'eſt non plus raiſonnable de s'enquerir quel chemin je tiendrai, que de s'en-

querir de quel côté ſe tournera la fleur du ſouci : l'on ſçait bien que c'eſt ſa nature de ſe tourner toûjours vers le ſoleil. L'on ne doit pas douter auſſi non plus, que je ne ſuive vos beaux yeux, les ſoleils de mon ame, en quelque part qu'ils veüillent donner le jour. Si vous allez en Italie, j'y irai enſuite : ſi vous demeurez en France, j'y demeurerai auſſi. Nays fut très-aiſe d'entendre la déliberation de ce gentil Cavalier, dont la compagnie lui étoit de beaucoup plus plaiſante, que celle d'Ergaſte & de Valere.

Le lendemain elle voulut reprendre le chemin de ſon païs, & ſes trois amans en étant avertis firent dreſſer leur équipage, & la vinrent accompagner : de ſorte que la voyant marcher avec un ſi grand train, l'on ne l'eût pas priſe pour moins que pour une grande Reine. Il y avoit bien de la jalouſie entre les Italiens & les François ; car elle faiſoit bon viſage à celui-ci, & tenoit fort peu de compte des deux autres. Bien ſouvent elle permettoit qu'il entrât dedans ſon carroſſe, & s'amuſoit à diſcourir avec lui de differentes choſes, où Francion connoiſſoit toute la vivacité de ſon eſprit, qui par la lecture des bons livres s'étoit garenti des tenebres de l'ignorance. Il avoit un contentement nompareil, quand il conſideroit qu'il ne ſe pouvoit repentir d'avoir perdu ſa franchiſe, vû la beauté de ſa priſon. Cependant ſes rivaux, marris de la faveur qu'il recevoit, alloient tantôt devant & tantôt

tôt derriere, & le plus ſouvent fort loin du carroſſe de leur Maitreſſe, pour témoigner quelque ſorte de dédain reciproque : néanmoins par les villages, où ils paſſoient, ils ne tenoient pas tant leur gravité, qu'ils ne ſe logeaſſent le plus près d'elle qu'il leur étoit poſſible. Francion ſouhaitoit paſſionnément de leur donner quelque caſſade, pour les punir de la temerité qu'ils faiſoient paroître, logeant leurs affections en même lieu que lui.

Il communiqua ſon deſſein à un valet de Nays, dont il s'étoit acquis l'amitié ; & le pria de l'aſſiſter. Cet homme-ci fort obligeant lui promit de faire pour lui tout ce qui ſeroit en ſa puiſſance ; puis après, ſelon ſes preceptes, il s'en alla trouver Valere, & lui dit que Nays étoit vaincuë par la peine qu'il prenoit à la ſervir, & qu'elle ne demandoit pas mieux que de joüir de ſon entretien ; mais qu'elle ne le pouvoit faire, à cauſe qu'elle avoit deux autres amans bien importuns qui l'en empêchoient, & principalement un François qu'il falloit craindre ; d'autant qu'ils étoient encore ſur les terres de ſa patrie, où il avoit des amis & du pouvoir ; que nonobſtant elle étoit reſoluë de lui donner quelques heures pour le voir, & qu'il devoit venir au ſoir en cachette, avec un habit pareil à celui de ſes eſtaffiers. Ayant dit cela à celui-ci, il s'en alla en dire tout autant à Ergaſte : de ſorte qu'ils s'habillerent tous deux comme

comme l'on leur avoit enjoint, croyant que cela fût grandement neceſſaire pour n'être point reconnus. Valere vint le premier à la maiſon de Nays, & comme il heurtoit encore, Ergaſte y arriva auſſi, lequel le prenant pour un valet, lui demanda ſi ſa Maîtreſſe étoit couchée. L'autre repondit un peu arrogamment, qu'il n'en ſçavoit rien; ce qu'Ergaſte ne pût endurer: il lui dit quelque injure, qui le mit en fougue: ſi bien qu'ils commencerent à ſe battre à coups de poings. Sur ces entrefaites l'on vint à la porte avec de la chandelle, à la clarté de laquelle ſe reconnoiſſant l'un l'autre, ils demeurerent les plus ébahis du monde, & tout honteux s'en retournerent en leurs maiſons par divers endroits. S'étant rencontrez le jour ſuivant, ils eurent la curioſité de ſe demander pourquoi ils s'étoient deguiſez; d'autant qu'ils ne ſe pouvoient celer l'un à l'autre, qu'ils étoient infiniment amoureux de Nays, & qu'ils faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour acquerir ſa bienveillance: ils ſe conterent l'un à l'autre ce que l'on leur étoit venu dire: & reconnurent que l'on avoit voulu ſe mocquer d'eux: ils envoyerent querir le valet qui leur avoit fait le meſſage, & le conjurerent de leur apprendre, pourquoi il leur avoit dit à tous deux une même choſe. Voyant qu'ils ne pouvoient tirer de lui que des reponſes fort peu vraiſemblables, ils lui promirent une ſi grande recompenſe, qu'attiré d'ailleurs par l'amitié qu'il

qu'il portoit à ceux de ſon païs, il leur découvrit qu'il n'avoit rien fait que par le conſeil de Francion. A cette nouvelle ils ſe reſolurent de prendre leur revenche, & de donner à notre François un trait de leur ſubtilité, la premiere fois que l'occaſion s'en offriroit. Ils ſe firent amis, afin d'avoir meilleur moyen de nuire à leur commun & dangereux ennemi; & ſe propoſerent de ſonger à leurs amours, lorſqu'ils ſe ſeroient deffaits de ſa perſonne.

Nays, qui reconnoiſſoit la mauvaiſe volonté qu'ils avoient pour celui qu'elle aimoit, craignant qu'il n'en avînt quelque malheur, ne lui vouloit pas departir la moindre faveur du monde, & ne parloit plus à lui que lorſqu'elle y étoit forcée. Il s'en irrite tout-à-fait, ſe figurant qu'elle le dedaigne, & lui fait tenir force poulets par ſes ſervantes, leſquelles lui aſſurent à la fin que leur Maîtreſſe leur a enchargé de lui dire, qu'elle ne deſire pas qu'il lui envoye dorenavant de tels meſſages. Il accoſte un jour privément celle qui lui vouloit plus de bien, & la conjure en toutes ſortes de façons de lui dire le ſujet de la rigueur de Nays. Elle s'accorde à le lui decouvrir, pourvû qu'il lui promette de garder le ſecret. Lui ayant fait faire tous les juremens qu'elle voulut, elle lui dit que ſa Maîtreſſe redoutant les entrepriſes dangereuſes de ſes rivaux, ne lui vouloit point faire paroître l'affection qu'elle avoit pour lui, qu'elle

qu'elle ne fût hors de ces lieux inconnus, & qu'elle ne ſe vît ſur ſes terres, où elle le pourroit mettre à l'abri de toute ſorte d'accidens. Cette douce nouvelle lui apporta un contentement tel que l'on ſe peut imaginer, & pour ſa conſolation il commença de nourrir en ſon ame un grand eſpoir, au déſçû de ſa Maîtreſſe, qui le vouloit faire languir un petit, pour lui rendre après ſes faveurs de beaucoup plus precieuſes. Quand ils furent en pleine Italie, Valere & Ergaſte penſerent qu'ils trouveroient bien moyen de l'attraper, comme de fait, il leur fut aſſez facile. Ils lui firent de grandes careſſes, & ne parlerent plus à lui qu'avec des complimens les plus honnêtes du monde. Si ſon eſprit n'eût été alors occupé entierement aux rêveries de ſon amour, qui l'empêchoient de ſonger à autre choſe, il eût bien pû juger, que ce traitement extraordinaire ne procedoit que d'une envie, qu'ils avoient de l'attirer dans quelques pieges. Ne pouvant donc joüir de ſa prudence accoutumée, il ne ſe donnoit point garde d'eux, & croyoit qu'il ne s'en fallût guere, qu'ils n'euſſent au cœur autant de bonne volonté pour lui, qu'ils témoignoient en avoir par leurs paroles. Il ſe trouve ſouvent en leur compagnie pour ſe divertir, puiſqu'il n'oſoit plus accoſter Nays, & il les va même chercher juſques aux lieux où ils ſe logent.

Un matin il ſe rencontra avec eux devant la maiſon où avoit couché Nays: un Gentilhomme

homme vint accoſter Ergaſte avec grande allegreſſe, comme s'il y eût eu fort long-tems qu'il n'eût parlé à lui; puis il lui dit quelque choſe à l'oreille, à quoi il repondit par un branlement de tête. Meſſieurs, dit-il après, en ſe retournant vers Valere & vers Francion, voici une occaſion très-belle de contenter votre eſprit, qui ſe vient offrir à vous. Le Maître de ce Gentilhomme-ci eſt Gouverneur d'une forte place à deux lieuës d'ici, il a ſçû mon arrivée, & m'envoye convier de ne paſſer point ſans l'aller voir avec ma compagnie : vous y viendrez, s'il vous plait, ſuivant ſon deſir. Valere repond là-deſſus qu'il n'a pas le bonheur de connoître ce Seigneur, & qu'il ne croit pas qu'il ſouhaite ſa vûë : voilà pourquoi il n'eſt pas d'avis de l'aller importuner de ſa viſite. Francion avec raiſon plus juſte fait une reponſe de pareille ſubſtance. Mais Ergaſte reprenant la parole dit, croyez-moi, ne laiſſez point échapper le moyen que vous avez de voir quelque choſe de beau. Il y a de grandes raretez au lieu, où l'on vous convie d'aller. Il y a de vrais os d'hommes d'une monſtrueuſe grandeur. Il y a de toutes ſortes d'armes & de medailles antiques. Les plus exquiſes choſes qui ſoient au monde ſont là aſſemblées comme en abregé : venez-vous y en, je vous en prie, car je n'ai garde d'y aller ſans vous. J'aurois peur de perdre les bonnes graces de mon ami, qui me voudroit mal d'avoir manqué

manqué à lui amener des perſonnes, dont il eſtimera infiniment le merite. Francion, qui n'étoit pas du païs, ajoûta foi aux diſcours d'Ergaſte, & penſoit qu'il y eût force ſingularitez au lieu où il le vouloit conduire : tellement que voyant que Valere s'accordoit enfin à y aller, il fut bien-aiſe d'y aller auſſi, ſans ſe figurer que tout ceci fût une partie concertée de longue main pour ſe deffaire de lui. Il étoit à cheval, comme tous les autres, & avoit ſon Gentilhomme derriere lui, qu'il vouloit mener à ſa ſuite avec tout ſon train, qu'il alloit faire appeller ; mais Ergaſte lui dit qu'il ne falloit mener perſonne, d'autant que l'on n'entroit pas en ſi grande compagnie dedans une forteresſe. Je n'y menerai pas mes gens, ni Valere non plus ; il faut les laiſſer tous avec ceux de Nays, laquelle nous ratrapperons bien après dîner. Il ne faut avoir avec nous qu'un valet de la Marquiſe, que j'eſtime par deſſus tous les autres. Ayant dit cela il fit venir l'homme dont il parloit, qui étoit celui qui auparavant avoit été tant affectionné au ſervice de Francion.

En peu d'heures ils arriverent au Château, où ils furent très-bien reçûs par celui qui en étoit le Capitaine. Francion voyant que l'on prenoit des entretiens qui prolongeoient le tems, en étoit extrémement marri, car il brûloit d'impatience de voir les merveilles, dont on lui avoit parlé. Il le dit tout bas à Valere, qui mit la compagnie ſur ce ſujet.

Auſſi-

Auſſi-tôt le Capitaine, qui avoit le mot du guet, prend un trouſſeau de clefs, & après beaucoup de chemin le fait entrer dans une forte tour, où il dit que ſont enfermees les plus grandes raretez du lieu. Il leur montre une grande chaire, toute ronde, fort antique, qui a un marchepied; il leur aſſure qu'à toutes heures lorſque l'on eſt aſſis dedans, l'on entend un certain bruit harmonieux, qui vient ce ſemble de deſſous le plancher; mais que l'on n'en peut trouver la cauſe, ſi l'on ne l'impute à quelques demons qui habitent en ce lieu-là. Ergaſte s'en mocque, & dit que c'eſt une imagination fantaſque, & qu'il ne ſçauroit ajouter foi à une choſe ſi extraordinaire, & toute l'aſſiſtance en dit de même que lui. Eprouvez-le, dit le Capitaine, vous connoîtrez la verité. Alors ils commencerent à s'aſſeoir l'un après l'autre dans la chaire, & en reſſortant tout ébahis, dirent tous que veritablement ils y avoient oüi la plus douce muſique du monde. Francion, qui demeuroit tout le dernier, & ſe rioit de ces contes-là, s'aſſit au même lieu par complaiſance: mais le Capitaine à l'inſtant, ſe tenant tout proche, tourna une cheville, dont il lâcha un reſſort, qui fit couler la chaire, & celui qui étoit deſſus, juſques en une baſſe foſſe, où il fut long-tems ſi étonné qu'il ne bougeoit de ſa place. Ergaſte & Valere le voyant ſi bien pris, remercierent le Capitaine de la bonne aſſiſtance qu'il leur avoit

avoit donnée, & le prierent de la continuër, en faiſant mourir celui qui étoit en ſes priſons, quand il lui ſembleroit à propos. De là ils s'en retournerent vers Nays, qui étoit en une petite bourgade à la dînée. Elle s'enquit ce qu'étoit devenu Francion, vû que l'on diſoit qu'il n'étoit point au lieu, où tous ſes gens étoient logez. Ce valet, dont nous avons parlé tantôt, s'approcha d'elle; & lui dit, Madame, il a repris ſecrettement le chemin de la France; & avant que de partir, m'ayant rencontré, m'a donné charge de vous dire, qu'en quelque lieu qu'il puiſſe être, il prendra toujours la qualité de votre ſerviteur. Au reſte, ne vous étonnez point s'il s'en eſt allé ſans ſon train; c'eſt qu'il n'a pas voulu faire paroître l'envie qu'il avoit de ſe departir d'aupres de vous, craignant poſſible d'être encore retenu au prejudice de ſes afiaires. Il y a de l'apparence en ceci, car il m'a fort recommandé de dire à ſes gens, qu'ils rebrouſſent chemin pour le rattraper ſans bruit. Après avoir dit cette menterie à Nays, il s'en alla le dire auſſi à l'Ecuyer de Francion, & le fit partir avec tous les autres ſerviteurs pour aller après ſon maître.

Nays eut toutes les afflictions du monde, de la ſoudaine fuite de celui qu'elle cheriſſoit tant. Ah! combien de fois ſe repentit-elle, de lui avoir témoigné de la rigueur: car elle s'imagina que c'étoit la cauſe de ſon éloignement. Maudits hommes, dit-elle en parlant de

de Valere & d'Ergaſte, ſi vous ne m'euſſiez point perſecutée par vos pourſuites, je n'euſſe pas été contrainte de traitter ſi cruëllement celui, dont la moindre action meritoit des faveurs infinies. Que puiſſiez-vous être punis du mal, que vous me faites ſouffrir! N'eſperez pas que je vous faſſe jamais bon viſage : je ſerai dorenavant envers vous la plus fiere que l'on vit jamais. Elle l'executa comme elle diſoit; mais ſi elle eût ſçû la trahiſon de ces deux Seigneurs, elle ſe fût bien efforcée de les traitter plus cruellement. A la fin elle arrive à la maiſon ordinaire, où elle témoigne de plus en plus ſon indignation, & donne charge à ſon infidelle valet, d'aller chercher Francion en quelque endroit qu'il puiſſe être, & de lui donner de ſa part une lettre, où elle lui remontroit pour quelle occaſion elle ne l'avoit pas traitté ſelon ſon merite, & le prioit couvertement de venir au lieu, ou il avoit eu autrefois envie d'aller. Ce courrierpart pour faire ſa charge, & prend le chemin de France, où il ſçait bien qu'il ne trouvera pas Francion. S'étant promené un peu, il revient, & auparavant que d'aller voir ſa maîtreſſe, il paſſe par la maiſon d'Ergaſte, auquel il demande ce qu'il lui convient faire. Ergaſte croyant que Nays n'a jamais vû de l'écriture de Francion, fait écrire une lettre toute telle, que ſi elle fût venuë de ſa part, par laquelle il lui mande entr'autres choſes, que les delices de la France lui ont

fait

qu'il étoit enfermé dans une biere. Il fut encore long-tems à voguer le matin, parcequ'il ne ſe trouvoit perſonne deſſus la rive. Enfin il y eut des hommes, qui étoient dans une barque, qui le rencontrerent. Ils arrêterent la ſienne incontinent, & l'ayant menée à bord le tirerent dehors, puis lui ayant debandé les yeux, lui demanderent qui l'avoit mis là. Il leur repondit au mieux qu'il put, ſans rien toucher de ſa qualité; ſi-bien qu'il fut pris pour quelque pauvre homme. La faim le preſſant, il fut contraint de s'en aller prendre ſon repas avec ces gens-là, qui étoient d'un village prochain. Il n'avoit point d'argent ſur ſoi, & ne pouvoit trouver perſonne qui lui en voulût prêter. Son habit étoit ſi méchant, que difficilement l'eût-on pris pour ce qu'il étoit, quand il l'eût voulu découvrir. Il ne ſçavoit où étoit ſon train, & lui étoit impoſſible de l'aller chercher, ſi en chemin il ne demandoit la paſſade; ce qu'il ne ſe pouvoit reſoudre de faire, vû que même il n'étoit pas aſſuré de trouver quelqu'un de ſes gens, & craignoit de rencontrer dans les villes quelques perſonnes qui le connuſſent; & le trouvant en tel équipage, euſſent de lui quelque mauvaiſe opinion. Le plus ſûr étoit d'attendre un peu de tems, juſqu'à ce que Raimond & Dorini ſelon leurs promeſſes fuſſent venus en Italie. Il ſe promettoit d'eux toute l'aſſiſtance qu'il pouvoit deſirer, & croyoit qu'il leur pourroit bien écrire de

ſes nouvelles, en quelque lieu qu'ils fuſſent. Au reſte, il étoit fort aiſe de ſe tenir quelques jours en un lieu, où il fut inconnu, & où il eût le loiſir de mettre par ordre une infinité de belles penſées, qu'il avoit eues en ſa priſon. Celui qui lui avoit donné à diner, le voyant de bonne mine, lui demanda s'il vouloit demeurer avec lui, pour garder ſon troupeau de moutons, dont le berger étoit mort depuis peu, & Francion s'y accorda librement. Que l'on ne s'étonne point s'il accepta cette condition; il ne fit rien en cela qui ne fût digne de ſon courage. Les plus grands hommes du monde ſe ſont bien autrefois adonnez à un pareil exercice, pour vivre avec plus de tranquillité d'eſprit. La charge du troupeau lui étant donnée, il le menoit aux champs tous les jours, & pendant qu'il paiſſoit il s'amuſoit à écrire diverſes choſes. Il compoſa beaucoup de vers à la louange de Nays, & ſur la paſſion qu'il avoit pour elle. Toujours il ſongeoit à elle en quelque endroit qu'il fût; & bien qu'au commencement il ſe fâchât fort, de ce que l'on lui avoit pris ſon portrait, qui étoit dans ſes autres habits, il ſupporta à la fin patiemment cette perte; parcequ'il en avoit un gravé au cœur, qui la lui repreſentoit auſſi-bien, & encore mieux, en tenebres qu'au jour.

Il alla une fois en la maiſon d'un Gentilhomme, où il trouva un petit luth, dont

perſonne ne ſçavoit joüer. Il le lui demanda, lui aſſurant qu'il ſçavoit un peu toucher cet inſtrument ; & l'ayant eu en don, il trouva moyen d'avoir de bonnes chordes, dont il le monta, & devint depuis l'Orphée du village. Le Gentilhomme, qu'il avoit vaincu par ſes importunitez, ne regretta plus ſon preſent dès qu'il l'eut oüi joüer. Avec cela il diſoit de ſi belles chanſons, que ſa compagnie commençoit d'être grandement recherchée. Les fêtes & les Dimanches il étoit toûjours de feſtin, tantôt chez l'un & tantôt chez l'autre, où il buvoit & mangeoit avec autant d'appetit qu'à la Cour, & rioit d'auſſi bon courage. Ce qui étoit le meilleur, c'eſt qu'il ne craignoit point qu'un envieux épiât ſes actions, afin de gloſer deſſus, & le diffamer par ſes mediſances. Il n'y avoit perſonne qui s'offenſât de ce qu'il ne lui faiſoit pas aſſez d'honneur, & qu'il ne lui rendoit pas le change de ſes complimens. La liberté ſe rencontroit en tous les endroits où il étoit, tellement qu'il confeſſoit en lui-même, que jamais il n'avoit été ſi heureux ; & il ſe fût toujours tenu volontiers en une telle condition, n'eût été que ſa fievre amoureuſe avoit aucunefois des accès bien violens, leſquels lui donnoient envie d'aller revoir ſa Nays. Toutefois quand l'occaſion ſe preſentoit, de goûter un peu des doux plaiſirs de la nature, il n'étoit pas ſi ſcrupuleux de croire, qu'il offenſeroit ſa Maî-

treſſe

treſſe s'il s'y adonnoit. Souventefois il portoit ſon luth aux champs, & les plus aimables filles du lieu quittoient leur bétail, pour l'aller oüir joüer à l'ombrage de quelque taillis, ou dedans quelque caverne. Quand il ſe trouvoit ſeul avec quelqu'une, il ne s'oublioit pas à tâcher de la gagner. Il y avoit une brunette entr'autres, qui lui plaiſoit infiniment, mais il n'eût pas pû venir à bout du deſſein qu'il avoit de joüir d'elle, s'il ne ſe fût un jour aviſé de lui dire en ſecret, après avoir joüé du luth, qu'il ſçavoit joüer d'un autre inſtrument qui raviſſoit bien davantage, mais qu'il n'en vouloit pas faire entendre l'harmonie à tout le monde. Elle, qui ſe plaiſoit en ſes chanſons, le ſupplia très-inſtamment de lui faire oüir quelque jour cette rare muſique. Je le veux bien, dit-il, pourvû que vous n'en parliez à perſonne : car je ne deſire pas encore faire paroître tout ce que je ſçai. Venez-vous-en demain à la caverne des ſaules, vous m'y trouverez ſans faute avec mon inſtrument, que je n'oublierai pas d'apporter. La brunette plus contente que ſi l'on lui eût offert un grand treſor, ne faillit pas d'aller le jour d'après au lieu qu'il lui avoit deſigné, lequel étoit des moins frequentez de la contrée. Hé bien, dit-elle, me tiendrez-vous promeſſe ? Oui, repondit-il, j'y ſuis tout prêt. Alors elle s'aſſit proche de lui, & l'ayant prié de lui montrer ſon inſtrument & d'en joüer, il lui dit ainſi : ma

bonne amie, jamais vous ne vîtes choſe ſi miraculeuſe, que ce que je fais pour produire ma melodie. Pour ne vous rien celer, je n'ai point d'inſtrument qui ſoit fait de bois ni de corne : l'harmonie ne provient que des membres de mon corps, qui la produiſent tous enſemble. La fille s'imagina alors, qu'en faiſant de certaines poſtures, & en ſe remuant de quelque ſorte, il avoit l'induſtrie de faire craqueter ſes os, ſi bien qu'ils rendoient quelque ſon ; ou bien qu'il frappoit de ſes mains ſur les autres membres, pour les faire claquer. Mais elle apprit bien-tôt qu'il y avoit bien encore autre choſe à faire ; car il lui dit, puiſque vous voulez avoir du plaiſir, il faut que vous preniez auſſi un peu de peine. Je ne ſçaurois exercer mon artifice tout ſeul il faut que vous m'aidiez, s'il vous plait. Montrez donc ce qu'il faut que je faſſe, dit la brunette. A l'inſtrant Francion l'embraſſe & la baiſe à ſon plaiſir, puis il tâche de faire le reſte. Ah mon Dieu, diſoit-elle, vous me faites mal ; laiſſez-moi là. Patience, dit Francion, achevons puiſque nous avons commencé ; l'iſſuë ſera meilleure que l'entrée. Elle ſe pâme de plaiſir à l'heure, goûtant je ne ſçai quelle douceur extraordinaire. Après voyant que Francion ſe retire, elle lui dit ; hé quoi ! eſt-ce déja fait ? Vous n'avez gueres mis. Ah, ma mignonne, j'avois bien predit qu'il ne vous ennuyeroit point, & que vous voudriez que la melodie durât toûjours. Auſſi

vrai

vrai oui, dit la fillette, votre muſique eſt ſi douce qu'elle ne fait preſque point de bruit: c'eſt, je vous jure, un miracle: l'on ne l'entend point, mais on la ſent: n'y a-t-il point de moyen que nous la recommencions? Ha! mamie, dit-il, toutes les choſes belles ſont rares & mal-aiſées à acquerir; on n'en voit guere de frequentes: celle-ci l'eſt toute des moins. Mais dites-moi, vous m'avouiez donc, que vous avez ſenti beaucoup de plaiſir en ce que j'ai fait. Je ſerois bien enrhumée ſi je ne ſentois point cela, dit la brunette, je vous le confeſſe encore. Quelque tems apres ce plaiſant entretien, ils eurent le moyen de recommencer la nompareille muſique, qui ne fut pas moins agreable à ce coup-là qu'à l'autre.

Depuis, la brunette alloit toujours retrouver ſon menêtrier, dès qu'elle pouvoit ſortir de chez ſon pere; mais elle fut ſi babillarde qu'elle dit ſon ſecret à une ſienne compagne, qui voulant participer au contentement, vint avec elle voir notre berger dedans la caverne des ſaules. La brunette lui adreſſa la requête pour elle, mais au commencement il fit bien du rencheri, & la cria beaucoup d'avoir decouvert ce qu'elle lui avoit promis de tenir caché. Neanmoins il fila doux après, & dit qu'il vouloit bien contenter ſa compagne, pourvû qu'elle ne l'importunât point de tout le jour, de lui faire goûter le même plaiſir. La brunette ſe delibera de s'en priver pour

en laiſſer joüir l'autre, & fit une grande courtoiſie à ſon Muſicien, qui en une ſeule journée ne les pouvoit rendre toutes deux entierement ſatisfaites. La compagne demeura donc auprès de lui, & après avoir un peu fait la revêche, ne voulant pas endurer ce qu'il avoit envie de lui faire, elle éprouva les douceurs de ſon harmonie. Etant de retour, la brunette lui demanda comment elle s'en trouvoit, & ſi l'on ſe pouvoit imaginer quelque choſe de plus delicieux. Vrayement vous m'en avez bien baillé, dit-elle, vous ne m'avez rien fait éprouver de nouveau : il y a long-tems qu'un valet, qu'avoit mon pere, m'a appris cela. Ce berger ne fait rien que tous les hommes ne faſſent ; il n'eſt point plus ſçavant que les autres. Si eſt-ce, repartit la brunette, que j'aime mieux que ce ſoit lui, qui me faſſe joüir de ce contentement, que pas un autre que je connoiſſe ; car il a le viſage extrémement beau, & je ne ſouffrirois pas que tous ces laids marpauts, que je vois, s'approchaſſent de moi comme il fait mettant ſa bouche ſur la mienne. Si vous le prenez par là, je le quitte, dit l'autre, votre raiſon eſt la meilleure du monde, & vous avez le plus brave Muſicien de tous. Mais apprenez que ſa muſique eſt très-dangereuſe : car vous ſerez poſſible toute étonnée d'ici à neuf mois, qu'il en ſortira une autre de votre ventre bien differente de la ſienne : ce ſera un enfant qui ne fera que piailler, juſques à ce que

vous

vous lui ayez fait ſuccer le teton, que votre berger a tant baiſé : voilà pourquoi je vous conſeille de vous abſtenir le plus que vous pourrez d'aller dorenavant en la caverne melodieuſe.

La brunette ſuivit l'avertiſſement de ſa compagne, mais pourtant Francion ne chomoit pas de gibier. Il avoit bien d'autres pratiques qu'elle : ſi bien qu'il ſembloit qu'il fût le taureau banal du village, & de tous les lieux circonvoiſins. Que s'il trouvoit quelque fille qui fût plus revêche que les autres, il avoit recours à ſes artifices pour la vaincre. Il m'eſt avis, ce diſoit-il en lui-même, qu'il n'importe pas beaucoup quelle maniere de vie nous ſuivions, pourvû que nous ayons du contentement. Il ne faut pas ſe ſoucier non plus de quelle ſorte ce contentement vient, pourvû qu'il vienne ſelon notre ſouhait. Quelle occaſion d'ennui ai-je donc, encore que de Gentilhomme je ſois devenu berger, puiſque je joüis des plus doux plaiſirs du monde ? D'ailleurs me dois-je attriſter, de voir les moyens dont il me faut uſer pour venir à bout de mes intentions, puiſque je les accomplis toutes très-heureuſement ?

Voilà comme il raiſonnoit ſur ſa fortune, & pluſieurs perſonnes voluptueuſes ont de ſemblables penſées, ſans ſonger aux malheurs qui leur peuvent arriver d'une ſi mauvaiſe vie. Quelques-uns ayant engroſſé des filles, ſont contraints par la Juſtice de les

épouſer, ou d'aller au gibet, ou bien de donner une groſſe ſomme d'argent pour les marier à d'autres. Quelquefois auſſi il y a des parens, qui voulant avoir la vengeance eux-mêmes du deshonneur que l'on a fait à leur race, font aſſaſſiner ces perfides amoureux. Francion étoit parmi de petites gens de peu de credit; & puis il n'avoit pas envie d'y toujours demeurer; c'eſt pourquoi il en avoit plus de hardieſſe, mais il ne faut pas pourtant ſe mettre en ce hazard: & quant aux filles qui ſe laiſſoient dupper ſi facilement, elles montroient bien leur bêtiſe & leur ſimplicité. Il eſt vrai que Francion avoit meilleure mine que les perſonnes de campagne, mais c'eſt ce qui le devoit faire ſoupçonner davantage. Neanmoins il faut avoüer que l'amour ſe rend maître de toute ſorte d'eſprits. Il n'y avoit point de villageoiſe qui ne fût charmée, tant par la beauté que par la galanterie de ce brave berger, qu'elles reconnoiſſoient malgré la ſtupidité de leurs entendemens. La femme du laboureur chez qui il demeuroit, devint auſſi fort amoureuſe de lui, & tâcha de le lui decouvrir par tous les moyens qu'elle ſçut inventer. Elle le laiſſoit partir de bon matin pour aller aux champs, ſans lui donner dequoi garnir ſa pannetiere: & c'étoit afin qu'elle eût occaſion de l'aller voir en lui portant ſon repas. Elle prenoit plaiſir à lui arracher des mains un morceau, où il avoit déja mordu, pour en manger

après

après luí. Elle ne faiſoit que folâtrer quand il étoit auprès d'elle, & le regardoit en riant d'un certain biais, qui lui diſoit ouvertement, je meurs d'amour pour toi. Il reconnoiſſoit fort bien cette verité, mais il ne faiſoit pas ſemblant d'en avoir ſeulement la moindre conjecture du monde. Car cette femme lui déplaiſoit tant, pour quelques imperfections qu'il trouvoit en elle, qu'il n'eût pû la baiſer qu'avec de l'horreur.

Un jour pour ſonder ſa volonté elle lui dit en riant, tu ne ſçais pas, ma foi, l'on m'a rapporté que le bruit court ſourdement par tout ce païs-ci, que tu es amoureux de moi, & que tu ſçais aſſez de choſes pour prendre une autre condition que celle de berger; mais que tu es bien-aiſe de t'y tenir, afin d'avoir le moyen de demeurer ceans. Il les faut laiſſer dire ces cauſeurs-là, repartit Francion; ce ſont des mocqueurs; je ſçai bien qu'ils ne ne diſent pas la verité. Hé quoi, dit la femme, eſt-ce une choſe impoſſible? Non, dit Francion, mais ce qui depend de notre volonté ne ſe fait pas toujours, combien qu'il ſoit en notre pouvoir. De cette ſorte il la renvoya plus loin de ſon but qu'elle ne penſoit, & feignit de ne pas prendre garde aux brillemens de ſes yeux, que la laſciveté faiſoit étinceller, en ſongeant à des delices nompareilles. Le lendemain ſon mari étant allé en voyage, elle ſe voulut ſervir de l'oc-

caſion, & pendant que ſon berger étoit encore aux champs elle cacha le lit, les draps, & la couverture de ſa couche, ſi bien que quand il eut envie d'aller prendre ſon repos, trouvant ſon gîte ordinaire degarni, il lui vint demander où elle entendoit qu'il ſe couchât. Ha, mon Dieu, dit-elle, j'ai tantôt porté tout l'attirail au grenier pour le mettre à l'air, il l'y faut laiſſer deux ou trois jours: cependant pourvû que vous me promettiez de ne me rien faire, je permettrai que vous preniez un côté de mon lit. Francion ſçachant bien à quoi elle vouloit venir, refuſa cette offre, & dit qu'il s'en alloit coucher deſſus les gerbes de la grange. Ayant vû que ſa premiere invention n'avoit de rien ſervi, elle s'aviſa d'une autre, & remit la garniture du lit. Sur le milieu de la nuit elle s'aſſit ſur une chaire toute nuë, & commença de ſe plaindre & d'appeller ſon berger. Il couchoit dans une chambrette prochaine, d'où il la pût oüir diſtinctement, & s'en vint vîte avec de la chandelle lui demander ce qu'elle avoit. Helas! dit-elle, je revenois des aiſemens tout à cette heure, & une telle foibleſſe m'a priſe que je n'ai pû m'en retourner juſques à mon lit, ſi bien qu'il a fallu que je me ſois aſſiſe ici deſſus. Je vous prie de me prendre & de me porter coucher, car il eſt impoſſible que je mette mes pieds l'un devant l'autre. Elle proferoit ces paroles langoureuſement, & en heſitant à tout coups, &

laiſſant

laiſſant pancher ſa tête ; ce qui donnoit à croire à Francion qu'elle fût veritablement malade. Il la ſouleve donc de telle ſorte, qu'elle ne touche pas preſque à terre du bout des orteils, & en la conduiſant vers ſon lit il detourne ſon viſage du ſien, parcequ'il lui ſemble qu'il ſort une puanteur de tout ſon corps. Alors elle l'embraſſe étroitement, & allongeant le col le plus qu'il lui eſt poſſible, elle fait tant qu'elle le baiſe à la joüe. Cette careſſe ne lui plaiſant pas, il la laiſſe tout à l'heure auprès de ſa couche, & lui dit, recouchez-vous ſi vous voulez, j'ai tant d'envie de dormir que je ne ſçaurois demeurer ici davantage. Ne t'en va pas encore, repond-elle, j'aurai demain quelqu'un pour garder le troupeau au lieu de toi, tandis que tu prendras ton repos, pour reparer le tems que tu veilleras cette nuit. Mais que me voulez-vous, reprit-il ? Helas ! tiens-moi un peu compagnie, dit-elle, que tu es cruel, approche-toi d'ici. Il fit alors trois pas en avant, & la païſane étant allée au devant de lui l'embraſſa derechef, mais ſa chair ne le pouvant mettre en goût, il la repouſſa en riant. Vous n'êtes pas tant indiſpoſée que vous feignez, lui dit-il, ſi vous avez quelque mal, il ne vient que de fantaiſie : je m'en revais, pour moi. Il ne faut point que vous cherchiez d'autre compagnie, que celle de votre chevet en l'abſence de votre mari. Elle enrageoit de l'entendre parler de la ſorte, & tou-

tefois ce dedain ne fut pas encore aſſez puiſſant, pour convertir en haine l'affection qu'elle lui portoit. Elle continua le bon traitement qu'elle avoit de coutume de lui faire, & tâcha autant qu'il lui fut poſſible de s'acquerir ſes bonnes graces. Enfin ayant envie de ſe delivrer de ſes importunitez, il feignit qu'il avoit plus de bienveillance pour elle qu'auparavant : & d'autant que le Maître étoit revenu, il fallut qu'elle prît reſolution de l'aller trouver elle-même une nuit, lorſqu'il ſeroit couché, pour paſſer quelque tems en ſa compagnie. Leur accord étant fait, la voilà la plus contente femme du monde, & elle s'imagine qu'infailliblement elle accomplira ſes deſirs.

Francion n'étant pas d'un même avis qu'elle, dit ſur le ſoir à un porcher & à un vacher du logis, qui couchoient deſſus leurs étables, qu'ils s'en vinſſent dedans ſa chambre paſſer la nuit, pour voir un eſprit qui ne manquoit jamais à le venir tourmenter. Ils repondirent qu'ils n'en feroient rien, & qu'ils avoient trop peur de telles bêtes. Venez-y hardiment, repartit Francion, vous n'y recevrez point de mal : je penſe que c'eſt cette ſervante, que nous avons eu depuis peu, qui me veut épouvanter. Il faut ſeulement faire proviſion de bonnes verges, pour la foüetter ſi fort qu'elle n'ait plus d'envie d'y revenir. Les deux drolles apprenant cette nouvelle, furent auſſi aiſes que s'ils euſſent été de nôce:

ce : ils ſe tinrent dedans ſa chambre ſans faire aucun bruit, ayant en main les armes qui étoient neceſſaires. La pauvre amoureuſe voyant alors que ſon mari s'étoit endormi pour long-tems, ſuivant ſa coûtume ordinaire, ſe leva tout bellement d'auprès de lui, puis étant ſortie de ſa chambre elle ferma la porte à double reſſort, afin que ſi d'avanture il ſe reveilloit elle eût le loiſir de ſortir d'avec Francion, ſi bien qu'il ne la pût prendre ſur le fait, & qu'il crût qu'elle étoit au privé.

Francion, qui l'entendit bien venir, dit à ſes compagnons qu'ils apprêtaſſent leurs forces, & que l'eſprit pretendu s'approchoit. Ils ne furent pas ſourds à ſon avertiſſement, & leur Maîtreſſe ne fut pas ſi-tôt entrée, qu'ils lui leverent la chemiſe, & commencerent à la feſſer, plus fort que le plus rude bourreau du monde ne fouëtte un coupeur de bourſe, qui ne lui a point promis d'argent pour être doucement traitté. Sentant qu'il y en avoit pluſieurs, qui la perſecutoient de cette ſorte, elle n'oſoit parler en façon du monde, de peur d'être reconnuë, & de honte qu'elle avoit d'être ſurpriſe en flagrant & impudique delict : à la fin parceque l'on continuoit toujours de la travailler de la même ſorte, & que tout ſon corps étoit piteuſement dechiqueté, elle ne ſe pût tenir de crier à l'aide & au meurtre. Son mari s'eveille à ce bruit, & tout aſſoupi qu'il eſt, ne ſçachant d'où

d'où c'eſt que vient la voix, il ſort par une autre porte que celle qu'elle avoit fermée, & s'en va dedans ſa cour voir ce que l'on y fait. Tandis Francion ayant pitié d'elle, tire le porcher par le bras, pour lui faire entendre que c'eſt aſſez foüetté. Il la laiſſe donc, & & ſon compagnon auſſi. Elle va r'ouvrir la porte de ſa chambre, & ſe recouche comme auparavant. Son mari ayant vû qu'il n'y avoit perſonne dans la cour, rentre dans le logis; & s'aviſant que poſſible le bruit, qu'il avoit entendu, étoit venu de la chambre de ſon berger, il s'y en va tout doucement pour ſçavoir s'il dort. Les deux compagnons, qui tenoient encore leurs armes en main, jugerent que c'étoit auſſi un eſprit, & l'ayant pris par les bras, commencerent à le foüetter ſi fermement, qu'il entra en une colere extrême, & ſe delivrant de leurs mains leur donna des coups de poing avec une verte atteinte. Ils s'imaginerent auſſi-tôt, qu'un ſi rude joüeur ne pouvoit pas être un homme mortel, mais que c'étoit veritablement un eſprit: de ſorte qu'ils eſſayerent d'éviter ſa rencontre, & s'en allerent cacher à la ruëlle du lit, où ils euſſent bien été trouvez, ſi c'eût été ce qu'ils penſoient. Où êtes-vous, dit le laboureur à Francion? Ah, mon Dieu, repondit-il de ſa couche, ſortez vîtement: il y a ici des eſprits qui ne font que me tourmenter. Il s'en alla auſſi-tôt avec une grande peur, croyant ce que ſon berger lui diſoit,

ſoit, & verroüilla très-bien ſa porte ; puis s'en alla coucher auprès de ſa femme qui faiſoit la dormeuſe, & feignoit de n'avoir rien entendu. Il lui conta comment il avoit été feſſé par des eſprits, qui s'étoient evanoüis en un moment. Elle fut bien aiſe de ce qu'il en avoit eu ſa part auſſi bien qu'elle, & ce lui fut une eſpece de conſolation. Le laboureur plaignit beaucoup ſon berger, qui étoit expoſé aux fureurs de ces mauvais demons ; & le lendemain s'enquit bien particulierement de lui, quels tourmens il avoit endurez. Il en inventa un bon nombre, qui tirerent preſque les larmes des yeux de toute la famille. Quant eſt de ſon amante, elle étoit en doute ſi c'étoient des eſprits, ou des creatures vivantes, qui l'avoient feſſée par ſon conſeil. A la fin elle crût que tout étoit provenu de ſa malice, parce qu'elle remarquoit en lui un grand changement de la bonne humeur, où elle l'avoit vû la derniere fois, qu'il s'étoit accordé à la rendre contente. Il ne lui prêchoit plus rien que la chaſteté & l'honneur, & l'amonétoit d'être plus fidelle à ſon mari qu'elle n'avoit été. Il lui étoit bien force de ſuivre ſes enſeignemens, mais elle ne manquoit pas de volonté de les outrepaſſer.

Depuis ce tems-là, vû l'opinion que l'on a ordinairement des bergers, l'on crut que Francion étoit Magicien, & qu'il avoit communication avec les demons. Beaucoup de

fois

fois des païſans l'avoient trouvé, comme il parloit tout ſeul en compoſant des vers, & parce qu'il diſoit des paroles Poëtiques, où ils ne pouvoient rien entendre, ils s'étoient imaginé qu'il diſcouroit avec quelque eſprit inviſible. Il parloit fort peu à ces brutales gens, ſinon quand il avoit envie de rire : tellement que l'on attribuoit ſa ſolitude à la coûtume d'un damnable métier. L'on le voyoit expert en beaucoup de choſes, qui n'étoient pas communes aux villages. Une fois oyant parler à des Prêtres de quelques choſes hautes, il en avoit dit ſa ratelée ; ce qui avoit cauſé de l'admiration : cela faiſoit croire que le diable avoit été ſon Pedagogue. Par la Magie naturelle il faiſoit beaucoup de galanteries, & gueriſſoit des malades ſi miraculeuſement, que l'on ne ſe pouvoit figurer qu'il n'y eût de la ſorcellerie en ſon fait. Davantage l'on crut bien qu'il avoit la ſcience de prédire l'avenir, & de deviner toutes choſes. Une fois étant en une compagnie de filles de village & de quelques ruſtres, ayant fait quelques ſimagrées inutiles, pour ſe donner de l'autorité, il dit : je m'en vai gager maintenant, que je reconnoîtrai bien celle qui n'eſt pas pucelle. Il y en eut une alors qui repartit, votre ſcience eſt ici employée en vain ; car vous avez beau dire, il n'y en a pas une ici qui ait perdu ſon honneur. En diſant ceci il y eut quelque changement en ſon viſage, qui fut remarqué de Francion : & outre

cela

cela cette promptitude, dont elle tâchoit de lui perſuader de ne point chercher celle qui n'étoit pas chaſte, lui donna opinion qu'elle ne l'etoit pas. Voilà pourquoi il dit qu'il vouloit accomplir ſon premier deſſein, mais que de peur de ſcandale il ne vouloit pas donner à connoître à tout le monde celle qui avoit perdu ſon pucellage, & qu'il n'en parleroit qu'à un ſien ami, qui étoit en ce lieu. Il s'en alla donc dire à l'oreille de celui-là, j'ai trouvé par mon art que celle, qui a peché par fornication de toutes ces filles, c'eſt celle qui a parlé à moi la derniere. Je ne penſe pas que cela ſoit, repondit l'autre. Il n'y a qu'elle, & celui avec qui elle a commis la faute, qui vous en puiſſent rendre plus certain, reprit Francion, mais croyez-moi autant comme eux. Le reſte de la troupe ne ſçût pas ce qu'il avoit dit, juſques à huit jours apres, que la fille fut mariée à un jardinier du village. Comme elle fut au lit, elle ſentit une petite trenchée, au fort de laquelle elle accoucha d'un bel enfant. Ce fut à cette heure-là que celui qui ſçavoit la prophetie de Francion, la publia comme un miracle, qui lui donna un très-grand credit. L'on peut bien croire que l'on ne fit pas moins d'admiration de ſon ſçavoir, que l'on fit de riſées de l'avanture des nouveaux mariez: mais ce qui fit trouver que l'affaire étoit moins mauvaiſe que l'on n'avoit penſé, fut que le marié avoüa que l'enfant étoit de ſon fait,

fa it, & que ſa femme n'avoit voulu prendre un mari qu'à l'épreuve ; parce qu'ayant vû un échantillon de la marchandiſe, elle pouvoit voir ſi elle étoit bonne ; & ſi elle ne lui plaiſoit elle la pouvoit librement laiſſer, étant quitte ſeulement pour les arrhes. On ajoûta à cette conſideration, qu'il y avoit long-tems qu'elle étoit en âge de faire l'amour, & que la fille eſt un arbre qui veut être hoché, même auparavant que ſes fruits ſoient meurs. Auſſi dès le matin Francion, qui ſe doutoit un peu de ce qui en étoit, alloit chantant ceci ſur l'air d'un vaudeville.

Puiſqu'on voit des œillets nouveaux
Fleurir avec des traits ſi beaux,
Sur le teint de notre épouſée,
A qui pourra-t-elle nier,
Que ſon mari bon jardinier,
Ne l'ait déja bien arroſée ?

Il y en eut qui dirent aſſez plaiſamment, que le marié étoit un bon ouvrier, d'avoir eu un enfant dès le premier jour : mais ceux qui en parlerent ſerieuſement, s'étonnerent comme cette fille avoit été ſi peu groſſe, que l'on ne l'avoit pû decouvrir : auſſi étoit-ce qu'elle s'étoit ſervie de quelque artifice pour le cacher.

Le lendemain il y eut un des plus gros du village, qui croyant qu'il n'y avoit rien qui fût inconnu à Francion, l'envoya querir, pour

pour ſçavoir qui étoit celui d'entre tous ſes valets qui avoit derobé la moitié d'un pourceau, qu'il avoit mis au ſaloir : car il étoit certain que le larcin n'avoit point été commis par des étrangers. Francion n'eût pas pû conſerver l'opinion que l'on avoit de lui, s'il ne ſe fût ici encore ſervi d'une ſubtile fineſſe : il tira de ſa poche une bougie commune, & dit qu'en la faiſant il avoit mis parmi la cire des drogues de telle vertu, que quand elle étoit allumée, jamais elle ne pouvoit être éteinte du ſouffle d'aucune perſonne, ſi ce n'étoit du larron qui avoit derobé la choſe dont l'on étoit en peine. Il faut que vous veniez l'un après l'autre dedans cette chambre, où je ſerai ſeul, pourſuivit-il en parlant aux valets : je vous ferai faire l'épreuve. Auſſitôt il entra au lieu qu'il avoit dit, & le premier qui le ſuivit, étant innocent, ne feignit point de ſouffler tant qu'il put, ſe penſant juſtifier, & ſe fiant ſur ce qu'avoit dit Francion ; mais la mêche ne faillit pas à perdre ſa flamme, dequoi il fut infiniment étonné, & jura que pourtant il n'étoit point coupable. Mon ami, lui dit Francion, vous voyez ce que ma bougie m'en peut faire croire ; toutefois je n'en parlerai point ; allez-vous-en ſans faire ſemblant de rien, & dites à vos compagnons qu'ils ſe hâtent de venir ici. Le valet ſort, & incontinent Francion rallume ſa chandelle, par le moyen d'une certaine pierre qui jettoit du feu dès que l'on la frottoit.

toit. Un autre garçon le vint voir, auquel il arriva une même fortune qu'au premier : & ainſi en avint-il aux autres : car la bougie n'avoit rien qui la pût faire reſiſter à la force de leur vent. Néanmoins étant ſortis, on avoit beau les interroger de ce qui leur étoit arrivé, ils n'en diſoient mot du monde, & attendoient la fin de l'épreuve, ne ſe communiquant rien l'un à l'autre. Ceux qui étoient dans le logis euſſent bien voulu voir toute la ceremonie de Francion : mais il avoit deffendu que nulles autres perſonnes n'entraſſent au lieu où il étoit, que ceux qui y avoient affaire ; d'autant qu'il diſoit qu'il ne pouvoit executer ſon entrepriſe que ſecrettement. Le dernier, qui s'en alla le trouver, n'eut pas tant de hardieſſe que les autres, car il n'avoit pas la conſcience ſi nette : il ſouffla ſi doucement, qu'à peine fit-il tremblotter la flamme. Francion reconnoiſſant par là, qu'infailliblement il étoit coupable, s'en alla revoir le maître du logis, & lui dit qu'il n'avoit que faire de lui raconter ſi la bougie avoit été éteinte ou non, mais que ſeulement il l'aſſuroit, que celui qui étoit venu le dernier pour la ſouffler étoit le larron de ſon pourceau. Le laboureur envoya au logis de la femme de celui-ci, & l'on la trouva qui mettoit un morceau du larcin dedans ſon pot. Il fut atteint & convaincu du crime, & Francion comblé de loüange pour ſa doctrine, & recompenſé

compenſé de quelque argent, qui lui venoit bien à propos.

Il mit ſi avant dedans la cervelle d'un chacun, qu'il étoit un des plus grands devins du monde, qu'ayant affaire en un lieu, dont le chemin étoit fort difficile, il eut beau s'enquerir gracieuſement, d'un homme qu'il connoiſſoit, des endroits où il étoit beſoin de paſſer; jamais il n'en put avoir une bonne reponſe. Ho voire, dit l'autre, vous avez bien envie de vous mocquer des pauvres ignorans comme moi : vous n'avez que faire de demander les chemins. Ne ſçavez-vous pas bien tout ? Il s'en alla après ce diſcours; & Francion ne rencontrant plus perſonne, pour apprendre la droite voye, ſe fourvoya ſi bien qu'il fut contraint de prendre ſon repos dedans un bois, où la nuit le ſurprit.

Nous avons dit tantôt, que lorſqu'il compoſoit des vers il parloit fort haut, & que ceux qui l'entendoient, avoient opinion qu'il diſcourût avec quelque eſprit familier : dont ſa Maîtreſſe eut en ce tems-là cette même croyance. Pluſieurs fois elle avoit dit en elle-même, ce jeune garçon-ci eſt d'une complexion bien joviale & bien encline à l'amour; je ne ſçai pas comment il ſe peut faire, qu'il ait refuſé la courtoiſie que je lui ai offerte. Quand je ſerois la plus laide du monde, encore un homme comme lui ſeroit-il fort aiſe de m'avoir, pour appaiſer la fureur de ſa concupiſcence : quel ſecret a-t'il donc pour ſe pouvoir

pouvoir paſſer de moi ? Il faut neceſſairement qu'il ait ailleurs quelque amie, ſur laquelle il ſe décharge de tout le ſang, qui lui peut troubler ſon repos.

Voilà comme elle argumentoit; mais elle ne pouvoit découvrir pas un nid de tous ceux où il ſe retiroit : car il avoit coûtume de faire ſes affaires le plus ſecrettement du monde. Un ſoir elle s'approcha donc tout bellement d'une ſauſſaye, où il s'étoit couché pour compoſer des vers ſur une joüiſſance, qu'il commençoit ainſi : Ha ! ma Cloris, que j'ai d'aiſe maintenant que je te baiſe. Il repetoit ſouvent cela à haute voix, ne pouvant trouver la fin qu'il falloit mettre à la ſtance. Sa Maîtreſſe s'imaginant, qu'il parloit à quelque fille, qu'il tenoit entre ſes bras, écarquilla ſes yeux autant qu'il lui fut poſſible, pour ſçavoir qui étoit cette bien-heureuſe : mais n'appercevant perſonne auprès de lui, & lui voyant toutefois étendre ſes bras, au ſouvenir de quelques delices paſſées, elle eut une penſée qui merite bien d'être écrite. Le Dimanche dernier elle avoit oüi dire à ſon Curé, qu'il y avoit des Magiciens qui couchoient avec des diables transformez en femmes, que l'on appelloit des Succubes : incontinent elle ſongea qu'il falloit que Francion eût alors avec lui une de ces belles Maîtreſſes-là, vû qu'il continuoit à dire ces paroles bien plus amoureuſes que les premieres, & où il exprimoit

exprimoit naïvement tout ce que l'on pourroit dire en joüiſſant d'une beauté.

Depuis elle perdit le ſoin d'apprendre avec quelle femme il appaiſoit les deſirs de ſa jeuneſſe, & ne le regarda plus qu'avec de la frayeur, croyant qu'il eût toûjours quelque demon à ſa queuë. Car même elle ſe figuroit alors, que c'étoit ſon Succube qui l'avoit foüettée, lorſqu'elle avoit eu envie d'aller coucher avec lui.

Paſſe pour toutes ces dernieres galanteries: elles ont même été faites pour punir les vices. Il avoit bien fait de foüetter cette lubrique païſane, qui oublioit la foi qu'elle avoit promiſe à un autre, & qui lui vouloit faire commettre adultere. Il eſt vrai que c'étoit qu'elle lui deplaiſoit, & qu'elle n'étoit pas fort charmante, mais ne regardons point tant à la cauſe; l'effet en fut toûjours bon. Pour ce qui eſt des ſubtilitez qui le rendoient admirable, elles ne tendoient auſſi qu'à ſe mocquer de ceux qui avoient failli, & à faire reconnoître leur faute; comme de cette fille qui avoit fait forfait à ſon honneur, & de ce garçon qui avoit derobé ſon maître, dont il decouvrit le larcin. C'eſt en ceci que les plus critiques ſeront contraints d'approuver ſes actions. Il eſt vrai, qu'en ce qui eſt du reſte, je me ſoucie fort peu de leur colere & de leurs plaintes: car je ne raconte point de vices qui ne ſe pratiquent, ni de ſotte action qui n'ait été faite; & l'on voit comment les bons

bons eſprits s'en ſont mocquez, & ſe ſont garentis des fourbes que l'on leur pouvoit jouer, au lieu que les perſonnes idiotes s'y ſont laiſſe ſurprendre.

Fin du neuviéme Livre.

L'HISTOIRE

Tome 2. pag. 217.

Livre 10.

L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION.

Livre Dixiéme.

N'Eſt-il pas vrai, que c'eſt une très-agreable & très-utile choſe que le ſtile Comique & Satyrique ? L'on y voit toutes les choſes dans leur naïveté. Toutes les actions y paroiſſent ſans diſſimulation, au lieu que dans les livres ſerieux il y a de certains reſpects, qui empêchent de parler de cette ſorte ; & cela fait que les Hiſtoires ſont imparfaites, & plus remplies de menſonge que de verité. Que ſi l'on eſt curieux du langage, comme en effet l'on le doit être, où le peut-on conſiderer mieux qu'ici ? Je penſe que dedans ce livre on pourra trouver la langue Françoiſe toute entiere, & que je n'ai point oublié les mots dont uſe le vulgaire ; ce qui ne ſe voit pas par tout : car dans les ouvrages trop modeſtes l'on n'a pas la liberté de ſe plaire à cela ; & cependant ces choſes baſſes ſont ſouvent plus agreables que les plus relevées. Qui plus eſt, j'ai repreſenté auſſi

naïvement qu'il ſe pouvoit faire, toutes les humeurs & les actions des perſonnes, que j'ai miſes ſur les rangs; & mes avantures ne ſont pas moins agreables que beaucoup d'autres qui ont été fort eſtimées. Je fais librement cette confeſſion; car étant appuyé de beaucoup de preuves, elle ne doit point ſembler inſupportable; & puis il y en a pluſieurs qui la liront, & n'entendront pas ſeulement ce qu'elle veut dire, ayant toûjours crû que pour compoſer un livre parfait, il n'y a qu'à entaſſer paroles ſur paroles, ſans avoir égard à autre choſe, qu'à y mettre quelque avanture qui delecte les idiots. Toutefois j'ai eu aſſez de divers avertiſſemens de quelques perſonnes, qui diſent qu'ils s'entendent à connoître ce qui eſt bon; les uns n'ont pas trouvé à propos une choſe, & les autres une autre; tellement qu'il n'y a rien dedans mon livre qui n'ait été loüé & blâmé. Si j'euſſe voulu, j'euſſe fait comme ce peintre, qui ſe cachoit derriere ſon tableau; & après avoir oüi les differens avis de la populace, le reformoit ſuivant ce que l'on avoit dit. Mais il ne m'en fût pas mieux arrivé qu'à lui, qui au lieu d'un portrait bien accompli ne fit qu'un monſtre ridicule. Il a mieux valu laiſſer les choſes ainſi qu'elles étoient, & les jetter à l'avanture, pour plaire à qui elles pourront, vû qu'entre tant de divers contes il ne ſe peut qu'il n'y en ait au moins la moitié d'un, qui plaiſe à quelque perſonne pour bizarre qu'elle

qu'elle ſoit. Comment ſeroit-il poſſible de plaire à tous univerſellement ? car ſi un homme de lettres, qui a été au College, aime à lire des Hiſtoires d'écolier, un hobereau de Gentilhomme, qui n'aura été nourri que parmi les chiens & les chevaux, n'y trouvera point de goût, & ne s'attachera qu'aux choſes qui conviennent à ſon humeur & à ſa condition. Si celui qui a l'inclination amoureuſe ſe plaît à voir quantité d'intrigues & de fineſſes, qui ſe pratiquent entre les perſonnes paſſionnées, un autre qui n'aimera que la guerre & les combats, ou bien les diſcours pompeux & graves, tiendra tout ceci pour des choſes frivoles. Mais ne nous embarraſſons point des fantaiſies d'autrui, & prenons notre plaiſir où nous le trouvons. Voyons la ſuite de notre Hiſtoire. Repreſentons-nous que Francion étoit devenu amoureux de la fille d'un riche marchand, qui étoit venu paſſer quelque tems dans une ſienne metairie avec toute ſa famille. Que s'il deſiroit ainſi de joüir des unes & des autres, il diſoit que c'étoit ſans prejudice de l'amour qu'il portoit à Nays ; & que l'on lui pouvoit bien pardonner toutes ces petites fautes, vû que dans le malheur, où il étoit reduit, il falloit qu'il eût quelque choſe pour ſe deſennuyer.

La fortune voulut que le pere de Joconde, qui étoit celle qui lui plaiſoit, l'envoya querir pour faire une certaine façon d'ente,

où il étoit fort expert : car autrefois il avoit appris cela dans des livres de jardinage ; & pour vous bien dire, ſon eſprit étoit comme un marchand mêlé, qui s'étoit chargé de toute ſorte de drogues pendant ſon loiſir : il n'avoit rien trouvé de trop peſant ni de trop difficile à voir. Il s'étoit donc mis en beſogne dedans le clos, lorſque la fille du logis s'en vint vers lui, pour contenter ſa curioſité en voyant ſon ouvrage. Il benit cent fois l'heure, que l'habit de païſan lui avoit été donné, puiſqu'il avoit joüi de beaucoup de filles, dont il n'eût pû jamais approcher autrement ; & que davantage il lui donnoit le moyen d'être ſi proche de celle-ci. Joconde tenoit un livre en ſa main, où elle liſoit par fois après l'avoir regardé travailler. Quel beau livre eſt-ce là, Mademoiſelle, lui dit-il, ne trouvant point d'autre occaſion de l'accoſter ? Quand je vous l'aurai dit, répond-elle, que vous ſervira cela ? Vous aurez entendu un nom inconnu, qui vous ſemblera étrange. Car vous autres païſans, qui ne liſez guere en toute votre vie, vous croyez qu'il n'y a point d'autres livres au monde que vos heures. Je ne ſuis pas en ceci de la croyance des autres, repartit Francion, je ſçai bien ce que c'eſt de toutes ſortes de livres, & il n'y en a guere de bons que je n'aye lûs. Mon Dieu ! c'eſt un miracle, reprit Joconde : hé bien donc, pour ſatisfaire à votre demande, je vous apprens que c'eſt ici un livre,

vre, où il eſt traitté des amours des bergers & des bergeres. N'en avez-vous jamais vû de ſemblable ? Oui, repartit Francion, je vous aſſure que la lecture en eſt fort agreable, & principalement à ceux qui ſont aux champs comme vous êtes : car vous êtes infiniment aiſe de voir en effet les delices, qui vous ſont repreſentées par le diſcours. O combien vous êtes deçû de croire cela ! dit-elle ; car ſi la curioſité ne me pouſſoit à voir la fin des avantures, qui ſont décrites ici, je n'aurois pas le courage d'achever de feüilletter tout ; parce que je me plais fort en la vraiſemblance, & je n'en ſçaurois trouver en pas une Hiſtoire, que je puiſſe voir dedans un tel livre. Il y a bien de l'apparence : les bergers ſont ici dedans Philoſophes, & font l'amour de la même ſorte que le plus galant homme du monde. A quel propos tout ceci ? Que l'auteur ne donne-t'il à ces perſonnages la qualité de Chevaliers bien nourris ? Leur fît-il en tel état faire des miracles de prudence & de bien dire, l'on ne s'en étonneroit point comme d'un prodige. L'Hiſtoire veritable ou feinte doit repreſenter les choſes au plus près du naturel ; autrement c'eſt une fable, qui ne ſert qu'à entretenir les enfans au coin du feu, non pas les eſprits meurs, dont la vivacité penetre par tout. Il fait bon voir ici l'ordre du monde renverſé. Je ſuis d'avis, pour moi, que l'on compoſe un livre des amours des Chevaliers, à qui l'on faſſe parler le patois

des païſans, & à qui l'on faſſe faire des badineries de village. La choſe ne ſera point plus étrange que celle-ci, qui eſt ſa contraire.

Francion connoiſſant par ce diſcours, que Joconde avoit un de ces beaux eſprits, qu'il avoit coûtume de rechercher paſſionnément, il fut le plus content du monde, d'avoir logé ſes affections en ſi digne lieu; & pour ne perdre point l'occaſion de l'entretenir, il reprit la parole en cette ſorte: il faudroit être dépourvû de jugement, pour n'approuver point les raiſons que vous alleguez. Je confeſſe maintenant que vous ne pouvez guere tirer de plaiſir de la lecture de ce livre; toutefois je vous avertirai bien, qu'il s'eſt trouvé quelquefois dedans les villages des hommes vêtus en païſans, qui étoient capables de faire l'amour avec autant de civilité, de prudence, & de diſcretion que les perſonnes, qui ſont dans la plus floriſſante Cour de la terre. Cela s'eſt vû ſi rarement, dit Joconde, que l'on n'en peut pas faire un nombre, qui autoriſe mon livre des bergeries. Or ça, dit Francion en riant, je veux bien même vous aſſurer que vous trouverez en ce païs-ci de ces bergers amans, & moi qui ſuis berger, je dirai bien ſans vanité, que quand l'on me mettra en ce rang, l'on ne fera rien que de très à propos. Je n'en doute point, repondit Joconde, mais vous aurez bien de la peine à trouver une fille de votre étoffe. Il n'y en a guere ici que de très-mauſſades. Vous voulez

parler

parler des villageoiſes, repartit Francion, pour moi je ne jette point les yeux ſur celles-là. Il y en a ici d'autres, qui ne ſont pas ſeulement dignes d'être aimées d'un accompli berger, mais auſſi d'un accompli Courtiſan. Je puis bien tenir aſſurément ce diſcours, puiſque j'ai eu le bonheur de vous voir. Ah Dieu! s'écria Joconde, vrayement j'ai été trompée juſques ici, croyant que ce ne fût qu'à la Cour, qu'on ſe mêlât de donner des flarteries: comment, vous en avez ici pareillement l'uſage? La verité ſe dit par tout, reprit Francion. Alors Joconde le quitta, pour aller tenir compagnie à ſa mere, qui ſe promenoit toute ſeule. Elle fut bien étonnée d'avoir entendu ſi bien diſcourir un berger, & crût pluſieurs fois que c'étoit un ſonge. Mais ſon admiration s'accrut bien davantage, lorſqu'elle l'entendit chanter & joüer du luth, devant ſes fenêtres ſur les dix heures du ſoir. Elle le reconnut par les paroles d'un air qu'il venoit de faire, où il la ſupplioit de ne point mépriſer le berger, à qui elle avoit parlé. Certes c'étoit une choſe qui lui ſembloit bien miraculeuſe, qu'un homme de ſa condition fît des vers ſi bons, que ceux qu'elle entendoit, & chantât encore & joüât du luth auſſi bien que les meilleurs maîtres. Les païſans groſſiers, à qui ces perfections-là avoient été montrées, ne les admiroient pas tant qu'elle, dont le bel eſprit ſe connoiſſoit à toutes choſes. Ceci n'eſt rien toutefois au

prix d'une lettre d'amour, qu'elle reçoit le lendemain de ſa part, où elle trouve les plus belles fleurs de l'éloquence. Il n'avoit point uſé d'autre artifice, pour la lui faire tenir, que de la mettre dans un petit panier de joncs, dont une jeune fille lui alloit faire preſent.

Son eſprit étoit en beaucoup d'inquietudes, touchant ce qu'elle devoit faire en la pourſuite de ſon nouvel amant, dont la condition ne lui plaiſoit pas. Si ſon merite n'eût adouci ſa fierté, elle n'eût pas trouvé à propos la hardieſſe qu'il s'étoit donnée de lui envoyer un poulet. Elle brûloit d'envie de ſçavoir, où il avoit été nourri pour apprendre tant de gentilleſſes. Cela fut cauſe qu'étant ſortie toute ſeule par la porte de derriere du clos, elle ſouffrit qu'il l'abordât, la rencontrant en un lieu prochain, où il faiſoit paître ſon troupeau. Après qu'il lui eut donné le bon jour, & qu'il lui eut témoigné la joye qu'il recevoit de l'avoir ſi heureuſement trouvée, elle lui dit: Gentil berger, je penſe que vous me voulez donner, par plaiſir, des preuves de ce que vous m'avez dit, que vous étiez un amant auſſi parfait que pas un qui fût dans les villes. Ce n'eſt point pour paſſer le tems, comme vous vous figurez, repartit Francion, c'eſt parce que la neceſſité m'y contraint. Je ne le crois pas, dit Joconde. Si eſt-ce qu'il n'eſt rien de ſi veritable, que vos beautez ont un effort, qui eſt bien capable

capable de me porter à d'autres choſes, repartit Francion ; je ſerois marri qu'un autre ſujet que le plus beau du monde (qui eſt d'être vaincu par vos appas) m'eût fait prendre la licence de faire ce que j'ai fait. Je ſçai bien que la baſſeſſe de ma condition m'empêche beaucoup d'obtenir vos bonnes graces. C'eſt pourquoi je mettrai toute ma puiſſance à reparer ce deffaut par des affections exceſſives, dont j'eſſayerai de vous vaincre. Joconde ſe ſouriant de ce diſcours, comme pour s'en mocquer, changea incontinent de propos, & demanda à Francion, où il avoit été élevé en ſa jeuneſſe. Il lui promit que le lendemain, ſi elle vouloit prendre la peine de revenir au même lieu à la même heure, il lui declareroit tout au long ce qu'elle deſiroit de ſçavoir, n'ayant pas envie de lui en rien dire, qu'il n'eût auparavant conſulté d'un jugement plus raſſis deſſus quelque point.

En attendant elle ne laiſſa pas de s'informer de beaucoup de choſes de lui. L'on lui dit en quelle eſtime il étoit par tout le païs, & l'on lui fit preſque accroire qu'il avoit acquis par art Magique les perfections qu'il avoit. Le jour ſuivant ils vinrent tous deux à l'endroit deſigné : Joconde ſomma Francion de ſa promeſſe, qu'il accomplit en lui parlant de cette ſorte : quand vous ne m'auriez pas prié de vous dire qui je ſuis, il faudroit toûjours bien que je vous l'appriſſe, ſi je voulois que vous euſſiez égard à l'affection

que je vous porte. Je vous declare que je ſuis Gentilhomme des plus nobles de la France, & que vous ayant apperçûë il y a quelque tems dans la ville, où vous avez accoûtumé de demeurer, vos charmes me vainquirent tellement, que je me reſolus de prendre un habit de villageois, ſçachant que vous deviez venir ici, afin de pouvoir entrer chez vous ſans donner du ſoupçon à perſonne. Après ce menſonge, qu'il diſoit pour l'obliger davantage à le cherir, il l'enchanta par mille preuves d'un extrême amour. Alors ne doutant point qu'il ne fût de grande qualité, elle ne feignit point de lui aſſurer, que la peine qu'il avoit priſe ſeroit bien recompenſée. Il ſe tenoit ſi propre avec ſon méchant habit, qu'il ne laiſſoit pas de paroître de bonne mine; tellement qu'elle conçût preſque autant d'affection pour lui, que s'il eût été couvert des plus beaux vêtemens que les Courtiſans portent.

Les aſſurances d'une paſſion réciproque étant baillées de part & d'autre, ils s'amuſerent à diſcourir ſur pluſieurs particularitez. Joconde dit à Francion l'opinion que l'on lui avoit voulu donner, qu'il ſe mêloit de la Magie noire. Ne la voulant pas traitter comme les eſprits du commun, il lui fit connoître la plûpart des cauſes, pour leſquelles ces opinions-là s'étoient gliſſées parmi le peuple. Elle reçût beaucoup de contentement de ce plaiſant recit.

L'heure

L'heure de leur ſeparation venuë, avant que de ſe dire adieu, ils voulurent reſoudre de quelles inventions ils s'aideroient pour s'entrevoir dorenavant; parce que Joconde ne pouvoit pas venir toûjours parler à Francion hors du logis, ſans que l'on s'en apperçût à la fin, & que l'on eût quelque ſoupçon de leurs affaires. Elle ſe delibera donc de faire la malade, pour avoir occaſion de faire venir chez elle ſon amant, qui donnoit du remede à toute ſorte de maux, ſuivant la vulgaire opinion. Cela étant determiné, ils prirent congé l'un de l'autre, & s'en retournerent chacun en leur demeure.

Joconde commença dès le jour même à travailler à ſon deſſein, ſe plaignant à ſa mere d'une grande colique. L'on la mignarde, l'on la dorlotte, & l'on la fait coucher au lit. Si les Medecins n'euſſent point été trop éloignez, l'on en eût envoyé querir un tout à l'heure. Avant qu'elle eût parlé de Francion, le fermier ſe trouva là, qui dit qu'il le falloit envoyer querir pour ordonner quelque medicament. Le pere repondit, qu'il ne ſe vouloit point fier à des charlatans comme celui-là. Comment, dit le fermier, de quoi avez-vous peur? Que votre fille ne ſoit guerie, comme toutes les perſonnes que ce berger a panſées? C'eſt un demon incarné, croyez-moi: je ne ſçai ce qu'il ne fait point. Il en ſçait plus que notre Curé; il l'a rendu victus. Le Pere de Joconde ajoutant foi aux

aſſurances, que beaucoup d'autres lui donnerent du ſçavoir de Francion, il conſentit que l'on le lui amenât. Après qu'il eut vû la malade, & tâté ſon pouls, il tira une petite fiole de ſa pochette, où il y avoit une certaine huile qu'il fit chauffer, & en graiſſa un linge, qu'il porta à ſa Maîtreſſe pour mettre deſſus ſon eſtomac. L'heure lui fut ſi favorable, qu'alors il n'y avoit perſonne proche du lit; ſi bien que feignant de lui vouloir aider à appliquer ſon remede, il prit la hardieſſe de lui tâter les tetons. Afin que l'on crût qu'il étoit grandement expert en toutes choſes, elle dit un peu après à ſa mere qu'elle ſe ſentoit fort ſoulagée, & ne demandoit rien qu'à ſe rejoüir. Là-deſſus ſe tournant vers Francion, elle lui dit : mon Dieu, berger, l'on m'a rapporté que vous joüez du luth : aurai-je bien la puiſſance de vous faire toucher quelques airs? Vous pouvez tout ſur moi, dit Francion; encore que je ſçache bien, que je ne ſuis pas capable de vous donner quelque plaiſir par mon luth, je ne laiſſerai pas d'en joüer, pour ne point tomber en deſobéïſſance. Il vouloit aller querir ſon luth lui-même, mais l'on n'endura pas qu'il en prît la peine, & l'on envoya un valet en ſon logis pour cet effet. Lorſqu'il commença de toucher cet inſtrument, tout le monde fut ravi de ſon harmonie, & principalement Joconde. Son pere & ſa mere ne cherchant rien avec tant de paſſion, que ſa ſanté & ſon contentement,

& voyant qu'elle ſe delectoit à la muſique du berger, permirent qu'il vînt encore le lendemain lui faire paſſer le tems. Ils s'éloignerent d'eux pour ſonger à leur menage, & ce fut alors que Francion témoigna bien de l'amour à ſa Maîtreſſe. Elle en fut tellement vaincuë, qu'elle lui promit de ſatisfaire à ſes deſirs.

Ils avoient aſſez de commoditez aux champs de ſe donner du plaiſir; mais Joconde s'en retourna le ſoir à la ville avec ſon pere & ſa mere; & il ſembloit là que toutes choſes lui fuſſent contraires, car la maiſon avoit des hautes murailles de tous cotez, & les portes étoient toûjours fermées. Elle écrivit à Francion, qui étoit demeuré au village, en quelle étroite priſon elle étoit reſſerrée; & lui aſſura que néanmoins, s'il pouvoit par quelque maniere entrer ſecrettement chez elle, avec quelque païſan de leur village, il recevroit de ſa part le meilleur traitement qu'il devoit eſperer. Francion ſonge à ce qu'il faut faire, & enfin il s'aviſe d'une ſubtilité. Un certain chartier alloit mener du foin dans peu de jours au marchand; il reſolut de ſe cacher dans ſa charette, & manda à Joconde le deſſein qu'il en avoit. Le chartier avoit un eſprit lourd & ſimple: il lui fit accroire tout ce qu'il voulut. Mon pauvre ami, lui dit-il, tu ſçais que je ſuis grandement curieux: l'on m'a fait recit de la beauté de la maiſon, où ton maître demeure à la ville. Il m'a pris un deſir d'y aller; mais je ne ſçaurois me donner

ner ce contentement en façon du monde, ſi ce n'eſt par ton moyen : il faut que tu m'y menes. Je le veux bien, dit le chartier, qui étoit de ſes amis, parce qu'il le faiſoit ſouvent boire. Venez-vous-y-en avec moi quand j'y irai ; je penſe que l'on ne vous y refuſera pas la porte ; l'on vous y connoit aſſez bien. On m'y connoit trop, repartit Francion : c'eſt pourquoi je n'y veux pas aller de la façon que tu dis. J'y veux aller ſans que perſonne me voye : car c'eſt que j'ai envie de conſiderer tout le plan du logis, & en tracer une figure, pour m'en ſervir en quelque choſe ; & il ne faut pas que ton maître en ſçache rien. Je ſerois donc d'avis de me cacher dedans le foin que tu lui meneras : ce ſera une bonne commodité pour accomplir mon intention. Je trouve cette invention-là bonne, dit le chartier ; & il ne tiendra pas à moi que vous n'en uſiez. Au reſte, quand je m'en reviendrai, je ramenerai des futailles pour les vendanges : vous vous pourrez auſſi cacher dedans. Voilà qui va bien, repartit Francion, pourvû que tu me tiennes promeſſe. Le chartier l'aſſura de ſa fidelité, & l'heure venuë de charrier ſon foin, il l'avertit de ſe tenir prêt. Francion ayant donné ſon troupeau à garder à un autre, & s'étant accommodé avec les plus beaux habits qu'il eût, s'en alla le trouver ſur le chemin en un lieu écarté, où il eut le loiſir de ſe cacher dedans la charrette, ſans que perſonne le vît. Il arriva

riva ſur le ſoir à la maiſon de Joconde : le chartier ôtant ſon foin lui tout ſeul, le fit encore cacher dedans le lieu où il le ſerra ; ce qui étoit une très-grande temerité pour l'un & pour l'autre. Car s'ils euſſent été apperçûs, l'on eût dit qu'ils euſſent eu deſſein de voler la maiſon, & l'on leur eût peut-être fait bonne & brieve juſtice. Mais quoi ? Francion voulut éprouver juſques où pourroit aller ſa bonne fortune.

Cependant Joconde étoit en des inquietudes extrêmes, ne ſçachant s'il étoit venu ou non ; & elle ne pouvoit trouver aucun moyen d'en apprendre des nouvelles. Car de le demander au chartier, elle n'avoit garde, craignant de lui donner quelque ſoupçon ; & même elle étoit en doute, ſi ſon amant étoit mis dedans le foin ſans ſon aveu. Enfin tout le monde s'étant retiré, elle s'en alla au lieu où il étoit, s'imaginant qu'il n'avoit pû ſe cacher en pas un autre endroit. Il étoit déja ſorti de ſa cachette, pour ſe tenir aux écoutes, lorſqu'elle entra là-dedans ſans chandelle, & le reconnut. Il ne faut pas demander s'ils ſe ſaluërent par les baiſers : ils ſe tinrent plus d'une demi heure embraſſez, avec une joye nompareille, qui leur ôtoit la parole. Etant ſortis de leur extaſe, ils ſongerent où ils paſſeroient la nuit. Joconde ne fut pas d'avis de mener Francion à ſa chambre, craignant que l'on ne l'entendît monter, ou qu'il n'arrivât quelque autre infortune. Ils demeurerent

rerent donc au même endroit où ils étoient, & Francion étendit une grande houſſe de mulet deſſus les bottes de foin, à celle fin que ſa Maîtreſſe ne s'emplît point d'ordures en s'y couchant. L'on peut bien croire qu'ils y prirent autant de plaiſir qu'ils euſſent fait en un lit de parade. Pendant une des treves qu'ils firent en leur guerre amoureuſe, Francion raconta la fineſſe, dont il avoit abuſé le chartier, qui s'en étoit allé dormir autrepart, croyant qu'il paſſât la nuit dedans la cour à contempler le bâtiment à la clarté des étoiles. Joconde dit après, que pour ne point coucher dedans la chambre de ſa mere à l'ordinaire, elle avoit feint qu'il y faiſoit trop chaud, afin que l'on la laiſſât coucher toute ſeule dedans une chambrette, qui avoit une iſſuë ſur un petit eſcalier, d'où elle avoit pû venir le trouver ſans traverſer la cour. Puis ſongeant à l'avenir, ils ſe propoſerent pluſieurs moyens de s'entrevoir par après, comme les eſprits des amoureux ſont ſubtils à rencontrer ce qui peut rendre leurs contentemens perdurables. La meilleure invention qu'ils trouverent, & celle qu'ils ſe delibererent de ſuivre, fut que Francion tâcheroit de ſe mettre au ſervice du marchand, qui reconnoiſſant ſon merite ſeroit plus aiſe de l'avoir pour facteur que pas un autre. Joconde conſentoit que cela ſe fît, en attendant qu'il ſe reſolût à ſe découvrir pour ce qu'il étoit; & quant à lui il en étoit d'accord, afin

de

de ſe retirer du village, où il commençoit de ſe deplaire parmi les eſprits groſſiers; mais il ne deſiroit pourtant pas ſe tenir en cet autre état que pour une paſſade. Il fit entendre à ſa Maîtreſſe qu'il avoit beſoin d'argent : elle lui donna tout ce qu'elle avoit, ne lui pouvant rien refuſer. Il avoit goûté avec elle toutes les delices que l'on ſe peut imaginer, lorſqu'une petite lumiere, avant-courriere du jour, leur donna le ſignal de la retraite. A l'inſtant qu'ils prenoient congé l'un de l'autre, l'on heurta bien fort à la porte de la maiſon, & tout incontinent un valet, qui s'étoit reveillé, la vint ouvrir. Un homme armé lui dit arrogamment : mon ami, allez-vous-en avertir votre Maître, qu'il y a du tumulte dedans la ville, & lui demandez s'il ne deſire pas envoyer un homme avec un mouſquet dedans la grande place, ſelon le commandement que je lui en fais de la part du Capitaine. Vîte, courez, j'attendrai ici la reponſe: n'ayez point de peur que l'on entre ceans, je ferai bonne garde.

Le valet monta auſſi-tôt à la chambre de ſon Maître, à la porte de laquelle il heurta : mais parce que l'on y étoit encore endormi l'on ne lui ouvroit point. Cependant le Caporal, qui étoit un bon bourgeois, plus glorieux que Ceſar, de ſe voir équippé d'autres armes que les ſiennes ordinaires, qui étoient une alene & un tranchoir, s'ennuyoit d'attendre ſi long-tems à une porte ; joint qu'il

avoit

avoit affaire ailleurs. Il ſe mit en fougue, & ayant dit que l'on ne le reſpectoit pas comme l'on devoit, commença à jurer; car il ne tenoit rien que le jurement de la Nobleſſe. Après cela voyant que quoiqu'il appellât à haute voix, on ne lui venoit point rendre reponſe, il s'en alla tout depité, diſant qu'il feroit payer l'amende au maître du logis.

Joconde n'avoit encore oſé retourner à ſa chambre, de peur de rencontrer le valet ou quelqu'autre ſur le chemin. Elle s'aviſa que Francion feroit bien de s'enfuïr, puiſque la porte étoit alors ouverte; d'autant que quelque artifice qu'il eût, il lui ſeroit bien difficile de ſe mettre ſi ſecrettement dedans les tonneaux du chartier, que perſonne ne l'apperçût. Il trouva ſon avis très-bon, & dès l'inſtant même il ſe mit à traverſer la cour. Comme il fut à la grande allée, par où l'on alloit à la porte, il eut tant de crainte que le valet ne vînt à deſcendre, & qu'il ne le vît, qu'il commença à courir de toute ſa roideur, afin d'être tant plûtôt hors de la maiſon. Mais ne regardant pas que le ſeüil de la porte étoit fort haut, il y voulut paſſer ſans lever les pieds, & chût tout de ſon long ſur le pavé, où il ſe penſa rompre bras & jambes. Joconde qui le vit tomber en eut bien de l'ennui, néanmoins elle ne lui donna point de ſecours, & s'en alla coucher dedans ſa chambre, comme ſi elle n'en eût bougé depuis le ſoir precedent.

Francion ſe releva avec beaucoup de peine, & ne ſe pouvant quaſi plus ſoûtenir, s'appuyoit contre les murailles en marchant. Il fit très-bien de partir, car le valet ayant eu charge de ſon maître d'aller à la grande place, ſortit auſſi-tôt avec ſes armes. Il cheminoit donc le mieux qu'il pouvoit, & étoit prêt à ſe laiſſer couler à terre pour ſe repoſer, lorſqu'en jettant les yeux vers le coin de la ruë, il y apperçût une chaire à bras, d'où il vit ſortir tout d'un coup un homme, qui ſe mit à marcher bien fort, & s'éloigna de là en peu de tems, encore qu'il parût auſſi écloppé que lui. Vrayement, dit-il, je ne ſerai pas ſi dedaigneux que toi : je me tiendrai volontiers dedans cette chaire, ſi j'y puis arriver une fois. Après ces paroles il s'efforça de s'en approcher, & fit tant qu'il y parvint, puis il s'aſſit deſſus un doux oreiller, qui lui vint bien à propos.

Cependant qu'il ſe repoſe tout à ſon aiſe, il faut raconter qui étoit celui dont il occupoit la place. C'étoit un vieillard goutteux, le plus mechant homme de la ville, & poſſible de toute la contrée, bien qu'elle fût pleine de beaucoup de très-mauvais garnemens. C'étoit ſon ſeul deduit de ſemer des querelles par tout, & même entre les perſonnes les plus illuſtres. Il vouloit du mal à un Seigneur, qui depuis peu de tems étoit là venu comme Gouverneur pour une Republique, encore qu'il eût plûtôt ſujet de le che-

rir,

rir, vû que perſonne ne ſe plaignoit de lui. Mais c'étoit qu'il avoit une mauvaiſe humeur, qui le portoit toûjours à medire des grands. L'on reconnoiſſoit bien qu'il ne mediſoit de celui-ci que pour ſuivre ſa coûtume: car il ne l'avoit jamais vû ſeulement, & n'avoit oüi reciter pas une de ſes actions ni bonnes ni mauvaiſes. Les fautes qu'il lui imputoit étoient celles, qu'il avoit remarquées en d'autres: il s'imaginoit qu'ayant la même qualité, il avoit auſſi les mêmes vices. Or il avoit de la familiarité avec un perſonnage, dont l'autorité étoit fort grande. Pour faire naître en lui une inimitié contre le Gouverneur, il lui avoit été dire un jour, qu'il ſçavoit de bonne part que ce Seigneur étoit l'homme le plus traître du monde, qu'il ſe falloit garder de lui, & qu'il avoit deliberé de livrer la ville à l'étranger; ceci fut crû comme un Oracle, pour autant que cet ancien citoyen ſçavoit ſi bien deguiſer ſes malices, que l'on le prenoit pour un homme tout rempli de prud'hommie. Car davantage il affirma, qu'il avoit oüi un très-mauvais complot. Le Gouverneur pour quelque deſſein particulier, & bon toutefois, avoit été le ſoir precedent par toutes les ruës avec les archers de ſa garde. Celui qui avoit reçû l'avertiſſement du goutteux s'en étoit apperçû, & avoit crû infailliblement qu'il avoit envie d'accomplir quelque mauvaiſe intention. Voilà pourquoi ayant aſſemblé les plus

gros

gros de la ville, & leur ayant conté ce qu'il ſçavoit, il avoit pris deliberation avec eux de faire mettre les bourgeois en armes, pour prevenir le malheur qui pouvoit arriver. L'on leur avoit fait commandement par les quartiers, de ſe rendre en leurs corps de garde ; ſi bien que tout étoit en rumeur. Le Gouverneur étoit ſorti alors plus fort & mieux accompagné que devant, pour ſçavoir à quel ſujet l'on s'aſſembloit ainſi, ſans qu'il l'eût commandé. Si l'on n'eût retenu la fureur du peuple, parmi lequel le faux bruit d'une trahiſon couroit, il ſe fût jetté deſſus lui & l'eût mis en pieces. Le goutteux, pour l'exciter à ce faire, s'étoit fait mettre à ſa fenêtre, où il ſe tuoit de crier : liberté, Meſſieurs, pendez ce méchant qui nous veut vendre. Mais la voix des ſages, ayant plus d'efficace que la ſienne, lioit les mains des perſonnes les plus mutines. On parla au Gouverneur, qui ne témoigna rien que de l'affection au public : néanmoins les Caporaux, qui rodoient encore autour de leur quartier, achevoient d'avertir tout le monde de ſe mettre en armes, voulant que chacun eût ſa part de la corvée. Il en étoit venu un à la maiſon du marchand, comme nous avons dit.

Tandis le Gouverneur, qui avoit entendu la voix ſeditieuſe du goutteux, & avoit appris ſous main que c'étoit lui qui avoit allumé le feu de toute cette ligue, s'étoit réſolu de l'envoyer

l'envoyer querir, pour le châtier comme il meritoit. Cette commiſſion avoit été donnée à deux de ſes gens, qui avoient été à ſon logis, lui dire que leur Maître, ſçachant qu'il étoit de bon ſens & de grand conſeil, deſiroit qu'il s'en vînt par devers lui, pour lui aider à mettre ordre aux émotions populaires. Il n'en vouloit rien croire du commencement : mais à la fin ils lui en firent des ſermens ſi ſerieux, que s'imaginant que le Gouverneur ne ſçavoit rien des choſes, qu'il avoit dites à l'encontre de lui, il crût qu'il ſe pouvoit faire qu'il eût été fort aiſe d'être aſſiſté de ſes avis. Conſiderant alors le bien & l'honneur qui lui en aviendroit, il ſe delibera de ne point refuſer ſon accointance. Il avoit donc permis que les deux hommes le miſſent ſur une chaire à bras, qu'ils avoient apportée à ſon occaſion, & il ſe laiſſoit mener de bon gré au lieu, où autrement l'on ne l'eût mené que de force. Il avoit déja fait beaucoup de chemin, lorſqu'un homme vint aborder ceux qui le portoient, & dit tout bas à l'oreille de l'un ; Monſieur le Gouverneur n'eſt plus à l'endroit où il étoit tantôt ; il eſt au Château, conduiſez-y ce drolle-ci. Lui qui avoit meilleures oreilles que l'on ne penſoit entendit bien ces paroles, qui lui firent conjecturer quelque choſe de ſiniſtre pour lui. D'ailleurs l'on ne le portoit point reſpectueuſement comme un homme d'Etat : mais en allant vîte l'on heurtoit ſa chaire à

tous coups contre des bornes. Cela lui donna à penſer que l'on n'avoit pas envie de le trop bien traiter, quand il ſeroit au Château de la ville. Toutefois il ſe tint coi, & ſçachant que toutes les paroles du monde étoient inutiles à ſon infortune, il feignit de dormir & commença de ronfler. Ses meneurs n'étant pas accoutumez à avoir un ſi lourd fardeau, avoient les bras extrémement las, & ſuoient à groſſes gouttes : de ſorte qu'étant au coin de la ruë de Joconde, où il ne paſſoit perſonne, ils avoient voulu ſe repoſer, & pour ſe rafraîchir étoient entrez dans un cabaret, où ils buvoient un coup chacun, s'imaginant que leur homme ne s'éveilleroit pas ; & que quand il s'éveilleroit, il n'auroit pas la volonté de s'enfuir ; & que quand même il auroit cette volonté, il n'auroit pas le pouvoir de l'executer, ſes jambes étant toutes enflées, & ſes pieds tout tortus pour la douleur de la goutte. Mais ils avoient été bien trompez : car ſi-tôt qu'ils avoient été partis, redoutant la colere du Gouverneur, il avoit bien ſçû trouver des forces pour s'en aller, & avoit laiſſé vuide la place, que Francion avoit remplie.

Les deux conducteurs ayant aſſez bû, s'en revinrent à la chaire, & ne s'aviſerent point que ce n'étoit pas leur perſonnage qui y étoit, parcequ'il y avoit des rideaux tout à l'entour, dont Francion étoit caché, & ne lui voyoit-on que le bout des pieds. Ils prirent la charge,

ge, & la porterent allaigrement, le vin leur ayant donné de nouvelles forces. Francion ne dit mot, craignant de les faire arrêter, & étant fort aiſe d'être ainſi mené en quelque lieu que ce fût, d'autant qu'il ne pouvoit pas bien marcher encore. Ces gens-ci me portent à l'hôpital ſans doute, au lieu du malade qui s'en eſt fui, diſoit-il en lui-méme ; il n'importe, j'y ſerai toujours mieux que dedans cette ruë, où ma foibleſſe me contraindroit de demeurer. Pour le moins, ſi ma chute m'a fait quelque mal, je me ferai panſer par le chirurgien. Les hommes le portoient toûjours cependant ſans parler à lui, le prenant pour le vieillard, qu'ils ne vouloient pas reveiller. Quand ils furent au Château, ils le monterent à une chambre ſans le regarder, voulant tout à l'heure aller dire à leur Maître, qu'ils avoient fait ſon commandement, de peur qu'ils ne fuſſent criez, s'ils tardoient trop. Le Gouverneur ayant parlé à eux, s'en va le trouver avec un ſien Gentilhomme ; & parcequ'il n'avoit jamais vû le goutteux ; & n'avoit point oui dire s'il étoit vieil ou jeune, il le prit facilement pour lui. Là, mon Maître, lui dit-il, en le tirant par le bras d'une forte ſecouſſe, que vous avez peu d'honnêteté : faites-moi la reverence. Francion ne ſe pouvant tenir debout, ne le ſalua point autrement que de la tête. Comment, votre goutte vous tient-elle ? dit le Gouverneur. Ah vrayement, je vous la fe-

rai

rai bien-tôt paſſer. Je n'ai pas ſeulement la goutte, dit Francion, j'ai une des plus groſſes rivieres de miſeres; mais je penſe que vous ne la ſçauriez faire écouler, quoique vous diſiez; car la ſource dont elle dérive ne ſe peut tarir. Orça quittons ce diſcours, interrompit le Gouverneur, je ne t'ai pas envoyé querir pour paſſer le tems avec toi en choſes inutiles. Dis-moi, n'es-tu pas un perfide, un méchant, un perturbateur du repos public? Le peuple vivoit en bonne paix ſous ma protection, qui lui étoit très-agreable, il ne trouvoit rien à redire à aucune de mes actions; cependant toi, qui deſirerois de voir toute cette ville en feu, pour aſſouvir ton appetit déréglé, tu as été élever un tumulte pernicieux. He bien, qu'allegueras-tu pour ta deffence? Diras-tu que tu ne le faiſois pas à deſſein de troubler le repos de nos habitans, mais afin de me faire tuer ou chaſſer d'ici? Viens ça, qui eſt-ce qui t'a induit à cela? As-tu reconnu quelque malverſation en ma charge? Eſt-ce que tu me portes de la haine pour quelque offenſe particuliere que je t'ai faite: Ha Dieu! je ne penſe pas t'avoir jamais donné ſujet de te courroucer. Francion oyant ce diſcours, & ne pouvant comprendre pourquoi l'on le lui faiſoit, vint à la fin à s'imaginer que l'on ſe vouloit mocquer de lui, vû que le Gouverneur ne parloit point avec une mine d'homme fâché: ſon ame n'étoit pas alors malade comme ſon corps, & la bonne

avanture, qu'il avoit euë l'ayant rendu fort joyeux, il delibera de ſe donner du paſſe-tems, auſſi-bien que celui qui l'interrogeoit. Pour répondre à tous vos points, repart-il, je vous dis que j'ai voulu mettre cette ville en tumulte, parceque rien n'eſt plus agreable que de la voir en cet état : le voiſin va chez ſa voiſine, & la voiſine chez ſon voiſin : les amans entrent en des lieux, dont auparavant ils n'oſoient pas ſeulement regarder la porte. Parmi cette confuſion les braves gens ont la commodité de faire de beaux jeux. Ne croyez pas que je vous porte de la haine, je n'y ſongeai jamais, encore qu'à n'en point mentir, j'en aye beaucoup de ſujet, parceque vous ne faites point ici une ordonnance qui eſt fort neceſſaire. Quelle ordonnance eſt-ce ? dit le Gouverneur. La plus belle & la plus juſte du monde, répondit Francion, c'eſt que les femmes ayent dorénavant à marcher toutes nuës par la ville une fois l'année, afin que l'on puiſſe repaître ſes yeux de la vûë d'une ſi aimable choſe ; car quel ſujet ont-elles de ſe cacher avec tant de ſoin ? N'ont-elles pas autant de ſottiſe que l'on ſe puiſſe imaginer ? Elles ſe montrent en particulier à chacun l'un après l'autre : quel danger y aura-t-il de ſe montrer, quand nous ſerons beaucoup enſemble ? Je vous entends venir de loin : je m'aſſure que vous me voulez alleguer, qu'en les voyant nous remarquerions mieux les imperfections qui s'y trouveroient,

trouveroient, parceque deux yeux voyent davantage qu'un, & cela ſeroit à leur dommage : ou bien vous avez envie de dire, que nous ne devons contempler leur corps tout nud qu'un à un, afin que nous penſions tous être ſeuls joüiſſant de ce bonheur. Vous ne ſçauriez avoir d'autres raiſons que celles-là; encore ſont-elles bien crochuës : car à la fin l'on ſçait ce qui eſt de l'affaire des femmes, & leurs fineſſes ne ſervent de rien. Au reſte, il ne faut pas que vous vous rendiez ſi fort leur partiſan, que vous procuriez le deſavantage des hommes vos ſemblables. Le Gouverneur ne ſçavoit s'il devoit rire ou ſe fâcher de cette belle harangue, faite ſi à propos de ce qu'il avoit dit. Toutefois il parla à Francion en cette ſorte : écoutez, ne penſez pas faire le railleur; car je vous ferai pendre tantôt; je parle tout à bon.

Là-deſſus quelques Conſeillers de la ville entrerent, qui demanderent au Gouverneur s'il avoit envoyé querir le goutteux. Le voilà, leur dit-il, mais je penſe qu'il eſt fol, ou qu'il le contrefait, afin que l'on lui pardonne : je ne ſçaurois tirer raiſon de lui. Qui eſt-ce qui vous a amené cet homme-là, lui dit un de la troupe, le prenez-vous pour le goutteux que nous vous demandons? Ce l'eſt autant là comme je ſuis Roi d'Eſpagne. Le Gouverneur dit qu'il avoit donc été bien trompé, & qu'on le lui avoit amené pour tel. Là-deſſus il appella ſes gens qui l'avoient a-

porté, & leur demanda pourquoi ils l'avoient fait ; vû que ce n'étoit pas celui dont il leur avoit fait parler. Ils tournerent les yeux devers lui, & dirent qu'ils n'avoient point amené cet homme-là, mais un autre qui étoit déja fort vieil. Le diable l'a donc emporté, & a mis ce compagnon-ci en ſa place, dit le Gouverneur. Chacun bailla pluſieurs jugemens ſur cela, & ils dirent à la fin tous d'un accord, qu'il n'y avoit que cet homme qu'ils avoient qui les pût tirer de doute. Vous voilà bien empêchez, dit Francion : celui qui étoit dans cette chaiſe-ci s'en eſt fui, & le deſir de me repoſer m'a fait prendre ſa place.

Les porteurs de chaiſe furent alors criez, de la mauvaiſe garde qu'ils avoient faite ; & l'on alla derechef chercher le vieillard ſeditieux, qui fut mis entre les mains de la Juſtice, & condamné à être pendu & étranglé, & dès le jour même il fut gueri de ſes gouttes & de tous autres maux.

Pour ce qui eſt de Francion, l'on le laiſſa aller où il voulut, ſans lui faire aucun mal. Il fut long-tems à ſonger s'il s'en retourneroit à ſon village ; à la fin il reſolut de n'y rentrer jamais : & venant à ſonger à Nays, il ne fut pas auſſi d'avis d'executer ce qu'il avoit promis à Joconde, vû que la joüiſſance avoit éteint ſi peu de paſſion qu'il avoit eu pour elle. Par ce moyen cette fille fut bien punie, de s'être abandonnée à un homme

me inconnu, puiſqu'il s'en alla ſans lui dire adieu & ſans ſe ſoucier d'elle. Elle devoit bien prendre garde de ne plus contracter de ſi volages amours. Mais quant à Francion, nous ne voyons point qu'il lui arrive de malheurs, dont il ne ſorte; parce qu'encore qu'il commette quelques fautes, il ne laiſſe pas d'avoir une puiſſante inclination au bien; & puis Dieu ne veut pas perdre ceux qui doivent être un jour très-vertueux.

N'ayant plus d'affection pour les plaiſirs champêtres, il reſolut de s'en aller à Lyon emprunter de l'argent, pour ſe mettre en bon équipage & ſuivre ſes premieres entrepriſes. Le premier homme qu'il trouva en ſon chemin, fut un ſoldat fort leger d'argent, qui avoit un méchant haut de chauſſe rouge & un pourpoint de cuir fort gras. Il lui demanda s'il vouloit changer d'habit, & lui promit de lui donner du retour. Le ſoldat s'y accorda, & moyennant fort peu de choſe il quitta ſa Nobleſſe, prenant l'habit de païſan. Francion commença de s'admirer avec ce beau vêtement, qui lui plaiſoit plus que l'autre; & ayant auſſi acheté l'épée de ce brave guerrier, il fut bien empêché à quoi il la pendroit, vû que le ſoldat ne lui vouloit point vendre ſon baudrier. Il diſoit qu'il le vouloit reſerver, pour lui ſervir toûjours de témoignage comme il venoit de la guerre, & qu'il y en avoit bien de ſes compagnons, qui ayant vendu leurs mouſquets ſe contentoient

de rapporter leurs fourchettes. Enfin Francion s'aviſant qu'il avoit une groſſe leſſe, dont il avoit quelquefois attaché ſon chien, faiſant l'office de berger, elle lui ſervit pour pendre ſon épée en écharpe. Avec cela il avoit un chapeau pointu à petit bord, tellement qu'il avoit une façon bien croteſque; ce qui étoit une choſe qui lui agréoit fort. Il fit ſon voyage moitié à cheval, moitié en charrette, ſelon les occaſions qu'il trouvoit, mais avec le plus de diligence qu'il lui fut poſſible; & il ne dépenſa auſſi ſon argent qu'avec prudence & moderation. Je ne veux point vous dire s'il paſſa des rivieres ou des montagnes, s'il traverſa des villes ou des bourgades: je ne ſuis pas en humeur de m'amuſer à toutes ces particularitez: vous voyez que je ne vous ai pas ſeulement dit, en quel lieu Nays étoit aux eaux, ſi c'étoit à Pougues ou autrepart: je ne vous ai point appris le nom de la fortereſſe, où Francion fut priſonnier, ni celui du village où il fut berger, ni auſſi celui de la ville où demeuroit Joconde. C'eſt ſigne que je n'ai pas envie que vous le ſçachiez, puiſque je ne le dis pas; & que l'on ne s'aille pas imaginer, que ce ſoit une faute de jugement ſi je ne mets pas tout ceci. Contentons-nous qu'après quelques journées de chemin, Francion ayant couché à un village aſſez proche de Lyon, arriva à un autre un Dimanche au matin. Chacun entendoit la Meſſe, qui étoit tantôt dite. N'ayant trouvé

vé perſonne à la taverne pour lui donner à repaître, il s'aviſa de s'aſſeoir ſous l'orme de la grande place, qui donnoit un gracieux ombrage, & d'attendre là que l'on ſortît de l'Egliſe. Un villageois ayant plus d'affaire que les autres, ou étant plus hâté de déjeûner, s'en alla le premier de tous; & en paſſant auprès de Francion, le prit pour un de ces trompettes, qui après les guerres s'en vont dedans les villages vendre des drogues, & faire des tours de paſſe-paſſe. Ho trompette, lui dit-il, qu'eſt-ce que vous venez vendre ici? Les plus merveilleuſes drogues du monde (répondit Francion, qui ſe doutoit bien pour qui l'on le prenoit) elles gueriſſent toute ſorte de maux, rendent ſçavans ceux qui n'ont point d'eſprit, & font riches en peu de tems les plus pauvres du monde. Où eſt-ce que vous l'avez miſe, dit le païſan, je ne vois point là de boëtte ni de malle. Hé lourdaut, repartit Francion, crois-tu que ma marchandiſe ſoit comme celle des autres? Non, non, elle n'eſt pas de même, elle n'a rien de viſible, je la porte dedans ma tête, proferant ces paroles d'une façon ſerieuſe & grave. Le païſan crut qu'il diſoit la verité, & mettant en oubli toutes ſes affaires, voulut avoir l'honneur de dire à tous ceux du village la nouvelle qu'il ſçavoit du charlatan, qui faiſoit toutes choſes. Chacun eut la curioſité de le voir, & la Meſſe ne fut pas ſi-tôt achevée, qu'il fut entouré de perſonnes à tous âges.

Comme il vit là tant de gens, étant obligé de faire le charlatan, il ſe delibera de joüir du plaiſir qui s'offroit ; & ſe mettant en ſa bonne humeur commença de dire mille ſornettes, pour les entretenir. Lorſqu'il vit que ſes auditeurs lui prêtoient une favorable attention, pour ſçavoir à quoi aboutiroient ſes diſcours, il leur fit cette harangue : mes bonnes gens, ſçachez que je ne ſuis pas de ces affronteurs qui courent par le païs, & vous viennent ici vendre d'un onguent qui doit ſervir à tous maux, & n'en guerit neanmoins pas un. Je vous en fournirai de pluſieurs. Je ſuis plus ſçavant que cet illuſtre Tabarin, que l'on a vû paroître dans les plus belles villes de la France. Je me dis plûtôt Médecin qu'Operateur : & ſelon les maux que je vois, j'ordonne les medicamens, ou je les fais moi-même. Mais outre cela, mes chers amis, je porte bien une autre marchandiſe en ma cervelle. J'y ai tant d'eſprit que j'en puis revendre à tous les autres. Je diſtribuë de la prudence, de la fineſſe, & de la ſageſſe. Regardez-moi bien, tel qui me voit ne me connoit pas : je ſuis d'une race où tous les mâles ſont Prophetes. Mon pere & mon grandpere l'étoient : mais ils n'y entendoient rien au prix de moi ; car j'ai ma ſcience naturelle, & encore la leur qu'ils m'ont appriſe. Si je voulois je ne bougerois d'auprès des Rois, mais liberté vaut mieux que richeſſe : & puis j'ai plus de merite, & ſers mieux Dieu,

en

en allant de bourgade en bourgade, pour aſſiſter charitablement toute ſorte de perſonnes, que ſi je me tenois toujours en une même ville. Je ne me veux plus amuſer à vous dire aucune hiſtoire pour vous rejoüir. Il ne ſeroit pas bien à un homme ſi docte que moi, de faire tant le bouffon. Que ceux qui auront affaire de mon conſeil en leurs affaires, viennent ſeulement à moi. Je dirai aux amoureux ſi leurs Maîtreſſes ſont pucelles, & aux maris ſi leurs femmes les font cocus. Pour vos maladies, nous n'y ſongerons que demain, que je viendrai ſur la place.

Pendant qu'il diſoit ceci, les païſans s'étoient ſi bien preſſez en l'entourant, qu'un lievre n'eût pû paſſer entre leurs jambes. Ils écarquilloient les yeux, & faiſoient des geſtes d'admiration, écoutant ce qu'il diſoit; mais bien qu'ils y ajoutaſſent foi, ils n'oſoient s'aller enquerir d'aucune choſe de lui; chacun s'imaginoit que s'il faiſoit paroître devant les autres, qu'il doutoit que ſa femme le fît cocu, l'on croiroit indubitablement qu'il le fût, & l'on ſe mocqueroit de lui. Ceux qui avoient deſir de ſçavoir cela, ſe propoſerent de le demander une autre fois en cachette; & les amoureux en firent de même touchant la chaſteté de leurs Maîtreſſes. Pour éprouver la ſcience du charlatan en d'autres matieres, l'on ſe mit à lui faire pluſieurs queſtions. Monſieur, lui dit un chartier, apprenez-moi une invention pour n'ê-

tre jamais pauvre. Travaille inceſſamment pour des gens qui te payent bien, repondit Francion; ne prête rien à ceux qui n'ont pas envie de rendre; & enterre tous les jours un ſol dedans ta cave, tu en trouveras au bout de l'année trois cent ſoixante & ſix. Mais Monſieur, reprit le ruſtre, qui ſe vouloit gauſſer auſſi-bien que le charlatan, puiſqu'un peu de grains de bled ſemez en ma terre me rapportent tant d'épics, ſeroit-ce pas bien aviſé d'y ſemer auſſi des écus: ſi j'y en ſemois, qu'y viendroit-il? Il y viendroit des larrons pour les ramaſſer, repondit Francion.

Alors, il y eut un païſan qui lui dit, je ſuis depuis peu marié à une jeune femme qui me ſuit par tout, je voudrois bien ſçavoir pourquoi? C'eſt parceque tu vas devant, lui repondit Francion. A toutes les ſottes demandes, que l'on lui fit, il rendit de ſemblables reponſes, qui firent rire les païſans; car c'étoient là des entretiens propres pour de telles perſonnes. Mais comme la faim le gagnoit, il les pria de le laiſſer aller dîner; & leur dit qu'ils vinſſent après à la taverne, où il les rendroit ſatisfaits ſur tout ce qu'ils deſireroient de lui.

Le tavernier qui étoit là le mene en ſa maiſon, & quittant ſa feemme s'en vient prendre ſon repas avec lui. Quand ils furent ſeuls il lui dit: j'ai une femme qui eſt aſſez belle, comme vous avez vû: j'ai toujours eu en l'eſ-

prit

prit cette croyance, qu'elle me faiſoit cocu: delivrez-moi de cette inquietude. Je le veux bien, dit Francion, vous êtes brave homme: il faut que vous ſçachiez ce que c'en eſt. A ce ſoir en vous couchant dites-lui que vous avez appris de moi que tous les cocus deviendront demain chiens. Vous verrez ce qu'elle dira, & ce qu'elle fera là-deſſus, & puis nous aviſerons du reſte.

Le tavernier ſe contenta de ce conſeil, & n'en parla plus, & tout ſur l'heure il y entra des païſans, pour interroger Francion ſur quelques points épineux de leurs affaires. Il y eut des garçons qui vinrent lui demander, ſi leurs Maîtreſſes avoient encore leur pucellage. Il s'enquit de leur nom & de celui des filles; ayant ruminé quelque tems là-deſſus, il dit aux uns qu'elles l'avoient encore, & aux autres qu'elles l'avoient déja perdu, ſelon ce qui lui vint en la fantaiſie. Dès que ceux-ci furent partis il y entra un bon manant, qui le tira à part, & lui dit: Monſieur, je ſuis bien empêché: ma fille a dit à ſa mere qu'elle eſt groſſe, & qu'elle ne ſçait de qui; ſi nous le ſçavions, nous lui ferions épouſer celui-là, s'il étoit quelque prud'homme bien riche: que s'il ne l'étoit point, nous le ferions punir. Nous avons été quelque tems dehors pour aller en pelerinage, elle couchoit ſeule dans notre chambre, & elle ne peut dire qui c'eſt qui lui eſt venu ravir la fleur de ſon pucellage. Celui qui la ſurprit ne

voulut jamais parler. C'eſt poſſible quelqu'un de vos valets, dit Francion. Je le penſerois bien, dit le païſan; mais j'en ai ſix: j'ai deux chartiers, deux batteurs en grange, un berger & un porcher, auquel m'adreſſerai-je? Dites-moi pour l'honneur de Dieu, comment c'eſt qu'il faut faire. Couchez cette nuit hors de votre logis, & votre femme auſſi, reprit Francion, & que votre fille ſe mette au même lit où elle fut depucellée, & que la porte ne ſoit pas mieux fermée qu'elle étoit alors. Celui qui a déja eu affaire à elle la reviendra voir ſans doute, & s'il ne veut point encore parler, elle le marquera au front avec une certaine mixtion que je vous donnerai; la marque ne s'en ira pas ſi-tôt, vous l'y verrez encore demain, & par ce moyen vous le reconnoîtrez.

Dès que Francion eut dit ceci, il pria le païſan de le laiſſer quelque tems pour faire ſa drogue. Il ſe fit donner du noir, qu'il detrempa avec de l'huile, & s'en vint après l'apporter, lui diſant que c'étoit de cela qu'il faloit que ſa fille marquât celui, qui viendroit coucher avec elle. Le païſan s'en retourna chez lui, & communiqua cette affaire à ſa fille, qui s'accorda à faire tout ce qu'il deſiroit. Après cela il ſortit avec ſa femme, & s'en alla en un village prochain ſoupper chez un de ſes parens, où il ſe reſolut de coucher auſſi. Cependant ſa fille, la nuit étant venuë, ſe coucha dans ſa chambre, &

ne ferma point la porte au verrou. Les ſix valets de ſon pere étoient dans une chambre tout contre : ils dormoient tous, excepté le berger, qui étoit celui qui avoit joüi d'elle, il en étoit fort amoureux, & voyant que l'occaſion étoit auſſi propice que jamais pour coucher avec elle, il ſe delibera d'y aller : il ſe leva donc, & avec un crochet, qu'il ſçavoit bien manier, ouvrit la porte tout doucement, & s'en alla au lit de ſa Maîtreſſe. Le deſſein qu'elle avoit l'empêchoit de dormir, ſi bien que l'oyant venir elle ſe prepara à faire ce que l'on lui avoit enchargé. Comme il la vouloit baiſer & embraſſer elle le repouſſe d'une main, & du pouce de l'autre, qu'elle avoit trempé dans le noir, elle lui toucha le front ; & puis elle ne fut plus ſi ſoigneuſe de ſe deffendre, croyant qu'elle en avoit aſſez fait. A la premiere treve de careſſes, ayant le jugement plus libre que dans le plaiſir, elle s'aviſa de lui dire, dites-moi qui vous êtes, je vous ſupplie ; car auſſi-bien ne gagnerez-vous rien de le celer. Ce charlatan qui eſt dans ce village me le dira bien demain. Pourquoi ne me parlez-vous pas ? Comment voulez-vous que je vous aime, ſi je ne vous connois point ? Alors il lui dit qu'il étoit le berger, & lui remontra combien il lui portoit d'affection. Ha Dieu, reprit-elle, que ne m'avez-vous parlé dès tantôt, je ne vous euſſe pas marqué comme j'ai fait : vous avez une tache au front qui ne peut s'en aller, &

mon

mon pere reconnoîtra demain par là que vous avez couché avec moi. Vous ſçavez qu'il ne vous aime pas : il n'aura garde de nous marier enſemble : il vous fera punir par la Juſtice, & j'en aurai une fâcherie extrême : car je vous ai toujours aimé par deſſus tous, encore que je n'en fiſſe pas le ſemblant. Je vous remercie de tant de bonne volonté, dit le berger, & ſi vous la voulez continuër, donnez-moi de la drogue dont vous m'avez frotté le front, & je ferai bien en ſorte, que votre pere ne connoîtra pas que c'eſt moi qui a couché ici. La fille lui mit en main un petit pot où étoit ce noir, & il y trempa ſon pouce, puis s'en alla dans la chambre où ſes compagnons dormoient, & leur marqua le front à tous. De là il s'en revint coucher auprès de ſa Maîtreſſe, avec laquelle il paſſa la nuit.

Le jour ne fut pas ſi-tôt venu, que le maître du logis arriva; & deſirant ſçavoir, s'il pourroit reconnoître celui qui avoit couché avec ſa fille, il fit venir tous ſes valets pour parler à lui, & les ayant tous regardez, il fut bien étonné de voir qu'ils avoient chacun leur marque. Il s'en alla de ce pas tout en colere vers ſa fille, & lui dit, morbieu, ſi tous ceux qui ont le front noirci ont couché cette nuit avec toi, jamais fille de laboureur ne fut mieux cliquetée. Elle lui jura qu'il n'en étoit venu qu'un, contre lequel encore s'étoit-elle bien deffenduë, mais qu'elle n'avoit

voit pû le reconnoître, & qu'elle ne ſçavoit pas comment c'étoit que les autres avoient été marquez. Tout le recours de ce bon païſan fut de s'en retourner vers Francion, & de lui dire ce qui étoit arrivé chez lui, pour ſçavoir ce qu'il étoit beſoin de faire là-deſſus. Francion ayant un peu ſongé lui dit: retournez-vous-en chez vous vîtement, faites venir tous vos valets, & regardez s'il n'y en a point quelqu'un qui ait le pouce noir; c'eſt celui-là aſſurément qui a couché avec votre fille. Il s'en retourne auſſi-tôt, & leur ayant regardé les mains à tous, vit qu'il n'y avoit que le berger qui eût le pouce marqué. Ha, c'eſt donc toi qui as deshonoré ma maiſon, lui dit-il, que l'on me le prenne, que l'on le mette en Juſtice: il faut qu'il ſoit pendu. Quelle hardieſſe d'avoir été violer la fille de ſon maître, lorſqu'elle étoit endormie! En diſant ceci, il prit le berger au collet, & voulut que les autres valets le tinſſent auſſi, pour le mener en priſon: mais le berger lui dit, ha mon maître, il eſt bien vrai que j'ai couché avec votre fille, je ne le puis nier: il eſt bien certain auſſi, qu'elle étoit endormie la premiere fois que je l'allai trouver, mais elle ſe reveilla après, & me laiſſa faire ſi paiſiblement, que vous ne pouvez dire que je l'aye forcée, car l'on n'en force plus à ſon âge.

Comme il diſoit ceci, la mere, l'oncle, & la tante de la fille arriverent, qui étant inſtruits

inſtruits de l'affaire, conſeillerent ce pere courroucé de s'appaiſer, lui remontrant que les mariages ſe font au ciel avant que de ſe faire en la terre, & que ſans doute il avoit été ordonné que ce berger épouſât ſa fille, qu'il étoit honnête garçon, & qu'il les falloit marier enſemble pour reparer la faute, ſi faute y avoit. La choſe alla ſi loin, que l'accord en fut paſſé dès le jour même au grand contentement des parties: & le pere ſe répréſentant les admirables inventions, que le charlatan lui avoit appriſes, pour reconnoître celui qui avoit depucellé ſa fille, ſe propoſa de le bien remercier & de le bien recompenſer.

Tandis que toutes ces choſes arriverent, la ſcience de Francion eut encore un autre effet. Son hôte, qui voulut éprouver la chaſteté de ſa femme, cherchoit ce qu'il ne deſiroit pas trouver. Il ne manqua pas de ſuivre ſon conſeil en ſe couchant: vous ne ſçavez pas mamie, dit-il à ſa femme, j'ai appris tantôt d'étranges nouvelles. Hé quoi, repondit-elle, n'y a-t-il pas moyen de les ſçavoir? Non, ce dit-il, vous êtes trop babillarde. Hé ma foi, reprit-elle, je jure que je n'en parlerai point: me faut-il celer quelque choſe? Vous ne m'aimez guere. Ha Dieu, dit-il, cela eſt étrange: c'eſt ce charlatan qui me l'a aſſûré: bien vous le ſçaurez, n'en parlez donc pas: c'eſt que demain tous les cocus doivent devenir chiens. Hé bien, dit-elle,

de

de quoi vous ſouciez-vous, vous ne l'êtes pas. Ha, je le ſçai, repondit l'hôte entre ſes dents, & toujours faut-il avoir compaſſion de ſes ſemblables. Et la femme pourſuivant ſon propos, diſoit : mais quoi que ſe ſoit, il ne faut pas croire ce Prophete de malencontre ; il ne devine les fêtes que quand elles ſont venuës, ne laiſſez pas de dormir à votre aiſe : pour moi, je ne me puis encore coucher ſitôt ; il faut que j'aille chauffer le four, notre ſervante n'y entend rien. Elle dit ceci pour avoir ſujet de ſortir, & au lieu d'aller à ſon four, elle s'en alla à la grande place, où toutes ſes voiſines étoient encore. Il lui étoit impoſſible qu'elle tînt ſa langue : il falut qu'elle leur découvrît ce que ſon mari lui venoit de dire. Cela les rendit toutes bien étonnées, & elles allerent chacune apprendre cette nouvelle à toutes celles qu'elles connoiſſoient, ſi bien qu'en un moment tout le village en fut abreuvé. La taverniere s'étant couchée avec le tavernier, attendit le jour avec impatience, pour voir ce qui arriveroit ; & comme il fut venu elle ſe leva, & ôtant la couverture de deſſus le nez de ſon mari, qui dormoit encore, elle regarda s'il avoit ſa forme accoutumée. Quand elle vit qu'il étoit encore fait comme un homme, elle le laiſſa là, & ſe mit à s'habiller : mais s'étant reveillé un peu après, il ſe ſouvint de ce qu'il lui avoit dit le ſoir, & pour l'éprouver il s'aviſa de contrefaire le chien : il commença

mença d'abboyer comme un gros dogue ; & la femme, qui l'aimoit alors veritablement, effrayée d'oüir ceci, ſe jetta aux pieds du lit ; & ſe mit à crier, ayant les mains jointes : helas, mon Dieu, faut-il que pour deux pauvres fois mon pauvre mari devienne chien ? Alors il ſe leve, & bien que cette naïveté fût capable d'adoucir un cœur, il la vient battre fort & ferme, lui diſant : non, non, ce ne ſera pas moi qui deviendra chien, Dieu ne punit pas les maris pour les pechez de leurs femmes : ce ſera toi qui ſeras changée en louve, s'il y a du mal à recevoir. Mais quoi ? tu as forfait à ton honneur par deux fois, dis-moi comment, en quel lieu & avec qui ? Mon mari, dit-elle, je ne vous le celerai point, pourvû que vous me promettiez de me le pardonner. Oüi, je te le pardonne, dit-il, apprens-moi tout, mais n'y retourne plus. Ce fut huit jours après que nous fumes mariez, reprit-elle, que nous avions un Seigneur en ce village, qui étoit bon compagnon ; il me vint cajoller, & me conta que les femmes de la ville n'étoient point groſſieres comme celles des champs, qu'elles ne refuſoient rien de ce que l'on leur demandoit, & que moi qui étois belle & jeune, j'en devois faire de même pour être eſtimée, & traitter avec gracieuſeté les honnêtes gens. Là-deſſus il vint à me baiſer, & paſſa plus avant ſans que je lui reſiſtaſſe : car j'avois envie de lui montrer que j'avois profité

ſité de ſes enſeignemens ; je ne croyois pas que cela fût honnête de lui refuſer quelque choſe ; ainſi je paſſai le pas : mais comme peu après ſon valet de chambre m'eut rencontrée à l'écart, quand il me voulut careſſer je ne me montrai pas ſi facile. Il penſoit que l'occaſion faiſoit le larron, & qu'étant en un lieu fort ſecret je me laiſſerois aller: mais je lui ſçus bien dire ; allez, allez, vous n'êtes pas notre Seigneur ? Penſeriez-vous qu'on vous laiſsât tout faire comme à lui ? Depuis j'ai bien connu qu'il ne falloit rien permettre ni aux valets ni aux maîtres, & mon innocence s'eſt paſſée avec ma jeuneſſe. Toutefois comme il y avoit un jour ici des ſoldats, qui ravageoient tout, cependant que vous étiez allé à la ville, il y en eut un qui me dit, il faut de deux choſes l'une, ou que j'emporte tes poules, ou que je couche avec toi. J'aimai mieux qu'il couchât avec moi, de peur de vous faire crier ; parceque s'il eût pris nos poules, vous vous en fuſſiez bien apperçu : mais vous ne vous pouviez appercevoir s'il avoit couché avec moi ou non : car en ce larcin-là l'on n'emporte rien, & l'on ne met rien hors de ſa place. Voilà, mon mari, comment j'ai failli deux fois, mais cela n'eſt pas digne de punition. L'on dit que la premiere faute merite remontrance, & que pour la ſeconde on doit pardonner, & qu'il n'y a que la troiſiéme, & les autres qui ſont en ſuite, qui doivent payer

pour

pour toutes : je l'ai oüi prêcher ainſi. Vous faites bien de me pardonner, puiſque je n'ai pas peché juſqu'à trois fois. Oui da, ce dit le mari, mais il ſuffit de deux fois pour faire un homme cocu. Pour une, ce n'eſt pas aſſez : car qui n'a encore qu'une pointe au front n'eſt pas appellé cornu, il en faut avoir deux. Mais mon mari, ce dit la femme, ſçachez qu'il n'eſt point cornard qui ne le penſe être ; & que puiſque j'étois ſi ſimple, quand j'ai failli contre les loix du mariage, que je ne croyois pas vous faire cocu, vous ne l'êtes pas en effet. Il y a bien autre choſe, que j'ai oüi dire aux plus ruſées, lorſqu'une femme a le deſir de faire ſon mari cocu, quand elle ne viendroit point aux effets, il ne laiſſe pas de l'être ; mais en recompenſe lorſqu'elle en a perdu l'envie, & qu'elle ne veut plus aimer que lui, il commence de ne l'être plus. Autrement que ſeroit-ce ? Quoi, cette tache ne s'effaceroit point, & toutes les autres s'en vont bien ? Et un vieillard ſeroit-il encore cocu, quand ſa femme eſt vieille & laide auſſi bien que lui ? Le mari approuva ſes bonnes raiſons, & ſe reſolut de vivre dorenavant en bonne paix & ſans inquietude avec une femme ſi ſage. Les autres, qui avoient auſſi été averties per le bruit commun, qui s'étoit épandu tout en un inſtant, que tous les cocus devoient devenir chiens, avoient bien à ſonger là-deſſus ; & principalement celles qui avoient fait faux bond à leur honneur.

neur. Elles ne pûrent dormir toute la nuit, & ne ceſſoient de tâter, ſi le poil n'étoit point venu par tout à leurs maris, & ſi les oreilles ne leur étoient point allongées. Il y en eut qui ne furent pas ſi ſecrettes, qu'elles n'appriſſent à leurs maris ce qu'elles avoient oui dire : & là-deſſus voyant qu'elles craignoient qu'ils ne fuſſent metamorphoſez, ils en tirerent une conjecture qu'elles n'avoient pas toûjours été chaſtes, & les battirent tant qu'elles n'avoient plus d'envie d'être ſi cajolleuſes. Toutefois ils ne ſçavoient bonnement, ce qu'ils devoient croire de la Prophetie du charlatan, car on le tenoit pour habile homme, & chacun attendoit avec impatience qu'il fût un peu plus haute heure pour l'aller voir à la place, où il ſe devoit trouver, car il étoit fête ce jour-là. Francion pour ſe donner du plaiſir, avoit employé toute la nuit à faire pluſieurs onguents avec du beurre, de la cire, de l'huile, du jus de quelques herbes, & d'autres ingrediens ; & s'étoit propoſé de leur en diſtribuer, & d'en prendre de bon argent, dont il avoit alors beaucoup affaire. Il avoit appris à compoſer ces drogues dans des livres qu'il avoit lûs par curioſité ; & à n'en point mentir, cela devoit plûtôt faire du bien que du mal ; car il ne vouloit ordonner aucune choſe qu'avec jugement. Il ne vouloit pas que cette galanterie ſervît à faire du mal à perſonne ; au contraire il deſiroit la rendre utile ; comme en effet tout ce que nous

avons vû, qu'il fit dans ce village, donna plus de plaiſir que de mal.

L'heure de paroître en public étant venuë, il fit porter ſur la place toute ſa marchandiſe dans une layette, par un petit garçon. Il eût bien voulu trouver un guitarre pour rejoüir ſes auditeurs, & contrefaire mieux le charlatan; mais n'y en ayant point au village, il les entretint avec des diſcours qui valoient bien une muſique : il ne leur parla point des cocus, qui devoient être metamorphoſez en chiens; ſi-bien que ceux qui en avoient oüi le bruit, tournerent cela en raillerie. La harangue qu'il vouloit faire ſur l'utilité de ſes remedes étoit à peine commencée, qu'il arriva un homme à cheval en ce lieu-là, qui l'ayant écouté quelque tems, en le regardant avec attention, deſcendit à terre, & fendant la preſſe s'en vint lui accoller la cuiſſe, & lui dit : ha, mon maître, en quel équipage êtes-vous ici ? que je ſuis aiſe de vous avoir retrouvé. Francion avoit bien reconnu dès le commencement, que c'étoit ſon valet de chambre, mais il ne vouloit pas encore parler à lui, & l'ayant ſalué avec fort peu de ceremonie, il lui dit ſeulement, retirez-vous, nous deviſerons tantôt enſemble; laiſſez-moi achever de contenter ces bonnes gens. Auſſi-tôt il ſe remit à parler de ces drogues, & à en diſtribuer à ceux qui en deſiroient. Les uns en demandoient pour un ſol, les autres pour deux.

Il en prenoit ce qu'il falloit avec un coûteau, & le mettoit ſur un papier; & pour leur faire trouver bon, il en prenoit toûjours après quelque petit morceau avec la pointe, qu'il donnoit par deſſus. Ça, diſoit-il, vous êtes bon drolle, vous aurez ce petit lechefrion, & encore celui-ci, & encore celui-là, & encore celui que voilà : c'eſt du plus excellent; c'eſt du fond de la boëte; le meilleur eſt toûjours là; demandez-le à votre femme. Il avoit beaucoup d'autres termes, que les charlatans ont, pour engeoler le marchand; & le tout avec des geſtes qui donnoient beaucoup de grace à ſon diſcours : tellement que Petrone, qui étoit ſon valet, ne fut jamais ſi étonné. Ayant vû comme il l'avoit repouſſé, il ne ſçavoit s'il devoit croire que ce fût là ſon maître; mais enfin, tout l'onguent étant vendu, il quitta la compagnie, & le vint trouver avec des témoignages d'une joye nompareille. L'aſſemblée des païſans ſe diſſipant alors, ils s'en allerent repoſer à l'hôtellerie. Francion demanda à Petrone auparavant toutes choſes, où étoit le reſte de ſes gens: il lui répondit que depuis ſa perte ils s'en étoient tous allez chercher leur fortune, croyant qu'il fût mort; que pour lui il n'avoit ceſſé de le chercher, tant en France qu'en Italie, & que, ſans ſa rencontre qu'il avoit faite, il s'en alloit encore à Rome faire la même quête. Francion lui conta alors en bref toutes ſes avantures, qui l'étonnerent merveilleuſement,

veilleuſement, & lui ayant aſſuré qu'il ſe mouroit de deſir d'être à Rome afin de revoir Nays, il reſolut de partir auſſi-tôt pour aller à Lyon tâcher d'avoir de l'argent, pour faire ſon voyage. Petrone lui dit, qu'après l'avoir perdu, ne ſçachant que faire de ſes chevaux & de ſon bagage, il avoit tout vendu excepté le cheval qu'il avoit, & qu'il avoit encore une bonne partie de l'argent. Francion en fut bien aiſe, & l'ayant reçû de lui, il lui acheta un petit cheval en ce village, & monta ſur l'autre; & puis ils s'en allerent laiſſant tous les villageois fort ſatisfaits. Ils arriverent fort tard à Lyon, ſi bien que Francion ne fut point vû avec ſon bel habit. Le lendemain au matin il y eut un tailleur, qui le vint vêtir de pied en cap; & il s'en alla trouver un banquier qui le connoiſſoit, lequel lui promit de lui prêter tout ce qu'il voudroit, ſçachant bien qu'il n'y auroit rien à perdre. Il lui demanda des lettres de change, pour recevoir de l'argent à Rome, & lui en donna d'autres pour envoyer à ſa mere, afin d'être payé de l'argent qu'il lui prêtoit. Ayant ainſi fait ſes affaires il reprit le chemin d'Italie, ſans être ſuivi d'autre que de Petrone, à qui il promettoit de grandes recompenſes pour ſa fidelité. Il avoit ſi hâte, que dedans les villes il ne s'amuſoit à aucune ſingularité. Il ne cherchoit rien que Nays, dont il preferoit la vûë à tout ce que l'on eſtime de plus beau au monde. Il n'eut en chemin aucune

aucune avanture digne de recit ; car il n'avoit pas le loiſir de regarder ce qui ſe paſſoit, ni de ſe gauſſer avec ceux qu'il rencontroit. C'eſt aſſez que l'on ſçache, qu'enfin il fit tant par ſes journées qu'il arriva à Rome. Il ſe logea au quartier où les François ſe logent d'ordinaire, & il n'y avoit pas encore ete ſix jours, que l'on l'avertit que Raymond & Dorini étoient arrivez. Il les alla incontinent ſaluer, & l'on peut dire que jamais en aucune entrevûë d'amis il ne s'eſt montré tant de joye, qu'ils en firent paroître en la leur. Lorſque Francion compta ſes avantures de berger & de charlatan, il ravit un chacun d'admiration. Mon Dieu, ce dit Dorini, que je ſuis fâché que nous ne ſommes plûtôt venus en Italie, nous euſſions poſſible eu nouvelles de votre deſaſtre, & nous ne vous euſſions pas laiſſé en un ſi mauvais état. Vous vous mocquez, dit Raymond, je ſerois bien marri que l'on eût tiré Francion de l'état où il étoit : il n'auroit pas accompli de ſi belles choſes : elles ſont ſi rares, que je m'aſſure qu'il quitteroit toûjours librement la grandeur & l'ambition pour en faire de ſemblables. Que vous lui euſſiez fait de tort en le penſant ſecourir. Vous avez raiſon, reprit Francion ; & je ne voudrois pas avoir vécu autrement que j'ai fait. Néanmoins je vous dirai, à le bien prendre, ce ne ſont que des fripponneries. Oüi, ce dit Raymond, mais vos fripponneries valent mieux ordinairement que les plus

ſerieuſes occupations de ceux qui gouvernent les peuples. S'ils ſe trouvoient en de pareils accidens, qu'ont été les vôtres, ils ſeroient fort empêchez de les ſupporter avec autant de conſtance, & de ſe rejoüir, comme vous, dedans le mal même que la fortune envoye. Quittons tous ces diſcours, dit Francion, ce n'eſt point à moi qu'il faut donner des loüanges. Nous ſommes en un païs, où il n'y a que la belle Nays qui en merite. Hé bien, Dorini, n'en avez-vous point eu de nouvelles. Elle eſt en cette ville aſſurément, dit Dorini, l'on me l'a appris : je l'irai voir tout à cette heure pour l'amour de vous. Dorini joignit les effets aux paroles, & s'en alla dès lors ſaluer ſa parente, qui avoit une maiſon à Rome, où elle étoit bien plus ſouvent qu'en ſes Seigneuries. Après que les complimens furent achevez, il lui parla de Floriandre, & lui demanda ſi elle n'avoit pas reçû les nouvelles de ſa mort. Comme elle eut repondu qu'oüi, il lui demanda ſi elle n'avoit point vû celui, qu'il lui avoit envoyé en échange, qui n'avoit pas moins de merite. Elle lui dit qu'elle ſçavoit bien de qui il entendoit parler ; mais que c'étoit un homme très-inconſtant & très-ingrat, vû qu'après avoir été le mieux du monde auprès d'elle, il l'avoit laiſſée ſans lui dire adieu, & lui avoit envoyé une lettre fort peu courtoiſe. Dorini voulut voir cette lettre ; & l'ayant conſiderée, lui dit, voilà qui ne vint jamais

de Francion : car outre qu'il eſt trop honnête homme pour avoir écrit ceci, je ſçai bien que cela n'eſt pas de ſa main : j'ai dans ma poche des vers qui ſont de ſon écriture, vous verrez ſi elle eſt ſemblable. Mais tout ceci n'eſt rien, d'où eſt-ce qu'il vous auroit écrit? C'eſt ici une tromperie de ſes rivaux, qui ſont jaloux & vindicatifs. Vous croyez qu'il vous ait quittée, & c'eſt que ces méchans l'on fait retenir priſonnier. Il a été reduit à cauſe de vous en une miſere extrême, & il a fallu qu'il ſe ſoit mis aux plus baſſes conditions du monde; vous en entendrez le recit de ſa propre bouche : il eſt maintenant en cette ville, en reſolution de vous venir ſaluer, dès que vous lui en aurez donné la permiſſion. Nays ajoûtant foi aux paroles de Dorini, & deteſtant Valere & Ergaſte, jetta dedans le feu la lettre qu'ils lui avoient envoyée, comme venant de la part de Francion. Elle témoigna qu'elle ſeroit fort contente de le voir; ſi-bien que Dorini lui en vint rapporter les nouvelles, & le rendit tout ſatisfait. Ils ſe hâterent de ſouper pour faire leur viſite, & s'en allerent après chez Nays avec Raymond. Lui, qui ne l'avoit point encore vûë, l'admira, & la trouva plus belle qu'elle n'étoit en ſon portrait, que l'on lui avoit montré; & les autres, qui l'avoient déja vûë, connurent que ſes perfections alloient toûjours en augmentant. Dorini lui dit, Madame, voici les plus gentils Cavaliers de la France, qui ont quitté

leur partie pour vous venir rendre du ſervice : & là-deſſus Raymond & Francion commencerent leurs complimens, auſquels la belle Marquiſe repondit ſelon les termes de ſa courtoiſie ordinaire. Francion eût bien voulu la pouvoir tirer à part, pour lui dire ouvertement les maux, que l'amour lui avoit fait ſouffrir pour elle en ſon abſence ; mais il ne falloit pas qu'il privât les autres de l'entretien de cette belle Dame. Dorini le mit incontinent ſur les avantures, qu'il avoit couruës depuis qu'il avoit été perdu, & ſe voyant obligé d'en faire encore le recit, pour ſa Maîtreſſe, qui y avoit le principal interêt, il le recommença. Il décrivit naïvement les miſeres de ſa priſon, & la pauvreté où il étoit étant berger ; mais il ſe garda bien de parler de ſes diverſes amourettes, de peur de ſe mettre en mauvaiſe odeur auprès de Nays. Il deguiſa les choſes le plus qu'il lui fut poſſible, & ajoûta à la verité de certains petits menſonges, qui rendirent ſon recit fort agreable. Mais ſur tout il triompha, quand ce fut à dire comment il avoit fait le charlatan ; car il repreſenta ce perſonnage avec les mêmes paroles, & les mêmes poſtures, qu'il avoit tenuës : ce qui ſembla ſi plaiſant à Nays, qu'elle avoüa que jamais elle n'avoit rien oüi de meilleur : tellement qu'il falloit en quelque ſorte n'être pas fâché de la trahiſon de Valere & d'Ergaſte, qui avoit été cauſe de tant de beaux ſuccès. C'eſt ainſi que les Philoſophes

loſophes rendent graces à la fortune, des miſeres qu'elle leur envoye, parce qu'elle leur donne occaſion de faire éclatter leur merite, & que la pauvreté eſt un inſtrument de leur vertu.

Dorini étoit d'avis que Francion ſe vengeât de ſes deux rivaux, mais il repondit qu'il valoit mieux ne point reveiller une affaire qui étoit déja aſſoupie, & que Ergaſte s'en étant retourné à Veniſe, & Valere en une ſienne maiſon champêtre, à cauſe qu'ils étoient las de pourſuivre une choſe qu'ils ne pouvoient avoir, il les falloit laiſſer avec les remors de conſcience, que ſentent les coupables. On ne pouvoit tirer raiſon d'eux, ſans abreuver tout le monde de ce qui s'étoit paſſé; & Francion ne vouloit pas que l'on ſçût qu'il avoit été en priſon, & que depuis il avoit été contraint de vivre en païſan.

Encore qu'il tînt tout ceci pour des galanteries & des avantures agreables, ſi eſt-ce qu'il n'oublia pas à faire monter bien haut les inquietudes, qu'il avoit euës étant ſeparé de Nays: mais cette ruſée, qui ſe les imaginoit bien, fit ſemblant pour ce coup de tenir tout cela dedans l'indifference. Après divers entretiens, ces braves Cavaliers la laiſſerent, & s'en retournerent coucher en la maiſon, où ils s'étoient logez.

Le lendemain au matin, comme ils dejeûnoient, l'on leur vint dire que deux Gentilshommes François étoient à la porte, leſ-

quels demandoient de parler à Francion. Il dit que l'on les fît entrer, & il fut tout étonné que c'étoit le jeune du Buiſſon, & un nommé Audebert, qui étoit de ſon païs : il les ſalüa courtoiſement, & ayant dit à du Buiſſon qu'il voyoit bien qu'il étoit homme de promeſſe, il vouloit ſçavoir d'Audebert comment ils s'étoient trouvez enſemble. Audebert lui répondit, qu'ils avoient fait connoiſſance dedans Lyon, & que depuis ils ne s'étoient point quittez, & qu'il y avoit plus d'un mois qu'ils étoient arrivez à Rome. Mais il y a bien autre choſe, dit du Buiſſon; il ſemble que le ciel m'ait deſtiné pour faire venir ici tous vos meilleurs amis, pour être témoins de vos belles avantures. Audebert ne vous dit pas, que j'ai amené un galant homme, qui ſe vante d'avoir été autrefois Pedagogue : c'eſt un des Oracles de ce tems ; il crache à tous propos le Grec & le Latin. Qui eſt donc celui-là ? dit Francion. Comment, dit Audebert, vous ne connoiſſez pas l'incomparable Hortenſius ? Hortenſius ! reprit Francion en s'écriant : ha Dieu ! que je puis bien dire comme Philippe de Macedoine, quand il reçût deux bonnes nouvelles en un même inſtant. O fortune ! ne m'envoye qu'un petit de mal au lieu de tant de ſi grands biens. Quoi ! je ſçai la venuë d'Audebert, que j'ai connu dès mon enfance, & celle de du Buiſſon, dont l'humeur me plait infiniment, & outre cela l'on m'apprend encore qu'Hortenſius

qu'Hortenſius eſt ici. Je dis cet Hortenſius, qui eſt le Roi des beaux eſprits de l'Univerſité de Paris. Ha, quelle heureuſe rencontre! Mais quoi, mes chers amis, comment eſt-il venu ici? Il ſe déplaiſoit à Paris, dit Audebert, il lui ſembloit que ſes veilles n'y étoient pas aſſez recompenſées : tellement que m'ayant oüi parler, que je voulois aller en Italie, il s'eſt reſolu de m'y accompagner. Mais pourquoi n'eſt-il point venu me voir? dit Francion. Penſe-t'il faire ici comme en France? Il ſe cachoit toûjours de moi dedans Paris, & s'il me rencontroit d'avanture par les ruës, il ne me ſaluoit que par maniere d'acquit, ſans vouloir parler à moi. L'on ne peut pas faire de même ici; tous les François ſe viſitent : il faudra bien que nous nous voyions. Il vous a toûjours redouté, reprit Audebert, & je penſe que c'eſt qu'il croit que vous êtes d'une humeur mocqueuſe : mais je lui ai fait à demi perdre cette opinion; & s'il n'eſt point venu quand & nous, c'eſt qu'il eſt fort ceremonieux, & qu'il ſe trouve trop mal vêtu; & outre cela je crois que c'eſt qu'il étudie des complimens pour vous ſaluër : car ayant été ſi long-tems ſans vous voir, cette premiere entrevuë doit être celebre. Vous lui faites tort de dire cela, repartit Francion, il a l'eſprit aſſez bon pour parler à moi ſans être preparé. Mais dites-moi, de quelle ſorte vous êtes-vous acquis la connoiſſance d'un ſi illuſtre perſonnage? Cela

merite bien de vous être raconté, reprit Audebert, & ſi vous avez le loiſir de l'oüir, je vous en ferai le recit. Alors Francion lui ayant dit qu'il étoit prêt à entendre tout ce qu'il diroit, ſçachant qu'il ne raconteroit rien que d'agreable, il le fit aſſeoir, & tous ceux qui étoient là, firent le même.

Comme j'étois à Paris à paſſer mon tems avec toute ſorte de perſonnes, dit Audebert en reprenant ſon diſcours, je voyois ordinairement deux Poëtes de la Cour, dont l'un s'appelloit Saluſte, & l'autre l'Ecluſe, tous deux d'aſſez bonne compagnie. Un jour il prit envie à Saluſte de traduire en vers François la quatriéme Eclogue de Virgile : mais parce qu'il n'entendoit guere bien le Latin, & qu'il n'avoit fait ſon ouvrage que par la conference de certaines traductions anciennes, il ſe delibera de le communiquer à quelque homme docte. Un Imprimeur de ſes amis lui enſeigna Hortenſius, & lui dit qu'outre qu'il étoit fort ſçavant en Grec & en Latin, il écrivoit bien ſouvent en François, & faiſoit beaucoup de traductions, & qu'il compoſoit même en vers. Saluſte le voulut voir, encore qu'il ne le connût point autrement, & dit à l'Ecluſe avec quelles paroles il deſiroit l'aborder. L'Ecluſe eſtimoit tant tout ce que faiſoit celui-ci, qu'il retenoit des copies de toutes ſes œuvres ; il avoit déja écrit l'Eclogue, mais il vint à moi, & me la fit encore écrire, m'aſſurant que cela

nous

nous ſerviroit à une gaillarde invention. Il m'apprit que Saluſte avoit reſolu d'aller communiquer cette piece à Hortenſius, & qu'il nous y falloit aller tous deux, l'un après l'autre, au lieu de lui, & dire que nous nous appellions Saluſte. Or il étoit aſſez aiſé de contrefaire ſon perſonnage : car comme la nature ne fait guere d'hommes parfaits, & donne quelque imperfection au corps à ceux qui ont l'ame belle, elle l'avoit fait begue, ſi bien qu'il écrivoit de beaucoup mieux qu'il ne parloit. Ainſi Homere étoit aveugle, & Ronſard étoit ſourd, & les deffauts de ces grands perſonnages étoient reparez par l'excellence de leurs eſprits. L'Ecluſe ayant ſçû le jour que Saluſte devoit aller voir Hortenſius, s'y en alla de meilleure heure qu'il n'y devoit aller ; & ayant trouvé ce ſçavant homme dedans ſa chambre, lui fit une reverence fort humble : Monſieur, lui dit-il, je je je ſuis venu ici pour avoir le bonheur de vous offrir mon ſervice ; je ne veux plus demeurer privé de la converſation d'un ſi rare eſprit, avec qui je puis profiter ; & ayant fait des vers depuis peu, je ſerai fort aiſe d'en avoir votre jugement ; je m'appelle Saluſte pour vous ſervir ; je ne ſçai ſi vous avez oüi parler de moi. Hortenſius, qui avoit vû aſſez de vers imprimez ſous ce nom, mais qui n'en connoiſſoit point l'Auteur de viſage, & ne ſçavoit autre choſe de lui, ſinon qu'il étoit begue, crût que ce l'étoit là veritablement,

& le fit aſſeoir avec beaucoup de courtoiſie, lui rendant graces de l'honneur qu'il lui faiſoit. Le pretendu Saluſte tira alors l'Eclogue de ſa poche & la lût. Hortenſius chercha preſque à reprendre à tous les vers, afin de montrer ſon bel eſprit; & néanmoins il dit à la fin que ces commencemens-là étoient très-bons, & que l'Auteur feroit bien avec le tems. L'Ecluſe le remercia de la peine qu'il avoit priſe de les oüir, & ayant pris congé de lui s'en vint me trouver, pour me dire qu'il étoit tems que j'allaſſe joüer le même perſonnage, & que nous en aurions bien du contentement. Il m'apprit la même harangue, qu'il avoit faite à Hortenſius, & l'ayant été voir tout ſur l'heure, je la lui fis encore avec des begayemens ſi longs, que je demeurois un demi quart d'heure ſur chaque ſyllabe, & je lui dis auſſi que je m'appellois Saluſte. Il écouta ceci avec patience; car il ſe pouvoit bien faire qu'il y eût à Paris deux Poëtes appellez Saluſte, auſſi begues l'un que l'autre : mais comme j'eus commencé à lui lire l'Eclogue, qui étoit celle-là même qu'il venoit d'oüir, il ne pût comprendre cela, & me dit; mais Monſieur, il vient de ſortir d'ici tout à cette heure un Gentilhomme, qui s'appelle Saluſte comme vous, il m'a montré les mêmes vers que voici : qui eſt-ce qui les a faits de vous deux ? Eſt-il poſſible, que vos eſprits ſoient pareils comme vos noms, & que vous écriviez ſur de mêmes

mêmes ſujets, & encore avec de ſemblables paroles : ma foi, il y a du mal-entendu là-deſſous : je ne ſçai pas qui c'eſt qui eſt trompé de nous autres : mais allez-vous-en chercher qui vous donne ſon jugement ſur vos vers : je ne les ai déja que trop oüis : ils m'ont aſſez importuné : demandez à l'autre Saluſte ce que je lui en ai déja dit.

Je reconnus qu'en diſant ces mots il ſe mettoit fort en colere, ſi bien que je le quittai là ſans grande ceremonie. Le vrai Saluſte arriva chez lui peu après, & lui fit un compliment pareil aux nôtres, au moins en ſubſtance : car pour la grace de parler il l'avoit bien plus grande que nous, & il begayoit bien mieux : il s'imitoit bien mieux ſoi-même que nous ne l'avions imité. Mais néanmoins quand il commença de dire à Hortenſius qu'il ſe nommoit Saluſte, & qu'il lui vouloit montrer une Eclogue, il le repouſſa de toute ſa force hors de ſa chambre, & s'il ne s'en fût fui, il lui eût fait ſauter les montées. Comment, diſoit-il, celui-ci eſt encore pire que les autres ; il parle de beaucoup plus mal. Ne ceſſera-t'il d'en venir juſqu'au ſoir ? Ha, ce ſont des chercheurs de barbets. Ce ſont des filoux, qui veulent derober mes meubles. Quiconque ce ſoit qui me vienne voir deſormais, je n'ouvrirai point ma porte qu'il ne m'ait dit ſon nom ; que s'il begaye, ou s'il s'appelle Saluſte, il n'entrera pas. Hortenſius ayant dit ceci, avoit encore envie de faire

courir des ſergens après Saluſte, pour le faire prendre comme un voleur, mais il ne trouva perſonne, en la maiſon où il demeuroit, qui s'y voulût employer.

Cependant Saluſte gagna au pied, & nous allâmes chez lui tout exprès, pour ſçavoir s'il avoit vû Hortenſius. Il nous dit qu'il avoit été chez lui; mais que c'étoit un fol, auſſi furieux qu'il y en eût aux petites maiſons, & qu'il n'avoit jamais eu la patience d'entendte ce qu'il vouloit dire, & l'avoit voulu battre ſans aucun ſujet; ſi bien qu'il étoit fort heureux d'être échappé de ſes mains. L'Ecluſe ne ſe pût tenir de lui découvrir la fripponnerie que nous avions faite. Cela lui donna tant de contentement, qu'il dit qu'il faloit alors que les trois Saluſtes allaſſent tous enſemble voir Monſieur Hortenſius. Cet avis nous plaiſant, nous y retournâmes, & ne le trouvant pas nous allâmes juſqu'à une Imprimerie, où il corrigeoit des épreuves. Nous lui dîmes qu'il ne ſe devoit pas fâcher de notre procedure, que nous étions freres, & que nous faiſions tous trois des vers, mais qu'à la verité il n'y avoit que notre aîné qui eût fait l'Eclogue. J'ai depuis ſongé à votre fait, nous dit-il, & je ne ſuis plus tant en colere. Il m'a ſemblé que vous pouviez bien avoir tous trois fait cette Eclogue, & que l'aîné avoit fait le commencement, le ſecond le milieu, & le cadet la fin. Cela eſt ainſi, lui dis-je, mais nous ne

vous

vous l'oſions pas dire. Il crût tout cela pour lors, mais depuis l'on lui découvrit notre tromperie; ce qui fit qu'il ne nous voulut plus guere de bien, & commença de médire de nous en tous les lieux où il ſe trouva. Nous nous reſolumes d'en prendre une plaiſante vengeance, & comme nous avions remarqué, que pour paroître Gentilhomme il étoit toûjours botté & éperonné, auſſibien qu'Amadis de Gaule, ſans qu'il montât jamais à cheval; ce fut là-deſſus que nous le gauſſâmes pluſieurs fois. Ses bottes étoient ſi vieilles, qu'il ſembloit que ce fuſſent celles que portoit l'Archevêque Turpin, allant contre les Sarazins avec le bon Roi Charlemagne. Maintefois elles avoient été reſſemellées, & je penſe que tous les ſavetiers de Paris les connoiſſoient, & qu'il n'y en avoit pas un qui n'y eût au moins mis un bout. La jambe étoit rapiecée en tant d'endroits, que l'on ne pouvoit plus à la verité aſſûrer, que ce fuſſent les mêmes qu'il avoit euës premierement; ainſi que le navire de Theſée, que l'on gardoit au port d'Athenes. Quand il s'y faiſoit quelque trou, Hortenſius y mettoit un petit nœud de taffetas; ce qui ſembloit être fait tout exprès, & pour ſe montrer plus galant.

Un jour donc, qu'il alloit ainſi botté par la ville, nous fîmes bien boire de certains ſergens de notre connoiſſance, qui étant à demi yvres s'en allerent à notre perſuaſion

le

le prendre au collet, dedans une petite ruëlle, qui va rendre ſur le quay de la Megiſſerie : ils lui dirent qu'il falloit qu'il vînt en priſon, & que c'étoit un méchant, qui avoit bleſſé le fils d'un honnête bourgeois de la ville. Il repondit qu'il ne ſçavoit ce que l'on lui vouloit dire, & néanmoins ils le traînerent au Fort l'Evêque, comme le Juge étoit au ſiege. Il fut mené devant lui, & un certain homme, que nous avions apoſté, venant faire ſa plainte, dit que le matin Hortenſius faiſant bondir ſon cheval avoit penſé tuër un jeune enfant, qui lui appartenoit, & l'avoit renverſé à terre, & qu'il avoit la tête toute caſſée : puis il conclut à fin de proviſion pour le faire panſer, & de tous dépens, dommages & interêts. Le juge interrogea Hortenſius, pour ſçavoir ſi cela étoit vrai : il le nia tout à plat, & n'oſa pas pourtant dire qu'il n'alloit jamais à cheval, à cauſe qu'il étoit botté : mais enfin il fut contraint de le declarer ainſi : helas, Monſieur, comment ſe pourroit-il faire que j'euſſe bleſſé cet enfant étant à cheval, vû que je vous prouverai que je n'y ai monté de ma vie, & que quand je vai en notre païs je me mets toûjours en coche : lorſque j'étois petit, on me monta ſur un âne, Monſieur, il étoit ſi hargneux qu'il me jetta à terre, où je me demis un bras, depuis ce tems-là je n'ai point voulu avoir à faire avec les bêtes. Le Juge lui dit qu'il fît venir des témoins, comme

il

il ne montoit jamais à cheval : il demanda un certain delay, qu'on étoit prêt de lui accorder ; mais enfin l'on le crût à ſon ſerment, & il ſortit de priſon bagues ſauves, hormis qu'il fallut un peu contenter les ſergens. Ayant été ainſi renvoyé abſout, il étoit preſque fâché de n'avoir point été eſtimé coupable du crime dont on l'accuſoit, afin de faire croire qu'il alloit quelquefois à cheval. Nous nous imaginions bien ce qu'il en penſoit, & depuis nous commençâmes à lui faire la guerre, ſur la belle avanture qui lui étoit arrivée. Se voyant ainſi gauſſé, il eut bien le jugement de connoître, que le vrai moyen de ne l'être plus tant, étoit de ne s'en plus fâcher, & de rire avec nous : ſi bien que nous trouvant un jour à la boutique d'un Libraire, dès que nous eumes parlé de ſes bottes, il nous dit qu'il vouloit faire un diſcours à leur loüange ; & pour faire le plaiſant, il prit ainſi la parole. O que l'on doit bien accuſer de negligence les Auteurs, qui ont recherché l'invention des choſes, pour n'avoir point laiſſé par écrit, qui fut celui qui inventa la maniere de ſe botter ! Que nos predeceſſeurs avoient l'eſprit inſulſe & inſipide, de ne ſe point ſervir d'une ſi belle chauſſure que quand ils alloient aux champs, ſe contentant d'aller en houſſe par la ville ; & que nous ſommes bien plus aviſez d'en uſer toûjours, non ſeulement à cheval, mais encore à pied ! Car il n'y a rien de plus commode pour épargner

les

les bas de ſoye, à qui les crottes font une guerre continuelle, principalement dedans Paris, qui à cauſe de ſa boüe fut appellé Lutece. N'y a-t'il pas un adage qui dit, que verole de Roüen & crotte de Paris ne s'en vont jamais qu'avec la piece ? N'eſt-ce pas un grand avantage, ſi l'on veut aller ſe promener, que de paroître Cavalier étant ſeulement botté, encore que l'on n'ait point de cheval, d'autant que ceux qui vous voyent s'imaginent qu'un laquais tient votre monture plus loin ? Auſſi un étranger s'étonnoit-il un jour, où il pouvoit croître en France aſſez de foin & d'avoine, pour nourrir les chevaux de tant d'hommes, qu'il voyoit bottez à Paris ; mais l'on le guerit de ſon ignorance, lui remontrant que les chevaux de ceux qu'il avoit vûs ne coûtoient guere à entretenir. Tous les braves hommes étant aujourd'hui bottez, nous montrent que la botte eſt une partie eſſentielle du Gentilhomme ; & nous ſuivons en cela les nobles Romains, qui portoient un brodequin, appellé en leur langue *Cothurnus*, & laiſſoient aux roturiers un petit eſcarpin nommé *Soccus*, qui ne venoit qu'à la cheville du pied, de même que nous laiſſons les ſouliers pour les hommes de baſſe étoffe : mais ces Romains n'avoient que des bottines, ils n'avoient pas de vrayes bottes. S'ils en euſſent eu, & qu'ils en euſſent ſçû l'utilité, ils leurs euſſent dreſſé une temple, auſſi-bien qu'à toutes les autres choſes qu'ils

qu'ils eſtimoient, & ſur l'autel il y eût eu une Deeſſe bottée & éperonnée, qui eût eu des coroyeurs & des cordonniers pour Sacrificateurs & pour Prêtres, & ſes victimes euſſent été des vaches écorchées, pour faire des bottes de leur peau. Mais quel beſoin de leur dreſſer un temple, puiſque chacun les porte au cœur & aux pieds, & qu'il y a tel qui a paſſé plus de trois ans ſans marcher autrement que botté, afin de paroître plus brave & plus accoûtumé à la fatigue. Les chevaliers de la table ronde étoient toûjours armez; de ſorte qu'il ſembloit que la cuiraſſe fût collée ſur leur dos. Les centaures étoient toûjours à cheval, & s'y tenoient ſi fermes qu'il ſembloit que ce ne fût qu'un corps, que celui de leur monture & le leur; & pour ce ſujet les Poëtes ont feint qu'ils étoient moitié hommes & moitié chevaux. Ainſi ne quittant point la botte, il ſemble qu'elle ſoit de nos membres; & quand quelqu'un eſt mort en une bataille, nous diſons ſeulement, il y a laiſſé les bottes, comme ſi elles étoient le vrai ſejour de l'ame du Cavalier, & ſi elle y habitoit autant, voire davantage, que dans le corps. Auſſi à dire la verité, c'eſt là que nous devons avoir l'eſprit, pour manier le cheval à tous propos, & bien ſouvent nous en tenons le ſalut de notre vie. On me dira qu'un Baron ayant trouvé aux champs une bergere qu'il aimoit, donna ſon cheval à garder à ſon laquais, & la mena en un lieu écarté,

écarté, où il voulut cuëillir la roſe: mais que la fille l'ayant prié de permettre qu'elle le debottât avant que de jouïr d'elle, de peur qu'il ne gâtât ſa cotte & ſes chauſſes, elle ne lui tira les bottes qu'à demi & s'enfuit, le laiſſant là ſi empêtré, qu'au premier pas qu'il voulut faire pour la pourſuivre, il ſe laiſſa tomber entre des épines, qui lui dechirerent tout le viſage. Voilà un grand accident, mais il ne le faut imputer qu'à ſa ſottiſe de s'être laiſſé tromper: les bottes n'en ſont point plus mépriſables. C'eſt avec elles qu'on court le benefice, qu'on va trafiquer, & qu'on va voir ſa Maîtreſſe. C'eſt une neceſſité aux braves hommes d'en porter, s'ils veulent paroître ce qu'ils ſont, & à beaucoup d'autres, s'ils veulent paroître ce qu'ils ne ſont pas. Si l'on eſt vétu de noir, l'on vous prend pour un bourgeois: ſi l'on eſt vétu de couleur, l'on vous prend pour un joüeur de violon, ou pour un bâteleur; ſpecialement ſi l'on a un bas de ſoye de couleur differente: mais arriere ces opinions quand l'on a des bottes, qui enrichiſſent toute ſorte de vêtemens. Que perſonne ne me blâme donc plus d'être botté, s'il ne veut paroître un eſprit héteroclite.

Voilà en ſubſtance l'oraiſon demonſtrative qu'Hortenſius fit pour les bottes; & je voudrois me pouvoir ſouvenir des paſſages Latins qu'il y entremêla. Nous feignîmes que nous trouvions tout cela fort excellent, & la premiere

miere fois que l'Ecluſe le vit, il lui preſenta ces vers, qui étoient ſur ce ſujet.

LEs bottes ſont en tel credit,
Depuis qu'Hortenſe nous a dit
Combien leur chauſſure eſt commode,
Que les plus mignons de nos Dieux
En veulent porter à la mode,
Pour montrer comme ils ſont Gentilshommes des Cieux.
Le Deſtin ſe meurt de ſouci,
D'en avoir de peau de Rouſſy;
Laiſſant ſon antique ſavatte,
Et le tems qui marche ſi doux
Avec des pantouffles de natte,
Deſire être botté tout de même que nous:
Pourſuivant un deſſein nouveau,
Qui s'eſt éclos en mon cerveau,
Je veux auſſi donner des bottes
A chacun des pieds de mes vers,
Afin qu'ils ſe ſauvent des crottes,
En courant le galop parmi cet Univers.

O que ces vers furent agreables à Hortenſius, qui croyoit que l'Ecluſe l'avoit beaucoup en eſtime. Il l'aima depuis par deſſus tous; & ce bon matois continuant de feindre, obtint de lui tout ce qu'il voulut. Ils ne bougeoient plus d'enſemble, & il ſembloit qu'ils ne fuſſent qu'un. Toutefois l'amitié fut un peu alterée un jour, que l'Ecluſe communiquoit de ſes vers à Hortenſius. Ce Pedant

Pedant ne les trouvoit pas à ſon goût, & l'autre ſoûtenoit qu'ils étoient bons. Hortenſius dit qu'il n'y entendoit rien, & qu'il ne devoit pas parler davantage : car il faut que vous ſçachiez qu'il s'eſtimoit aſſez ſçavant pour nous faire la leçon à tous, & qu'il croyoit être notre Roi : auſſi l'Ecluſe lui en avoit-il donné la qualité, & néanmoins il ne ſe pût tenir dans la complaiſance pour ce coup, car il dit à Hortenſius qu'il étoit auſſi capable que lui pour le moins ; ce qui le mit tellement en colere, qu'il le fit ſortir de violence hors de ſa chambre, & le menaça de le faire battre s'il cauſoit davantage. L'Ecluſe me vint apprendre la querelle, qu'il avoit euë contre lui : je lui dis que cela n'étoit pas bien, vû qu'Hortenſius lui avoit prêté de l'argent, & lui avoit fait beaucoup d'autres courtoiſies ; & qu'il ne falloit point être mal avec lui, s'il ne vouloit que l'on les eſtimât d'auſſi mauvaiſe humeur l'un que l'autre ; & qu'en effet c'étoit à lui à diſſimuler les injures. Cela le perſuada ſi bien, que le lendemain dès le grand matin il s'en alla chez Hortenſius, pour faire la paix avec lui. Il étoit encore au lit, mais ſon valet ne laiſſa pas d'ouvrir ; & l'Ecluſe étant entré dans la chambre, ſe mit à dire d'abord : il faut avoüer, Monſieur Hortenſius, qu'en vos ouvrages vous êtes plus qu'homme, mais que dans votre colere vous êtes pire qu'une bête. Hortenſius ſe ſentant picqué, ſe met en ſon ſeant

avec

avec le bonnet rouge, & la camiſole de même, & lui repart ainſi : ſi je ſuis une bête, je ſuis cette bête du Paradis de Mahomet, qui a les yeux de ſaphirs, les pieds d'emeraudes, le corps d'or bruni, & un pectoral où ſont les douze pierres precieuſes, à ſçavoir, la ſardoine, la topaze, l'émeraude, l'eſcarboucle, le diamant, l'agathe, le ſaphir, le jaſpe, l'amethiſte, la chriſolite, l'onix, & le beril. Si vous avez toutes ces pierres precieuſes, dit l'Ecluſe, je vous avouë que vous êtes la plus brave & la plus riche bête du monde. Je vous dis encore, pourſuivit Hortenſius, que ſi je ſuis une bête, c'eſt une de ces bêtes du ciel, qui donnent de la lumiere à la terre, comme l'ourſe, le dragon, le cygne, le pegaſe, l'écreviſſe, le ſcorpion, le capricorne, la baleine, le centaure, & l'hydre. Il faiſoit bien ſonner ces mots-là, & ſe ſourioit à tous coups, croyant dire une fort excellente choſe. L'Ecluſe lui repondit, je ne doute point de ce que vous me dites ; mais à laquelle de toutes ces bêtes reſſemblez-vous ? Allez-vous à reculons comme l'écreviſſe, ou ſi vous avez des cornes à la tête comme le capricorne ? Hortenſius lui repliqua qu'il ſe comparoit au cygne : & comme l'Ecluſe vouloit tourner tout ceci en raillerie, il s'alloit mettre en grande colere, mais j'arrivai & les accordai. Toutefois ils ne furent pas depuis en bonne intelligence ; & Hortenſius haïſſant l'Ecluſe, voulut auſſi haïr tous ceux qui le hantoient ; tellement

tellement que je fus du nombre de ſes ennemis : cela fut cauſe que je cherchai encore une invention pour me mocquer de lui.

Un jour me promenant ſur le Pont-neuf je vis arriver un homme à cheval vers les Auguſtins, qui avoit une caſaque fourrée, un manteau de taffetas par deſſus, une épée penduë au côté droit, & un cordon de chapeau fait avec des dents enfilées enſemble. Sa mine étoit croteſque, comme ſon habit; ſi bien que je me mis à le regarder. Il s'arrêta au bout du pont; & encore que perſonne ne fût autour de lui il ſe mit à parler ainſi, interrogeant ſon cheval à faute d'autre compagnie; vient ça, dis, mon cheval, pourquoi eſt-ce que nous venons en cette place? Si tu ſçavois parler, tu me répondrois que c'eſt pour faire ſervice aux honnêtes gens. Mais ce me dira quelqu'un, Gentilhomme Italien, à quoi eſt-ce que tu nous peux ſervir? A vous arracher les dents, Meſſieurs, ſans vous faire aucune douleur; & à vous en remettre d'autres, avec leſquelles vous pourrez manger comme avec les naturelles? Et avec quoi les ôtes-tu? Avec la pointe d'une épée? Non, Meſſieurs, cela eſt trop vieil. C'eſt avec ce que je tiens dans ma main. Et que tiens-tu dans ta main, Seigneur Italien? La bride de mon cheval. Cet arracheur de dents n'eut pas ſi-tôt commencé cette belle harangue, qu'un crocheteur, un laquais, une vendeuſe de ceriſes, trois macquereaux,

deux

deux filoux, une garce, & un vendeur d'almanacs s'arrêterent pour l'oüir. Pour moi, faiſant ſemblant de regarder de ces vieux bouquins de livres, que les Libraires mettent là ordinairement à l'étalage, j'écoutai auſſi bien comme les autres. Ayant tant de venerables auditeurs, il renforça ſon bien dire, & continua ainſi. Qui eſt-ce qui arrache les dents aux Princes & aux Rois ? Eſt-ce Carmeline ? Eſt-ce l'Anglois à la fraize jaune ? Eſt-ce Maître Arnaut, qui pour faire croire qu'il arrache les dents aux Potentats, a fait peindre, autour de ſon portrait, le Pape & tout le Conſiſtoire des Cardinaux, avec chacun un emplâtre noir ſur la temple, montrant qu'ils ne ſont pas exempts du mal des dents ? Non, ce n'eſt pas lui. Qui eſt-ce donc qui arrache les dents à ces grands Princes ? C'eſt le Gentilhomme Italien, que vous voyez, Meſſieurs : moi, moi, ma perſonne. Il diſoit ceci en ſe montrant & ſe frappant la poitrine ; & il enfila après beaucoup d'autres ſottiſes, s'interrogeant toûjours ſoi-même, & tâchant à parler Italien écorché, encore qu'il fût un franc Normand. A l'oüir dire, ſi l'on l'eût crû, perſonne n'eût plus voulu avoir aucune dent en bouche. Auſſi ſe preſenta-il un gueux, auquel il en ôta plus de ſix : car il les lui avoit miſes auparavant ; & tenant un peu de peinture rouge dans ſa bouche, il ſembloit qu'il crachoit du ſang. Meſſieurs, ce dit après le charlatan, je gueris

les

les ſoldats par courtoiſie, les pauvres pour l'honneur de Dieu, & les riches marchands pour de l'argent. Voyez que c'eſt d'avoir une dent gâtée, viciée, & corrompuë, & à quoi cela nuit : vous irez recommander un procès chez un Senateur ; penſerez-vous parler à lui, il ſe détournera, & dira ; ha, la putrefaction, tirez-vous de là, mon ami ; que vous ſentez mauvais ! Ainſi il ne vous entendra point, & voilà votre cauſe perduë. Mais vous me direz, n'as-tu point quelque autre remede ? Oui da : j'ai d'une pommade pour blanchir le teint ; elle eſt blanche comme neige, odoriferante comme baume, & comme muſc : voilà les boëtes : la grande vaut huit ſols, la petite cinq avec l'écrit. J'ai encore d'un onguent excellent pour les playes. Si quelqu'un eſt bleſſé, je le guerirai. Je ne ſuis ni Medecin, ni Docteur, ni Philoſophe ; mais mon onguent fait autant que les Philoſophes, les Docteurs, & les Medecins. L'experience vaut mieux que la ſcience, & la pratique vaut mieux que la Theorie.

Tandis que le charlatan diſcouroit ainſi, enfin il s'y amuſa beaucoup d'honnêtes gens, & entre autres Hortenſius, que je remarquai bien, m'imaginant une bonne invention pour en prendre mon plaiſir. Je ne fus plus là guere long-tems, car l'arracheur de dents fut contraint de ſe retirer. Il y en vint un autre auſſi à cheval, qui ſe mocqua de lui,

& lui donna des coups de plat d'épée. Puiſqu'ils étoient ſi ſubtils & ſi prompts à arracher les dents, je ne ſçai qu'ils ne ſe les arrachoient l'un à l'autre par vengeance. Je l'eſperois ainſi ; mais notre Italien s'enfuit & ne vint plus guere depuis ſur la place, voulant ceder à l'autre. Je l'allai voir un matin avec l'Ecluſe, & lui dis : Monſieur, il y a un de nos parens, qui a des dents qui lui font tant de mal, que nous ſommes d'avis qu'il les faſſe arracher. Toutefois il ne s'y peut reſoudre, tant il eſt craintif. Il dit que vous lui ferez mal, encore que dernierement il vous en ait vû tirer beaucoup fort facilement deſſus le Pont. Helas, Monſieur, dit le charlatan, je ne lui ferai aucune douleur ; ſi vous voulez tout à cette heure que je vous en arrache une, vous verrez combien ma main eſt ſubtile. Non, ce dis-je, je le croi ſans l'éprouver. Mais il y a davantage, c'eſt que notre bon parent a peur qu'étant édenté il ne puiſſe plus mâcher ni avoir le ton de voix ſi agreable. Or vous pourvoirez à cela par les dents artificielles, & vous lui ferez plus de bien qu'il ne penſe, le delivrant de la rage qu'il ſent. Je le ſçai bien, & il voudroit de bon cœur que cela fût fait ; c'eſt pourquoi il vous y faut aller, & malgré qu'il en ait lui arracher les dents qui lui nuiſent. Vous êtes ſi ſubtil, que quand il ouvrira la bouche pour parler à vous, vous les lui pourrez ôter ſans qu'il y ſonge. Au reſte, après cela il vous

payera honnêtement, ou bien nous vous payerons. Le charlatan croyant tout ceci, nous lui dîmes en quel endroit logeoit Hortenſius; & comme il étoit prevoyant, il prit avec lui deux volontaires de deſſus le pont, pour l'y accompagner, afin de lui aider en ſon entrepriſe. Hortenſius qui tâchoit à gagner ſa vie en toutes façons, avoit alors quatre penſionnaires, qui alloient en premiere au College de Boncourt. Il leur faiſoit repeter leur leçon, lorſque ces gens-ci entrerent. Monſieur, lui dit le charlatan, vos parens m'ont dit que vous avez des dents qui vous font mal, vous plait-il que je vous les arrache? Moi, dit Hortenſius, j'en ai de meilleures que vous; vous me prenez pour un autre. Nullement, dit le charlatan, l'on m'a dit que vous celeriez que vous y avez mal, afin que je ne vous les arrache point; mais l'on m'a commandé de vous les ôter: il faut que je le faſſe. Tenez-le, garçons, ouvrez-lui la bouque bien grande: ça, je vous ferai ſi peu de douleur que vous n'en ſentirez rien. Les volontaires le voulurent prendre alors par les bras, mais il leur déchargea à chacun un coup de poing. Le charlatan dit aux écoliers, Meſſieurs, aidez-nous, il faut ôter les dents à votre Maître; on me l'a dit: cela devroit être fait, il le voudroit bien. Il ne craint autre choſe ſinon que je lui faſſe du mal, & je ne lui en ferai point. Les écoliers croyant ceci, tâcherent auſſi de l'arrêter, &

il

il avoit fort à faire à ſe dépêtrer de tant de gens. Enfin il leur dit : quoi, vous êtes auſſi contre moi ? Ne voyez-vous pas que ce ſont ici des affronteurs ? Si vous ne me deffendez, je m'en plaindrai à vos peres. A ces paroles ils le laiſſerent, & ſe tournerent contre le charlatan, qu'ils s'efforcerent de chaſſer. Hortenſius prit un bâton dont il le frappa, & le fit ſortir avec ſa ſuite, qui n'oſoit ſe deffendre contre un homme, qui étoit plus fort qu'eux, étant deſſus ſon paillier. Les volontaires étant dedans la ruë dirent au charlatan, qu'ils vouloient avoir le ſalaire de leur peine. Il leur dit qu'il n'avoit point reçû d'argent, & là-deſſus ils conteſterent ſi-bien qu'ils ſe mirent à le battre, & lui euſſent caſſé la tête, ſi les voiſins ne les euſſent ſeparez. Je ne ſçai comment il en a été de l'arracheur de dents, mais pour Hortenſius, ce fut un plaiſir des gauſſeries, que l'on lui dit depuis touchant cette avanture.

Il n'a pas ſçû que j'avois été mêlé en cette affaire, tellement que l'ayant un jour rencontré par Paris il m'aborda, & me fit des plaintes ſur ce qu'il ne me voyoit plus. Je lui dis que j'avois fait quelque petit voyage; mais que j'étois près d'en faire un grand, & que je m'en voulois aller en Italie. Ce voyage lui plut tellement, qu'il le voulut faire avec moi, quittant toutes ſes pretentions qu'il avoit en France. Il croyoit qu'y ayant

ici tout plein de Prelats, les lettres y ont plus de vogue qu'à Paris, & que l'on y fera plus d'eſtime de lui. Pour moi, qui ne ſuis pas ſi remuant que l'Ecluſe, j'ai toujours vécu en paix avec lui pendant le chemin, & ne me ſuis point ri de ſes extravagances. Au contraire je le reprens modeſtement de ſes fautes, & principalement j'eſſaye à lui faire quitter l'humeur Pedanteſque, & les petites rubriques Latines, dont il entremêle tous ſes diſcours.

Audebert ayant ainſi fini l'Hiſtoire d'Hortenſius, Francion le pria de lui aſſurer quand il le verroit, qu'il faiſoit beaucoup d'eſtime de lui, afin qu'il le vînt librement viſiter, & qu'ils en euſſent du paſſe-tems. Raymond & Dorini eurent auſſi un grand deſir de voir un ſi rare perſonnage ; tellement qu'il fallut qu'Audebert leur promît de le leur amener le plûtôt qu'il pourroit. Ils avoient tous deſſein d'en prendre leur plaiſir, ainſi qu'ils avoient déja fait ; en quoi il n'y avoit rien que l'on pût condamner. Tout ce que nous verrons qui ſe fit depuis, ſert ainſi à ſe mocquer de l'impertinence de quelques perſonnes ſottes & preſomptueuſes, & il n'y aura plus rien ici qui offenſe les plus ſcrupuleux. L'on ne verra plus que des fourbes en toute cette Hiſtoire, où les plus fins ſeront trompez, après en avoir trompé beaucoup d'autres, pour apprendre à ne mépriſer perſonne, & à mener une vie moins licencieuſe.

Fin du dixiéme Livre.

Livre II.

L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION.

Livre Onziéme.

HOrtenſius fut ſi bien perſuadé par Audebert, que le lendemain il alla voir Francion, qui le reçût avec beaucoup de témoignage de joye. Ce brave Maître penſoit encore avoir trouvé un écolier, auquel il pouvoit apprendre beaucoup de choſes ; tellement que pour lui montrer qu'il étoit extrémement capable, il affectoit de certains termes qu'il avoit appris par cœur, pour s'en ſervir en toutes occaſions. Comment, brave Francion, ce diſoit-il, je croyois que vous ne pourriez pas ſortir plus aiſément de Paris que l'arſenac & le Palais, & que l'on vous verroit auſſi ſouvent au Louvre, que les pierres du grand degré & la ſalle des Suiſſes. Mais vous, ce dit Francion pour lui rendre le change, je m'imaginois que l'on vous trouveroit auſſi long-tems en l'Univerſité de Paris que le Puits-certain, les Ecoles de Decret, la cuiſine des Carmes, &

Monſieur Royer, Diogéne de ce ſiecle. Vous voyez, reprit Hortenſius, je viens ici me ranger près de ceux qui s'habillent de la couleur des roſes, & à qui les objets les plus proches des yeux ne ſont point funeſtes : mais vous, ne venez-vous point ici pour faire l'amour, & renoncer à cette liberté, qui vous étoit auſſi chere qu'à la Republique de Veniſe ? Avez-vous laiſſé perdre une choſe, pour laquelle il y a cinquante ans que les Hollandois font la guerre au Roi d'Eſpagne ? Vous aimez quelque beauté, qui au fort du combat feroit tomber les armes des mains à Monſieur du Mayne. Je vous avouë une partie de ce que vous me dites, repartit Francion, mais non pas que je ſois ſemblable aux Venitiens ni aux Hollandois. Ces comparaiſons ſont trop éloignées. Mais je vous ſupplie, montons à la chambre du Comte Raymond, qui ſera très-aiſe de vous voir. Ce ſera là que nous deviſerons chacun de nos affaires.

Là-deſſus du Buiſſon & Audebert, qui étoient avec Hortenſius, monterent ſans ſe faire prier ; mais pour lui, il ne voulut jamais paſſer devant Francion, tant il étoit courtois : Monſieur, ce diſoit-il, allez devant ; il vous faudroit une plus grande vertu que la patience pour aller après moi : j'ai été malade pendant mon voyage ; je n'ai plus de jambes que par bienſeance ; mon corps ſe porte aſſez mal pour être celui d'un Pape, &

& à trente-ſix ans je ne ſuis pas moins ruiné que le Château de Biſſeſtre : je ſuis plus vieil que ma grand'mere, & auſſi uſé qu'un vaiſſeau qui auroit fait trois fois le voyage des Indes. Mais Monſieur, lui dit Francion en ſe riant, ſi vous diſiez que vous êtes auſſi uſé que la marmite des Cordeliers, qui leur ſert depuis ſix vingts ans : la ſimilitude ne ſeroit-elle pas meilleure ? Ma foi ne vous mocquez pas, reprit Hortenſius, ni dans les deſerts de l'Afrique, ni à la foire Saint Germain, on ne voit point de monſtre ſi cruël qu'a été ma maladie. Pour vous, vous êtes d'une ſi forte matiere, que rien n'eſt capable de l'alterer, ſi la chute d'une montagne ne vous renverſoit : vous êtes capable de peupler des colonies. Tout cela ne ſert de rien, dit Francion, vos excuſes ne ſont pas valables, ſi vous ne montez pas facilement, je vous aiderai en allant après vous. Et allons, Monſieur, ne ſçavez-vous pas qu'il n'y a point d'honneur que je ne doive à votre merite ? Vous m'avez pris ce que je vous voulois dire, ce dit Hortenſius, voulez-vous que je ne me connoiſſe plus, & que j'oublie mon propre nom, comme ſi j'étois devenu Pape. Vous êtes plus rempli de complimens & de ceremonies, que le Vieux Teſtament & la Cour de Rome. Serons-nous ſur ce degré juſqu'à la fin du monde, & me deffendrai-je d'un ennemi, qui ne me jette que des roſes à la tête, & qui ne me foüette qu'avec une queuë de re-

nard ? Mais ne parlons point du Pape, ni de ſa Cour, repondit Francion, nous ſommes à Rome, où il faut être ſage malgré qu'on en ait : ne craignez-vous point l'Inquiſition ? Non je ne la redoute point, repondit Hortenſius, quelques vilains portraits qu'on s'en faſſe, & quelque pleine de tygres & de ſerpens qu'on ſe la figure ; car mon innocence dure encore.

Raymond qui entendoit de ſa chambre, que ces Meſſieurs en étoient ſur les longues ceremonies, deſcendit en bas, & fit monter Hortenſius le premier malgré qu'il en eût. Monſieur, lui dit Francion, nous devons bien faire un extraordinaire accuëil à ce rare perſonnage, qui eſt l'unique honneur de la France. Ha Monſieur, lui dit Hortenſius, ſe retournant devers lui, je vous prie de garder ces noms d'unique, de rare, & d'extraordinaire pour le ſoleil, les cometes, & les monſtres : je ferme l'oreille aux loüanges, comme ma porte aux ennemis & aux voleurs. Parlons plûtôt de votre merite : il faut avoüer que vous êtes plus éloquent que tous les Parlemens, les Preſidiaux, les Sénéchauſſées, & les Juſtices ſubalternes de France : quand vous logiez en la ruë Saint Jacques vous étiez le plus habile homme qui y fût, n'en deplaiſe aux Jacobins & aux Jeſuites. Vous me flattez trop, reprit Francion, ne parlons pas de moi, parlons de Raymond & de du Buiſſon. Qu'en dirois-je, repartit Hortenſius, ſinon

que

que ce ſont deux rares ouvrages de la nature ? Si tout le monde leur reſſembloit, l'Univerſité ſeroit la plus inutile partie de la Republique, & le Latin, auſſi-bien comme le paſſement de Milan, ſeroit plûtôt un témoignage de notre luxure, qu'un effet de notre neceſſité. Vous ne leur faites pas beaucoup d'honneur, reprit Francion, de dire qu'ils ne ſçavent point de Latin : mais quand ils n'en ſçauroient point, & qu'ils le mépriſeroient, comme font la plupart des Courtiſans d'aujourd'hui, ſeroit-ce à dire qu'il fût inutile ? Songez à votre ancien gagne-pain, je vous ſupplie, & conſiderez que le Latin n'a rien à demêler avec le paſſement.

Francion ne diſoit tout ceci qu'en riant, ſi-bien qu'Hortenſius ne ſe trouvoit point offenſé, & continuoit d'étaler ſon éloquence, dont le nouveau ſtile étonnoit tout le monde. Il vint à parler des plaiſirs, dont il joüiſſoit à Rome, avec des diſcours étranges. Il dit que l'on jettoit dans ſa chambre tant d'eau de ſenteur, qu'il falloit qu'il ſe ſauvât à la nage, que les muſcats qu'il mangeoit étoient ſi gros qu'un ſeul grain étoit capable d'enyvrer toute l'Angleterre : & comme l'on parloit de la Maîtreſſe de Francion, il dit qu'il l'eſtimoit heureuſe de l'avoir captivé, & qu'il préfereroit cette victoire à toutes celles du Prince d'Orange & du Roi Henri le Grand ; mais qu'il avoit peur, en voyant Francion, de

devenir amoureux comme lui, & qu'il ne pouvoit regarder un gueux ſans prendre la galle. Au reſte qu'il craignoit bien d'aimer quelque dedaigneuſe, qui le jettât dans un precipice, & lui dît, Dieu te conduiſe.

Après cela l'on vint à parler des Livres, & il dit qu'il y en avoit de ſi mal-faits, qu'après la biere & les medecines il n'avoit jamais rien trouvé de ſi mauvais : que pour lui, il cherchoit tous les remedes imaginables contre l'ignorance du ſiecle, & qu'il avoit vû l'idée de l'éloquence. Là-deſſus il uſa de tant de termes extraordinaires, que Francion ne les pût davantage ſouffrir, ſans lui demander s'il falloit parler comme il faiſoit, vû qu'il n'avoit rien en ſon ſtile que des hyperboles étranges, & des comparaiſons tirées de ſi loin, que cela reſſembloit aux rêveries d'un homme qui a la fievre chaude, ou au langage de l'Empereur des petites maiſons. Quoi ? reprit Hortenſius, trouvez-vous des taches & des deffauts dans le ſoleil ? Sçachez qu'il y a long-tems que j'ai paſſé les autres, & que j'ai trouvé ce qu'ils cherchent. Je laiſſe errer ceux qui ne le croiront point, parmi les Turcs & les infidelles, qui ſont la plus grande partie du monde. Regardez bien à ce que vous dites, lui repartit du Buiſſon, on en tireroit conſequence, que ſi le Pape & les Capucins ne loüoient vos ouvrages, ils ſeroient auſſi-bien Turcs qu'Amurat & Bajazet ; ce qui eſt fort dangereux : penſez-

vous

vous que ce ſoit un article de foi, de croire que vous écrivez bien ? Taiſez-vous, eſprit vulgaire, lui repliqua Hortenſius avec un ris forcé, ſçachez que mes ouvrages ſont dignes des plus belles ruelles de lit de France. Mais prenez garde, ce dit du Buiſſon, que l'on ne vous parle point des ruëlles de ceux qui ont pris medecine, où l'on met ordinairement la chaire percée.

Comme Raymond vit qu'ils commençoient à ſe picquer, il les mit ſur un autre propos, & demanda à Hortenſius, s'il n'y avoit pas moyen que, pour leur faire paſſer doucement le tems, il leur montrât quelqu'un de ſes ouvrages, qui ſe mocquoient de tout ce que les anciens avoient fait. A quoi Francion joignit auſſi ſes prieres, tellement que n'y pouvant reſiſter il leur dit, Meſſieurs, de vous montrer de petites pieces, comme des lettres ou des ſonnets, c'eſt ce que je ne veux pas faire maintenant : je veux parler d'un Roman, qui eſt meilleur que les hiſtoires : car mes rêveries valent mieux que les méditations des Philoſophes. Je veux faire ce qui n'eſt jamais entré dans la penſée d'un mortel. Vous ſçavez que quelques ſages ont tenu, qu'il y avoit pluſieurs mondes. Les uns en mettent dedans les planétes, les autres dans les étoiles fixes ; & moi je croi qu'il y en a un dans la lune. Ces taches que l'on voit en ſa face, quand elle eſt pleine, je croi pour moi que c'eſt la terre, & qu'il y a des cavernes ;

des forêts, des iſles, & d'autres choſes, qui ne peuvent pas éclater : mais que les lieux qui ſont reſplendiſſans, c'eſt où eſt la mer, qui étant claire reçoit la lumiere du ſoleil, comme la glace d'un miroir. Hé, que penſez-vous, il en eſt de même de cette terre où nous ſommes : il faut croire qu'elle ſert de lune à cet autre monde. Or ce qui parle des choſes qui ſe ſont faites ici, eſt trop vulgaire ; je veux decrire des choſes, qui ſoient arrivées dans la lune : je depeindrai les villes qui y ſont, & les mœurs de leurs habitans : il s'y fera des enchantemens horribles : il y aura là un Prince ambitieux, comme Alexandre, qui voudra venir dompter ce monde-ci. Il fera proviſion d'engins pour y deſcendre ou pour y monter ; car à vrai dire, je ne ſçai encore ſi nous ſommes en haut ou en bas. Il aura un Archimede qui lui fera des machines, par le moyen deſquelles il ira dans l'epicycle de la lune excentriquement à notre terre ; & ce ſera là qu'il trouvera encore quelque lieu habitable, où il y aura des peuples inconnus qu'il ſurmontera. De là il ſe tranſportera dedans le grand orbe deferent, ou Porte epicycle, où il ne verra rien que des vaſtes campagnes, qui n'auront pour peuple que des monſtres ; & pourſuivant ſes avantures il fera courir la bague à ſes Chevaliers le long de la ligne écliptique. Après il viſitera les deux Colures & le cercle Meridional, où ſe feront de belles métamorphoſes ; mais s'approchant trop près

du

ſoleil, lui & tous ſes gens gagneront une maladie, pour qui Dieu n'a point fait de remedes que le poiſon & les precipices. Il leur prendra une fievre-chaude ſi cruelle, que ſi les anciens Tyrans l'euſſent euë en uſage, ils en euſſent puni les Martirs, au lieu de ſe ſervir des morſures des bêtes. Voilà la fin que je mettrai à cet œuvre, qui doit durer autant que la nature, malgré les marauts qui le blâmeront. Conſiderez ſi ce ne ſont pas là des choſes hautes.

Toute la compagnie fut ſurpriſe d'étonnement, d'entendre des extravagances ſi grandes; & pour tirer davantage de plaiſir de ce brave Hortenſius, Raymond faiſant ſemblant de l'admirer, lui dit: certes je n'ouis jamais choſe ſi divine, que ce que vous venez de nous raconter. Plût à Dieu qu'au lieu que vous ne nous en avez qu'ébauché de ſimples traits, il vous plût nous reciter un jour tout le reſte de point en point. C'eſt aſſez pour ce coup, lui dit-il, je vous veux dépêcher matiere: il faut que vous entendiez encore d'autres deſſeins que j'ai. Sçachez que ſi le monde nous ſemble grand, notre corps ne le ſemble pas moins à un pou ou à un ciron: il y trouve ſes regions & ſes citez. Or il n'y a ſi petit corps, qui ne puiſſe être diviſé en des parties innombrables; tellement qu'il ſe peut faire que dedans ou deſſus un ciron, il y ait encore d'autres animaux plus petits, qui vivent là comme dans un bien ſpacieux monde;

de ; & ce ſont poſſible de petits hommes, auſquels il arrive de belles choſes. Ainſi il n'y a partie en l'univers, où l'on ne ſe puiſſe imaginer qu'il y a de petits mondes. Il y en a dedans les plantes, dedans les petits cailloux, & dedans les fourmis. Je veux faire des Romans des avantures de leurs peuples. Je chanterai leurs amours, leurs guerres, & les revolutions de leurs Empires ; & principalement je m'arrêterai à repreſenter l'état, où peuvent être les peuples qui habitent le corps de l'homme, & je montrerai que ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on l'a appellé microcoſme. Je ferai quelque autre diſcours ſeparé, où toutes les parties corporelles auront beaucoup de choſes à demêler enſemble. Les bras & les mains feront la guerre aux pieds, aux jambes, & aux cuiſſes ; & les yeux feront l'amour aux parties naturelles, les veines aux arteres, & les os à la moëlle. Ce n'eſt pas tout, j'ai encore un deſſein admirable en l'eſprit, qui ôtera la palme à l'Argenis & à la Chariclée. Je veux faire un Roman deſſus les eaux. Je veux bâtir des villes plus ſuperbes que les nôtres, dans la mer Mediterranée, & dans les fleuves qui s'y rendent, où les Tritons & les Nereïdes feront leur demeure : toutes leurs maiſons ſeront bâties de coquilles & de nacre de perles. Il y aura là auſſi des païſages & des forêts de corail, où ils iront à la chaſſe aux moruës, aux harengs, & aux autres poiſſons : la plûpart des arbres ſeront

de

de joncs, d'algue & d'éponges : & s'il s'y fait des tournois ou des batailles, les lances ne ſeront que des roſeaux.

Comme Hortenſius en étoit là, Francion lui voulant témoigner qu'il étoit ravi d'admiration, commença de s'écrier. Ha Dieu ! quelles riches inventions ! Que nos anciens ont été infortunez de n'être point de ce tems, pour oüir de ſi belles choſes, & que nos neveux auront d'ennui d'être venus trop tard pour vous voir ! Mais il eſt vrai que la meilleure partie de vous-même, à ſçavoir vos divins écrits, vivront encore parmi eux. O Paris, ville malheureuſe de vous avoir perdu ! Rome, ville heureuſe de vous avoir acquis ! Vous n'entendez pas tout, reprit Hortenſius, j'ai bien d'autres deſſeins pour ravir le monde : ſçachez que j'ai tant de Romans à faire, que j'en ſuis perſecuté. Il me ſemble en rêvant dans ma chambre, qu'ils ſont à tous coups autour de moi en forme viſible, comme de petits diablotins, & que l'un me tire par l'oreille, l'autre par le nez, l'un par les gregues, & l'autre par les jartieres, & qu'ils me diſent chacun, à moi, Monſieur, faites-moi, je ſuis beau : commencez-moi ; achevez-moi ; ne me laiſſez pas pour un autre. Ma foi, ce dit alors Francion, il me ſemble que j'entends encore les fables de ces fées, dont les ſervantes entretiennent les enfans. L'on dit que ſi elles alloient à la ſelle, elles n'y faiſoient que du muſc ;

muſc : ſi elles piſſoient, c'étoit eau d'ange : ſi elles crachoient ou ſi elles ſe mouchoient, il ſortoit de leur nez & de leur bouche des émeraudes & des perles : & ſi elles lavoient leurs mains, au lieu de craſſe il en tomboit auſſi des pierres precieuſes. Je croi que de même à chaque action que fait Hortenſius, il nous produit des livres; il ne jette rien par embas que des traductions; s'il ſe mouche, il ſort de ſon nez une hiſtoire; & s'il veut cracher, il ne crache que des Romans. Je vous avoüerai tout ceci, repartit Hortenſius : car vous ne le dites que par figure, & pour exprimer ma facilité d'écrire : vous êtes toûjours en votre méme peau, & vous ne vous tiendrez jamais de railler. Mais pour vous montrer que tout ce que je dis n'eſt point mocquerie, je vous veux faire voir les premieres lignes, que j'ai tracées de mon Roman de l'epicycle, & de celui des parties du corps : car je travaille à deux ou trois choſes en même tems, auſſi-bien comme Ceſar.

En diſant cela il mit la main dans ſa poche, & en tira une clef, une jambette, de mechans gans, un mouchoir ſale, & quelques papiers, auſſi gras que le regiſtre de la dépenſe d'un cuiſinier. Il les feüilletta, mais il n'y trouva point ce qu'il cherchoit; ſi bien qu'il reſſerra tout, diſant qu'il montreroit une autre fois ce bel ouvrage à la compagnie. Il laiſſa à la verité tomber quelques-uns de ſes papiers : mais il étoit ſi fort tranſporté parmi

parmi la joye, qu'il recevoit de s'entendre loüer, qu'il n'y prit pas garde. Francion les ramaſſa ſans dire mot, & les ſerra en intention de les voir à loiſir. Afin de les divertir, il lui demanda, quels étoient les écrivains qui avoient alors de la vogue à Paris ? Ne le ſçavez-vous pas auſſi-bien que moi, lui dit Hortenſius, il y en a aſſez que l'on loüe, qui ſont dignes d'infamie. Vous avez à la Cour trois ou quatre petits drolles, qui font des vers de ballet & de petites chanſons. Ils n'ont jamais lû d'autres livres, que les delices de la Poëſie Françoiſe ; & ſont ſi ignorans que rien plus. Outre cela, il y a cinq ou ſix coquins, qui gagnent leur vie à faire des Romans ; & il n'y a pas juſques à un mien cuiſtre, qui a ſervi les Jeſuites depuis moi, qui s'amuſe auſſi à barboüiller le papier. Son coup d'eſſai a été le recuëil des farces Tabariniques, qui a ſi long-tems retenti aux oreilles du cheval de bronze : livre de ſi bonne chance, qu'on en a vendu vingt mille exemplaires, au lieu que d'un bon livre à peine en peut-on vendre ſix cens : mais c'eſt qu'il y a plus de gens, qui achetent du hareng que du ſaumon frais, & du bureau que du ſatin. Les ſots ſont en plus grand nombre que les ſages. Ce cuiſtre s'appelle Guillaume en ſon ſurnom, & au premier Roman qu'il a fait il s'eſt contenté d'y faire mettre : Compoſé par le Sieur Guillaume ; mais un an après, en faiſant encore un autre qu'il dedioit à la Reine d'Angleterre, il

a voulu paroître parmi la Nobleſſe, & a fait mettre, Par le Sieur de Guillaume : afin que ce, *de*, fît accroire qu'il eſt Gentilhomme. Mais le gros maraut ne voit-il pas bien, que cela n'a point de grace de mettre un *de*, devant le nom d'un Saint, comme devant le nom d'une Seigneurie ; & puis ne craint-il point que les Saints ne s'en offenſent & ne l'en puniſſent, vû qu'ils n'ont jamais aimé la vanité des hommes du monde ? Outre cela mon valet fit encore une belle choſe : il loüa un habit de ſatin à la fripperie, pour aller preſenter ſon livre, afin que l'on le prît pour un honnête homme ; & ſi l'on ne lui fit point de recompenſe, c'eſt que les jours ſuivans n'ayant plus que ſes mechans habits, il n'oſa retourner au Louvre pour la pourſuivre. Mais il n'en devoit point faire de difficulté, ni en être honteux : car le voyant mal vétu, cela eût fait pitié, & l'on lui eût bien plûtôt donné quelque choſe comme par aumône. Il a bien fait encore imprimer d'autres œuvres : il a pris des anciens livres, où il a changé trois ou quatre lignes au commencement, & les a fait imprimer ſous des nouveaux titres, afin d'abuſer ainſi le peuple : mais je vous jure que ſi j'étois que des Juges, je punirois auſſi griévement de tels falſifieurs de livres, que ceux qui font de la fauſſe monnoye, ou qui falſifient les contracts. Enfin mon valet a déja plus écrit que moi ; mais tous ſes livres ne ſont propres qu'à entortiller des livres

de

de beurre; & l'on dit que les beurrieres avoient l'hiver paſſé envie de l'aller remercier, de ce qu'il leur avoit fourni d'enveloppe, lorſque les feüilles de vignes leur manquoient. Toutefois le Parlement, qui n'a point d'égard à leur profit particulier, pour la plus grande grace le devoit condamner à boire en place de Greve autant d'encre, qu'il en a mal employé; & j'entens qu'il prendroit la taſſe des mains du bourreau. Il y en a bien d'autres dignes de même punition: mais ils diront chacun pour leur deffenſe, comme celui à qui l'on vouloit donner des coups de bâton, pour avoir derobé le Roman d'une de nos Princeſſes, & l'avoir fait imprimer: helas! pardonnez-moi, ce que j'en ai fait n'a été que pour tâcher d'avoir du pain: je n'ai pas crû faire mal. Mais taiſons-nous de tout ceci, pour paix avoir: je ne veux pas que mon éloquence ſoit auſſi pernicieuſe que la beauté d'Helene. Je connois des viſages de hibou, des humeurs cacochymes, des mines erronées, & des faquins, qui ſont vétus en gardeurs de lions, car ils ne changent jamais d'habit; leſquels entretiennent le peuple de leurs rêveries, pour gagner leur pain; & neanmoins ils ſe font peindre avec la couronne de laurier ſur la tête, comme les hommes illuſtres de Plutarque, ou comme s'ils avoient gagné le prix aux jeux Olympiques. C'eſt pour une autre fois que nous en parlerons. Je les veux foudroyer un jour, & les envoyer

envoyer aux galeres, puiſqu'ils ſont ſi inutiles au monde. Une rame leur ſiera mieux en la main, qu'une plume.

Ce diſcours d'Hortenſius ſembla meilleur à la compagnie, que pas un autre qu'il eût fait; mais pourtant cela ne fit pas que l'on eût une bonne opinion de lui; car Francion deſirant avec impatience de voir les papiers, qu'il lui avoit derobez, commença de les regarder, & trouva que c'étoient des feuillets que l'on avoit dechirez d'un livre. Hortenſius prenant garde à ceci, lui dit: ha! Monſieur, je vous prie, rendez-moi cela. Ce ſera après que je l'aurai lû, repondit Francion. Hé non, repliqua Hortenſius, je vous donnerai tout ce que vous voudrez, pourvû que vous ne le liſiez point. Et moi, ce dit Francion, je vous donnerai tout ce que vous voudrez, moyennant que vous me le laiſſiez lire. En diſant ceci il s'en alla enfermer dans une garderobe avec Raymond, & ayant lû ces petits cahiers, qui étoient imprimez, y trouva la plûpart des phraſes qu'il avoit oüi dire à Hortenſius. Il s'en vint après les lui rendre, & le ſupplia inſtamment de lui apprendre de quel Auteur venoit cette piece. Hortenſius dit que c'étoit d'un Auteur, qui étoit eſtimé le premier homme qui eût jamais été éloquent au monde; mais qu'il lui feroit bien-tôt paroître qu'il n'étoit pas l'unique. Ha vrayement, ce dit Francion, je connois bien votre deſſein. Il me ſouvient que lorſque j'étois

au

au College avec vous, vous imitiez ſi bien Malherbe & Coiffeteau, comme Raymond peut apprendre de vos diſcours que je lui ai racontez, que ma foi cela vous rendoit ridicule. Vous avez voulu faire de même de ce nouvel Auteur, en tous les propos que vous nous avez tenus par ci-devant : mais gardez d'imiter les Auteurs en ce qu'ils font de mal & d'impertinent : ce n'eſt pas imiter un homme, de ne faire que peter ou touſſer comme lui. Il me ſouvient qu'étant à Paris, j'avois un laquais, qui étoit fort amoureux d'une ſervante du quartier : ayant trouvé dans mon cabinet les amours de Nerveze & de Deſeſcuteaux, que je gardois pour me faire rire, il en dechira les feuillets où il y avoit des complimens : il les apprenoit par cœur pour les dire à ſa Maîtreſſe, & les portoit toujours dans ſa poche pour y étudier, de peur de les mettre en oubli. Je penſe que vous faites comme lui, mon cher maître.

En diſant ceci il ſe mit à folâtrer autour d'Hortenſius, & voyant qu'il regardoit fixement dans ſon chapeau ſans detourner ſa vûë, il le lui ôta des mains, pour voir ce qu'il y avoit dedans. Il trouva au fond un grand libelle, où il y avoit écrit : *Compliment pour l'entrée, Entretien ſerieux, Interlocution joviale, Compliment pour la ſortie* : & enſuite de ces titres il y avoit de fort belles façons de parler, qui étoient toutes nouvelles

les. Quoi, ce dit Francion, ſont-ce là les choſes que vous avez à nous dire ? Vous n'avez qu'à vous en aller, nous ſerons tout auſſi ſatisfaits quand nous lirons ceci.

La mauvaiſe avanture d'Hortenſius, accompagnée de ces railleries, le fâcha tellement, qu'il s'en fût allé, n'étoit qu'ayant perdu ſon billet il avoit oublié ſes complimens de ſortie. Francion ne le voulant plus irriter, lui dit avec une grande douceur de voix: voyez-vous, Monſieur, comme la naturelle blancheur d'un teint eſt plus agreable que celle qui vient du fard; ainſi les propos que nous inventions de nous-mêmes ſont meilleurs, que ceux que nous tirons des lieux communs: j'aimerois mieux votre langage de college, que celui que vous avez affecté. Hortenſius étoit ſi honteux qu'il ne ſçavoit que repartir; de ſorte que Francion voulant changer tout-à-fait de diſcours, le pria ſeulement de lui laiſſer tout ce qu'il avoit des ouvrages de ſon nouvel Auteur. Hortenſius le fit librement; & pour le remettre en bonne humeur, on ne parla plus de ce qui s'étoit paſſé, & l'on ſe remit à loüer les nompareilles inventions de ſes Hiſtoires fabuleuſes, ſi bien qu'il ſortit aſſez content d'avec ſon diſciple.

Francion, après ſon depart, ſe mit à lire les feüillets des livres qu'il lui avoit prêtez, & vit que c'étoient des diſcours adreſſez à pluſieurs perſonnes. Le jugement qu'il en fit, fut qu'à la verité il y avoit d'aſſez bonnes choſes:

choſes : mais qu'en recompenſe il y en avoit de ſi mauvaiſes, que ſi les unes meritoient des couronnes, les autres meritoient le foüet. Outre cela, ce qui y étoit bon, étoit derobé des livres anciens, & ce qui étoit impertinent venoit de l'Auteur. Néanmoins il pouvoit bien être, que tout cela ſemblât fort ſpecieux à des ignorans, comme ceux qui l'eſtimoient ; leſquels n'avoient garde de découvrir les larcins, parce qu'ils n'avoient jamais lû aucun bon livre. Il n'y avoit rien là-dedans à apprendre que des pointes, qui avoient beaucoup d'air de celles de Turlupin, leſquelles étoient mêlées hors de propos parmi les choſes ſerieuſes. L'Auteur écrivoit à des Cardinaux, & à d'autres perſonnes graves, comme s'il eût parlé à des gens voluptueux, qui euſſent aimé à oüir conter des bouffonneries. Francion y remarqua bien d'autres particularitez, dont il ſe gauſſa avec Raymond, s'étonnant comment l'on avoit tant eſtimé de tels ouvrages, & comment celui qui les avoit faits pouvoit avoir la preſomption, qu'il témoignoit dans ſes écrits : il faudroit faire un autre livre dans celui-ci, qui voudroit remarquer tout. C'eſt pourquoi laiſſons là les ſottiſes du tems, & qu'elles ſoient loüées de qui elles pourront, cela n'importe, pourvû que l'on ne nous contraigne point de les loüer auſſi. Je penſe que cela ne ſera pas, & que les Rois ont autre choſe à ſonger, qu'à faire des édits là-deſſus.

Francion

Francion s'étant retiré de la lecture de ce livre, dont l'extravagance lui avoit bien donné du plaiſir, le rapporta lui-même à Hortenſius, ne lui en diſant rien ni en bien ni en mal. Il ſe mit tout-à-fait en ſes bonnes graces, lui louant juſqu'à l'excès tout ce qu'il lui montra. Il n'avoit plus d'envie de gauſſer, quelque choſe qui arrivât : l'amour le travailloit trop. Quand il alloit voir Nays, ſoit qu'il fût ſeul, ſoit qu'il fût accompagné, elle ſe contentoit de lui témoigner de la courtoiſie, & ne ſe vouloit point porter juſqu'à l'amour.

Il avoit alors reçû de l'argent à Rome des mains d'un banquier, de ſorte qu'il avoit élevé ſon train, & commençoit à paroître merveilleuſement. Il faiſoit une fort belle dépenſe avec Raymond, qui l'appelloit ſon frere ; ſi bien que l'un étoit tenu pour Comte, comme il étoit de vrai, & l'autre pour Marquis. Il faiſoit ſouvent donner des ſerenades à ſa Maîtreſſe, où il chantoit toûjours après les Muſiciens, pour ſe faire connoître. Quelle Dame n'eût été charmée par ſon merite ? Il avoit bonne façon : il chantoit bien : il joüoit de pluſieurs inſtrumens de muſique : il étoit d'une humeur la plus douce & la plus complaiſante du monde : il étoit grandement ſçavant, parloit extrémement bien, & écrivoit encore mieux ; & ce n'étoit point ſur un ſeul ſujet, mais ſur tous. Il compoſoit en vers & en proſe, & réüſſiſſoit à tous les deux.

deux. Quand il parloit d'une choſe ſerieuſe, il ne diſoit que des merveilles; & s'il tomboit en des railleries, il eût fait rire un Stoïque. L'on en voit aſſez, qui ont quelqu'une de ces perfections, mais où ſont ceux qui les ont toutes, & encore en un degré éminent, comme il les avoit? L'on ne parloit plus que de lui à Rome : il n'y avoit plus perſonne, qui oſât ſe manifeſter pour ſon rival : & ceux qui ſçavoient qu'il avoit tourné ſes affections vers Nays, l'eſtimoient heureuſe d'avoir acquis un ſerviteur ſi accompli. Outre cela l'on ſçavoit qu'il étoit de bon lieu, & qu'il n'avoit pas ſi peu de bien en France, qu'il ne meritât bien de l'avoir pour femme. Elle le jugeoit aſſez; mais elle avoit peur qu'il ne voulût pas épouſer une Italienne, & qu'après avoir paſſé quelque tems à la courtiſer, il ne s'en retournât en ſon païs. Elle communiqua cette opinion à Dorini, qui la découvrit à Raymond, & tous deux enſemble ils en vinrent parler à Francion. Voyez-vous, mon frere, lui dit Raymond : il eſt tems de conclure, & de ne plus tant faire le paſſionné pour Nays. Vous dites que vous l'aimez ſur toutes choſes : conſiderez ſi vous pourrez bien vous reſoudre à paſſer votre vie avec elle. Elle eſt belle, elle eſt riche, & qui plus eſt elle vous affectionne, ne la trompez point davantage; ſi vous ne la voulez point épouſer, laiſſez-la, vous l'empêchez de trouver un autre parti. Vous n'aurez rien d'elle que par mariage : elle

eſt trop ſage pour ſe laiſſer aller. Si vous l'aimez tant, prenez-la pour femme. Mon frere, lui repondit Francion en l'embraſſant, ſi je croyois être digne de ce que vous me propoſez, je ſerois au comble de mes joyes. Et là-deſſus Dorini intervenant, lui promit qu'il y feroit ce qui lui ſeroit poſſible, & qu'il croyoit que ſa couſine ne le dedaigneroit pas. Il ne manqua pas dès le jour même de lui en parler; & Francion enſuite de cela alla chez elle, où il lui declara ouvertement ſes volontez: tellement qu'ils ſe promirent l'un à l'autre de s'aimer éternellement, & d'accomplir leur mariage le plûtôt que leurs affaires le permettroient. Francion dès le lendemain dépêcha un courrier, avec des lettres adreſſantes à ſa mere, pour l'avertir de ces bonnes nouvelles; & n'ayant plus aucun ſouci qui lui rongeât l'eſprit, il ne ſongea plus qu'à paſſer joyeuſement le tems, & à le faire paſſer de même à ſa maîtreſſe. Il fit des courſes de bague, il danſa des ballets, il donna des collations, & par tout il ſe montra ſi magnifique, qu'il charma le cœur de tous les Italiens. Les beaux eſprits de Rome l'alloient viſiter: l'on ne faiſoit plus de vers que pour lui ou pour ſa maîtreſſe, mais ils ne valoient pas ceux qu'il faiſoit lui-même. Hortenſius en compoſoit auſſi, & lui donnoit une infinité de loüanges. Or entre autres choſes il fit des acroſtiches, & des anagrammes, comme étant choſe fort propre à ſon genie

pedanteſque.

pedanteſque. Il fit auſſi des vers, où il équivoqua en pluſieurs manieres deſſus ſon nom. Il lui dit qu'il s'appelloit Francion, parce qu'il étoit rempli de franchiſe, & qu'il étoit le plus brave de tous les François: que ſi l'on décrivoit ſon Hiſtoire, l'on l'appelleroit la Franciade, & qu'elle vaudroit bien celle de Ronſard; & que ſi Francion fils d'Hector étoit le pere commun des François, le Francion de ce ſiecle étoit leur protecteur, & ſe montroit capable de leur donner d'excellens conſeils. Francion lui demanda s'il voudroit bien lui faire l'honneur de mettre par ordre ſes avantures, & qu'il lui en donneroit des memoires: mais il lui répondit qu'il lui laiſſeroit cette charge, & qu'il n'y avoit perſonne, qui pût écrire plus naïvement que lui ce qui lui étoit arrivé. Quelque tems après ſe trouvant ſeul avec Raymond, il lui recita la réponſe d'Hortenſius. Raymond la trouva très-à-propos, & lui demanda s'il ne vouloit point quelque jour ſe donner la peine de faire ſon Hiſtoire, qui étoit ſi digne d'être ſçûë; & s'il ne deſiroit point outre cela faire voir au public, ſous ſon nom, tant de beaux ouvrages qu'il avoit compoſez. Je n'en ai pas tant fait que vous croyez, lui dit-il, ſi l'on vous a autrefois montré quelque choſe comme venant de moi, c'étoit une impoſture. Mais au reſte, quel plaiſir aurois-je à faire imprimer un livre ſous mon nom, vû qu'aujourd'hui il y a tant de ſots qui s'en mêlent?

Je vous laiſſe à penſer, puiſque Hortenſius & ſon cuiſtre ſont du mêtier, le peuple qui les aura connus voyant d'autres livres, ne croira-t'il pas qu'ils viendroient de quelques perſonnes de pareille étoffe ? Tout ce que j'ai fait, ç'a été le plus ſecrettement qu'il m'a été poſſible ; & bien que, pour me deſennuyer, lorſque j'étois contraint d'être berger, j'aye fait un livre aſſez paſſable, je ne veux pas que perſonne le voye. Je vous tromperai bien, ce dit Raymond, j'ai la clef du cabinet où ſont toutes vos beſognes, je ne vous la rendrai point que je n'aye lû cette piece. Vous aurez beau chercher, repartit Francion, elle eſt en lieu ſûr, ſçachez qu'elle n'eſt écrite qu'en ma memoire : mais donnez-moi des Secretaires, & dans huit jours je la dicterai toute entiere. Votre memoire eſt prodigieuſe, dit Raymond, & ce qui eſt de plus admirable, c'eſt que votre jugement n'eſt pas moindre. Mais dites-moi, comment appellez-vous tous les livres que vous avez faits ? Il y a, ce dit Francion, un livre d'amour, que je dediai, ou plûtôt que j'eus envie de dédier à Philemon : je vous en ai autrefois parlé. Et puis il y en a un, où j'ai decrit quelques divertiſſemens champêtres, avec des jeux & des comedies, & autres paſſetems : & il y en a encore un autre, ou j'ai plaiſamment decrit quelques-unes de mes avantures, lequel j'appelle, *Les jeunes Erreurs*. Que ſi l'on m'en attribuë d'autres, je les deſavoüe. Il eſt bien vrai

vrai qu'il y eut un jour un homme qui me dit, vous avez bien compoſé des livres : car vous avez fait celui-ci & celui-là : & ainſi il en nomma quantité. Ma foi, lui dis-je, vous ne ſçavez pas encore tout, & ſi vous voulez remarquer de la ſorte tous les mauvais ouvrages, je vous montrerai des pieces que j'ai faites à l'âge de treize ans ; & puis vous les mettrez encore au nombre de mes livres. Cette repartie lui ferma la bouche, & c'eſt pour vous dire, que ſi vous me voulez obliger, il faut oublier les petites ſottiſes de mon enfance, & ne me les plus reprocher. Quand je les ai faites, je n'avois pas encore vingt-cinq ans ; ſi-bien que n'étant pas majeur, j'en puis bien être relevé. Croiriez-vous que l'on a bien trouvé à redire à ce livre, que j'ai fait de ma jeuneſſe ! Un jour j'allai voir un de mes amis, que je ne trouvai pas dans ſa chambre. Il n'y avoit qu'un de nos amis communs, & un de ſes parens, qui ne me connoiſſoit point. Celui-ci vint à parler de ce livre, & comme l'autre lui demandoit s'il n'y avoit pas de bonnes choſes, il lui répondit qu'elles y étoient rares. Je lui demandai alors ce qu'il y trouvoit de mal, & en parlai long-tems comme d'une choſe fort indifferente. Il en fit tout de même, & me répondit franchement qu'il lui ſembloit que l'Auteur s'étoit trop amuſé à des contes d'écolier. Je lui repliquai alors froidement & ſans changer de viſage, c'eſt que cela me plaiſoit, & je crois

que cela peut bien plaire auſſi aux honnêtes gens, vû que les plus honnêtes hommes du monde ont paſſé par le College. Il fut ſurpris & étonné de voir que j'étois l'Auteur du livre qu'il avoit mépriſé, & là-deſſus pour couvrir ſa faute, il me dit ce qu'il y avoit trouvé de bon. Je vous proteſte, dit alors Raymond à Francion, que voilà l'action la plus genereuſe que j'oüis jamais; & outre cela cette ingenieuſe façon de vous découvrir fut à admirer: un ſot ſe fût mis en colere, & eût pris tout le monde à partie: mais pour vous, il n'y a rien qui puiſſe troubler la tranquillité de votre ame. Ha, que vous me venez de dire deux apophtegmes, qui valent bien ceux de tous les hommes illuſtres. Mais quand je m'en ſouviens, lorſque vous me contâtes votre jeuneſſe, ne me dites-vous pas, que l'on devoit bien ſe plaire à l'oüir, puiſque l'on entend bien avec contentement les avantures des gueux, des larrons, & des bergers. Cela eſt très-veritable, dit Francion; & je vous aſſure auſſi qu'encore qu'il y en ait, qui trouvent que dedans ce livre il y a des choſes qui ne valent pas la peine d'être écrites, il ne faut pas que les Lecteurs penſent faire les entendus: je ſçai auſſi-bien qu'eux tout ce que l'on en doit dire, & c'eſt que je me ſuis plû à écrire de certaines choſes qui me touchent, leſquelles étant veritables ne peuvent avoir d'autres ornemens que la naïveté. Nonobſtant cela je ne me veux point abaiſſer, & ne feins

point

point de dire que je ne ſçai ſi ces écrivains, qui font tant aujourd'hui les glorieux, étant auſſi jeunes que j'étois, quand j'ai fait le livre dont je vous parle, que j'ai compoſé à l'âge de dix-huit ans, ont donné d'auſſi bonnes marques de leur eſprit. Je ne veux pas même aller ſi loin : il faut parler du preſent, & je ſerai bien aiſe, que ces faiſeurs de Romans à la douzaine, & ceux qui compoſent des lettres tout exprès pour les faire imprimer, faſſent quelque choſe de meilleur avec auſſi peu de tems & de ſoin, que j'en ai mis à mon ouvrage. Je n'ai pas compoſé moins de trente-deux pages d'impreſſion en un jour; & ſi encore a-ce été avec un eſprit inceſſamment diverti à d'autres penſées, auſquelles il ne s'en falloit guere que je ne me donnaſſe entierement. Aucunefois j'étois aſſoupi & à moitié endormi, & n'avois point d'autre mouvement que celui de ma main droite; tellement que ſi je faiſois alors quelque choſe de bon, ce n'étoit que par bonne fortune. Au reſte à peine prenois-je la peine de relire mes écrits, & de les corriger : car à quel ſujet me fuſſe-je abſtenu de cette nonchalance ? On ne reçoit point de gloire pour avoir fait un bon livre; & quand on en recevroit, elle eſt trop vaine pour me charmer. Il eſt donc aiſé à connoître par la negligence, que j'avoüe ſelon ma ſincerité conſciencieuſe, que les ouvrages, où ſans m'épargner je voudrai porter mon eſprit à ſes extrêmes efforts, ſeront bien

d'un autre prix. Mais ce n'eſt pas une choſe aſſûrée, que je m'y puiſſe adonner : car je hai fort les inutiles obſervations, à quoi nos écrivains s'attachent. Jamais ce n'a été mon intention de les ſuivre ; & étant fort éloigné de leur humeur, comme je ſuis, l'on ne me ſçauroit mettre en leur rang, ſans me donner une qualité, que je ne dois pas recevoir. Ils occupent inceſſamment leur imagination, à leur fournir dequoi contenter le deſir qu'ils ont d'écrire, lequel precede la conſideration de leur capacité, & moi je n'écris que pour mettre en ordre les conceptions, que j'ai euës long-tems auparavant. Que s'il ſemble à quelqu'un, que je leur aye donné une maniere de deffi, je ne me ſoucierai guere de lui ôter cette opinion : car il m'eſt avis que faiſant profeſſion de garder religieuſement les ſtatuts de la Nobleſſe, je pourrois bien appeller, ſi je voulois, mes adverſaires au combat de la plume, ainſi qu'un Cavalier en appelle un autre au combat de l'épée : on ne témoigne pas une vanité plus grande en l'un qu'en l'autre, en ſe promettant la victoire. Toutefois je ne me veux pas amuſer à ſi peu de choſe, & ayant toûjours fait plus d'état des actions que des paroles, j'aimerois beaucoup mieux m'exercer à la vertu qu'à l'éloquence : & ceux-là ſe tromperoient bien, qui ayant oüi ce que j'ai dit ci-deſſus, croiroient que je ſuis bien arrogant. Ils me diront, que loüer ſes propres ouvrages, c'eſt entreprendre ſur la coûtume

des

des charlatans du Pont-neuf, qui exaltent toûjours leurs onguents, & des Comediens qui dedans leurs affiches donnent à leurs pieces les tîtres de merveilleuſes & d'incomparables. Mais il faut conſiderer que ſi quelqu'un merite d'être blâmé pour ceci, ce ſont ceux, qui nous montrant qu'ils ont fait un bon livre, nous veulent auſſi perſuader que leur perſonne a d'excellentes qualitez, ne conſiderant pas que tous les jours les ſots & les méchans accompliſſent de beaux ouvrages. Que l'on ſçache donc, que je prens les choſes d'un autre biais que ceux-ci, & qu'ayant plus d'innocence que de vanité, ſi je ne fais point de difficulté de dire que j'écris bien, c'eſt parce que je trouve que c'eſt une ſi petite perfection, qu'il n'y a pas beaucoup de gloire à la poſſeder, ſi l'on n'en a d'autres auſſi; & que c'eſt quand l'on ſe vante de ſurmonter toute ſorte d'accidens, & de ſçavoir bien conduire des peuples, que l'on témoigne d'être ſuperbe. Que ſi l'on ne ſe contente point de cette raiſon, & qu'on trouve encore mauvais ce que j'ai dit, je ſuis quitte pour répondre, que je ſuis bien d'avis que l'on n'en croye que ce que l'on voudra; & que tout mon livre étant facetieux, l'on prenne pour des railleries tout ce que j'en dis auſſi-bien comme le reſte. Ce qui fait beaucoup pour moi, & qui montre clairement, que je me ſoucie fort peu d'être tenu pour bon écrivain, c'eſt qu'ayant abandonné mon ou-

vrage ſans y mettre mon nom, la gloire que je me donne ne me ſçauroit apporter de profit. Je ſuis bien éloigné de cet impertinent, contre qui l'antiquité a tant crié, lequel ayant fait un livre, où il ſe mocquoit de la vanité de ceux, qui veulent acquerir de la renommée par leurs écrits, ne laiſſa pas de s'en dire l'Auteur. Je n'ai garde de faire une pareille faute, après avoir tant mépriſé cette gloire. Je ſçai bien la ſubtilité de Phydias, qui ayant eu deffenſe d'écrire ſon nom au pied d'une ſtatuë de Minerve, qu'il avoit faite, mit ſon portrait en un petit coin du bouclier de cette Deeſſe, afin d'être toûjours connu : mais quand j'aurois trouvé place, pour me depeindre en quelque endroit de mon livre, où l'on pût voir qui je ſerois, je ne penſe pas que je le vouluſſe faire. A tout le moins ſçai-je bien que je me contenterois donc de cela, & que je ne ſouffrirois pas pourtant que mon nom fût écrit au frontiſpice des premieres feüilles, ni aux affiches que l'on colle par la ville : car ce n'eſt pas mon humeur, d'être bien aiſe que mon nom aille affliger tous les Dimanches les portes des Egliſes, & les pilliers du coin des ruës ; & je ne ferois pas gloire de le voir là attaché, avec celui des Comediens & des panſeurs de verole & de hergnes. Je ne doute point, que pluſieurs voyant l'opiniâtreté que j'ai à me cacher, n'en ayent une auſſi grande à s'enquerir de mon nom, & qu'ils ne prient inſ-

tamment

tamment les Libraires de le dire : c'eſt pourquoi il faut que je les renvoye, avec une bruſque reponſe à la Laconienne : je ne leur veux dire autre choſe, que ce que dit celui, qui ayant je ne ſçai quoi ſous ſon manteau, fut rencontré par un autre, qui lui demanda ce qu'il portoit. C'eſt bien en vain que tu le demandes, lui repondit-il : car ſi j'avois envie que tu le ſçûſſes, je ne le couvrirois pas. Il faut payer de la même monnoye, ceux qui auront trop de curioſité touchant ce livre; & je ſuis content qu'ils le tiennent pour un enfant trouvé, qui s'eſt fait de ſoi-même, ou qui n'a point de pere pour en avoir trop. Les Lecteurs croyent-ils que je ſois obligé de leur dire mon nom, puiſque je ne ſçaurois apprendre le leur, & qu'une infinité de perſonnes, qui ne ſeront jamais de ma connoiſſance, verront mes ouvrages? S'il y a quelqu'un à qui je ſois obligé de tout découvrir, c'eſt à mes amis intimes, qui prendront mon travail en bonne part; au lieu que les inconnus, qui le mépriſeront, poſſible me blâmeroient, s'ils ſçavoient que je me fuſſe adonné à des bouffonneries, lorſque j'ai tant de choſes ſerieuſes à dire.

Tandis que Francion diſoit ces choſes-la, Raymond ſe tenoit coy pour l'écouter. Il faut avoüer, lui dit-il après, que vous avez des ſentimens les plus nobles & les plus genereux du monde; je ne me laſſerois jamais de vous écouter. Vous venez de dire par ma-

niere d'acquit quantité de choſes, qui meriteroient bien d'être écrites ; & il me ſemble que les Lecteurs de vos livres ſeroient bien aiſes d'y trouver de ſemblables avertiſſemens. Vous m'obligez trop, dit Francion: mais ſans raillerie, je vous aſſure qu'il eſt ſouvent très-neceſſaire de faire un avertiſſement ou une preface dans ſes ouvrages : car l'on y dit quelquefois beaucoup de particularitez, qui importent à notre gloire. Néanmoins il y a des hommes ſi peu curieux, qu'ils ne les liſent jamais, ne ſçachant pas que c'eſt plûtôt là, que dans tout le reſte du livre, que l'Auteur montre de quel eſprit il eſt pourvû. Je demandois un jour à un ſot de cette humeur, pourquoi il ne liſoit point les prefaces. Il me repondit, qu'il croyoit qu'elles étoient toutes pareilles, & qu'en ayant lû une en ſa vie, c'étoit aſſez : il ſe figuroit que le contenu ſe reſſembloit ainſi que le tître. Que ceux qui auront mes livres entre leurs mains, ne faſſent pas ainſi, s'ils me veulent obliger à les avoir en quelque eſtime. Qu'ils liſent toûjours mes prefaces ; car je m'efforce de n'y rien mettre, qui ne ſerve à quelque choſe. Je ne ſerai jamais de ceux qui manqueront à cela, repartit Raymond, mais dites-moi un peu, ce que c'eſt que votre dernier livre. C'eſt une plaiſante affaire, dit Francion, il eſt fait, & néanmoins je n'en ai rien d'écrit. Vous ſçaurez donc, que c'eſt une ſatyre fort piquante contre des perſonnes,

perſonnes, dont j'ai ſujet de parler librement; & pour ce que le ſtile n'en eſt pas ordinaire, & que l'on ne ſçauroit donner à cet ouvrage un tître qui exprime aſſez ce qu'il contient, je l'appellerai, *le Livre ſans titre.* Ce ſera là un tître, & ſi ce n'en ſera pas un: mais cela conviendra bien à une piece ſi fantaſque. Le ſujet où je m'arrête là dedans, c'eſt à déchiffrer la vie & les vices de quantité de perſonnes de grande qualité, qui font les ſerieux & les graves, & n'ont rien qu'hypocriſie en leur fait. Or comme cet ouvrage porte un tître ſans en avoir un, je me ſuis encore imaginé une agreable choſe, c'eſt d'y mettre une Epître dédicatoire, ſans y en mettre une, ou tout au moins de le dedier ſans le dedier. Or voici mon invention, l'on verra ce tître écrit au ſecond feüillet en groſſes lettres, AUX GRANDS, comme ſi c'étoit l'adreſſe d'une lettre de dédicace; & puis il y aura deſſous ces mêmes paroles.

Ce n'eſt pas pour vous dedier ce livre que je fais cette Epître, mais pour vous apprendre que je ne vous le dedie point. Vous me repondrez, que ce ne ſeroit pas un grand preſent que le recit d'un tas de ſottes actions, que j'ai remarquées; mais que ne me donnez-vous ſujet d'en raconter de belles; & pourquoi ne ſera-il pas permis de dire des choſes, que l'on oſe bien faire? J'ai trop de franchiſe pour celer la verité; & ſi j'euſſe eu aſſez de loiſir, j'euſſe groſſi mon volume de la vie d'une infi-

nité

nité de perſonnes, qui ſemblent briguer une place dedans mon hiſtoire par leurs continuelles ſottiſes. Que ſi ceux, de qui j'ai déja parlé dans mes entretiens ſatyriques, ne conſiderent que je me mets ſouvent tout des premiers ſur les rangs, & ne ſe contentent de rire avec moi de tout ce que je dis d'eux, ſçavez-vous ce qu'ils gagneront à ſe ſentir offenſez ? c'eſt qu'ils découvriront à tout le monde, que c'eſt d'eux que je parle; ce que l'on ne ſçavoit pas encore: & qu'outre cela, ils feront que deſormais je ne feindrai plus de les nommer, puiſqu'ils y auront commencé eux-mêmes. Vous ſemble-t'il qu'une perſonne de telle humeur ſe ſoucie beaucoup de dedier des livres, & que moi, qui ne ſçaurois adorer que des perfections Divines, je me doive humilier devant une infinité de gens, qui ſont tenus de rendre graces à la fortune, de ce qu'elle leur a donné des richeſſes pour couvrir leurs deffauts ? Il vous faut apprendre que je ne regarde le monde que comme une comedie, & que je ne fais état des hommes, qu'entant qu'ils s'acquittent bien du perſonnage qui leur a été baillé. Celui qui eſt païſan, & qui vit fort bien en païſan, me ſemble plus loüable que celui, qui eſt né Gentilhomme & n'en fait pas les actions. Tellement que ne priſant chacun que pour ce qu'il eſt, & non pas pour ce qu'il a, j'eſtime également ceux qui ont la charge des plus grandes affaires, & ceux qui n'ont qu'une charge de cotrets

ſur

ſur le dos, ſi la vertu n'y met de la difference. Je n'ai pas ſi peu de conſideration à la verité, que je ne croye bien qu'il ſe peut trouver des gens auſſi illuſtres pour leur merite, que pour leur race & leur fortune, & que le ſiecle n'eſt pas ſi barbare, qu'il n'y ait encore quelqu'un de vous qui aime les bonnes choſes: mais que ceux qui ſont de ce nombre le faſſent connoître mieux que par ci-devant, & je vous promets qu'alors non ſeulement je leur dedierai des livres; mais encore je ſerai prêt à vivre & mourir pour leur ſervice.

Voilà l'Epître que j'adreſſerai aux Grands, laquelle n'eſt point pourtant une Epître, ou tout au moins elle n'eſt point dédicatoire; mais plûtôt negatoire. Voilà qui eſt très-gaillard & très-hardi, repartit Raymond, & ſi cela n'offenſe perſonne, car ce n'eſt pas aux hommes de vertu que vous parlez, ils en ſont exempts. Mais quand ſera-ce que vous vous remettrez au travail tout de bon? Je penſe bien, dit Francion, que dans peu de jours je mettrai par écrit mon dernier ouvrage, mais ce ne ſera pas pour le donner au public, non plus que mon hiſtoire entiere, à laquelle je travaillerai, lorſque je ſerai au port où je deſire d'atteindre. Pour moi, je ne me veux point gêner: je n'écris que pour me divertir: & avant que de m'y mettre je tire mon luth de ſon étui, & j'en jouë en me promenant, après avoir fait une feüille pour me ſervir d'intermede, ainſi qu'en une comedie. Voilà comme

comme je travaille, & je ne me mords point les ongles pour ſonger à ce que je compoſe. Seroit-il à propos que je vouluſſe faire part à la poſterité de tant de choſes ſi peu étudiées? Si je l'ai fait autrefois, je m'en repens aſſez ſouvent: je veux qu'il n'y ait que mes plus familiers amis, qui voyent les ouvrages que je ferai ci-après. Je me conſolerai, dit Raymond, pourvû que je ſois de ce nombre, comme je me perſuade auſſi que vous ne m'oublierez pas. Par ma foi, mon brave, repartit Francion, vous parlez bien ſerieuſement d'une choſe qui ne le vaut pas. Je ne veux plus vous laiſſer dans l'erreur. Sçachez que je ne ſuis pas ſi grand écrivain, comme je vous ai voulu faire croire par plaiſir, dès le tems même que nous étions en France. Il y a en moi plus d'apparence que d'effet. Je ſçai par cœur quelques pieces de mes amis, que je debite ſouvent; & quand j'ai preſenté quelque choſe à des Seigneurs, je me ſuis ſervi pareillement du labeur d'autrui, ou bien je n'ai rien fait qui vaille. Où eſt-ce qu'un pauvre Cavalier comme moi en auroit tant appris? Cela eſt bien à ces Meſſieurs du métier, qui ont dormi ſur le Parnaſſe. Voilà une agreable feinte, dit Raymond, penſez-vous vous excuſer par là de me montrer vos ouvrages? Puiſque vous le voulez, dit Francion, je vous montrerai tout ce que je ferai, quoique cela ne ſoit pas digne de vous.

L'on ſçavoit bien que Francion n'avoit pas

ſi peu de capacité qu'il diſoit : il pouvoit accomplir dans peu de tems ce qu'il avoit entrepris : mais il eſt vrai qu'il étoit en une ſaiſon, où il devoit plûtôt donner matiere d'écrire que d'écrire lui-même. Il ſongeoit donc à d'autres choſes : & voyant qu'Hortenſius, qui étoit toûjours le même, avoit une préſomption nompareille, il ſe délibera de lui joüer quelque plaiſant tour, pour ſe divertir. Il communiqua ſon deſſein à Raymond, à du Buiſſon, & à Audebert, ſans leſquels il ne pouvoit rien faire ; & pour y bien réüſſir, il mit de la partie quatre Gentilshommes Allemans d'aſſez bonne converſation, dont il s'étoit acquis la connoiſſance, mais qu'Hortenſius n'avoit point encore vûs. Un jour qu'il étoit avec lui, voilà Audebert qui vient dire : il eſt arrivé des Polonois à Rome depuis peu de jours ; ne ſçavez-vous point ce qu'ils peuvent y venir faire ? L'on dit que leur Roi eſt mort, mais je n'ai point oüi parler qui eſt celui qui a été élû pour lui ſucceder. Il faut que ce ſoit quelque Prince d'Italie, qui eſt ici maintenant.

Tous ceux qui étoient là, dirent que c'étoit la premiere nouvelle qu'ils en avoient euë, & là-deſſus cherchant qui ſeroit Roi de Pologne, l'un nomma un Prince, & l'autre un autre. Cela ſe paſſa ainſi ; & puis du Buiſſon s'en alla tout exprès promener par la ville ; puis étant revenu chez Raymond, comme Francion, Dorini, & Hortenſius, que l'on

avoit

avoit retenu, s'alloient mettre à table pour le ſouper, il leur dit avec une façon ſerieuſe: ha, ma foi, à peine croirez-vous ce qu'on me vient d'apprendre. Il eſt vrai qu'il y a ici des Polonois, qui viennent vers celui qui a été élû leur Roi. Je me ſuis enquis qui il étoit; on m'a dit que c'étoit un Gentilhomme François, lequel ils avoient choiſi, pour ce qu'étant pourvû d'une doctrine ſinguliere, il remettroit parmi eux la Juſtice en ſa ſplendeur, & par ſes bons conſeils feroit proſperer leurs armes. J'ai parlé à un homme, qui m'a dit qu'il s'appelloit Hortenſe, & que les Polonois ſe réjouiſſoient d'avoir un Roi, qui vient en ligne directe d'un ancien Conſul de Rome. Il faut bien que ce ſoit vous, Monſieur, pourſuivit-il, en ſe tournant vers Hortenſius. Mais ce que vous dites eſt-il vrai? dit le pedant. Je puiſſe mourir ſi cela n'eſt, repondit du Buiſſon : vous en verrez poſſible bien-tôt des aſſurances. Là-deſſus chacun commença de parler ſerieuſement de ceci, ſe réjoüiſſant d'une ſi bonne fortune : ſi bien qu'Hortenſius étoit tout hors de ſoi-même.

Ils n'avoient pas à moitié ſoupé, qu'il arriva un carroſſe & quelques chevaux devant la porte de la maiſon, & l'on heurta deux ou trois fois fermement. Petrone, Gentilhomme ſuivant de Francion, fut envoyé pour voir qui c'étoit : il vint rapporter, que c'étoient des Polonois, qui diſoient qu'ils vouloient

vouloient parler à un Seigneur, nommé Hortenſius. C'eſt vous, dit Francion, il n'en faut point douter. Ha Dieu! pourquoi ſoupçonnous ſi tard, & que n'avons-nous mieux fait ranger tout ici; ils trouveront tout en deſordre. Hortenſius tenoit alors un verre à la main, qu'il alloit porter à ſa bouche : mais comme l'on dit, qu'il arrive ſouvent beaucoup de choſes entre le verre & les levres, cette nouvelle le ravit tellement de joye, que la main lui branla, & qu'il laiſſa tomber ſon vin & ſon verre tout enſemble. Il eſt caſſé, ce diſoit-il en ſon tranſport, c'eſt peu de choſe : mais à quoi ai-je ſongé de m'habiller ſi peu à l'avantage aujourd'hui? Que diront ces Meſſieurs, de me voir ſi mal fait? Que n'ai-je été plûtôt averti de leur venuë, j'euſſe ſongé à m'accommoder mieux, & Raymond m'eût prêté ſon plus beau manteau? Il faut être un peu à la mode de leur païs, dit Raymond, je m'en vai vous dire ce que vous ferez. Et alors s'étant tous levez de table, les valets deſſervirent, & rangerent tout dedans la chambre de Raymond au mieux qu'il fut poſſible. Raymond envoya querir dans ſa garderobe un petit manteau fourré, dont le deſſus étoit de ſatin roſe ſeche, lequel ſervoit à mettre quand l'on étoit malade. Il dit à Hortenſius, mettez ceci ſur vos épaules. Ces Polonois vous reſpecteront davantage, voyant que vous êtes déja habillé à leur mode; car ils ſe ſervent fort de fourrure, d'autant

tant qu'il fait plus froid en leur païs qu'en celui-ci. Hortenſius étoit ſi tranſporté, qu'il croyoit toute ſorte de conſeils: il mit ce manteau librement, & s'étant aſſis en une haute chaiſe, ſuivant l'avis de Francion, tous les autres demeurerent à ſes côtez debout & tête nuë, comme pour donner opinion aux Polonois, qu'il étoit grand Seigneur. Raymond lui dit à l'oreille, apprêtez votre Latin; car ſans doute ils harangueront en cette langue, elle leur eſt auſſi familiere que la maternelle; & je m'aſſure qu'une des raiſons, pour laquelle ils vous ont fait leur Roi, c'eſt qu'ils ont ſçû que vous êtiez bon Grammairien Latin.

Comme il finiſſoit ce propos, les quatre Allemans, qui s'étoient habillez en Polonois, arriverent avec ſix flambeaux devant eux. Le plus apparent de la troupe, qui repreſentoit l'Ambaſſadeur, fit une profonde reverence à Hortenſius, & ceux de ſa ſuite auſſi; puis il lui fit cette harangue, ayant prealablement touſſé, & retrouſſé ſes deux mouſtaches l'une après l'autre: *Mortuo Ladiſlao Rege noſtro, Princeps invictiſſime*, ce dit-il d'un ton fort éclatant, *Poloni divino numine afflati te regem ſuffragiis ſuis elegerunt, cum te Juſtitia & Prudentia adeo ſimilem defuncto credant, ut ex cineribus illius quaſi Phœnix alter videaris ſurrexiſſe. Nunc ergo nos tibi ſubmittimus ut habenas regni noſtri ſuſcipere digneris.* Enſuite de ceci l'Ambaſſadeur fit un long Panegyrique à Hortenſius,

Hortenſius, où veritablement il dit de belles conceptions : car il étoit fort ſçavant. Entre autres choſes il raconta, que ce qui avoit mû principalement les Polonois à élire Hortenſius pour leur Roi, étoit qu'outre la renommée, qu'il s'étoit acquiſe parmi eux par ſes écrits, qui voloient de toutes parts, on faiſoit courir un bruit, que c'étoit de lui que les anciens ſages du païs avoient entendu parler, dans de certaines Propheties, qu'ils avoient faites d'un Roi docte, qui devoit rendre la Pologne la plus heureuſe contrée de la terre. Dès que cet Orateur eut fini, Hortenſius le ſaluant par un ſigne de la tête, qui montroit ſa gravité, lui repondit ainſi : *Per me redibit aurea ætas : ſit mihi populus bonus, bonus ero Rex.* Il ne voulut rien dire davantage alors, croyant qu'il ne falloit pas que les Princes euſſent tant de langage, vû qu'un de leurs mots en vaut cinq cens. Les Polonois lui firent des reverences bien baſſes, & s'en allerent après avec des geſtes étranges, comme s'ils euſſent été ravis d'admiration. L'un diſoit, *O miraculum mundi ! O Rex Chryſoſtome, qualis Pactolus ex ore tuo emanat !* Et l'autre s'en alloit criant : *O Alter Amphion ! quot orbes ſonus tuæ vocis ædificaturus eſt !* Ainſi ils ſortirent, le comblant de loüanges & de benedictions, comme la future gloire de la Pologne ; & Francion les reconduiſit avec un plaiſir extrême, de les voir naïvement faire leur perſonnage. Quand il fut

fut de retour, voilà du Buiſſon qui ſortant d'une réverie, où il avoit feint d'être, ſe va jetter à genoux devant Hortenſius, & lui dit d'une voix animée: Ha! grand Prince, ayez ſoin de votre fidelle ſerviteur, maintenant que vous avez mis un clou à la roue de fortune: faites que je ſois votre creature, & me donnez quelque charge, où je puiſſe vivre honorablement. Alors Francion le retirant rudement lui dit, que vous avez d'impudence d'importuner ſi-tôt le Roi! N'avez-vous pas la patience d'attendre qu'il ſoit deſſus ſes terres. Si du Buiſſon ne devient plus ſage, ce dit Hortenſius, je dirai qu'il merite qu'on lui refuſe quand même il demande, au lieu que Francion merite qu'on lui donne, quand même il ne demande pas.

Comme ceci fut paſſé, il fut queſtion d'arrêter ſi Hortenſius s'en retourneroit en ſon logis ordinaire. Raymond dit qu'il n'en étoit pas d'avis, vû que le lieu étoit trop petit, & qu'il falloit qu'il demeurât chez lui, où il ſeroit comme le maître; & que d'autant que toute la nation Françoiſe ſe ſentiroit honorée du Royaume qui lui étoit échû, il n'y auroit point de François à Rome qui ne ſe vinſſent ranger auprès de ſa perſonne, comme s'ils euſſent été ſes ſuivans, pour lui faire honneur devant les Polonois. Raymond ayant dit ceci lui quitta ſa chambre, & lui ayant laiſſé un valet pour lui aider à ſe deshabiller, ſe retira en un autre lieu avec le reſte

de

de la compagnie. Ils ne furent pas ſi-tôt ſortis, qu'Hortenſius demanda Audebert, voulant déja uſer de l'autorité Royale. Quand il fut venu, il lui dit qu'il falloit qu'il paſſât la plûpart de la nuit auprès de ſon lit, pource que les ſoins qu'il avoit l'empêchoient de dormir. Audebert en fut très-aiſe; car comme il étoit malicieux, il eſperoit qu'à force de veiller & de parler des choſes extravagantes, Hortenſius deviendroit entierement fol, & qu'ils en auroient plus de plaiſir. Mon ami Audebert, commença Hortenſius, a-tu remarqué que ces Polonois ont dit qu'il y avoit des Propheties de moi? Ils ne ſe trompent pas: ſi nous voulons conſulter nos ephemerides, nous trouverons de rares choſes. Quand nous étions à Paris, n'a-tu point lû l'Almanac de Jean-Petit Pariſien, & celui de Larivay le jeune Troyen? Il m'eſt avis qu'ils pronoſtiquoient mes avantures. L'un dit qu'il y aura en ce tems changement d'affaires vers le Septentrion; & l'autre que l'humble ſera exalté. N'eſt-ce pas grand changement, quand l'on va querir un Roi ſi loin; & pour l'humilité, n'en ai-je pas toûjours eu envers Dieu? Cela eſt très-bien imaginé, dit Audebert, je voudrois que nous euſſions les oracles des Sibylles, le livre de l'Abbé Joachim, les revelations de Sainte Brigide, les Propheties de Merlin, & les Centuries de Noſtradamus, nous y trouverions encore ſans doute quelque choſe qui en parleroit. Car pour

vous dire vrai, tous ces livres-là ſont fort gentils & fort utiles : l'on n'y remarque les choſes que quand elles ſont avenuës. Mais qu'ils ayent parlé, ou non, de votre Royauté, que vous en chaut-il, puiſque la voilà arrivée. O que cela me ſervira grandement, répondit Hortenſius; car je verrai poſſible tout ce qui me doit arriver au reſte de ma vie : & je me tirerai des perils qui me menacent. C'eſt pourquoi ſi vous voulez gagner ma faveur, délogez promptement, & m'allez chercher les revelations de Sainte Brigide; notre hôte les a quelquepart. Audebert, qui lui vouloit complaire, pour en tirer du contentement, s'en alla chercher le livre qu'il demandoit, & fit tant qu'il le trouva. Hortenſius lui fit lire les Propheties, qu'il étoutoit avec attention; & lorſqu'il trouvoit quelque choſe qui ſembloit s'accorder avec ſes avantures, il le liſoit lui-même neuf ou dix fois, & y faiſoit des marques avec un crayon : puis en ayant tiré des explications bourruës, il les dictoit à Audebert, qui les écrivoit ſous lui. Ils paſſerent ainſi une bonne partie de la nuit; & enfin la tête leur tombant à tous coups ſur le livre, ils reſolurent de donner quelque tems au ſommeil. Hortenſius ſe mit au lit, & dit à Audebert qu'il s'y mît avec lui. Il fit là-deſſus beaucoup de ceremonies, diſant qu'à lui n'appartenoit pas tant d'honneur de coucher avec un Prince, & qu'il ne feroit pas cette faute-là : mais Hortenſius lui dit,

dit, qu'il y couchât donc pour la derniere fois, tandis qu'il n'avoit pas encore le ſceptre en main, & qu'il ne laiſſât pas échaper ce bonheur. Audebert s'étant couché comme pour lui obéïr, ils ſe mirent tous deux à dormir ſi fort, qu'il ſembloit qu'ils joüaſſent à qui s'en acquitteroit le mieux. Quant au valet de chambre, il y avoit long-tems qu'il étoit allé ſe mettre au lit, étant las d'attendre après un tel maître.

Le lendemain au matin Audebert s'étant reveillé, s'habilla & appella ce valet, pour venir aider à Hortenſius à ſe vêtir, (car il ne le falloit plus traitter qu'avec reſpect) & il voulût avoir l'honneur de lui donner ſa chemiſe blanche. En lui ôtant la ſale, il lui vint au nez une ſi mauvaiſe odeur, qu'il ne ſe pût tenir de dire : helas, comment vous ſentez ? Comment, je ſens, reprit Hortenſius, ne conſideres-tu pas que je commence à paroître Roi en toutes choſes ? Ne vois-tu pas que je ſens déja l'Alexandre. Mais ſi vos aiſſelles ſentent l'Alexandre, repliqua Audebert, j'ai peur que vos pieds ne ſentent auſſi le Darius, qui avant que d'être Roi avoit été meſſager. Tu fais le gauſſeur, dit Hortenſius, mais je prens tout en bonne part : je ſçai que les Rois ont toûjours près d'eux des hommes qui parlent librement, pour les divertir, autrement ils n'auroient point de plaiſir en ce monde. Comme il achevoit ces mots, voilà Raymond, Francion, du Buiſſon, & Dorini,

qui le viennent ſalüer, & lui demandent comment il a paſſé la nuit. Il leur dit qu'il en avoit paſſé une bonne partie à lire le livre de Sainte Brigide, & leur montra les Propheties qu'il avoit expliquées à ſon avantage, à quoi ils connurent qu'il étoit plus d'à moitié fol, & que leur artifice auroit de très-beaux ſuccès. Lui, qui avoit lû les Romans, ne trouvoit point étrange que d'un miſerable écrivain il fût devenu Roi, vû qu'il avoit ſouvent écrit des avantures pareilles, où il ne trouvoit pas tant de vraiſemblance qu'en la ſienne, & qu'il étoit ſi accoûtumé à ces choſes-là, qu'il n'y voyoit rien d'extraordinaire.

Comme Francion l'entretenoit ſerieuſement ſur les Propheties, du Buiſſon les vint interrompre, & dit à Hortenſius : orça apprenez-moi une choſe, Monſieur, Monſeigneur, ou Sire, je ne ſçai encore comment je vous dois appeller. Lorſque j'aurai la Couronne ſur la tête, dit Hortenſius, il ſera bon de m'appeller Sire ; pour cette heure je me contentetai du titre de Monſeigneur. Pardonnez-nous, dit Raymond, ſi nous vous deſobeïſſons en ceci, quand vous nous le commanderiez. Il n'y a point de doute qu'il vous faut appeller Sire : car il y a long-tems que vous êtes Roi de merite, encore que vous ne le fuſſiez pas de condition. Faites-en donc ce que vous voudrez, repliqua Hortenſius ; mais vous, du Buiſſon, que me voulez-

vous

vous dire. Je vous demande, Sire, puiſque Sire y a, reprit du Buiſſon, ſi étant en Pologne vous ne garderez pas une juſtice égale? Comme vous recompenſerez les vertus, ne punirez-vous pas les vices; & vous ſouvenant de ceux qui vous ont offenſé, ne tâcherez-vous pas de les amener vers vous par beau ſemblant afin de les faire mourir? J'ai oüi parler de l'Ecluſe, de Saluſte, d'un arracheur de dents, & de quelques ſergens, qui ne vous ont pas traitté comme ils devoient, n'en faut-il pas tirer raiſon?

Hortenſius ayant alors un peu medité à par ſoi, dit: ſçachez qu'il ne faut pas que le Roi de Pologne prenne le ſouci de ſe venger des injures, qui ont été faites au Poëte Hortenſius. Or je compoſe cet apophtegme à l'exemple de celui d'un Roi de France, qui ne vouloit point ſe venger des injures faites au Duc d'Orleans. C'eſt ainſi que ma lecture me profitera deſormais; & il faut que je mande à mon hôteſſe de Paris, qu'elle me renvoye mes livres communs, que je lui ai laiſſez en gage, pour trente-cinq ſols, que je lui devois de reſte. Quand je les aurai, on ne me dira aucune choſe, que je n'aye une prompte repartie, puiſée de celles de tant d'anciens Monarques, dont j'ai feüilletté les vies. Mais en attendant je me ſervirai de Plutarque & du recuëil d'Eraſme; & dès maintenant, chers amis qui m'aſſi tez, je vous apprends que je vous donnerai tout ce

que j'ai, à l'imitation d'Alexandre, & ne me reſerverai que l'eſperance : voyez-vous comme j'applique ces choſes. Or j'y continuerai tellement, que le livre que l'on fera de mon Hiſtoire ſera le plus beau du monde. Vous, Audebert, il me ſemble que votre humeur eſt aſſez curieuſe, vous ſerez propre à recuëillir tous mes apophtegmes. Dès le matin vous viendrez auprès de moi, & ne me quitterez point qu'au ſoir : encore faudra-t-il que vous couchiez quelquefois dans ma chambre, car la nuit ſi je me reveille, & que je diſe quelque choſe, ce ne ſera rien qu'apophtegmes. Quoi, en demandant le pot à piſſer, interrompit du Buiſſon, & ſi vous êtes marié, vous entretiendrez auſſi Madame la Reine de vos beaux apophtegmes ? Taiſez-vous, dit Hortenſius, ce n'eſt pas à vous que je parle ; c'eſt à vous, mon Audebert, qui ferez un regiſtre de tout ce que j'aurai dit chaque jour. Belle invention, & qui ne coûte guere. On fait bien un regiſtre de dépenſe en ſi petite maiſon que ce ſoit, les receveurs & les Tréſoriers des Princes ſont employez tout du long de l'an à faire des comptes ; & l'on n'a pas un homme pour écrire ponctuellement tout ce que dit le Prince. Je ne tomberai point en cette faute, & vous ſerez mon Hiſtoriographe. A combien de penſion, Sire, dit Audebert ? C'eſt ſe trop precipiter de demander cela, répondit le Roi de Pologne : attendez que j'aye vû quels fonds il y peut

avoir

avoir en mon Epargne. Je ne puis ordonner de vos gages à tous tant que vous êtes, que je n'aye vû le cours des affaires. Comme il diſoit ceci, Raymond lui apprit qu'il auroit bien-tôt le moyen de s'informer de l'état, où étoit ſon Royaume, & qu'on avoit été prier les Polonois de venir dîner chez lui. Il trouva cela très à propos, deſirant de connoître leur humeur; & étant alors habillé comme le jour d'auparavant, à ſçavoir avec un habit de drap d'Eſpagne de couleur de Roi, l'on lui fit mettre encore ſur ſes épaules ſon petit manteau fourré, & l'on attacha une grande aigrette à ſon chapeau, pour être mieux vétu à la Polonoiſe.

Après cela il deſcendit à la ſalle, où les Allemans deguiſez en Polonois ſe trouverent auſſi-tôt. Ils le ſalüerent avec des reſpects infinis, & firent beaucoup de difficulté de dîner avec leur maître. Pour les accorder, Hortenſius ſe mit au haut bout, laiſſant trois ou quatre places vuides, & la compagnie s'arrangea au reſte de la table, qui étoit fort longue. Tous les propos, qui furent tenus pendant le dîner, ne furent qu'à ſa loüange. Il ne faiſoit pas une action qui ne fût admirée: il ne diſoit pas un mot, que l'on ne s'écriât que c'étoient des Oracles; tellement que la preſomption l'aveugloit toujours de plus en plus, & lui faiſoit croire que tout ce qu'il oyoit étoit veritable. Lorſque l'on eut deſſervi, il arriva quantité de Gentilshom-

mes François, à qui Raymond avoit appris la drollerie, leſquels vinrent faire la Cour à Hortenſius, comme ſi c'eût été quelque Prince de leur nation. Cependant Dorini alla voir Nays, pour lui apprendre ces plaiſantes nouvelles, & ſçavoir d'elle ſi elle pourroit recevoir cette belle compagnie. Comme il eut appris qu'elle ſeroit très-aiſe de voir le nouveau Roi, il s'en retourna le dire à Francion, qui vint demander à Hortenſius, s'il vouloit aller paſſer l'aprèſdinée chez la plus belle Dame de l'Italie. Il repondit qu'il ſeroit fort aiſe d'avoir ce divertiſſement, & l'on attella trois carroſſes pour toute la troupe. Il ne vouloit pas ſortir avec ſon manteau fourré, parceque les Polonois n'en avoient point; mais l'on lui dit, qu'à la verité ils n'en portoient point, à cauſe qu'ils étoient alors en un païs chaud, & qu'il n'eût pas été malſeant qu'il en eût un ſimple comme les leurs; mais qu'il ne falloit pas qu'il témoignât d'être ſi changeant, que de quitter déja une façon d'habillement qu'il avoit priſe. Ainſi l'on le rendit content, & il ſe mit dans un carroſſe avec les Polonois & Audebert, qui devoit être toûjours auprès de lui, pour remarquer ce qu'il diroit. Les deux autres carroſſes furent remplis de Gentils-hommes François, & allerent en queuë du premier, qui fut bien regardé de tout le peuple. Quelques-uns crûrent que c'étoient des maſques, qui alloient danſer un ballet quelque-part; mais ils s'étonnoient

tonnoient fort de voir que l'on fît des mommeries en cette ſaiſon, qui étoit fort éloignée du Carnaval. Nays les reçût fort bien, & en même-tems pluſieurs Dames de ſa connoiſſance arriverent, pour voir le nouveau Roi de Pologne. Il ſe montra ſi courtois, qu'il ne ſe voulut point aſſeoir qu'elles ne le fuſſent auſſi. Pour ce qui eſt des hommes, afin de témoigner toujours du reſpect à leur Prince, ils ſe contenterent de s'appuyer d'un côté & d'autre. La premiere choſe que Nays dit, fut qu'elle étoit infiniment aiſe du bonheur qui étoit arrivé au plus excellent perſonnage du monde, & que l'on n'avoit plus ſujet de croire que Dieu voulût tout-à-fait perdre les hommes, puiſqu'il avoit permis que l'on donnât un ſceptre à celui, qui devoit rendre à l'univers ſa premiere beauté. Ce que vous devez plus admirer, Madame, dit alors du Buiſſon, c'eſt que d'une petite choſe on en a fait une bien groſſe. Ainſi tout croît en Pyramide renverſée ; les petits ruiſſeaux ſe changent en mers, une houſſine devient une groſſe poutre, & notre Roi qui n'étoit preſque rien eſt devenu fort grand. Sa vie ſe gouverne par un deſtin contraire à celui de Denis le Tyran, qui de Roi devint pedant; car lui de pedant qu'il étoit, il eſt devenu Roi. Apprenez à parler plus modeſtement, dit Hortenſius, que cette jeuneſſe eſt folle & inconſiderée ! Je ne nie pas que je ne vienne de peu, mais qu'eſt-il beſoin de le dire ? Il faut

oublier tout ce qui s'eſt paſſé, comme s'il n'étoit jamais avenu ; & nous devons croire que la fortune étoit yvre, & qu'elle ne ſçavoit ce qu'elle faiſoit, lorſqu'elle nous a envoyé des calamitez. Combien a-t-on vû de Rois venir de bas lieu, leſquels on n'a pas moins eſtimez pour cela. Tamberlan avoit été porcher, Agatocles étoit fils d'un potier ; & pour ſe ſouvenir de ſon pere, il vouloit que l'on mêlât ſur ſon buffet de la vaiſſelle de terre parmi celle d'or & d'argent. On ſçait bien qu'Auſone, qui eſt un très-bon Auteur, en a fait ces vers : *Fama eſt ſictilibus cœnaſſe Agatocle Regem, &c.* Mais ſans aller ſi loin, un Roi de notre Pologne a été laboureur, & l'on garde encore ſes ſabots dans un tréſor. Il eſt vrai que ceci eſt inutile, & l'on ſçait bien que je ne ſuis pas de ſi bas lieu ; & puis l'on trouvera à la fin par avanture que je ſuis encore plus que je n'ai eſtimé. Voyez dans tous les Romans les belles reconnoiſſances qu'il y a. Chariclée croyoit être fille de Prêtre, & l'on trouva qu'elle étoit fille d'un Roi. Daphnis & Cloé penſoient être les enfans d'un pauvre paſteur, & ils trouverent que des riches Seigneurs étoient leurs peres. Je m'imagine qu'ainſi ma vie n'étant tiſſuë que de merveilles, je ſerai enfin reconnu pour le fils de quelque grand Prince. L'on apportera mon berceau, mes langes, mes bandelettes, & quelque hochet garni de pierreries, qui fera foi de la Nobleſſe de ma race : le cœur me le dit,

& je croi que ce n'eſt pas en vain : car les inſpirations celeſtes ne mentent point. Il eſt bien aiſé à voir que je ſuis de race Royale : car jamais perſonne n'eut tant d'envie d'être Roi que moi.

Tout ce que vous nous repreſentez eſt fort vrai, dit Francion ; & outre cela nous voici fort proche de l'année du grand Jubilé ; il ne faut point douter que pluſieurs Princes, qui ont fait des mariages clandeſtins, ne les decouvrent pour avoir remiſſion de leurs fautes. J'ai oüi dire qu'au dernier Jubilé, qui a été donné, il y en eut pluſieurs qui reconnurent ainſi leurs enfans. Hortenſius tint encore quelques diſcours de conſideration ſur ce ſujet, & voyant qu'Audebert ceſſoit de l'écouter, s'arrêtant à parler à du Buiſſon, tellement que bien qu'il eût pris ſes tablettes pour écrire tout ce que diroit ſon Roi, il n'avoit guere écrit de choſe, il lui fit ſigne des yeux, & lui dit : Audebert, mettez tout ; voyez-vous pas que ceci eſt digne de remarque ? J'ai tout mis, excepté le Latin, repondit Audebert, je vous ſupplie de me le dire encore. Là-deſſus Hortenſius ne feignit point de lui dicter tout du long l'Epigramme d'Auſone, croyant que ce fût une choſe de grande conſequence à ſa vie ; ce qui donna un plaiſir nompareil à l'aſſiſtance. Là-deſſus du Buiſſon, qui ne ſe pouvoit taire, s'en va dire, Sire, je ne ſçai qu'un mot de Latin, *Simia ſemper ſimia.* Autrefois vous avez dicté, &

maintenant vous dictez encore. Mais voyez ce petit frippon, dit Hortenſius, lorſqu'hier Meſſieurs les Polonois, que voici, m'eurent appris que leurs compatriotes m'avoient donné leur ſceptre, je crûs qu'il ne me manquoit plus rien que les bouffons pour être Roi; mais à ce que je vois, je n'en manquerai pas. Toutes ces reparties furent trouvées admirables en apparence, & les Ambaſſadeurs élevoient à tous coups les mains au ciel, diſant en Latin. O que ſa ſageſſe eſt grande! qu'il eſt doux! qu'il eſt clement! que notre Pologne ſera contente de l'avoir! Platon dit que pour rendre les Republiques heureuſes, il faut que les Philoſophes regnent, ou que les Rois ſoient Philoſophes. O que voici bien un de ces Rois Philoſophes, qu'il deſire! Puiſque l'on nous apprend qu'il a regenté aux Univerſitez, il n'eſt pas qu'il n'ait enſeigné la Logique, qui eſt la premiere partie de la Philoſophie, & qu'il ne la ſçache ſur le bout du doigt. Parceque Nays n'entendoit pas le Latin, Francion étoit auprès d'elle, qui lui expliquoit tout ce qu'ils diſoient. Pour le François, elle le parloit parfaitement bien.

Afin de mettre Hortenſius ſur quelque agreable diſcours, elle s'aviſa de lui dire, qu'elle avoit oüi parler de cinq ou ſix Romans excellens, qu'il avoit envie de compoſer; & elle lui demanda s'il ſe donneroit cette peine de les continuer. Il repondit qu'il

auroit

auroit bien d'autres choſes à faire, & qu'il auroit des écrivains à gages pour les accomplir, d'autant que pour lui il faudroit qu'il fît ceder les paroles aux actions, & qu'il avoit un deſir extrême d'exterminer la race des Ottomans, & d'aller conquerir les palmes Idumées; tellement qu'il mettroit tout en armes dès qu'il ſeroit en Pologne. Songez donc à moi, lui vint dire du Buiſſon, n'oubliez pas de me donner une compagnie de Carabins ſur la mer. Bien vous l'aurez, répondit Hortenſius : toutefois je croi que vous briguez plûtôt la charge de bouffon Royal, que toute autre.

Francion craignant là-deſſus que le Roi de Pologne ne ſe fâchât, le fit changer de diſcours, & lui demanda quelles ſeroient les plus belles ordonnances qu'il mettroit en avant pour rendre ſon peuple heureux. Je veux bien en parler ici, dit Hortenſius, pour le moins ces Meſſieurs, que l'on m'a envoyez, l'entendront. Je veux donc que mon Etat ſoit bigarré, & qu'il ſoit autant pour les lettres que pour les armes; ſi-bien que pour adoucir l'humeur des Coſaques, qui eſt un peu trop martiale, je ferai venir un quarteron de Poëtes de Paris, qui établiront une Academie, & donneront des leçons pour la Poëſie & pour les Romans. Je veux que tout le monde faſſe des livres en mon Royaume, & ſur toute ſorte de matieres. On n'a vû encore des Romans que de guerre & d'amour,

mais l'on en peut faire auſſi, qui ne parlent que de procès, de finance, ou de marchandiſe. Il y a de belles avantures dans ce tracas d'affaires, & perſonne que moi ne s'eſt encore imaginé ceci : j'en donnerai toute l'invention, & de cette ſorte le drapier fera des Romans ſur ſon trafic, & l'avocat deſſus ſa pratique. L'on ne parlera que de cela, tout le monde ſera de bonne compagnie : & les vers ſeront tant en credit, que l'on leur donnera un prix. Qui n'aura point d'argent, portera une ſtance au tavernier, il aura demi ſeptier ; chopine pour un ſonnet ; pinte pour une ode ; & quarte pour un Poëme : & ainſi des autres pieces ; ce qui pourvoira fort aux neceſſitez du peuple : car le pain, la viande, le bois, la chandelle, le drap, & la ſoye s'acheteront au prix des vers, qui ordinairement auront pour ſujet la loüange des marchands ou de leurs marchandiſes : l'on aura ce ſoulagement quand l'on n'aura point de pecune : voilà ce que j'établirai pour le commerce. Pour ce qui eſt de la Juſtice, elle ſera bonne & brieve : ſi la cauſe n'eſt liquide, l'on tirera à la courte paille à qui la gagnera, ou bien l'on fera gagner le procès à celui qui ſera le plus ſçavant. Quand eſt des loix de la guerre, perſonne ne ſera reçû Capitaine, s'il ne ſçait tout par cœur l'Amadis & le Chevalier du ſoleil ; car on ne peut avoir du courage ſans cela. Au reſte, j'ai beaucoup de ſtratagemes pour mettre en deroute les Turcs:

je

ferai monter des hommes ſur des chariots, qui paroîtront tout en feu ; il y aura là des boëtes, des lances à feu, des ſauciſſons, des petards, & force fuſées à étoiles & à ſerpens, afin que ces Barbares voyant que j'imiterai le tonnerre, les cometes, & les aſtres, croyent que je ſerai quelque choſe de plus grand que Mahomet. J'aurai même de grands cercles de criſtal, au derriere deſquels on mettra de certaines lumieres, qui les feront luire comme l'arc-en-ciel : ainſi je contreferai ce bel Iris, ce brave rien, qui eſt toutes choſes, cette belle arbaleſte divine, cette riche arcade, qui eſt non pas le pont au change de Paris ; mais le pont aux Anges de Paradis, tout éclattant d'orfévrerie celeſte. Combien ces viſions troubleront-elles mes ennemis, avec le bruit effroyable que feront mes gens, qui vaincront, & ceux qui ſeront vaincus !

Les artifices d'Hortenſius furent trouvez excellens, mais Audebert ne laiſſa pas de lui dire, qu'il s'étonnoit comment il ſe pouvoit reſoudre à tant de combats, vû qu'autrefois il lui avoit oüi dire, qu'il n'iroit jamais à la guerre, que lorſque les mouſquets ſeroient chargez de poudre de Cypre & de dragée de Verdun, & amorcez de poudre d'iris. Il répondit qu'il ne craignoit plus les allarmes, pource qu'il avoit le droit de ſon côté, & que les ruſes & la force ne lui manqueroient pas.

Tandis qu'il parloit ainſi, les Ambaſſadeurs

deurs deviſoient enſemble ; & Francion , qui étoit leur trucheman , fit ſçavoir qu'ils ne trouveroient pas bon tout ce que diſoit leur Roi , & qu'ils croyoient que les Grands de leur païs ne laiſſeroient pas changer leurs anciennes loix en des nouvelles. Mais Hortenſius dit , que l'on verroit ce qu'il en ſeroit, lorſqu'il auroit prouvé que ſes propoſitions étoient juſtes.

Alors une des compagnes de Nays , fort curieuſe , voulut ſçavoir ſi le Roi de Pologne n'auroit point envie de ſe marier , & Francion lui en fit la demande. Il dit là-deſſus , qu'il voyoit bien qu'il y avoit quelque affettée Italienne qui deſiroit d'être Reine , mais qu'elle ne le tenoit pas , & qu'il vouloit quelque Infante d'Angleterre ou de Dannemarc, qui ſur toute choſe lui apportât la pudicité pour doüaire. Les Polonois firent entendre à Francion ce qu'ils penſoient là-deſſus ; & il dit tout haut , qu'ils croyoient que leur Roi ſe trompoit , s'il penſoit avoir jamais une femme qui eût encore la roſe de ſa virginité , parce que c'étoit la coûtume de leur païs , de mettre la Reine le premier jour de ſes nôces en une grande chambre , où tous les plus grands du Royaume alloient coucher avec elle l'un après l'autre. Ceci mit en colere Hortenſius : il dit qu'il ne ſouffriroit jamais cette vilenie , & qu'il avoit lû entierement le chapitre de la Pologne dedans le livre des Etats & Empires, mais qu'il ne parloit point

de

de cette maudite coûtume. Les Ambaſſadeurs ſoûtinrent que cela avoit toûjours été obſervé, & que pour ſçavoir au vrai ſi un homme étoit camus, il ne falloit pas regader ſon portrait, mais qu'il le falloit regarder lui-même; & que ſi ſon livre étoit menteur, il ne le falloit pas croire plus que la choſe propre; & qu'ils n'avoient garde de laiſſer abolir la bonne coûtume de coucher avec la Reine; vû qu'étant des premiers de l'Etat, ils tâteroient les premiers de la femme qu'il auroit. Les Dames furent pour lui en ceci; & quoique du Buiſſon vînt dire qu'il falloit bien qu'il ſe gardât de ſe marier l'an de diſgrace mil cinq cens trop-tôt, & que ſans doute, par revolution de Sphere, lorſque ſa femme ſeroit au ſigne de Gemini, il ſeroit à celui de Capricorne: ſi eſt-ce que l'on lui conſeilla bien de ne point garder le celibat, lui aſſurant qu'il ne ſeroit jamais trompé en femme.

Après ces divers entretiens toute la compagnie prit congé de Nays, excepté Francion, & l'on remena le Roi de Pologne en ſon hôtel. Il y avoit preſſe à le voir paſſer: le bruit de ſa folie avoit deja couru dedans Rome. Les uns en rioient, les autres s'en étonnoient. Pour lui, il crut que cette multitude n'étoit là que pour l'admirer; & étant fort ſatisfait de ſa perſonne, il s'alla enfermer dans ſa chambre avec ſon Hiſtoriographe le plûtôt qu'il lui fut poſſible, afin de lui faire lire ce qu'il

qu'il avoit écrit de ſes diſcours, pour corriger les lieux où il avoit manqué.

Cependant Francion entretint ſa Maîtreſſe des plaiſantes extravagances de ce nouveau Roi, & pour reparer le tems qu'ils avoient été à tenir une contenance ſerieuſe devant lui, ils en rirent alors tout leur ſou. Mais comme ce n'étoit pas là ce qui les touchoit le plus, ils changerent bientôt de propos: Francion vint à parler de la violence de ſa paſſion; Nays en fut ſi touchée, que par un tranſport d'amour elle tira d'un petit coffre le portrait de Floriandre, qu'elle avoit encore, & lui donna pour en faire ce qu'il voudroit, lui montrant qu'elle ne vouloit garder aucune choſe qui la pût faire ſonger à d'autres qu'à lui. Il fit quelque difficulté de le prendre, diſant qu'il ne doutoit point de ſa fidelité, & qu'il n'étoit pas de ſi mauvaiſe humeur que d'entrer en jalouſie. Neanmoins il le retint, & en fit un preſent à Raymond dès qu'il fut de retour. Encore que Nays étant veuve fût Maîtreſſe de ſes actions, elle demanda conſeil à ſes parens ſur ſon mariage: & bien qu'ils ne fuſſent gueres d'avis qu'elle épouſât un étranger, ils feignirent de le trouver bon, pource qu'ils la connoiſſoient ſi entiere en ſes reſolutions, qu'elle ne les quittoit pour aucune remontrance. Francion en avoit bien déja viſité quelques-uns avec Dorini, & leur avoit donné des preuves de ce qu'il étoit; mais leur naturel n'étoit pas aſſez

bon

bon pour ſe laiſſer gagner du premier coup. Toutefois l'affaire en étoit venuë là, que le mariage ſe devoit faire dans ſix jours. Notre amant trouvoit ce terme bien long, & languiſſoit pendant cette attente : ſi bien que c'étoit avec raiſon qu'il cherchoit du divertiſſement parmi les rêveries d'Hortenſius. L'ayant été retrouver, il le fit ſoupper avec la même ceremonie du dîner, & la nuit étant venuë il le fit mettre au lit. Les Ambaſſadeurs lui demanderent, quand c'étoit qu'il vouloit partir pour aller prendre les rênes de la Pologne, qui ſoupiroit après ſa preſence. Il répondit que ce ſeroit quand ils voudroient ; mais Francion intervint là-deſſus, & lui dit qu'il s'alloit marier, & qu'il falloit bien qu'il lui fît l'honneur d'aſſiſter à ſes nôces, & qu'après cela ils s'en iroient tous enſemble joyeuſement, ayant à leur ſuite tout ce qu'il y avoit de François à Rome, & d'autres gens qui les voudroient ſuivre, de quoi ils compoſeroient une armée, qui ſe rendroit redoutable en tous les lieux où elle paſſeroit. Quoique Meſſieurs les Polonois alleguaſſent là-deſſus, qu'on leur avoit commandé de ne tarder guere en leur voyage, leur Monarque jura qu'il demeureroit, pour la belle occaſion qui s'offroit, quand toutes ſes provinces euſſent dû être perduës ; ce qu'ils firent ſemblant de trouver fort mauvais, ſi bien qu'ils le quitterent avec fort peu de complimens. Il les fit rappeller, & les appaiſa, leur demandant

dant à quoi il tenoit qu'ils ne fuſſent ſatiſfaits. Ils dirent qu'ils vouloient être logez en même maiſon que lui, d'autant que c'étoit la coutume de leurs Princes, de donner de chambres en leurs Palais à ceux de leur qualité. Hortenſius dit qu'il feroit bien plus, & qu'ils ne viendroient pas loger chez lui, mais qu'il s'en iroit loger avec eux: & là-deſſus ſe leva & ſe r'habilla, & voulut aller en leur maiſon. Bien que l'on feignît de ne pas trouver cela bon, ils l'y menerent, diſant qu'ils auroient un grand contentement, à cauſe qu'ils pourroient toujours voir leur Roi deſormais, & qu'ils remarqueroient ſes humeurs, pour s'y rendre conformes. Ils le firent coucher au meilleur lit qu'ils euſſent; mais le matin ayant repris leurs habits ordinaires pour s'en aller à Naples, ils delogerent ſans trompettes, & ne payant leur hôte qu'à demi, ils dirent que leur compagnon qui demeuroit payeroit le reſte. Lorſqu'il fut éveillé l'hôte entra dans ſa chambre, & lui demanda s'il n'entendoit pas lui payer la dépenſe de ſes compagnons avec la ſienne. Il répondit qu'il n'étoit pas ſur le point de partir. Mais l'hôte lui repliqua que les autres s'en étoient déja allez. Hortenſius demanda s'il n'y avoit pas plus un Polonois au logis, à quoi l'hôte repartit, qu'il n'y en avoit jamais vû, & qu'il parloit de quatre Allemans pour repondre, vû qu'ils l'avoient honoré comme leur Maître. Ils en étoient ſur ce pro-

pos,

pos, quand le premier hôte d'Hortenſius, qui avoit ſçû chez Raymond qu'il étoit logé là, le vint trouver, & lui fit un beau bruit, lui demandant le loüage de ſa chambre & ſa dépenſe, l'appellant affronteur, qui s'en étoit allé ſans lui dire adieu, afin de ne point payer. Audebert, qui avoit parlé à cet hôtellier, & ſe doutoit bien de la querelle qu'il feroit à Hortenſius, l'avoit ſuivi de loin : il ſe trouva là au fort de la diſpute de ces deux Italiens ; & Hortenſius le voyant s'écria de joye : ha ! que tu es venu bien à point, ces deux corſaires me tiranniſent ſans reſpect de ma qualité. Montre-leur comme je ſerai Roi, & que j'aurai bien moyen de les payer. Audebert ayant tiré aſſez de plaiſir de leur conteſtation, appaiſa les deux hôtelliers, leur promettant que Hortenſius les payeroit bien, & qu'il leur en repondoit ; tellement qu'ils lui laiſſérent ſes habits, ſur leſquels ils avoient déja jetté les mains ; & principalement ſur le petit manteau fourré, pour faire tout vendre, & être payez de la dette, car ils ne vouloient pas gouverner plus doucement un homme qui leur ſembloit ſi fol.

Hortenſius s'étant habillé promptement, ſortit avec Audebert, ayant pris un manteau à l'ordinaire, à cauſe qu'il ne vouloit pas porter le fourré, puiſqu'il n'avoit point de Polonois à ſa ſuite : il alla voir Raymond & Francion, & en tout le chemin il ne fit que rêver. Quand il fut chez eux, il leur fit des

plaintes, ſur ce que les Polonois s'en étoient allez ſans lui dire adieu; ce qui étoit une marque d'une incivilité bien grande, de laquelle il ne pouvoit trouver la raiſon. Vous verrez, lui dit Francion, qu'ils ſont malcontens de vous. Hier vous leur propoſiez de nouvelles loix, que vous vouliez faire obſerver en leur païs, au prejudice des anciennes : il faut croire que cela leur a deplû; & outre cela vous ne leur avez pas fait aſſez d'honneur & de courtoiſie. Dès que vous ſçûtes qu'ils étoient arrivez, vous deviez leur faire meubler quelque belle maiſon, & les entretenir là à vos dépens; & lorſqu'ils eurent fait leur Ambaſſade, il falloit que vous vous montraſſiez liberal, & que vous donnaſſiez une enſeigne de diamans au principal d'entr'eux, & quelque groſſe chaîne d'or à chacun des autres. C'eſt ainſi que tous les Princes en font aujourd'hui, & ils donnent bien des choſes plus precieuſes. Si eſt-ce que je n'ai point remarqué cela encore en aucun livre, dit Hortenſius. Le plus beau livre que vous puiſſiez voir, repliqua Francion, c'eſt l'experience du monde. Je n'ai que faire des ſottiſes de la mode, reprit Hortenſius, je me gouverne à l'antique, & n'ayant rien que je leur puſſe donner, je m'attendois à une autre ſaiſon. Mais dites-moi, qu'en penſez-vous? Ne diſoient-ils pas hier, qu'ils ne vouloient pas attendre ſi long-tems que moi à s'en aller? Voilà le ſujet de leur départ. Pour nous,

nous, nous les ſuivrons dès que nos nôces ſeront faites. Il y faudra aviſer entre-ci & là, dit Francion : car je crains bien qu'ils ne veulent plus vous avoir pour Roi, & qu'ils n'aillent dire du mal de vous dans leur païs.

Ces dernieres paroles affligerent fort Hortenſius. Il conſidera que poſſible avoit-il perdu un Royaume par ſa ſeule faute, & qu'il devoit plûtôt emprunter de l'argent, & ſe mettre en frais pour faire honneur à ces Ambaſſadeurs. Mais Raymond pour le conſoler lui vint dire, de quoi vous affligez-vous ? Quand vous ne ſerez pas Roi, vous ne ſerez pas moins que vous étiez il y a dix jours. Quel plaiſir auriez-vous d'aller commander à des gens barbares & inconnus ? Il vaut mieux être pair & compagnon avec des gens de bonne humeur & de bon eſprit. Un Roi n'eſt rien qu'un ſerf honorable. Le peuple ſe réjoüit pendant qu'il veille & qu'il combat pour lui. Quand le diademe fut apporté à Seleucus, ne dit-il pas, que qui ſçauroit les miſeres qu'il cachoit, ne daigneroit pas le lever de terre ; & n'avez-vous pas lû d'autres beaux exemples ſur ce ſujet dedans Plutarque ?

Ce diſcours toucha l'ame d'Hortenſius, qui tout ſur l'heure, pour vaincre ſon ennui, ſe fit donner un livre du blâme des grandeurs mondaines, où il s'amuſa à lire pendant que les autres avoient divers entretiens.

Francion

Francion voyant que ce Pedant tomboit en une mauvaiſe humeur, qui ne leur donnoit point de plaiſir, alla paſſer la plus grande partie de la journée à deviſer avec ſa Maîtreſſe. Pour le jour ſuivant, conſiderant encore que Hortenſius ne leur pouvoit plus fournir d'ébattemens, au lieu de ſa comedie naturelle, il eut recours aux comediens Italiens, qui vinrent joüer chez Nays, où il ſe trouva une fort belle compagnie. Il y avoit quelques jours, qu'il leur avoit appris toutes les plaiſanteries, que ſon brave Precepteur avoit faites, lorſqu'il étoit au College ſous lui. Ce fut là le ſeul ſujet de leur piece, & le Seigneur Doctor repreſenta ce pedant. Hortenſius vit tout ceci, mais il ne croyoit pas que ce fût de lui que l'on voulût parler : il avoit trop bonne opinion de ſoi, pour croire que l'on fît des farces de ſes actions.

Le lendemain les mêmes comediens joüerent une piece chez Raymond, d'une nouvelle invention : elle étoit compoſée de divers langages, qui n'étoient qu'écorchez, tellement que ceux qui entendoient l'Italien y pouvoient comprendre tout. Mais le jour d'après celui-ci, il y eut des comediens plus illuſtres, qui ſe mêlerent de monter ſur le theatre. Francion, Raymond, Audebert, du Buiſſon, & deux autres Gentilshommes François, avoient appris depuis peu une comedie, où ils avoient tous mis la main, laquelle ils allerent joüer chez Nays. Ils l'avoient faite fort familierement:

lierement : car elle n'étoit compoſée que de vers, qui étoient pris d'un côté & d'autre dans Ronſard, dans Belleau, dans Baïf, dans Deſportes, dans Garnier, & pluſieurs autres Poëtes plus recens. Or ils n'avoient choiſi que ce qu'ils ſçavoient déja par cœur, ſi bien qu'ils avoient accommodé leur comedie ſuivant ce qui ſe trouvoit dans leur eſprit, au lieu que les autres captivent leur eſprit aux regles & aux diſcours de la comedie. Néanmoins toutes ces pieces rapportées faiſoient une ſuite très-agreable, quoiqu'elle fût aſſez fantaſque. Il y eut ſeulement quelques melancholiques Italiens, qui n'y prirent point de plaiſir, à cauſe qu'ils avoient de la peine à comprendre la Poëſie Françoiſe. Francion les voulut contenter d'une autre façon, il joüa le lendemain une autre comedie, que toutes ſortes de nations pouvoient entendre : car tout ne s'y faiſoit que par ſignes. Il l'avoit déja joüée en France une fois, tellement qu'il en donna en peu d'heures l'intelligence à ſes compagnons.

Encore qu'il s'occupât à toutes ces gentilleſſes, que nous avons dites, elles n'étoient pas de ſi longue durée, qu'il ne lui reſtât du tems pour entretenir ſa Maîtreſſe. Pour le jour ſuivant, il le fallut donner tout entier à leurs affaires : ce fut ce jour-là qu'ils furent accordez. Toute la compagnie, qu'ils avoient priée, ſouppa chez Nays ; & l'on n'oublia pas le Seigneur Hortenſius, qui voyant tout le

le monde ſe rejoüir étoit forcé d'en faire de même, bien que l'on ne le tînt plus pour Roi, & que l'on ne lui fît plus tant d'honneur. Encore qu'il fût pour lors avec des gens qui ſe tenoient ſur le ſerieux, il ſe voulut mettre un petit ſur la débauche; & ayant en main un verre de Veniſe fait en gondole, il dit: le Philoſophe qui diſoit, que les navires qui étoient ſur terre étoient les plus aſſurez, entendoit parler de celui-ci; & comme il voyoit Audebert qui alloit boire, il lui dit, gardez-vous bien de mettre du bon vin dedans un mauvais tonneau. Hé penſez-vous, repondit Audebert, que je veüille verſer ce vin dans votre eſtomac? Hortenſius ſe trouvant pris de la ſorte, changea de propos, & voyant deux perdreaux dans un plat, il dit à Audebert qu'il y en avoit trois, & eſſaya de le lui perſuader en comptant ainſi par pluſieurs fois, un & deux ſont trois. Audebert pour terminer cette diſpute de Sophiſte, donne un des perdreaux à du Buiſſon, & prend l'autre, & dit à Hortenſius, c'eſt pour vous le troiſiéme, prenez-le. Se voyant ainſi mocqué, il voulut avoir ſa revanche, & montrer ſon ſubtil eſprit. Il y avoit quatre pigeonneaux dans un autre plat tout devant lui, par leſquels il s'imagina qu'il feroit bien valoir ſa premiere façon de compter. Il en preſenta un à deux Gentilshommes, qui s'étoient mocquez de lui, en diſant un & deux ſont trois, & puis un autre à Audebert & à du Buiſſon en diſant la même

me choſe, & puis il mit les deux autres ſur ſon aſſiette, diſant encore un & deux ſont trois. Ce trait fut ſi bon, que ceux mêmes qui avoient été trompez le loüerent. Tout le monde ne l'avoit pas pû remarquer, parce que la table étoit longue, mais l'on le publia bien-tôt; & Francion trouvant cela fort agreable, dit qu'il ſe ſouvenoit qu'Hortenſius avoit fait un jour un partage auſſi plaiſant. Comme j'étois au College ſous lui, pourſuivit-il, un Gentilhomme de mes parens arriva à Paris avec ſon train, lequel nous pria de ſouper chez lui: entre autres choſes il y avoit un faiſan ſur la table, Monſieur le Pedagogue fut prié de le partir: il donna la tête au maître, diſant qu'elle lui appartenoit, comme au chef de la maiſon; il donna le col à la femme, parce qu'elle étoit jointe au chef comme lui; aux deux filles il donna les pieds, à cauſe, diſoit-il, qu'elles aimoient la danſe; & aux fils & à moi il nous donna les aîles, nous faiſant accroire que c'étoit notre vraye part, parce qu'étant jeunes Gentilshommes, nous devions aimer la chaſſe & le vol de l'oiſeau: & pour lui il retint le corps, diſant qu'il le devoit avoir, comme repreſentant le corps de l'Univerſité de Paris.

Enſuite de ce conte on entra inſenſiblement ſur d'autres diſcours, où Francion le fit paroître d'une ſi bonne humeur, que tous les Italiens, qui étoient là, l'eurent en auſſi bonne eſtime que les François. Quant à Horten-

ſius, il voulut auſſi faire paroître ce qu'il ſçavoit, & comme quelques Muſiciens, que l'on avoit fait venir, eurent chanté, il ſe mit ſur les loüanges de la Muſique, & aſſura que les paſſions & les actions humaines en repreſentoient les parties. L'humilité chante la baſſe, diſoit-il, & l'ambition chante le deſſus; la colere fait la taille, & la vengeance la contre-taille; la modeſtie tient le tacet; la prudence bat la meſure, & conduit le concert; la nature va le plein chant; l'artifice fredonne; la douleur fait les ſoûpirs, & la diſſimulation les feintes & les dieſes. Et pour les inſtrumens de Muſique, l'avarice jouë de la harpe; la prodigalité jouë du cornet; mais ce n'eſt pas du cornet à bouquin, c'eſt du cornet à jetter les dez: l'amour jouë de la viole, parce qu'il fait violer les filles: la trahiſon jouë de la trompe, car elle trompe tout le monde: & la Juſtice jouë du haut-bois, parce qu'elle fait élever des potences, pour y attacher les coupables.

Ces nouvelles applications donnerent bien du plaiſir à toute la compagnie, & l'on pria ce Docteur d'expliquer plus particulierement tout ce qu'il avoit dit de ce rapport des paſſions à la Muſique, ce qu'il fit fort librement, croyant que tout le monde l'admiroit. Après cela voyant que Raymond ſe mêloit quelquefois de chanter, il lui donna force loüanges, & lui dit qu'il ſe ſentiroit bien-heureux s'il le pouvoit toûjours écouter. Vous êtes trop

complimentaire, repondit Raymond. Faut-il quand je vois un homme accompli m'en taire? repondit Hortenſius. Vous équivoquez bien, reprit Raymond; mais je m'en vai le faire auſſi-bien que vous en changeant ſeulement de mot : je veux donc que vous ſçachiez qu'un complimenteur n'eſt qu'un accompli menteur. Pour plaire à Hortenſius, on fit ſemblant de trouver qu'il avoit bien mieux dit que Raymond.

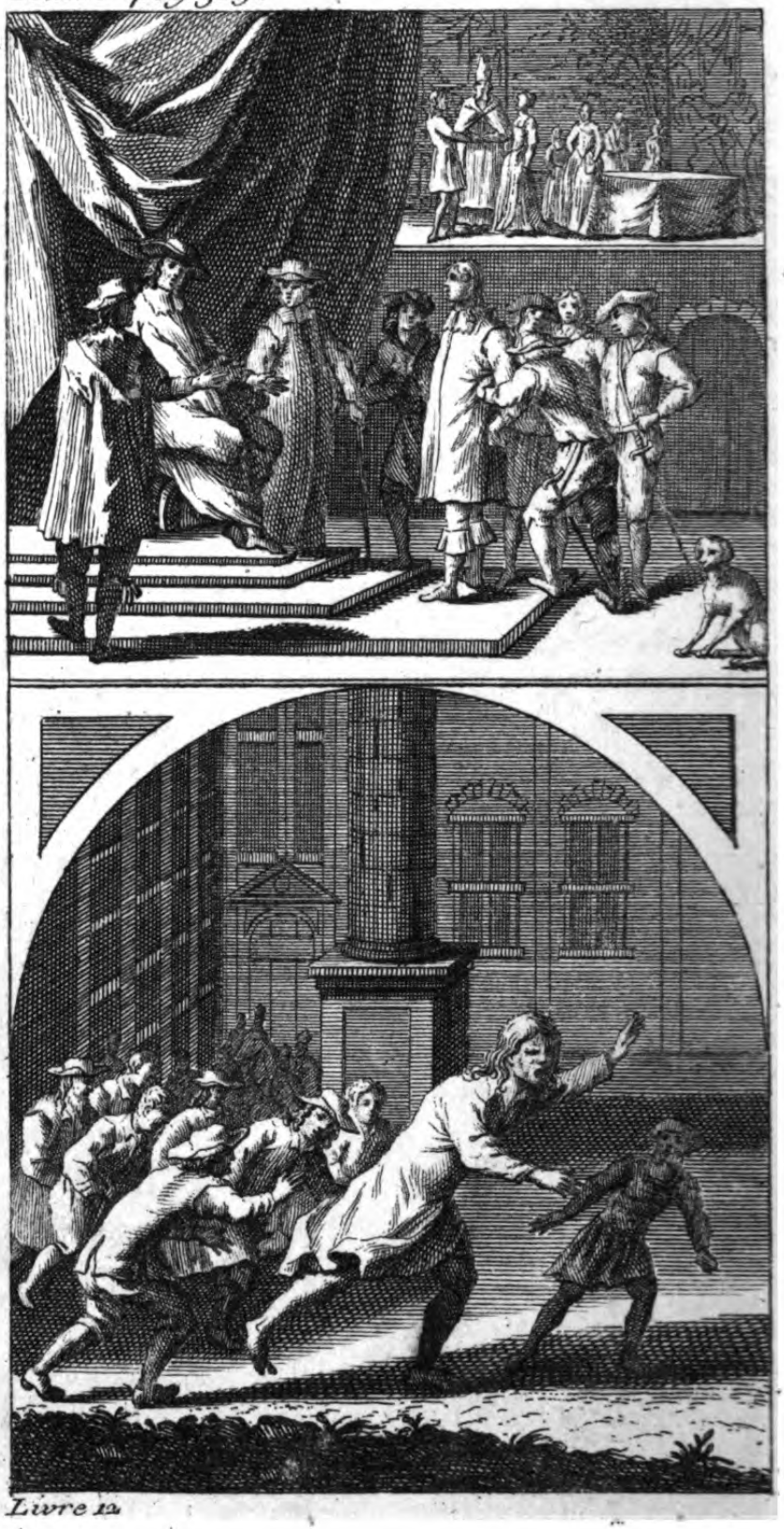
Lorſque chacun fut retiré, & que pour lui, il fut auſſi en la maiſon de nos braves Gentilshommes François, Francion lui demanda ce qu'il lui ſembloit de Nays, & s'il ne l'eſtimoit pas heureux d'avoir une ſi belle Maîtreſſe. Hortenſius, qui n'avoit pas aſſez de prudence pour celer ce qu'il penſoit, lui repondit que les ſecondes nôces n'avoient rien de meilleur que les viandes réchauffées, & qu'au moindre mécontentement que les femmes recevoient de leurs ſeconds maris, elles regrettoient les premiers. Mais Raymond arrivant là-deſſus, dit que l'on ne devoit pas craindre, que Nays ne trouvât des qualitez en la perſonne de Francion, qui lui fiſſent oublier ſes premieres affections. Pour moi, dit alors Francion, je ne trouve point que ce me ſoit une choſe deſavantageuſe d'épouſer une veuve; elle en ſçait mieux ce que c'eſt d'aimer, il m'en falloit une neceſſairement; & ſi elle a été à un autre homme que moi, à combien de femmes ai-je été auſſi? Ils tin-

rent encore d'autres diſcours là-deſſus, après qu'Hortenſius ſe fut retiré ; & Francion fit toûjours paroître, que rien ne pouvoit empêcher qu'il n'eſtimât ſa fortune, & que toutes les raiſons que l'on lui pouvoit dire n'étoient pas alors capables de le divertir de ſon amour & de ſon deſſein. Il commençoit de voir toutes choſes d'un autre œil, qu'il n'avoit fait auparavant, & il croyoit qu'il étoit tems qu'il ſongeât à faire une honnête retraitte.

Fin de l'onziéme Livre.

L'HISTOIRE

Tome 2. pag. 365.



Livre 12.

L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION.

Livre Douziéme.

Lorsque ces deux parfaits amis diſcouroient enſemble de leurs affaires, il arriva là ſubitement un certain homme, que l'on appelloit le Seigneur Bergamin, duquel Francion avoit eu la connoiſſance il y avoit quelque tems, & en faiſoit beaucoup d'état, parce qu'il étoit de fort bonne converſation. Il lui fit un bon accuëil, & lui dit qu'il ne ſçavoit pourquoi il ne le venoit plus viſiter, & qu'ils avoient beaucoup perdu de ne l'avoir point eu en leur compagnie, dans les occaſions qui s'étoient paſſées, parce qu'ils avoient fait quantité de debauches honnêtes, & qu'ils avoient joüé des comedies de toutes façons, faiſant autant de pieces veritables comme de feintes. Là-deſſus il conta en bref tout ce qui s'étoit paſſé d'Hortenſius, & tous leurs autres divertiſſemens enſuite : mais Bergamin ne ſçavoit pas ſi peu de nouvelles, qu'il n'eût quelque connoiſſance de cela. Il

dit qu'il étoit fâché de ce que ſes affaires l'avoient empêché d'avoir l'honneur de ſe réjoüir avec eux ; & Francion lui repliqua que deſormais il falloit donc reparer le tems qu'ils avoient été ſans le voir, & reprendre ſon agreable humeur ; & il ne diſoit point cela ſans ſujet : car en effet il ne ſe pouvoit pas encore trouver dans l'Italie un plus plaiſant homme que Bergamin, & qui fût plus propre à tous les divertiſſemens que l'on voudroit inventer. Il avoit été comedien en ſa jeuneſſe, & étoit eſtimé le premier de ſa profeſſion. L'ayant alors quittée, parce qu'il ne ſe pouvoit aſſervir à rien, c'étoit tout ſon deduit que de hanter les courtiſans, & viſiter tantôt l'un & tantôt l'autre, pour faire devant eux mille bouffonneries, & ſe donner du plaiſir tandis qu'il en donnoit aux autres. L'on diſoit auſſi qu'il n'étoit pas neceſſaire, qu'il fût plus long-tems avec une bande de comediens, puiſqu'il étoit capable de joüer une bonne comedie lui ſeul. Et pour dire la verité, l'on ne ſe trompoit point en cela, encore que l'on ne le dît pas à bon eſcient : car il y avoit de certaines pieces qu'il avoit faites exprès, leſquelles il joüoit quelquefois ſans avoir beſoin de compagnon ; & ayant fait tendre un rideau au coin d'une ſalle, il ſortoit de là derriere pluſieurs fois, changeant d'habits ſelon les perſonnages qu'il vouloit repreſenter ; & il déguiſoit tellement ſa voix & ſon action, qu'il n'étoit pas reconnoiſſable,

ble, & l'on penſoit qu'il eût avec lui quantité d'autres acteurs. Or cela étoit bon pour des Scenes, où il n'y devoit avoir qu'un homme qui parlât : mais pour celles où il y en avoit deux il falloit uſer de quelque artifice, ce qui ne lui manquoit point ; comme par exemple, il faiſoit quelquefois le perſonnage d'un amant qui parloit à ſa maîtreſſe, laquelle il feignoit d'être enfermée par ſon pere ou ſon mari dans une priſon, & il ſe tournoit vers la muraille pour l'entretenir ; & puis quand elle devoit parler, il parloit pour elle, avec un ton de voix ſi feminin & ſi different du premier, qu'il ſembloit veritablement qu'il y eût quelque femme cachée derriere la toile : car il tournoit le dos tout exprès, afin que l'on ne lui vît point ouvrir la bouche. D'autres fois il faiſoit une mommerie bien plaiſante, & montroit agreablement ſon artifice, repreſentant trois ou quatre perſonnages qui ſe parloient l'un à l'autre ſur un theatre : il avoit là des robbes, des manteaux, & des bonnets, dont il changeoit promptement devant tout le monde, ſans s'aller cacher derriere le rideau. S'il faiſoit un Roi, il étoit aſſis dans une chaiſe, il parloit gravement à quelque Courtiſan ; & puis il quittoit auſſitôt ſon manteau Royal & ſa couronne, & ſortant de la chaiſe ſe mettoit en la poſture de Cavalier : puis ayant à repreſenter un pauvre ruſtique, qui devoit parler de l'autre côté, il y paſſoit bruſquement ; & s'étant revêtu de

haillons, il joüoit ſon rolle avec une telle naïveté, que l'on n'a jamais rien vû de plus agreable. Après il ſe remettoit dans la chaiſe en poſture de Prince, & changeoit ſi ſouvent de place, d'habit, & de voix, que l'on trouvoit cela merveilleux. Voilà ce qu'il ſçavoit pour la comedie; ſi-bien qu'à n'en point mentir il eût beaucoup ſervi aux galanteries de Francion, & il avoit raiſon de le regretter. Pour ce qui étoit du reſte, il avoit l'eſprit ſi bon, que ſes diſcours familiers étoient toûjours remplis de quelque pointe : c'eſt pourquoi il étoit bien venu chez tous les grands. Néanmoins il étoit fort pauvre; car ne ſe donnant à perſonne particulierement, il n'avoit aucune penſion pour s'entretenir. L'on étoit bien aiſe de l'avoir quelquefois à dîner; mais ceux qui le recevoient à leur table, faiſoient comme ont accoûtumé les grands, qui s'imaginent de faire beaucoup d'honneur & de plaiſir à ceux qu'ils permettent de manger chez eux. Encore falloit-il qu'il payât toûjours ſon écot par un bon conte; car s'il eût demeuré melancolique & taciturne, il n'eût pas été bien venu pour une autre fois. Il étoit donc de ceux qui dînent fort bien d'ordinaire, mais qui ne ſouppent point, parce que l'on ne mange point le ſoir chez les grands; & en ce qui étoit de ſa cuiſine, elle étoit fort froide. Il s'étoit autrefois fort bien trouvé de l'accointance de Francion, qui vivoit ſplendidement à la Françoiſe; mais il avoit diſcontinué

tinué de le voir pour certaines occaſions. Il ſembloit même alors qu'il fût tout changé. L'on lui voyoit une façon ſerieuſe, comme s'il eût eu quelque choſe de fâcheux dans l'eſprit ; & après les premiers complimens, il témoigna qu'il lui vouloit dire un ſecret fort important, touchant une choſe fort preſſée.

Cela ſe fit néanmoins ſans dire mot ; car il ne vouloit point que ſon deſſein parût, & il l'attira inſenſiblement en un endroit de la chambre, où ils ne pouvoient être entendus. Néanmoins Raymond conjectura que cela ſe faiſoit tout exprès, & parce qu'il étoit fort diſcret, & ne vouloit point oüir ce que ſes amis ne deſiroient pas de lui communiquer, il ſe tint toûjours à l'écart. D'abord Bergamin demanda à Francion, s'il y avoit long-tems qu'il n'avoit vû la belle Emilie, qui étoit une Italienne, qu'il avoit connuë depuis qu'il étoit à Rome : mais Francion faiſant le froid, lui demanda s'il ne ſçavoit pas ce que toute la ville ſçavoit, qui étoit qu'il alloit épouſer Nays ; & que lui ayant même promis le mariage par contrat, il ne pouvoit plus ſonger à viſiter d'autres Dames. Je crois bien que ce que vous avez promis à Nays eſt tout public, dit Bergamin, mais pourtant cela n'eſt pas plus fort que ce que vous avez promis à Emilie, encore que ce ne fût pas devant tant de témoins : car les premieres promeſſes nous obligent, & nous rendent in-

capables d'en faire d'autres. Vous m'étonnez de parler de la ſorte, dit Francion. Vous m'étonnez encore davantage de feindre d'avoir de l'étonnement, repartit Bergamin. Je ne ſuis lié en aucune façon avec Emilie, dit Francion. Elle le pretend néanmoins, dit Bergamin, ſi-bien que vous ne pouvez pas vous marier avec Nays comme vous penſez.

Bergamin diſoit tout ceci avec la mine la plus ſevere qu'il lui étoit poſſible : mais toutefois Francion s'alla imaginer que c'étoit une feinte, & qu'il lui vouloit joüer un tour de ſon métier, de ſorte que tant plus il en parloit, tant plus il demeuroit dans cette croyance. Je vois bien, dit Francion, que vous me voulez faire un tour de gauſſerie; mais à qui vous joüez-vous ? C'eſt moi qui en ai fait leçon aux autres. Vous croyez poſſible que je n'en ſçai pas tant que vous : mais au moins j'en ſçai aſſez pour me garder de vos artifices. Il faut que mon cher Raymond participe à ce contentement.

Là-deſſus il appella Raymond, qui fut bien aiſe d'aller devers eux : car il étoit en peine de ce qu'ils pouvoient dire, leur voyant avoir une façon extraordinaire. Quand il ſe fut approché, Francion lui dit, que Bergamin étoit le plus agreable perſonnage du monde, & qu'il lui vouloit faire accroire qu'il avoit promis le mariage à Emilie. Raymond, qui avoit un peu oüi parler de cette Dame, ſe ſoûrit à ce diſcours:

diſcours : mais Bergamin redoublant ſes aſſurances, lui parla de cette ſorte. Je ſuis bien-aiſe que vous appelliez ici un témoin : car vous verrez tous deux enſemble, comme je ne dis rien qui ne ſoit très-à-propos & très-croyable. Vous vous garderez mieux d'être trompez. Je vous proteſte donc encore, qu'Emilie aſſure que vous lui avez promis la foi, & que vous ne devez rien faire avec Nays au prejudice de votre parole. Sa mere m'a prié de vous le venir dire, afin que vous ne ſoyez pas ſi déloyal, que de vouloir paſſer plus outre. Bergamin joignit à ceci de longs diſcours, contre l'infidelité des amoureux, où il fit paroître ſa memoire, citant quantité d'Auteurs qu'il avoit lûs ; & il montra auſſi la vivacité de ſon eſprit, y appropriant beaucoup de belles penſées, qui étoient de ſon invention. Il s'animoit quelquefois même ayant un geſte d'Orateur, & tenoit une contenance ſi ſerieuſe, que s'il ne parloit tout à bon, il falloit avoüer qu'il étoit le meilleur comedien du monde. Francion ne ſçavoit preſque plus s'il devoit s'en rire, ou s'en fâcher : néanmoins il lui repartit encore, que tant plus il en diroit, tant plus il témoigneroit de ſçavoir bien feindre. Bergamin lui dit alors, qu'à la verité l'on lui avoit vû faire des fictions qui approchoient de ceci, mais que c'étoit envers des hommes qui meritoient d'être duppez, & non pas envers Francion, qui devoit être traitté d'une autre ſorte ; & qu'il

n'en vouloit plus parler davantage, parce que l'on auroit bien-tôt d'autres aſſurances plus fortes de ce qu'il avoit dit. Il s'en alla après ceci, étant tout fâché de voir, qu'à cauſe qu'il s'étoit accoûtumé à dire quelquefois des menſonges, l'on ne croyoit point qu'il fût jamais capable de dire un ſeul mot de verité.

L'on connut à la façon de ſon depart, qu'il n'avoit parlé qu'à bon eſcient : car s'il eût voulu railler, il eût enfin tourné en riſée tout ce qu'il avoit dit, ſçachant bien qu'il n'avoit pas à faire à des niais. Quand il fut ſorti, Raymond dit à Francion, qu'il ſçavoit bien ſi ſa conſcience étoit nette du crime qu'il lui impoſoit. Moi, dit Francion, je vous aſſure qu'il n'eſt rien de tout cela ; & que de quelque façon que ce ſoit, il faut qu'il y ait ici quelque fourbe : mais tout cela ne m'émeut pas en façon du monde, car je ſuis au deſſus de toutes ces attaques.

Il fut encore tenu quelque autre diſcours là-deſſus, & puis ils s'allerent repoſer. Le lendemain Francion voulut aller voir Nays, & lui donner le bon jour : mais comme il y penſoit entrer avec la liberté qu'il croyoit avoir acquiſe, un de ſes ſerviteurs lui vint dire promptement, que Nays n'étoit pas encore habillée. Il ſe mit donc un peu à attendre, ſe tenant dans la diſcretion ; & pourtant il croyoit bien que l'on lui devoit permettre d'entrer, quoiqu'elle ne fût qu'à demi habillée,

lée, vû l'état où ils étoient. Enfin comme il ſe fut donné quelque patience, il voulut s'avancer derechef; mais l'on lui vint dire, que de ce jour-là Nays ne vouloit voir perſonne. Je penſe que vous ne me connoiſſez plus, ce dit-il, ou que vous feignez de ne me pas connoître. Quand Nays ne permettroit point que perſonne la vît, je croirai toûjours en être excepté. Dites-lui encore que c'eſt moi, & ſi elle ne pretend pas me tirer du rang des autres. Lorſqu'il eut dit cela, l'on alla auſſi-tôt devers elle, & puis un eſtaffier lui vint dire, qu'elle avoit répondu que pour ce jour-là elle ne vouloit voir ni lui ni autre: mais que pour les jours ſuivans peut-être permettroit-elle à quelqu'un de la voir, & non point à lui. Francion fut ſi fâché d'entendre cette réponſe, qu'il eût battu cet eſtaffier, comme un mal-appris, n'eût été le reſpect qu'il portoit aux couleurs de ſa Maîtreſſe. Il ſe figuroit d'abord, que cela venoit de l'invention de ce ſerviteur malicieux: mais il ſongea enfin qu'il n'auroit garde d'avoir une telle temerité, de lui porter cette parole, s'il n'en avoit un commandement exprès. S'imaginant donc que cela venoit de Nays, il ne pouvoit trouver la cauſe de ce changement: il en demandoit des raiſons à tous ceux qui étoient autour de lui, mais ils ne lui en pouvoient rendre. Quelquefois il ſe repreſente, qu'il n'eſt pas croyable que Nays le mépriſe de cette ſorte, & que tout ceci n'eſt qu'une feinte,

feinte, pour ſe donner du divertiſſement; & là-deſſus il raiſonne de cette ſorte. Si c'eſt une caſſade, que ma Maîtreſſe me veut joüer, je donnerai encore plus de ſujet de rire, ſi je m'en retourne ſans la voir, comme ayant beaucoup d'apprehenſion; tellement qu'il vaut mieux uſer de violence, & entrer hardiment juſques au lieu où elle eſt, malgré les avertiſſemens de ſes ſerviteurs: car quand même elle en ſeroit un petit fâchée, je ſçai bien comme je la dois rappaiſer; & il eſt certain qu'ayant déja fait l'accord de notre mariage, j'ai droit maintenant d'uſer de cette privauté. Mais s'il eſt vrai au contraire qu'elle me dédaigne, & qu'elle ſe repente déja de ce qui fut fait hier, eſt-il à propos que je paſſe plus outre? N'augmentera-elle pas ſa colere contre moi? Ne vaut-il pas bien mieux proceder plus doucement en ceci? L'eſprit de Francion étoit ainſi dans l'incertitude; & quelquefois il diſoit auſſi en ſoi-même, qu'il étoit bien difficile de ſouffrir cet affront, & qu'afin que la honte ne lui en demeurât point, il falloit s'efforcer de voir Nays: mais il ſongeoit auſſi, que s'il ne la pouvoit voir malgré tous ſes efforts, l'on ſe mocqueroit encore de lui davantage: tellement qu'il s'aviſa qu'il valoit mieux uſer de quelque artifice, & feindre que le meſſage, qu'elle lui avoit envoyé faire, ne l'offenſoit pas beaucoup, comme s'il ne l'eût pas bien compris, & ſe retirer ſans aucun bruit. Après avoir donc aſſez rêvé, il

s'en

s'en alla dire à quelques ſerviteurs qui étoient demeurez là : il faut que je vous avoue, chers amis, que je témoigne d'avoir bien peu de memoire : je ne me ſouvenois pas que Nays m'avoit hier dit, qu'elle ne deſiroit pas que je la viſſe aujourd'hui : l'impatience de mon affection en eſt cauſe. Ayant dit cela il s'en retourna bruſquement, mais avec une telle fâcherie, qu'à peine la put-il exprimer à Raymond. Il diſoit que d'une façon ou d'autre il n'y avoit que du mal pour lui en cela, & que ſi le mépris que Nays faiſoit de lui étoit vrai, il n'y avoit que de la honte pour lui ; que ſi c'étoit auſſi qu'elle voulût prendre ſon paſſe-tems de cette ſorte, cela lui étoit auſſi fort deſavantageux, & qu'il le falloit traitter plus honorablement. Que ſi les affaires n'euſſent point été ſi avancées, comme elles étoient, il eût été bien plus aiſe de remedier à ceci ; mais qu'ils en étoient venus ſi avant, qu'il ne ſçavoit comment il s'en pouvoit degager avec honneur. Raymond lui remontra, qu'il ne ſe falloit point troubler l'eſprit de tant d'inquietudes, ſans avoir ſçû au vrai ce que vouloit dire tout ceci, & qu'il devoit avoir recours à Dorini, ou à quelque autre parent de Nays. Francion diſoit là-deſſus, que ce qui le fâchoit davantage, étoit de voir que ſa fortune ſe changeoit en un inſtant, alors qu'il la croyoit être la mieux établie ; & qu'il ſembloit que chacun ſe dût plaire deſormais à lui joüer des tours de mocquerie, ainſi

ainſi que Bergamin avoit commencé de faire. Raymond conſiderant alors cette avanture, avec celle qui lui venoit d'arriver, s'alla imaginer que cela pouvoit bien avoir quelque choſe de commun. C'eſt pourquoi il le pria de lui dire franchement, par quel moyen c'étoit que Bergamin étoit entré en familiarité avec lui, pour ſçavoir quelque choſe de ſes affaires; & ſur quoi c'étoit qu'il ſe fondoit, pour dire qu'il avoit promis la foi à Emilie.

Il eſt vrai qu'entre amis, comme nous ſommes, dit Francion, il ne faut rien celer; & même comment eſt-ce que vous me pourriez donner conſeil en mes affaires, ſi vous ne les ſçaviez entierement? Un Medecin ne peut rien ordonner à un malade, ſans connoître auparavant ſon mal. Je fis hier une faute de vous parler de ceci trop bruſquement. C'étoit pecher contre les loix de mon devoir: mais vous tiendrez cela excuſable, ſi vous conſiderez que ce n'a rien été que la honte, qui retenoit ma parole, & non point un manquement d'affection. Je n'oſois vous dire, que de verité après avoir reçû des aſſurances de la bonne volonté que Nays avoit pour moi, & après avoir même juré pluſieurs fois que je ne trouvois rien de ſi beau comme elle, je n'ai pas laiſſé d'avoir la curioſité de voir d'autres beautez, dont j'ai même fait de l'eſtime. Mais quoi, l'Empire de cette Dame devoit-il être ſi tyrannique, que j'euſſe les

yeux

yeux bandez pour tous les autres objets ? La nature n'a-t'elle pas donné la vûë & le jugement aux hommes, pour contempler & admirer toutes les beautez du monde ? D'ailleurs étant de nouveau arrivé à Rome, qui eſt la Reine des villes, j'aurois eu bien peu d'eſprit, ſi je n'avois voulu voir comment les femmes & les filles y ſont faites, & ſi elles y ſont plus belles qu'ailleurs ? Pour ce qui eſt des courtiſanes, elles ſe voyent facilement: mais pour les Dames honnêtes & vertueuſes, cela eſt très-difficile. Or cette difficulté en augmente le deſir, & rend le plaiſir plus grand, lorſque l'on peut venir à bout de ſon deſſein. J'ai donc fait tout ce qui m'a été poſſible pour en voir quelques-unes, ſoit aux Egliſes ou aux promenades ; & quelquefois elles n'ont pas été ſi bien voilées, que je n'aye contemplé leur beauté : mais entre toutes celles que j'ai vûës, il n'y en a point une telle qu'Emilie.

Dès les premiers jours que j'avois été à Rome, j'avois parlé à quelques Gentilshommes François, parmi leſquels j'avois trouvé Bergamin, qui ne manque point de ſe ranger vers les débauchez, & principalement vers ceux qui font la plus belle dépenſe. Sa gaye humeur me plût tellement, que je le priai que nous nous viſſions, & il ne manqua pas à me viſiter ſouvent. Or il vint me voir un matin, comme je ſortois pour aller à la Meſſe, & il fit tant qu'il me mena juſques à un Monaſte-

re,

re, où je vis deux Dames, dont l'une ſembloit être courbée de vieilleſſe, & l'autre, qui devoit être ſa fille, étoit de la plus belle taille, & ſembloit avoir plus de grace qu'aucune autre que l'on puiſſe rencontrer. Je croyois que Bergamin avoit tant d'habitude dans Rome, qu'il me pourroit dire qui elles étoient : mais il ne le pût pas faire pour lors : car en effet, cette ville eſt ſi peuplée, que tout le monde ne s'y peut pas connoître. Toutefois il m'aſſura, que ſi je voulois il m'en diroit bien-tôt des nouvelles. Je le priai d'en avoir ſoin : & parce que ces Dames ſortirent incontinent après, il me dit que j'attendiſſe là, & qu'il les alloit ſuivre, pour voir en quel quartier elles demeuroient. Il fut bien trois quarts d'heure ſans revenir, ce qui me duroit beaucoup ; & j'avois preſque envie de m'en retourner, croyant qu'il eût oublié le chemin. Enfin il revint, & me dit que ces Dames demeuroient fort proche de cette Egliſe, en une maiſon qu'il me montreroit : mais que s'il avoit demeuré ſi long-tems, c'étoit qu'il avoit rencontré fort proche de là un homme de ſa connoiſſance, qui l'avoit arrêté, & que cela lui avoit ſervi de beaucoup, d'autant qu'il n'y avoit perſonne qui lui pût dire davantage de nouvelles de ce qu'il cherchoit. Que c'étoit un homme, qui faiſoit des affaires pour les uns & les autres, & qui avoit entrepris celles de ces Dames que j'avois vûës, qui avoient alors un très-gros procès : qu'il avoit appris

de

de lui, qu'elles étoient venuës à Rome depuis peu pour le pourſuivre, ayant quitté la ville de Veniſe, qui étoit leur païs natal, & leur ordinaire demeure : que le mari de Lucinde, qui étoit la mere, avoit eu de grandes affaires avec un Gentilhomme Romain, qui deſeſperant de ſa cauſe, avoit eu recours à la violence, & avoit fait tuer en trahiſon ſa partie adverſe : ſi bien que la veuve & l'orpheline étoient venuës en Cour, pour en avoir raiſon, & joindre le cas criminel au civil. Quand je ſçûs cela, je demandai auſſi-tôt, ſi ce ſoliciteur n'avoit point aſſez de credit pour me faire voir ces Dames. Il n'eût pas été à propos de lui demander cela du premier coup, dit Bergamin : lorſque j'ai ſçû qui étoit Lucinde, j'ai même changé de diſcours incontinent, & j'ai biaiſé d'un autre côté, de peur que cet homme ne connût que j'avois du deſſein. Je m'étois aſſez avanturé de lui avoir demandé, qui étoient celles que j'avois vû entrer dans ce petit logis du bout de la ruë : il lui falloit faire imaginer, que ce n'étoit que par une curioſité indifferente, & non point par un deſſein affecté. Nous autres Italiens, nous ſommes ſoupçonneux, & nous ſommes fort éloignez de vos libertez Françoiſes : néanmoins parce que le Seigneur Salviati, qui eſt cet entrepreneur d'affaires, aime autant à ſe réjoüir qu'un autre, je vous promets qu'avec le tems je le pourrai gouverner, & en ſçavoir de lui davantage.

Bergamin

Bergamin ſe retira, m'ayant dit ceci, parce qu'il devoit aller dîner chez un Seigneur, à qui il l'avoit promis. Le lendemain il ne manqua pas de me venir trouver, pour me dire qu'il avoit encore rencontré Salviati, & lui avoit même parlé de moi, lui faiſant croire, qu'encore que je fuſſe étranger, mon merite & ma condition me donnoient beaucoup de credit auprès des Grands; de ſorte que j'étois capable de ſervir grandement ceux qui avoient quelque affaire; & qu'ayant oüi raconter à pluſieurs perſonnes, le deſaſtre qui étoit arrivé dans la maiſon de Lucinde, j'en avois eu pitié, & ſouhaitois de la pouvoir aſſiſter, & qu'il falloit qu'il me vît, pour me faire un recit particulier de toutes ces choſes: qu'alors il lui avoit repondu, que pour ce qui étoit des procedures, il étoit extrêmement ſçavant, & me diroit fort bien en quel état étoit l'inſtance; mais que pour la façon de la mort de Fabio, mari de Lucinde, & ce qui étoit arrivé auparavant, il falloit parler à elle-même, pourvû que je vouluſſe prendre la peine d'aller chez elle. Nous en ſommes demeurez là, continua Bergamin, & j'ai promis à Salviati que je vous le dirois. Voyez ſi tout ne ſuccede pas à notre ſouhait. Je l'embraſſai de joye alors, étant fort aiſe d'avoir entrée chez Lucinde; & là-deſſus Bergamin me dit encore: conſiderez un peu, combien il nous faut uſer d'artifice & de precautions en ce païs-ci. Je parle bien de Lucinde à Salviati,

viati, parce qu'elle eſt vieille & hors de ſoupçon, mais je ne lui parle non plus de ſa fille, que ſi elle n'en avoit point. A peine ai-je pû ſçavoir qu'elle s'appelloit Emilie ; & ce n'a été que par hazard que je l'ai oüi nommer à cet homme. Il n'importe, ce dis-je, je tâcherai de m'accoûtumer à cette diſcretion Italienne : & pour ce qui eſt de la faveur, que vous avez aſſuré que j'avois, je ferai en ſorte que l'on ne vous trouvera point menteur. Bergamin ayant encore été quelque tems avec moi après ce diſcours, s'en alla en ville, m'aſſurant qu'il m'ameneroit Salviati, parce qu'il ſçavoit bien le lieu, où il le devoit rencontrer ; mais je ne voulus pas qu'il l'amenât chez nous, à cauſe que j'étois toûjours environné de Gentilshommes François, qui me venoient viſiter. J'étois déja logé avec vous auſſi, brave Raymond, & il ne faut point que je vous mente, c'étoit de vous principalement que je me voulois cacher. Vous vous fuſſiez étonné de ces diverſes pratiques, que j'avois avec ces Italiens, & vous en euſſiez ſoupçonné quelque choſe ; de ſorte que vous euſſiez voulu ſçavoir ce que j'avois à demêler avec eux, & je ne vous le voulois pas apprendre : vous euſſiez peut-être empêché mon deſſein. Nullement, dit alors Raymond, c'étoit douter de mon affection que de croire cela. Vous ſçavez bien pourtant, repartit Francion, que j'étois dans la recherche de Nays ? C'eſt pourquoi celle-ci vous eût ſemblé

blé étrange. Encore moins, dit Raymond, m'avez-vous reconnu autrefois pour un ennemi de nature; & puiſque vous ne poſſediez pas encore Nays, pourquoi ne vous étoit-il pas permis d'en pourſuivre une autre? Quand méme vous l'euſſiez poſſedée, vous ne ſeriez pas le premier à qui l'amour a donné des paſſions pour une autre Dame. Vivant comme nous faiſons enſemble, cela ne vous devoit point empécher de me declarer votre ſecret. C'eſt à ſçavoir, dit Francion, ſi vous vivez de la ſorte envers moi, & ſi je ſçai toutes vos amours & vos débauches. Je vous dis encore qu'il y a des choſes, que la honte nous deffend de declarer à nos amis; mais ils ne s'en doivent point pourtant offenſer; parce que cela n'altere point notre affection, & que ce ſont de petites gentilleſſes qui leur ſont indifferentes. Or pour achever mon avanture, je vous dirai donc que je priai Bergamin de m'aller attendre en une Egliſe avec Salviati, ce qu'il trouva fort à propos; car, ce diſoit-il, cela ſe fera comme par rencontre, & je l'arrêterai là ſans lui dire que vous y devez venir. Cela ſe fit donc en cette ſorte, & bien que j'euſſe vû que cet homme faiſoit fort le grave, je ne laiſſai pas de les prier tous deux à dîner. Bergamin vainquit ſes reſiſtances, tellement que nous allâmes à une maiſon, où l'on étoit traitté à tel prix que l'on vouloit. Nous fimes là une connoiſſance entiere, & Bergamin s'étant mis à parler de Lucinde, dit

ouver-

ouvertement que je la pouvois beaucoup ſervir. Vous ferez une œuvre bien charitable, dit Salviati, elle eſt demeurée veuve, & fort incommodée, ſans avoir aucune protection. Elle ne connoit encore quaſi perſonne dans Rome, excepté moi, qui ai long-tems demeuré à Veniſe: mais tout ce que je puis faire, c'eſt de conduire ſes procès, ſans avoir beaucoup de faveur auprès des plus grands Officiers de la Juſtice. Je voudrois qu'elle eût trouvé quelqu'un qui l'aſſiſtât, non ſeulement pour le bien que je lui veux, mais auſſi pour ma conſideration & celle de ma famille: car la compaſſion, que j'ai euë de ſes infortunes, a fait que je me ſuis engagé pour elle envers quelques marchands, & que même je lui ai prêté de l'argent, que je ne ſçaurois jamais retirer, ſi ſes affaires ne vont à heureuſe fin. Je lui dis alors que je connoiſſois quelques Cardinaux, qui étoient des plus puiſſans, leſquels j'avois vûs à Paris, auparavant qu'ils fuſſent arrivez à cette haute dignité, & que les ayant déja été ſaluer ils m'avoient ſi bien reçû, que j'eſperois qu'ils ne me refuſeroient rien de ce que je leur demanderois. Il me repartit qu'à la verité l'on voyoit ſouvent, que ces Seigneurs ſe rendoient plus faciles & plus favorables envers les étrangers, qu'envers ceux de leur nation, d'autant qu'ils mépriſoient ceux qu'ils voyoient tous les jours, & qu'ils eſperoient qu'en obligeant ceux qui étoient d'un païs éloigné, cela rendroit

rendroit leur renommée plus étenduë. Il ne me gratifioit pas beaucoup en me diſant cela; car ce n'étoit pas pour me faire entendre, que ſi j'avois de la faveur, c'étoit à cauſe de quelque merite que j'avois en moi. Néanmoins je prenois cela de la part d'un homme, qui ne ſçavoit pas toutes les civilitez de la Cour; & de peur que ces gens-ci n'euſſent de moi quelque baſſe opinion, je leur fis bien comprendre, que ce n'étoit pas ma coûtume de me plaire d'aller dîner en de tels lieux, que celui où j'étois, & que je ne l'avois fait que pour vivre plus librement avec eux. Cela les fit mettre tous deux dans les ſoumiſſions & les remercimens; & enfin Silviati me dit, que ſi je voulois prendre la peine de voir Lucinde cette après-dînée, elle m'auroit beaucoup d'obligation, parce qu'elle me conteroit entierement ſon affaire; & qu'en étant fort bien inſtruit, je la ferois mieux entendre à ceux, à qui j'en parlerois, pour leur faire voir la juſtice de ſa cauſe. Je fus ravi d'entendre cette propoſition, croyant que je pourrois voir auſſi la belle Emilie, bien qu'en tout cela il ne fût dit aucune choſe d'elle. Bergamin nous quitta volontairement, ſçachant bien que ſa preſence n'étoit pas neceſſaire à ceci, & je m'en allai ſous la conduite de Salviati juſqu'en la maiſon de Lucinde, que Bergamin m'avoit déja montrée. Elle étoit petite, mais pourtant aſſez commode pour une femme veuve, qui la tenoit elle ſeule. Salviati y entroit auſſi librement,

librement, comme s'il eût été domeſtique : de ſorte que nous ſurprîmes Lucinde dans ſa Salle, où Emilie étoit avec elle. Or il faut que je vous proteſte encore maintenant, que je n'ai jamais guere vû de plus belle fille. Je ne regardois rien qu'elle ; mais ſi-tôt qu'elle nous eut apperçûs, elle paſſa dans une chambre prochaine. Salviati dit à Lucinde, que j'étois celui, dont il lui avoit déja parlé au matin, & que j'eſperois de l'aſſiſter fort utilement. Elle me reçut alors avec beaucoup de complimens fort honnêtes : car elle étoit femme d'eſprit, & même elle avoit encore quelque choſe d'agreable au viſage, & n'étoit pas ſi vieille, comme ſa taille courbée la faiſoit paroître à ceux, qui ne la voyoient qu'avec un voile. M'ayant conté de longues procedures, que ſon mari avoit faites contre un nommé Toſtat, qui lui detenoit la plûpart de ſon bien, elle me raconta auſſi comme il avoit été tué, en allant de Veniſe à Padouë, par des gens qui avoient été pris, & avoient accuſé Toſtat auparavant que d'être menez au ſupplice ; ſi bien qu'elle étoit venuë à Rome pour le pourſuivre, & qu'elle eſperoit de le faire condamner à la mort, & d'avoir ſatisfaction de grands dommages & interêts, outre ce qui lui étoit dû ; pourvû qu'elle eût quelque peu de faveur, pour oppoſer à celle de ſa partie. Je lui reïterai alors les promeſſes que j'avois faites à ſon ſolliciteur : mais je vous

jure, qu'à peine avois-je compris tout ce qu'elle m'avoit dit, tant j'avois l'eſprit diverti, ne ſongeant qu'aux beautez d'Emilie, & maudiſſant les coûtumes Italiennes, qui ne permettent point que l'on voye les honnêtes filles. Enfin pour mon bonheur, Lucinde vint à parler d'elle : au moins ce m'étoit une conſolation. Elle dit qu'elle ne ſe ſoucioit point de faire de grandes avances dans ſon procès, pourvû qu'elle témoignât ſa generoſité, & que quand même elle eût perdu ſa cauſe, elle avoit aſſez de bien pour le reſte de ſa vie ; puiſque même elle n'avoit qu'une fille, qui s'alloit bien-tôt rendre Religieuſe, & n'avoit plus que faire des biens de fortune. Je pris la hardieſſe de lui demander, ſi c'étoit celle que j'avois vû ſortir. Elle me répondit qu'oüi, & comme je diſois qu'il ſe trouveroit des hommes, qui s'eſtimeroient très-heureux d'avoir une telle femme, elle me repartit qu'elles venoient d'une très-illuſtre maiſon ; mais que leurs moyens n'étoient pas aſſez grands, pour marier Emilie ſelon leur courage ; & que la plus ſûre voye qu'elle pouvoit prendre, étoit celle qu'elle avoit choiſie. Nous eûmes encore d'autres diſcours ſur le même ſujet, & je pris congé après, croyant que ma viſite avoit été aſſez longue. Je ne feignis plus au ſortir de là de parler d'Emilie à mon conducteur : je lui demandai, ſi c'étoit à bon eſcient qu'elle ſe voulût mettre dans un cloître. Il me dit que cela

étoit

étoit vrai, & qu'il ne tenoit qu'à l'argent qu'il falloit donner; mais que Lucinde eſperoit d'en trouver aſſez dans la bourſe des perſonnes charitables. Pour moi, lui dis-je, je ne leur voudrois rien refuſer, mais je ſerois plus aiſe que cet argent ſervît à marier Emilie, qu'à la retirer du monde. Il ſe ſourit de ce diſcours, & nous parlâmes après de ſa beauté & de ſon merite. Je confeſſai que l'ayant vûë, j'étois d'autant plus incité à faire quelque choſe pour ſa mere, & que je tâcherois de leur faire gagner leur procès, afin qu'il y eût dequoi marier Emilie ſelon ſa condition. Si cela étoit, repartit le Solliciteur, il ne faut point douter qu'elles ne fuſſent extrémement riches: mais en attendant elles ont beaucoup de peine dans des pourſuites ſi mal-aiſées.

Je le quittai après cela, & je fis tout ce que je pûs pour me conſerver la bienveillance de ceux, que je croyois capables d'aſſiſter ces Dames, les allant viſiter tour à tour. A deux jours de là je retournai chez Lucinde, pour lui nommer ceux que j'avois vûs, auſquels j'avois même propoſé quelque choſe de ſon affaire. Elle me remercia très-dignement, & me dit qu'elle m'en demeureroit obligée tous les jours de ſa vie. Nous étions ſeuls alors dans ſa ſalle; mais voilà Emilie qui arrive: elle fut un peu honteuſe de me trouver, & faiſoit mine de s'en vouloir retourner, mais ſa mere lui fit ſigne qu'elle demeurât: ce qui

étoit en verité une très-agréable recompenſe pour toutes mes peines. Je parlai à elle avec la diſcretion que l'on pratique en ce païs-ci, & je ne la loüai que modeſtement. Je fis pourtant bien paroître qu'elle m'avoit touché dans le cœur, & que j'euſſe bien ſouhaité d'avoir une ſemblable Maîtreſſe. Je ne m'en allai que le plus tard qu'il me fut poſſible, & je promis encore en partant de viſiter quelques autres Seigneurs, ce que je fis avec beaucoup de ſoin. Il faut avoüer que Nays eſt belle, mais Emilie a auſſi des attraits, qui font que lorſque l'on ne voit plus Nays, l'on ne ſonge qu'à Emilie. Je ne me contentois pas de toutes mes anciennes joüiſſances, j'euſſe bien voulu encore avoir celle-ci, ſi c'eût été une choſe poſſible; mais il me ſembloit quelquefois que l'on n'y pouvoit parvenir que par le mariage. D'épouſer Emilie, c'étoit une mauvaiſe affaire, n'ayant autres richeſſes que celles qui étoient fondées ſur un procès, qui pouvoit être auſſi-tôt perdu que gagné; au lieu qu'en effet ſa pauvreté étoit alors manifeſte. Neanmoins je croyois, que ſi je voulois avoir quelque plaiſir, il falloit feindre de l'aimer pour mariage; ſi bien que je parlois ſouvent d'elle à Salviati, & lui diſois qu'il ne falloit pas ſouffrir qu'elle ſe rendît Religieuſe; qu'auſſi bien n'étoit-ce pas une veritable devotion qui l'y portoit, puiſqu'elle ne le faiſoit que pour ne pouvoir être mariée ſelon ſes ambitions, & celles de ſa mere. Qu'au reſte,

reſte, elle avoit tant de merites, que pluſieurs perſonnes de qualité la prendroient librement, ſans demander autre doüaire que ſa vertu. Je me découvrois après cela de telle ſorte, que je faiſois connoître que je parlois de moi; dont cet homme étoit bien-aiſe, & je penſe qu'il en avertit Lucinde. Or parce qu'à toutes les fois que j'allois chez elle, je ne voyois pas Emilie, ou bien je ne lui parlois que tout haut devant cette mere, cette contrainte m'étoit fort fâcheuſe, à moi qui ai accoûtumé de parler quelquefois aux filles en particulier, à la mode de France. Je ne lui pouvois raconter mon amour: il n'y avoit que mes yeux qui parloient: mais dans ces païs une ſimple œillade, ou une petite action, en diſent ſouvent davantage, que les plus longs entretiens des autres nations. Je n'étois pas pourtant ſatisfait, & j'étois reſolu de lui écrire, & de prier Salviati de lui faire tenir mes lettres. De faire auſſi une lettre d'amour en ſa vraye forme, cela me ſembloit trop hardi pour la premiere fois. Je fis ſeulement un diſcours, où j'introduiſois un berger, qui ſe plaignoit de ne pouvoir découvrir ſa paſſion à ſa bergere. Cela étoit comme une choſe indifferente, qui ne s'adreſſoit à perſonne; ſi bien que l'ayant montré à Salviati, il me promit qu'il auroit aſſez d'artifice pour le faire voir à Emilie, quoiqu'elle eût juré de ne plus lire aucune choſe qui ne parlât de devotion. Car en ce qui eſt

des choſes qui ſont excellentes, l'on ne regarde pas tant au ſujet qu'à la beauté de la piece. En effet j'y avois mis tous mes efforts, & j'avois écrit en Italien, à l'aide d'un Poëte de cette ville, qui me corrigeoit les fautes que je faiſois; car je ne puis pas encore ſçavoir les naïvetez de la langue. Mon ſolliciteur d'amour, plûtôt que de procès, me dit dès le lendemain que cela avoit plû à Emilie; tellement que je pris l'aſſûrance de lui écrire deux ou trois lettres d'amour coup ſur coup, leſquelles cet homme lui porta fort librement; car nous étions déja grands couſins: & Bergamin lui avoit tant dit de bien de moi, qu'avec ce qu'il voyoit, il étoit merveilleuſement incité à me ſervir. Il fit bien plus, il obtint une réponſe d'Emilie, courte à la verité, mais aimable, mais favorable, & telle que je la pouvois ſouhaiter. Cette belle permettoit que je la vinſſe voir le ſoir, tandis que ſa mere, qui étoit un peu indiſpoſée, ſe tenoit au lit. Je ne manquai point à cette aſſignation, ſans me ſoucier de ce qui en pouvoit arriver. Je trouvai que la porte de la maiſon n'étoit que pouſſée, & non point fermée. J'entrai donc, & j'allai juſqu'à une ſalle baſſe, où Emilie m'attendoit, ſans avoir autre lumiere que celle de la lune, qui dardoit ſes rayons par une petite fenêtre, dont le volet étoit ouvert. J'avois pourtant aſſez de clarté, pour voir que je n'étois point trompé, & que j'avois devant moi cette beauté merveilleuſe.

merveilleuſe. Je la voulus remercier de la faveur qu'elle me faiſoit, avec les plus belles paroles qu'il m'étoit poſſible ; mais elle me dit qu'il ne falloit remercier que mon importunité qui l'avoit vaincuë, & qui lui avoit fait accorder de me voir, pour apprendre quel ſujet j'avois de me plaindre. Je lui répondis que ce m'étoit toujours un bonheur extrême de la voir, comme je faiſois, par quelque moyen que cela fût arrivé : mais qu'elle ne devoit pas pourtant rejetter l'obligation que je pretendois d'avoir à ſa beauté : j'entrai alors petit à petit dans les diſcours, & lui en dis bien plus que je n'avois fait par écrit. Je lui parlai même du deſſein qu'elle avoit, de ſe rendre Religieuſe. Elle me dit que cela continuoit, parce qu'elle ne croyoit pas, que jamais perſonne ſongeât à épouſer une fille ſi malheureuſe qu'elle. Il vous faut tout dire, brave Raymond, je lui repartis alors qu'elle valoit mieux mille fois, que quantité de Dames qui avoient la fortune plus proſpere, & que ſi elle me vouloit aimer, je tâcherois de faire ceſſer ſes malheurs, & de la rendre la plus contente de la terre. Je lui parlai en ces termes, & rien davantage ; & comme elle s'imagina que je lui promettois de l'épouſer, elle me jura auſſi de recompenſer dignement mon affection. Je lui baiſai les mains & les bras tant de fois que je voulus ; mais pour la bouche, je n'y ſçûs parvenir qu'un ſeul coup. Je voulus faire après mes efforts en autre

lieu : car nous autres guerriers, nous ſçavons qu'il y a des places, qui ſont plus foibles en un endroit qu'en l'autre. Je tâchai de lui manier le ſein, à quoi je réüſſis deux ou trois fois. J'euſſe bien eu envie de paſſer plus outre, & d'avoir d'elle à l'heure même tout ce que j'en pouvois eſperer ; car en amour il n'eſt que de prendre, tandis que la fortune nous rit. Il vaut mieux avoir dès aujourd'hui, ce que l'on ne ſçait ſi on le pourra avoir demain. Neanmoins je trouvai que j'étois fort loin de mon compte. Elle me dit que je ne la verrois jamais, ſi je ne vivois d'une autre ſorte ; que je me devois contenter du hazard, où elle s'étoit miſe pour parler ſeulement à moi, qui étoit ſi grand, que ſi l'on le ſçavoit, cela ſeroit capable de la déshonorer. Je ne la voulus point violenter, parceque je croyois que cela m'eût été inutile ; & lorſqu'elle m'eut fait entendre qu'il étoit heure de ſe retirer, je m'en allai auſſi doucement comme j'étois venu ; & il falloit que tout le monde fût endormi là-dedans, ou que les ſerviteurs & les ſervantes fuſſent de ſon complot : car je n'entendis jamais perſonne. Je ne voulus point découvrir à Salviati que j'avois été chez elle ; il me ſuffiſoit d'être heureux, ſans me ſoucier que les autres le ſçûſſent. Il croyoit bien que j'étois aimé d'Emilie, m'ayant rendu une de ſes lettres ; mais je ne l'avois pas ouverte devant lui, pour lui montrer ce qu'elle contenoit. Neanmoins il

me

me diſoit franchement, qu'il ne doutoit point que cette belle n'eût envie de me témoigner toute ſorte d'affection en recompenſe de la mienne, à cauſe qu'elle étoit extrémement aiſe de trouver une perſonne de merite, qui l'épouſât & la maintînt dedans le monde, parce qu'en effet elle n'avoit ſongé au cloître qu'en cas de neceſſité. Je ne répondois à cela que par des paroles obſcures, afin qu'il les expliquât comme il voudroit. Toutefois j'eſperois qu'enfin par ce moyen je pourrois ſatisfaire mon amour. J'écrivis encore à Emilie, & je reçûs une réponſe, qui me permettoit de l'aller voir pour la ſeconde fois : mais je n'y fis rien davantage qu'à la premiere. Elle ſe mit en colere contre ma violence, & me dit que je la traittois autrement que je ne devois, & que ſi mon affection étoit ſi impatiente, je la devois demander en mariage à ſa mere. Il falloit alors parler tout à bon : je lui remontrai que j'étois étranger, & qu'encore que j'euſſe beaucoup de moyens, je n'étois pas ſi accommodé qu'un homme qui eſt deſſus ſes terres. Qu'auparavant que de ſonger à me marier, il falloit me mettre en état de ſupporter les frais du mariage ; & que d'ailleurs l'affaire étoit de telle conſequence, qu'elle meritoit bien que j'en écriviſſe un mot à mes parens. Elle me dit alors, que ſi je l'euſſe beaucoup aimée, je n'euſſe demandé conſeil qu'à mon amour ; & qu'en ce qui étoit des richeſſes, j'en avois

aſſez dèſlors pour la ſatisfaire. Je penſe qu'elle connoiſſoit bien que je la voulois tromper, car depuis elle ne me tint aucun propos favorable ; de ſorte que je fus contraint de m'en aller. Je lui écrivis trois lettres depuis, mais je n'eus qu'une ſeule réponſe, par laquelle elle m'accuſoit de trahiſon & d'ingratitude. Je ne laiſſois pas d'aller chez elle le jour ; mais bien ſouvent je ne la voyois point ; ou ſi je la voyois, c'étoit ſans parler à elle. Je ne parlois qu'à Lucinde, pour m'informer du tems qu'il falloit prendre, pour faire les plus puiſſantes ſollicitations en ſon affaire ; mais Salviati nous fit entendre, que l'on y avoit apporté du retardement par des chicaneries, que l'on n'avoit pû empêcher. Comme je me voyois auſſi alors hors d'eſpoir de rien gagner auprès d'Emilie, je ne pourſuivis plus ma pointe avec tant d'ardeur ; & parceque d'un autre côté, je continuois à voir Nays, qui de jour en jour augmentoit ſa bienveillance pour moi, je ne ſongeai plus qu'à elle, & je redoublai mes pourſuites. En ce tems-là le docte Hortenſius nous fit auſſi paſſer le tems par ſes galanteries ; de maniere que cela m'apporta du divertiſſement. Salviati m'a bien demandé une fois ou deux, comment alloient mes amours, & pourquoi je n'allois plus tant chez Lucinde ; mais je lui ai repondu froidement, que je craignois de l'importuner. Je penſe qu'il a bien vû, que j'étois tout changé, puiſqu'il ne m'en a point parlé

depuis

depuis : auſſi j'ai évité ſa rencontre autant qu'il m'a été poſſible ; & je n'avois point oüi parler d'Emilie il y avoit long-tems, que ce que le Seigneur Bergamin m'en dit hier. Je fis le froid comme vous vîtes : car qu'étoit-il beſoin de lui aller accorder ce qu'il diſoit ? Il ſuffit que je vous aye dit ce qui en eſt, ſans augmentation ni diminution, & vous pouvez connoître, ſi Emilie a droit de deſirer quelque choſe de moi.

Lorſque Francion eut ainſi fini ſon diſcours, Raymond lui dit, que de verité, s'il n'y avoit rien autre choſe, Emilie ne le pouvoit contraindre à rien : mais que pourtant cela lui feroit de la peine ; parceque l'on ſe devoit bien garder d'une fille forcenée, comme elle étoit ; puiſqu'elle en étoit venuë là, que de découvrir ſes plus ſecrettes affaires, qui étoient même ſçûës de Bergamin, qui en pourroit faire des bouffonneries par tout. Je ne croi pas qu'il le faſſe, dit Francion, pour l'interêt de Lucinde & d'Emilie, qu'il peut connoître maintenant par le moyen de Salviati. Je penſe qu'elles lui ont donné cette commiſſion de venir vers moi, à cauſe qu'il eſt bien plus entrant & plus accord que ſon ami. Mais quoi qu'il en ſoit, ils n'ont point de ſujet de ſe mocquer de moi, ni les uns ni les autres. J'ai joüi de l'entretien d'Emilie, & de quelque choſe qui vaut encore mieux. Cela n'eſt-il pas capable de recompenſer toutes les peines que j'ai priſes pour elle ; vû que même

d'abord que je ne ſouhaitois que ſa ſeule vûë, & l'eſtimois à l'égal de ce qu'il y a de plus cher au monde. L'on peut dire que cela m'a coûté quelque choſe : mais c'eſt ſi peu, que cela n'eſt pas conſiderable. Salviati voyant une fois que j'allois acheter du ſatin de Genes, pour me faire un habit complet, me dit qu'il en vouloit auſſi acheter pour lui faire un pourpoint, qu'il vouloit mettre avec des chauſſes de drap d'Eſpagne. Il prit de la même piece, & il me laiſſa payer le ſien avec le mien : il ſollicitoit ainſi quelquefois ma liberalité, & ſon camarade ne s'oublioit pas à chercher de pareilles inventions : mais quand ils n'euſſent rien fait pour moi, je ne leur euſſe pas refuſé cela. A quoi nous ſervent les biens, que pour les dépenſer honorablement ? Vous avez raiſon en ceci, dit Raymond, il faut avoir pitié de ces bons drolles, qui nous font paſſer le tems. Les hommes ſont faits pour ſe ſubvenir les uns aux autres : & pour ce qui eſt de ces gens-là, ils ne peuvent trouver de quoi vivre, qu'avec des perſonnes faites comme nous. Si Bergamin revient, je ſuis d'avis que vous ne mépriſiez plus ſes remontrances ; il faut plûtôt le gagner par la douceur (ce qui ſera je croi fort facile) afin que l'on ſoit plus aſſuré de lui, & qu'il n'aille point publier vos amours.

Ils en étoient là, lorſque Dorini les vint voir, & ſe tournant vers Francion lui dit, que tout étoit perdu, que Nays étoit tellement

ment en colere contre lui, que l'on ne la pouvoit appaiſer ; que ſon amour s'alloit changer en haine ; qu'elle vouloit rompre tout ce qui avoit été fait avec lui ; & qu'elle juroit qu'il ne lui ſeroit jamais rien davantage que ce qu'il avoit été. Quoi donc, c'eſt à bon eſcient, dit Francion, & c'eſt par ſon commandement exprès que l'on m'a rebuté chez elle ? Voilà une choſe bien indigne ; & je ne merite point que l'on me traitte de la ſorte. Il faut écouter les raiſons de ma parente, repartit Dorini : il faut vous conter ce qui eſt arrivé. Hier au ſoir bien tard l'on lui vint dire, que des Dames deſiroient de parler à elle. C'étoit une Venitienne appellée Lucinde, & ſa fille Emilie, qui ſont ici pour des procès. Elle croyoit qu'elles la vouluſſent prier de quelque ſollicitation envers quelqu'un de nos parens, comme nous en avons quelques-uns qui ſont en magiſtrature ; tellement qu'elle dit que l'on les fît entrer, parce qu'elle eſt extremement charitable envers les perſonnes de ſon ſexe : mais elle oüit tout autre choſe que ce qu'elle attendoit.

Francion avoit treſſailli à ce mot d'Emilie, & s'étoit déja douté de quelque malheur : mais bien que Dorini l'apperçût, il ne laiſſa pas de continuer ainſi : Lucinde ayant tiré Nays à part, lui dit qu'elle étoit fort fâchée de n'avoir point ſçû plûtôt ce qui s'étoit paſſé entre vous & elle, parce qu'elle fût venuë promptement l'empêcher, & déclarer que

vous

vous aviez déja promis mariage à ſa fille. Que neanmoins elle s'imaginoit que l'affaire n'étoit pas tellement avancée que l'on n'y pût remedier, & que Nays n'auroit point de ſentiment, ſi elle vouloit épouſer un homme qui avoit de l'affection pour une autre, & qui uſoit envers elle d'une tromperie manifeſte. Nays avoit aſſez bonne opinion de ces Dames, qui ſont tenuës pour fort honnêtes; & pourtant elle ne ſe pouvoit imaginer d'abord qu'elles fuſſent fort veritables : mais enfin Emilie montra les lettres que vous lui aviez écrites ; ce qui lui fit connoître qu'en effet vous aviez pour elle une extrême paſſion. Lucinde lui dit même que vous aviez vû ſa fille à ſon deſceu, & que vous lui aviez alors promis de l'épouſer. C'eſt ce qui a merveilleuſement étonné Nays, & l'a davantage irritée qu'elle ne fait paroître : car elle eſt femme de courage, & qui ſouffre impatiemment un affront. Emilie ne parla pas beaucoup, parce qu'elle ne fit que pleurer, autant ſa faute comme la vôtre, étant au deſeſpoir d'avoir obligé un ingrat : mais ſa mere parla pour elle, & raconta le bon accuëil qu'elle vous a toujours fait, ſur l'eſperance de vous avoir pour gendre ; oubliant même les coûtumes de ce païs-ci, où les hommes ne ſont pas ſi bien reçûs chez les Dames comme au vôtre. Nays fut contente des témoignages qu'elle avoit vûs : elle dit promptement à Lucinde, qu'elle l'aſſuroit qu'elle n'empêcheroit

cheroit point que vous ne retournaſſiez devers Emilie ; & qu'ayant reconnu vos infidelitez, elle n'avoit garde de faire jamais état de vous, & ne vous vouloit pas voir ſeulement. Lucinde & Emilie s'en allerent avec cette aſſurance, & Nays les reconduiſant les remercia encore du plaiſir, qu'elles lui avoient fait de l'être venu tirer de la peine, où elle s'alloit mettre, ſi elle eût épouſé un perfide comme vous. Je crois qu'après elle paſſa fort mal la nuit : car le jour n'a pas été ſi-tôt venu, que ſes inquietudes lui ont fait deſirer de me voir, pour m'apprendre ce qui étoit arrivé. Je n'ai pas pû aller ſi-tôt chez elle, parce que j'étois arrêté à une affaire d'importance. Enfin comme j'ai été la trouver, elle m'a conté ceci avec des tranſports & des colères merveilleuſes, & m'a dit auſſi que vous ne veniez que de ſortir, ayant eu deſſein de la voir ; mais qu'elle ſe croiroit coupable d'un grand crime, ſi elle permettoit que vous euſſiez aucune entrée chez elle. Quand elle parle de vous, ce n'eſt qu'avec ces mots de traître, de perfide, d'ingrat, & de monſtre, étant reduite à ce point, qu'elle veut caſſer tout ce qui a été fait avec vous. Pour moi je ne ſçai que dire là-deſſus. Elle s'en prend à moi, diſant que je ſuis cauſe de ſon malheur, & que j'ai fait enſorte qu'elle en eſt venuë ſi avant, lui ayant dit de vous plus de bien qu'il n'y en a. Il faut que je confeſſe à ma honte, qu'elle a raiſon de ſe plaindre. Emilie

lui a laiſſé une de ſes lettres, qu'elle m'a montrée ; & je ne penſe pas être ce que je ſuis, & n'avoir plus d'yeux ni de jugement, ſi ce n'eſt vous qui l'a écrite.

Francion ayant oüi paiſiblement ceci, dit qu'il ne nieroit jamais d'avoir écrit des lettres à Emilie, ni même de l'avoir été voir. Mais, brave Dorini, continua-t-il, ne me connoiſſez-vous plus ? Penſez-vous que j'aye ceſſé d'être ce que j'étois, ou bien ſi vous êtes changé de ce que vous étiez ? Ne ſçavez-vous pas que nous avons toûjours vécu dedans cette liberté, laquelle vous n'avez point trouvé étrange que juſques à cette heure ? Et je ne ſçai pourquoi vous m'en parliez avec tant d'animoſité. Lorſque je vous ai vû en France chez Raymond, repartit Dorini, je ne m'étonnois pas de vos affections inconſtantes & déréglées, parceque vous meniez encore vie de garçon : mais il faut mener maintenant une vie plus retenuë. Je vous avouë, dit Francion, que j'y ſuis obligé depuis hier, que je contractai avec Nays ; & que ſi deſormais je faiſois quelque choſe qui y contrariât, je m'eſtimerois coupable ; mais lorſque j'ai été voir Emilie, je n'étois point encore lié. Vous ne deviez pas pourtant la rechercher avec tant de paſſion, repartit Dorini, puiſque d'un autre côté vous témoigniez d'en avoir pour ma parente. D'ailleurs vous avez bien paſſé plus outre, & nous croyons qu'Emilie a de vous une promeſſe de mariage par écrit.

L'a-

L'a-t-elle montrée à Nays ? dit Francion. Non de verité, répondit Dorini : mais elle craignoit peut-être que l'on ne lui déch'rât & que l'on ne lui ôtât cette piece, qui lui ſervira beaucoup contre vous. Je vous proteſte qu'elle n'en a point, dit Francion. Mais ſans tout cela, repartit Dorini, nous nous imaginons que vous avez joüi d'elle à votre plaiſir. J'ai toujours aimé les voluptez de l'amour, comme vous ſçavez, dit Francion, c'eſt pourquoi vous pouvez croire que je ne ſerois pas fâché d'avoir eu ſa joüiſſance, & je ne le celerois point même ſi cela étoit : car c'eſt quelquefois une partie des contentemens du vainqueur, de chanter la gloire de ſon triomphe. D'ailleurs ſi cela étoit, je me figure qu'elle n'en auroit pas davantage d'action contre moi ; parceque les Juges voyant cette laſciveté, de s'être ſi-tôt laiſſé aller à un étranger, me recevroient à prouver comme elle auroit toûjours été de mauvaiſe vie. Et Nays ne me devroit point rejetter pour cela, puiſque l'on ne voit guere d'hommes ſi inſenſibles, que de refuſer leur bonne fortune : mais tout cela n'eſt point : de ſorte que je ne penſe point avoir failli en façon du monde, ni être digne du traittement que j'ai reçû. Pour ne vous rien déguiſer, je veux bien même vous raconter tout ce qui s'eſt paſſé entre Emilie & moi.

Là-deſſus Francion raconta cette hiſtoire, preſque en la même ſorte que Raymond l'avoit

voit déja oüie : & Dorini avoüa que s'il n'y avoit rien autre choſe, de verité il n'étoit pas ſi criminel ; mais que l'on auroit beaucoup de peine à le perſuader à ſa couſine, qui étoit femme entiere en ſes reſolutions, & qu'elle vouloit abſolument caſſer tout ce qui avoit été fait. Que s'il en falloit venir là, à tout le moins il falloit faire que cela ſe paſsât ſans bruit d'une part & d'autre : toutefois qu'il promettoit à Francion de ne rien faire contre lui. Raymond, qui avoit beaucoup de pouvoir ſur Dorini, le ſupplia de ne point manquer de promeſſe à ſon ami, ne lui demandant autre recompenſe de l'affection qu'il lui avoit toujours témoignée. Il aſſura qu'il lui ſeroit favorable, & les quitta après, les laiſſant neanmoins dedans l'incertitude.

Cela rendit Francion tout chagrin : car il ſçavoit bien que c'étoit un bon parti pour lui que Nays. Il étoit fâché de le perdre, & de le perdre encore avec honte ; mais Raymond le voulut tirer de ſa rêverie & de ſon affliction. Il lui dit qu'il ſe falloit reſoudre genereuſement à tout ; & que s'il n'épouſoit point Nays, il trouveroit encore aſſez d'autres femmes ; que cette marchandiſe étoit aſſez commune ; & qu'auſſi-bien ne lui étoit-ce pas un ſi grand avantage de quitter toutes les pretentions qu'il avoit en France, pour demeurer en Italie. Raymond lui diſoit auſſi cela pour ſon interêt : car en effet il étoit fâché,

ché, de ce qu'il faudroit un jour le perdre, & s'en retourner en France ſans lui : ſi bien que quelque choſe qu'il lui eût dite autrefois, il aimoit mieux que ſon mariage ne ſe fît point que de le voir achevé. Francion fit ſemblant d'approuver une partie de ce qu'il lui diſoit ; & ils furent d'avis de ſortir, pour paſſer leur melancolie : car il n'étoit pas encore heure de dîner, & ils pouvoient bien entendre la Meſſe.

Ils allerent dans une Egliſe voiſine, où il n'y avoit pas beaucoup de monde ; & neanmoins lorſqu'ils paſſoient entre des pilliers, où qu'ils vouloient entrer dans quelque chappelle, ils ſe trouvoient toujours tellement preſſez, qu'ils s'en étonnoient. Enfin à l'entrée d'une chappelle obſcure Francion ſentit que l'on lui fouilloit dans ſa pochette ; il avoit toujours été ſubtil & diligent : il y porta promptement la main, & penſa retenir celle d'un petit homme, qui avoit fait le coup, mais il ſe retira ſi bien qu'il ne le put prendre, & même il s'écoula de la preſſe de telle ſorte, que l'on ne le vit plus. Francion s'écria incontinent que c'étoit un coupeur de bourſes, & qu'il lui avoit pris ſon argent. Il commanda à ſes laquais de le pourſuivre ; mais ils n'en purent apprendre aucune nouvelle ; & puis Francion ayant tâté dans ſa pochette trouva, que ſon argent y étoit encore ; ſi bien qu'il dit que ce compagnon n'avoit pas eu le loiſir d'achever ſon ouvrage, & qu'il

TAYLOR INST. OXFORD

qu'il ſe devoit conſoler ; au lieu que ſi cela lui fût arrivé, il eût eu ſujet de dire que toute ſorte de malheurs lui arrivoient ce jour-là. Après cela il entendit la Meſſe avec Raymond ; & comme ils furent hors de l'Egliſe, ils eurent deſſein de ſe promener un peu par la ville. Francion ſe voyoit importuné de tous les petits merciers qu'il rencontroit, leſquels lui demandoient s'il ne vouloit rien acheter de leur marchandiſe, ce qui commençoit à lui déplaire ; & même il trouvoit toujours en ſon chemin quelques-uns de ceux qu'il avoit remarquez à la Meſſe, qui étoient des gens aſſez mal faits, ce qui ne lui préſageoit rien de bon. Enfin il s'arrêta chez un parfumeur, où il lui prit envie d'acheter de la poudre de Cypre ; & comme le marché fut fait, il tira tout l'argent qu'il avoit dans ſa pochette, car il ne portoit guere de bourſe : & il fut tout étonné qu'il y en avoit trois fois davantage qu'il n'y en avoit mis, & que même c'étoient des pieces de bien plus de valeur. Il fut fort étonné de ceci, & le montra à Raymond, lui diſant qu'il croyoit que cet argent étoit crû dedans ſa pochette, ou bien qu'il falloit avoüer qu'il y avoit à Rome les plus agreables coupeurs de bourſes du monde, & qu'au lieu d'ôter l'argent ils en donnoient davantage que l'on n'en avoit. Que ſi cela arrivoit toujours ainſi, il y auroit preſſe à ſe laiſſer tâter dans la pochette, & que les coupeurs de bourſes de Paris n'étoient que

des

des coquins, au prix de ceux de Rome, de n'uſer point d'une telle invention ſi profitable au peuple. Raymond lui repartit, que cela ne ſeroit point mal à propos pour les coupeurs de bourſes, de mettre ainſi d'abord de l'argent dans les pochettes; d'autant que par ce moyen l'on ſeroit charmé, & que l'on les laiſſeroit faire après, mais qu'ils emporteroient tout enfin. Vous avez raiſon, dit Francion: je penſe que ce drole de tantôt en vouloit faire de même, ou bien qu'il a verſé dans ma pochette l'argent qu'il venoit de derober ailleurs, afin que je le lui gardaſſe pour un tems: mais quoi qu'il en ſoit, voici des quadrubles que je n'avois point encore maniez. Si cet argent-ci n'eſt promptement employé, il ne me fera point de profit; car peut-être n'eſt-il pas bien acquis; il faut trouver quelque maniere de le dépenſer. Comme il diſoit cela, il y eut quatre hommes qui s'approcherent de lui, & l'un d'entr'eux lui dit, qu'il falloit ſçavoir où il avoit pris cet argent, & que non-ſeulement pour cela, mais pour d'autres choſes encore, il avoit charge de le mener priſonnier. Francion dit qu'il n'avoit fait aucun crime, pour lequel il meritât ce traittement, & Raymond vouloit faire auſſi de la reſiſtance avec ſes laquais; mais il vint là encore une demie douzaine de Sbirres, qui ſont les ſergens de Rome, ſi bien que c'étoit aſſez pour s'aſſurer de la perſonne de Francion. Il y avoit auſſi beaucoup de

bourgeois dans la ruë, qui prêtoient main forte à la juſtice; & d'ailleurs il faut être extrémement ſage dedans cette paiſible Cité; car ſi l'on avoit outragé un ſergent ou un huiſſier, ou quelque autre petit Officier, l'on en ſeroit puni rigoureuſement. Raymond ayant donc fait tout ce qu'il pouvoit, ſans aucune violence notable, eût bien voulu que l'on l'eût mené auſſi avec ſon ami, parcequ'il ne le pouvoit abandonner, mais l'on ne s'efforçoit point de le prendre; & en tout cas il croyoit, que puiſqu'il demeuroit en liberté, il en ſeroit d'autant plus propre à ſecourir Francion dedans ſes neceſſitez, & à le tirer des malheurs où l'on le vouloit mettre. Il ne ſçavoit ſi c'étoit Nays qui le faiſoit arrêter, ou bien Emilie, & il ne pouvoit croire qu'elles euſſent raiſon de le traitter de cette ſorte. Cependant Francion étoit avec les Sbirres, qui pour leur premier ouvrage ſe ſaiſirent de tout ſon argent. Il les pria de le mener ſans ſcandale, & de ne le point tenir, ce qu'à peine ils voulurent faire: car ils craignoient qu'il n'échapât, encore qu'ils l'euſſent environné de toutes parts. Ils étoient aſſez loin des priſons, de ſorte que de peur qu'il ne ſe ſauvât, & qu'il ne trouvât quelque ſecours dans un ſi long chemin, ou pour quelque autre occaſion, ils le firent entrer en la maiſon d'un Officier de juſtice, qui avoit de l'égard deſſus eux. Ils mirent auſſi-tôt l'argent de Francion ſur la table, & ayant conſideré tous ſes

quadrubles,

quadrubles, ils dirent qu'aſſûrément ils étoient faux, & que c'étoit de ceux que l'on diſoit qu'il avoit forgez. Le juge les ayant aſſez conſiderez, dit qu'ils avoient fort mauvaiſe mine; mais que ce n'étoit pas aſſez, qu'il falloit avoir un orfévre pour les voir & les toucher. L'on en alla querir un auſſi-tôt, qui dit qu'il n'étoit point beſoin d'épreuve, & que ces pieces ne valoient rien manifeſtement. Toutefois afin d'obſerver les formes, l'on lui fit uſer des épreuves de ſon art, & même il coupa en deux l'un de ces quadrubles, qui ne ſe trouva que fort peu couvert d'or, n'ayant que du cuivre au dedans, & quelque autre metal ſophiſtiqué. Francion fut bien aiſe de voir, que l'on ne l'accuſoit que d'une choſe, de laquelle il ſçavoit fort bien qu'il étoit entierement innocent: car il craignoit d'abord que ce ne fût Emilie qui le fît arrêter, comme prétendant qu'il lui avoit promis le mariage, & qu'il avoit eu une libre frequentation avec elle; car encore que la choſe n'eût pas été ſi avant qu'elle pouvoit aller, elle pouvoit l'avoir fait croire aux Magiſtrats, & leur avoir donné aſſez de commiſeration pour le faire prendre priſonnier. Or l'on ne lui parloit point de cela, & pour ce qui étoit des pieces fauſſes, que l'on avoit trouvées entre ſes mains, il dit qu'il n'étoit pas beſoin de tant de diſcours & de tant d'épreuves, qu'à les voir lui-même il jugeoit bien qu'elles ne valoient rien, mais qu'elles n'étoient

n'étoient pas à lui, & qu'il ne ſçavoit par quel moyen elles étoient venuës dans ſa poche, ſi ce n'étoit qu'un maraut les y eût miſes, il n'y avoit pas une demi heure, l'ayant pouſſé dedans l'Egliſe. O quelle excuſe, diſoient les Sbirres, l'on a bien vû des hommes mettre ainſi de l'argent, dans la pochette d'autrui ! Qu'ainſi ne ſoit, dit Francion, vous voyez que tout mon argent n'eſt pas faux, & qu'il y en a qui eſt de très-bon alloi. Il le faut bien ainſi, repartit un de la troupe, le bon ſert à faire paſſer le mauvais ; & puis ce que vous avez de bon, c'eſt de la monnoye que vous avez euë pour vos mauvaiſes pieces, de quelque marchand que vous avez affronté.

Alors un homme, qui faiſoit le Denonciateur, s'avança & dit au juge : il faut que vous ſçachiez que cet homme ayant forgé quantité de fauſſes pieces les donne à pluſieurs perſonnes attitrées, qui les debitent, & ſans ceſſe ils achetent quelque choſe dans la ville, afin d'en avoir de la monnoye. L'on m'a dit même qu'il s'eſt aſſocié avec quelques perſonnes, qui prêtent de l'argent & qui ſe mêlent de la banque, afin de faire courir plus vîtement cette trompeuſe marchandiſe. Francion prit alors la parole, & dit à cet homme, qu'il étoit un mechant & un impoſteur, & qu'il ne pouvoit prouver aucune choſe de ce qu'il diſoit : mais il repliqua, que quand il en ſeroit tems, il montreroit la verité de ſon accuſation.

accuſation. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, ajoûta-t-il, que cet homme ſe mêle de tromper tous les autres : il faut que je vous raconte une de ſes fourbes, qui eſt la plus inſigne du monde. Il étoit il y a quelque tems en la ville de Gennes, où il faiſoit le Gentilhomme & le marchand tout enſemble, ſe mêlant encore de pluſieurs autres métiers. Etant là, il feignit d'avoir reçû quantité d'argent de ceux qui lui en devoient ; & il envoya emprunter plus d'une vingtaine de trebuchets les uns après les autres de divers marchands, & à tous il rogna une certaine quantité du poids des piſtoles : alors il ajuſta à ce poids beaucoup de bonnes piſtoles qu'il avoit amaſſées, les rognant toutes autant comme il falloit pour venir à cela. Il n'avoit guere retenu chez lui les trebuchets ; de ſorte que l'on ne s'étoit douté de rien. Quelque tems après il s'en alla acheter chez les mêmes marchands beaucoup de marchandiſe, qu'il paya avec ſes piſtoles rognées, leſquelles étant peſées furent neanmoins trouvées égales au poids des trébuchets, de ſorte que chacun étoit bien content. L'on le laiſſa partir ſans lui rien dire, & il s'en alla revendre ſes étoffes ailleurs, ayant de ſurcroît tout l'or qu'il avoit rogné de ſes piſtoles, dont il fit fort bien ſon profit, le mettant en lingot pour vendre, & en gardant une partie pour mêler avec de mauvais alloi, & forger de fauſſes pieces, comme celles qu'il nous diſtribuë maintenant.

Quelques marchands, ayant depuis de bonnes piſtoles à peſer, furent fort étonnez de voir qu'elles peſoient davantage que le poids de leur trébuchet ordinaire, & comme ils eurent eſſayé d'un autre, ils virent que c'étoient celles, qui venoient de cet homme-ci, qui ne peſoient pas tant : ils ſe communiquerent l'un à l'autre ce qui leur étoit arrivé, & ſe ſouvenant tous que leur trébuchet avoit paſſé par les mains de cet homme, ils s'aviſerent de ſa tromperie, de ſorte qu'ils reſolurent de le faire punir s'ils le pouvoient attraper. Ils n'ont pas eu nouvelles de lui depuis, car il n'a fait que courir & changer de nom & d'habit; mais maintenant que nous l'avons attrapé, & que je reconnois manifeſtement que c'eſt lui, me ſouvenant de l'avoir vû en pluſieurs lieux, je ne doute point qu'ils ne ſe joignent pour lui faire faire ſon procès : conſiderez s'il y eut jamais un homme plus fourbe, & ſi les François ne ſont pas plus malicieux que nous ne nous imaginions. Je ſçai bien d'autres tours qu'il a joüez, que je dirai en tems & lieu.

Francion s'étonnoit de l'éfronterie de cet homme, qui lui imputoit des choſes où il n'avoit jamais ſongé : il faiſoit des exclamations contre lui, & proteſtoit que jamais il n'avoit été à Gennes, & qu'il montreroit que ſa vie étoit toute autre qu'il ne diſoit ; qu'il étoit Gentilhomme de fort bonne part ; qu'il avoit toûjours demeuré dans la Cour de France,

ce, près des Princes & des plus grands Seigneurs; qu'il n'y avoit point de François à Rome qui ne le connût, & qui ne pût témoigner la bonne eſtime, où il avoit toûjours été. Il ſe peut faire, ajoûta cet accuſateur, que les François qui ſont aujourd'hui dans Rome ſoûtiendront cet homme-ci, ſoit pour conſerver l'honneur de leur nation, ſoit parce qu'ils en ont la plûpart reçû beaucoup de profit. L'on ſçait bien qu'il y a force jeunes gens de bon lieu, qui ne tirent pas tant d'argent de leur païs comme ils deſirent; tellement qu'ils ont leur refuge à ce trompeur, qui leur prête ſa fauſſe monnoye, eſperant de s'en faire donner un jour de très-bonne en payement, avec un bon interêt, lorſqu'ils ſeront en France: car il ne manque point d'ajoûter l'uſure à ſes autres crimes. Quelquefois il fait auſſi par plaiſir des liberalitez, à ceux qu'il voit être les plus neceſſiteux. Il en pria un jour à ſouper des meilleurs drolles, & qui avoient tout dépenſé le leur auprès des courtiſanes; il leur fit un feſtin magnifique à ſix ſervices; au premier étoient les entrées de table, au ſecond le gros du banquet, au troiſiéme les ſaupiquets & les ragoûts, au quatriéme le deſſert de fruits cruds, au cinquiéme les confitures & les dragées, mais pour le ſixiéme il étoit merveilleux & extraordinaire: il voulut faire lui même le maître d'hôtel, & apporta un grand baſſin d'argent ſur la table. L'on croyoit que ce fût ſeulement pour laver les mains, & qu'il

alloit même faire donner les curedents ; mais le baſſin étant ſur la table, l'on vit qu'il y avoit quantité de pieces d'or, deſquelles il ſupplia la compagnie d'en prendre chacun autant comme il voudroit. L'on dit qu'ils ſe firent un peu prier par une feinte modeſtie, mais enfin ils en prirent chacun une poignée, & il en demeura encore ; tellement qu'il les ſupplia d'achever de vuider le baſſin, mais ils n'en firent rien pourtant, quoiqu'ils l'euſſent bien voulu, car ils étoient honteux de ſe témoigner ſi inſatiables & ſi avaricieux envers un homme ſi prodigue. Il eſt vrai, que j'ai oüi aſſurer que c'étoit que ces gens-ci lui avoient demandé de l'argent à emprunter, & qu'il avoit voulu faire cette galanterie, encore qu'il leur eût dit d'abord, qu'il n'étoit pas certain s'il leur en pourroit donner : tellement que lorſque la nape fut levée, ils étalerent chacun ſur la table ce qu'ils avoient pris dans le baſſin, & l'ayant compté lui dirent qu'ils s'eſtimoient ſes redevables, & lui rendroient un jour une pareille ſomme, avec tel interêt qu'il voudroit. Il les pria de ne ſe point donner de ſouci de cela, & qu'il ne vouloit avoir aucun profit avec eux, que le contentement de les avoir obligez à ſe dire ſes amis. En effet, c'étoit qu'il lui ſuffiſoit, qu'ils lui rendiſſent un jour ſon argent ſans autre recompenſe ; car il ſçavoit bien encore, qu'il y avoit beaucoup à attendre, & que même il ſe mettoit en danger

de tout perdre, puiſqu'il n'étoit guere ſoigneux de tirer des promeſſes de ceux-ci, qui étoient des enfans de famille, dont les peres ne vouloient point payer les débauches. Il vouloit en cela faire le Seigneur magnifique, & je ne ſçai ſi ce trompeur Bragadin, qui a tant paru à Veniſe, a jamais rien fait de plus ſplendide, encore qu'il ſe vantât d'avoir trouvé la pierre philoſophale, & de faire tant d'or qu'il vouloit par ſa poudre de perfection. Cet homme-ci ne voudroit-il point auſſi nous faire croire, qu'il a trouvé le même ſecret, pour autoriſer ſes magnificences ? mais qu'il en faſſe ce qu'il voudra, ſi eſt-ce qu'il ne dira rien de bon pour lui ; car l'on a fait mourir Bragadin en Allemagne, comme un ſorcier & un impoſteur. Tellement que de ſe dire ſemblable à lui, c'eſt demander un même ſupplice. Quoi qu'il en ſoit, nous voyons que les François, qui ſont dans cette ville, ne doivent point être pris pour témoins de ſa prud'hommie, parce qu'il y en a la plûpart qui y ſont intereſſez, & qui reçoivent de lui des courtoiſies ſignalées. Il y a auſſi beaucoup de choſes à conſiderer en ce que j'ai dit ; car premierement l'on voit que pour prêter & donner de l'argent à tant de monde, & faire une dépenſe telle que la ſienne, qui ſuffiroit à un Prince, il faut de neceſſité qu'il ſe mêle d'un très-mauvais métier qui lui donne moyen d'y fournir. L'on remarque auſſi les tromperies, qu'il fait aux uns & aux autres, & le

dommage notable qu'il apporte dans l'Italie, y donnant cours à quantité de piéces qui ne ſont point de poids, ou qui ſont entierement fauſſes. L'on pourroit bien auſſi trouver quelque nouveau venu, qui ſeroit de ſa nation, & qui n'auroit point encore ſenti les effets de ſes liberalitez, qui diroit franchement s'il a oüi parler de lui en France, & ſi ce n'eſt pas un homme de fort baſſe étoffe, qui ne doit point vivre ſplendidement; & puis nous verrons, qu'il eſt fort aiſé d'être liberal, comme il l'eſt, d'une mauvaiſe marchandiſe. Il faudra auſſi prendre quelqu'un de ſes gens, & lui donner la queſtion, pour tirer de lui le ſecret des affaires de ſon maître.

Le juge qui écoutoit ceci impoſa alors ſilence à ce Denonciateur, & le tirant à part lui dit, qu'il avoit tort de découvrir ſi manifeſtement les procedures de la juſtice : il fit bien de lui commander de ſe taire; car il avoit un ſi grand flux de paroles, qu'il diſoit tout ce qu'il ſçavoit & ce qu'il ne ſçavoit pas; & l'on ne pût empêcher qu'il n'ajoutât encore beaucoup de calomnies contre Francion, qui étoient fort éloignées de la verité; car il attribuoit à lui ſeul tout ce qu'il avoit jamais oüi conter de tous les charlatans & les impoſteurs, que l'on avoit vûs en Italie. Francion qui voyoit, que tout cela n'avoit aucune apparence, & que cet homme en parloit avec une paſſion affettée, qui lui faiſoit faire des poſtures & des grimaces bien plaiſantes,

tes, avoit preſque envie d'en rire malgré ſon malheur. Le magiſtrat, qui étoit preſent, n'étoit pas des plus gros de la ville, de ſorte que l'on ne lui portoit pas tant de reſpect: il fit taire pourtant ce cauſeur pour la ſeconde fois; & enfin comme il étoit heure de dîner, il dit que l'on parleroit de cette affaire en un autre tems plus commode, & il congedia la compagnie, ſe faiſant garde de la perſonne de Francion, auquel il voulut alors donner ſon logis pour priſon, en attendant que ſon procès fût plus avancé. Il dit au Denonciateur, qu'il falloit mettre ſon accuſation en bonne forme, & ne pas tergiverſer comme il faiſoit quelquefois, alleguant pluſieurs choſes qu'il auroit bien de la peine de prouver; & qu'il valoit mieux n'en ſoûtenir qu'une, pourvû qu'elle fût d'importance. Il eut ſoin après de faire donner une chambre à Francion, & même l'on lui apporta auſſitôt dequoi manger. Pour lui, il s'étonnoit merveilleuſement d'être tombé en un tel malheur: il croyoit quelquefois que l'on le prenoit pour un autre, qui avoit fait toutes les fourbes que l'on lui attribuoit, parce qu'il portoit poſſible le même nom, ou qu'il lui reſſembloit de viſage; mais les pieces fauſſes, que l'on avoit miſes dans ſa pochette, lui faiſoient connoître auſſi, quand il y ſongeoit, que ce n'étoit pas que l'on ſe fût mépris, mais plûtôt que l'on avoit un deſſein formé de le calomnier injuſtement pour le

détruire. En tout cas, il ſe fioit en ſon innocence, que l'on pourroit connoître viſiblement, lorſque ſon affaire ſeroit meurement examinée. Il avoit auſſi une ferme eſperance au ſecours de tous les François, qui étoient à Rome; dont il étoit aimé & cheri merveilleuſement.

Il ne ſe trompoit point en effet de s'attendre à eux; car ſi-tôt que Raymond eut publié par tout que l'on l'avoit arrêté priſonnier, ils ſe mirent fort en peine pour en ſçavoir le ſujet, & le délivrer s'il leur étoit poſſible. Les laquais de Raymond avoient ſuivi les Sbirres qui l'emmenoient, & avoient remarqué la maiſon où l'on l'avoit fait entrer. Pour ce qui étoit des ſiens, ils ne s'étoient pas trouvez à ſa ſuite, lorſqu'il étoit entré en la boutique du parfumeur, s'étant amuſez à fripponner quelque part. L'on ſe contentoit de ſçavoir où l'on l'avoit mis: mais l'on envoya encore des eſpions dans cette rüe pour n'en bouger, afin de voir ſi l'on ne lui feroit point changer de lieu. L'on ſçût bientôt que l'on l'avoit accuſé de fauſſe monnoye, à cauſe de quelques pieces fauſſes, que l'on avoit trouvées ſur lui: l'on diſoit bien que ce n'étoit pas là un ſujet de l'arrêter, & tous ſes amis ſe mirent à faire des ſollicitations envers les Grands qu'ils connoiſſoient, pour remontrer qu'il étoit de très-bonne vie, & qu'il n'eût pas voulu faire une lâche action: mais qu'au contraire il avoit tant de merite,

que

que toutes les perſonnes de vertu avoient interêt à le deffendre. Il eut auſſi beaucoup de Seigneurs Italiens, qui promirent d'y employer tout leur credit. Néanmoins l'on ne pût pas obtenir qu'il ſortît du lieu, où il étoit, pour avoir entierement ſa liberté : car l'on dit qu'il falloit qu'il ſe juſtifiât auparavant, & que l'on devoit ſouffrir qu'il demeurât dans cette maiſon, où il ne recevoit point d'infamie, puiſque ce n'étoit pas une priſon ordonnée pour les criminels. Voilà donc ce qu'ils pûrent faire ; & ceux qui étoient de ſa converſation ordinaire, s'en allerent reconduire Raymond chez lui, où ils voulurent s'arrêter, pour prendre conſeil de ce qu'ils avoient à faire le lendemain. Il y avoit Audebert, du Buiſſon, & deux ou trois autres. Hortenſius y étoit auſſi venu, qui ſe deſeſperoit de l'infortune de ſon cher Francion. Il diſoit que la police moderne n'étoit pas bien exercée ; que l'on laiſſoit courir quantité de monnoye fauſſe ou rognée ſans l'arrêter dès ſa ſource, & voir de qui elle venoit ; & que lorſque quelqu'un en avoit, au lieu de la porter aux changeurs établis par les Princes, l'on tâchoit de la faire courir & de tromper ſon prochain. Que c'étoit une conſcience d'en uſer de la ſorte ; que cela étoit cauſe que les faux monnoyeurs & les rogneurs de piſtoles trouvoient toûjours quelqu'un, à qui ils donnoient leurs mauvaiſes pieces, & qui les diſtribuoient après à d'autres. Que celles, dont

Francion avoit été trouvé ſaiſi, étoient venuës ainſi de quelque mauvais lieu, & que l'on les lui avoit données par artifice, lui faiſant quelque payement en un lieu obſcur. Raymond lui dit qu'il ne ſe falloit point imaginer cela, & que Francion ſe connoiſſoit trop bien en argent : mais que l'on lui avoit mis ces pieces fauſſes dans ſa pochette, comme ils étoient le matin dans une Egliſe, & qu'il le témoigneroit à tout le monde. Chacun s'étonnoit de cette méchanceté, & le pedant Hortenſius commença à faire des invectives contre les impoſtures du ſiecle, où il diſoit des choſes ſi plaiſantes, que l'on ne ſe pouvoit empêcher d'en rire, & l'on ſouhaitoit même que Francion les ſçût, pour ſe divertir dans ſon malheur. Cela donna la licence à quelques-uns de dire quelques bons mots, ſur le ſujet qui ſe preſentoit, quoiqu'ils fuſſent fort affligez de la captivité de leur ami. Hortenſius avoit dit à propos de ceux qui rognent les pieces, que c'étoient des gens qui feignoient d'être fort devotieux, & qu'ils faiſoient la proceſſion à l'entour de la croix. C'étoit là une rencontre aſſez commune, & digne de l'eſprit de cet homme, qui ſe ſervoit à tout riſque de ce qu'il avoit oüi dire aux autres. Mais Audebert prenant la parole lui dit; ce n'eſt pas cela, mon brave Docteur, mais c'eſt plûtôt que l'on témoigne le mépris, que l'on fait aujourd'hui des lettres, & dont vous vous plaignez inceſſamment,

ment, pour taxer l'ignorance du ſiecle : car l'on ne voit plus de pieces à cette heure-ci, dont toutes les lettres ne ſoient rognées ; & je m'en rapporte à nos quarts d'écus de France.

Chacun loüa ce bon mot d'Audebert, où il faiſoit paroître la gentilleſſe de ſon eſprit : & alors Raymond en voulant debiter un autre, qu'il ſçavoit ſur les faiſeurs de fauſſes monnoyes, les mit incontinent en jeu ; & ſe mit à dire que Francion n'étoit pas comme un certain homme de ſon païs, qui étoit accuſé de fauſſe monnoye, & en étoit aſſez bien convaincu, de maniere que perſonne ne le défendoit, excepté un certain Gentilhomme de bon eſprit, qui aſſuroit que l'on avoit tort de blâmer celui-là de faire de faux argent, parce, diſoit-il, qu'il ne fait que ce qu'il doit : l'on lui en demanda la raiſon : & il répondit, que cet homme devoit de l'argent à tout le monde, & qu'il en pouvoit bien faire pour payer ſes creanciers, parce qu'il ne faiſoit en cela que ce qu'il devoit. L'on trouva encore cette rencontre bonne : mais Hortenſius y voulut épiloguer, pour faire l'entendu, diſant que ce n'étoit pas du faux argent, mais du bon, que devoit cet homme ; de ſorte qu'il ne faiſoit pas ce qu'il devoit entierement, & qu'il ne payoit pas bien ſes creanciers : mais qu'outre cela quand il eût fait de bons quarts d'écus, & tels que ceux qui ſortent de la monnoye de Paris, pour payer ſes dettes de ſon pro-

pre ouvrage, il eût encore été digne de reprehenſion, d'autant qu'il n'eſt pas permis à perſonne de faire de la monnoye, ſi ce n'eſt pour le Prince, & même ſous ſon aveu ; d'autant que le droit de la monnoye eſt un droit de ſouveraineté, qui n'appartient point aux ſujets. Il cita alors les loix & les coûtumes, avec quelques fragmens d'anciens Auteurs, pour fortifier ſon dire : mais l'on lui dit qu'il ne falloit pas éplucher les bons mots de ſi près, puiſqu'ils n'étoient alleguez que pour paſſer le tems. L'on ne laiſſa pas néanmoins de trouver, que ſes remarques étoient fort bonnes, & de lui en donner de la loüange, pour ne le point mécontenter. Alors il rentra ſur l'abus qui ſe commettoit aux monnoyes, & en dit ce qu'il en ſçavoit de reſte; tellement qu'Audebert voyant la paſſion qui l'animoit, lui dit qu'il croyoit que s'il étoit jamais Roi de Pologne, comme il avoit eſperé, il mettroit bien un autre ordre dans ſon Royaume contre ces abus. Ne vous en mocquez point, dit-il, il eſt vrai que je le ferois, ſi Dieu me faiſoit la grace de parvenir à cette dignité. J'ordonnerois que ceux, qui ſeroient ſuffiſamment convaincus d'avoir alteré ou falſifié les monnoyes, ſeroient plongez dans de l'huile boüillante, comme j'ai oüi dire, que l'on faiſoit autrefois : mais j'aurois encore une autre invention, qui témoigneroit mon érudition & ma lecture ; c'eſt que je ferois quelquefois verſer de l'or fondu dedans

la

la bouche des faux monnoyeurs, ainſi que les Parthes en verſerent dans celle de Marcus Craſſus, comme j'ai lû dans l'Hiſtoire ou l'Epitome de Lucius Florus, & auſſi dans mon Dictionnaire Hiſtorique de l'impreſſion de Lyon, & en pluſieurs autres lieux; & puis je dirois, ſaoule-toi de ce que tu as tant aimé. C'eſt ainſi que diſoit Thomiris, Reine des Scythes, à Cyrus, lui faiſant avaler du ſang humain. Voilà un très-docte ſupplice, dit Audebert, il eſt vrai que Craſſus n'étoit point accuſé de fauſſe monnoye; toutefois il ſuffit qu'il étoit avaricieux. Mais quelle peine ordonnerez-vous contre ceux qui accuſent à faux les innocens, comme notre ami Francion? Il leur faut ordonner la même peine, dit Hortenſius, car ils ſont dignes de ſouffrir le mal qu'ils veulent procurer aux autres. Cela eſt très-bien penſé, dit Audebert, plût à Dieu que l'on traittât de la ſorte ces faux accuſateurs. Il en eût dit davantage avec cet agreable pedant, n'eût été que cela ſe tournoit toûjours en raillerie, & qu'il falloit conſiderer ſerieuſement l'affaire qui ſe preſentoit. Dorini arriva quelque tems après, pour apprendre des nouvelles certaines de ce qu'il avoit oüi dire par la ville, de la priſe d'un Gentilhomme François, ne pouvant s'imaginer que ce fût Francion, encore qu'il l'eût oüi nommer. Il avoit témoigné le matin, qu'il étoit fâché contre lui à cauſe de l'inconſtance de ſes amours, & de la tromperie qu'il

qu'il croyoit qu'il eût faite à ſa couſine Nays ; mais pourtant il eut pitié de ſon infortune, lorſque l'on lui en eut fait le recit ; & il s'offrit de s'employer avec les autres pour le faire ſortir de cette mauvaiſe affaire. Or parce qu'il étoit heure de ſouper, il y en eut quelques-uns qui s'en retournerent chez eux, & il n'y eut qu'Audebert & Hortenſius qui demeurerent avec Raymond. Pour Dorini, il s'en alla incontinent trouver Nays, & lui ayant raconté ce qui étoit arrivé à Francion, elle n'en eut point de regret ; au contraire elle dit qu'elle en recevoit de la ſatisfaction, & que c'étoit une punition manifeſte, qu'il recevoit de la part du ciel ; parce que s'il n'avoit falſifié les monnoyes, au moins il avoit falſifié ſes affections, & corrompu l'amour, qui eſt le plus doux lien de la ſocieté des hommes. Son couſin ne lui voulut rien dire davantage de ce jour-là, parce qu'il voyoit que ſa colere continuoit. Il avoit déja parlé à elle dès la premiere fois : il lui avoit dit tout ce qu'il avoit appris de la bouche même de Francion : mais tout cela lui avoit été inutile.

Cependant comme Raymond ſouppoit avec Audebert & Hortenſius, les Sbirres vinrent à leur logis, en ayant eu charge de celui qui leur commandoit, pour prendre les hardes & les coffres de Francion, & voir s'il n'y avoit point encore de fauſſe monnoye, ou des outils pour en faire, afin que cela

ſervît

ſervît de preuve. Ils avoient auſſi deſſein d'arrêter ſes valets, afin de les interroger, pour ſçavoir s'ils ne lui aidoient point à cela; & comme leur troupe faiſoit déja du bruit dans la ruë, parce qu'ils avoient encore d'autre monde avec eux, Raymond y prit garde, & ſe douta de l'affaire. Ils étoient venus grand nombre pour une ſi grande entrepriſe: car ils avoient accoûtumé d'en redouter quelquefois de moindre; mais cette multitude ne ſervoit de rien qu'à leur nuire, & rendre leur deſſein plus connu, & moins facile à executer. Raymond jura qu'il les empêcheroit d'entrer, autant comme il pourroit, & il s'en alla incontinent barricader une porte d'entre-deux, parce qu'ils avoient déja gagné la premiere. Ce qui fut cauſe qu'ils n'étoient pas encore entrez plus avant, ce fut leur ſottiſe & leur coyonnerie: car il n'y en avoit pas un qui oſât entrer le premier: & c'étoit un plaiſir de voir, qu'encore qu'en d'autres occaſions ils ne ſe rendiſſent pas beaucoup d'honneur l'un à l'autre, ſi eſt-ce qu'ils vouloient faire alors des ceremonies ſur leur âge, ſur leurs qualitez, & ſur l'ordre de reception en leurs charges. Enfin voyant que l'on avoit fermé cette porte, ceux qui connoiſſoient la maiſon, s'aviſerent qu'il y en avoit une autre dans une petite ruëlle. Ils s'y coulerent vîtement, & les derniers pouſſant ceux qui étoient devant les y firent entrer malgré qu'ils en euſſent. Ils trouverent dans la cour les deux laquais

quais de Francion, dont quelques-uns ſe ſaiſirent auſſi-tôt, & les menerent au Juge. Raymond ne s'étant point douté de cette ſurpriſe, craignoit que l'on ne le voulût arrêter auſſi, & que l'on ne s'imaginât qu'il ſe mêloit de faire de la fauſſe monnoye avec Francion, puiſqu'il demeuroit en même logis. Il ſe retira dans ſa chambre avec Audebert & Hortenſius, afin d'y être plus fort, & ce Pedant ne ceſſoit de jurer. Vertu de Jupiter, que n'ai-je la force d'Hercule, pour aller rembarrer cette canaille! Je leur couperois à tous la tête, en euſſent-ils autant que l'hydre. Il faiſoit encore pluſieurs exclamations collegiales, qui euſſent fait rire ceux qui les entendoient, s'ils n'euſſent ſongé à autre choſe. Cependant les Sbirres étant entrez en la chambre de Francion, que l'hôte avoit été contraint de leur montrer, ils y firent un terrible ravage, renverſant tous les meubles, & foüillant juſques dans la paillaſſe du lit: mais comme ils ne trouverent rien d'importance qui fût caché, ils prirent ſeulement deux malles & une layette, qu'ils voulurent emporter. Raymond s'imagina alors, que puiſqu'ils ne ſe donnoient point le ſoin de le chercher, ils n'en vouloient pas à lui. Il s'avança donc devers eux, & comme il ne manquoit de hardieſſe, il leur demanda ce qu'ils faiſoient: voyant auſſi qu'ils vouloient emporter ſes coffres, il y voulut reſiſter, diſant qu'ils lui appartenoient, & que l'on n'avoit que faire

de

de ſe ſoucier de ce qui étoit dedans. Quelques-uns lui dirent, que s'il étoit ſage, il ne feroit point de reſiſtance contre les ordonnances de la Juſtice ; mais nonobſtant cela il ne laiſſoit pas d'avoir envie de ſe rebeller, & Audebert & Hortenſius vinrent auſſi avec des viſages furieux. Ces hommes, qui étoient la plûpart plus pacifiques que guerriers, ſe contentoient de faire ce que l'on leur avoit commandé, ſans s'amuſer à combattre avec ces hommes-ci, où ils euſſent pû gagner quelque coup, ſur l'incertitude d'en avoir raiſon ; car c'étoient des étrangers, qui s'en pouvoient fuïr, & que l'on ne reverroit jamais. Quelques-uns s'arrêterent donc à les amadoüer par de belles paroles, & cependant les autres emporterent vîtement les coffres. Raymond ayant repouſſé ceux qui parloient à lui, vouloit aller empêcher que les autres ne ſortiſſent avec leur butin ; mais ils l'arrêterent encore, & voyant ſa furie, ils furent d'avis de ſonger auſſi à ſe retirer eux-mêmes, & le quittant ſoudain ils prirent le chemin de l'eſcalier, avec une telle vîteſſe qu'ils ſe culbutoient les uns les autres ; & quand ils furent à la porte, ils ne firent point de ceremonies pour ſortir, comme ils avoient fait pour entrer. L'Hôte dit à Raymond, qu'il ſçavoit bien que Francion n'avoit rien dedans ſes coffres, qui le pût faire ſoupçonner d'aucune choſe, & qu'il les avoit vûs ſouvent ouverts ; tellement qu'il ne ſe falloit pas tant ſoucier ſi l'on les emportoit.

portoit. Toutefois Raymond pourſuivit les Sbirres juſques à la ruë, & comme il les vit éloignez, il ferma toutes les deux portes, afin d'être en aſſurance. Il s'en retournoit alors à ſa chambre, lorſqu'il vit paſſer un homme au travers de la cour, qui couroit d'un côté & d'autre, comme pour en chercher l'iſſuë. Il faiſoit déja aſſez obſcur; mais il connut bien pourtant qu'il n'étoit pas du logis, & que c'étoit un des Satellites qui s'étoit égaré: il l'alla prendre au collet, & le mena dedans ſa chambre. Cet Italien ſe voyant pris, ne faiſoit autre choſe que le prier qu'il le laiſſât ſortir, d'autant qu'il n'étoit point venu là pour y faire du mal. Et vous autres ſergens, êtes-vous capables de faire du bien, dit Raymond: n'êtes-vous pas de cette trouppe qui vient de ſortir? Il ne lui pût nier cela; tellement que Raymond lui dit, qu'il payeroit pour les autres, & que tant que Francion ſeroit priſonnier, il le ſeroit auſſi; & qu'encore n'en ſeroit-il pas quitte à ſi bon marché; parce qu'il le feroit mourir cruellement, s'il ne lui declaroit les Auteurs des fourbes, que l'on avoit jouées à ſon ami, & qui c'étoit qui les avoit employez dedans cette affaire. Raymond voyoit à la phyſionomie de ce perſonnage, qu'il avoit en l'ame je ne ſçai quoi de traître & de méchant, de ſorte qu'il avoit un certain mouvement dans l'eſprit, qui lui perſuadoit, qu'il pouvoit bien ſçavoir quelque choſe des conſpirations, que l'on avoit faites contre

contre la vie & l'honneur de Francion; & il arriva que cet homme eut auſſi tant de crainte, de le voir parler de cette ſorte, qu'il ſe figuroit qu'il ſçavoit quelque choſe de ſes méchancetez; tellement qu'il crut que s'il ne les découvroit librement, il le tueroit ſans miſericorde. Comme il lui eut donc fait encore quelques menaces, il lui aſſura qu'il lui diroit tout ce qu'il ſçavoit, pourvû qu'il lui pardonnât ſes fautes; & alors Raymond lui commanda de dire promptement ce qu'il avoit ſur le cœur; mais l'apprehenſion l'avoit tellement ſaiſi, que tous les membres lui trembloient, & qu'il ne pouvoit preſque parler. Il demandoit du terme; mais Raymond n'en vouloit point donner; & il commença de crier miſericorde. L'Hôte avoit bien vû que Raymond l'avoit arrêté, dont il étoit extrémement marri, car il eût bien voulu que l'on n'eût point fait de telles violences dans ſa maiſon, parce qu'il craignoit que l'on ne l'accuſât d'y avoir part, & que cela ne le mît en peine. Il vint donc dire à Raymond, qu'il le ſupplioit de le laiſſer aller; mais Raymond, qui étoit merveilleuſement en colere, jura qu'il le tueroit lui-même, s'il ne lui laiſſoit faire ce qu'il deſiroit; & Hortenſius, qui étoit à cette heure-là plus que fol, le repouſſa rudement, & lui penſa faire ſauter les montées plus vîte qu'il ne deſiroit; de ſorte qu'il fut contraint de ſe retirer en ſon logement, ſans oſer ſe plaindre davantage. Hortenſius revint

après

après dans la chambre de Raymond, où étoit auſſi Audebert, & quelques valets, qui tenoient le priſonnier. Raymond continua à lui dire, qu'il le feroit mouriravant que la nuit fût paſſée, s'il ne confeſſoit toutes les circonſtances de ſon crime; & qu'auparavant il s'en alloit lui faire donner la gêne. Premierement il lui demanda qui il étoit, & auſſitôt il dit qu'il s'appelloit Corſegue, & qu'il étoit un ancien ſerviteur de la maiſon de Valere, Gentilhomme Romain. Raymond ſe ſouvenoit à peu près qui étoit ce Valere, dont Francion lui avoit parlé autrefois, comme d'un homme qui lui étoit fort ennemi. Voyant que ce méchant homme ceſſoit de parler après avoir dit cela, il lui commanda d'en dire davantage; mais il le ſupplia encore qu'il attendit qu'il eût repris ſes eſprits. Audebert lui remontra qu'il employoit plus de paroles à faire ſes ſupplications, qu'il n'en eût fallu pour declarer les choſes que l'on lui demandoit, & qu'il faiſoit paſſer le tems inutilement; de maniere qu'il dit qu'il ne pouvoit dire autre choſe, ſinon qu'il étoit venu pour aſſiſter les Sbirres, qui venoient faire leur recherche dans la maiſon d'un homme accuſé de fauſſe monnoye, & qu'encore qu'il ne fût pas Sbirre, il alloit ainſi ſouvent avec eux, pour leur ſervir de ſupport; & qu'en ce qui étoit de l'entrepriſe qu'ils avoient faite, c'étoit par ordonnance de Juſtice. Raymond lui dit, qu'il y avoit du mal-entendu là-deſſus,

ſus, & que puiſqu'il n'étoit pas officier de Juſtice, ce n'étoit pas ſans mauvais deſſein qu'il ſe rangeoit avec eux, mais il ne le vouloit point avouer. Au contraire, il dit qu'il y en avoit pluſieurs qui en faiſoient de même que lui. Le courage lui étoit petit à petit revenu : il avoit deſſein de garder le ſecret tant qu'il pourroit : mais Raymond voyant ſon opiniâtreté, fit allumer du feu, & y fit mettre rougir une pelle, pour lui en chauffer la plante des pieds. Il tâchoit encore à ſe ſouvenir de quelque autre tourment pour le gêner, & il les propoſoit tous à ce méchant Corſegue, afin de l'épouvanter davantage : mais à peine ſe pouvoit-il imaginer alors, que des hommes fuſſent ſi impitoyables, que de traitter ainſi leur ſemblable : il faiſoit le prud'homme & le conſciencieux, diſant qu'il eût mieux aimé mourir, que de faire tort à ſon prochain ; qu'il tâchoit ſeulement de gagner honnêtement ſa vie, en ſollicitant quelquefois des affaires, ou bien en faiſant quelquefois le commandement des juges avec les Miniſtres de la juſtice : mais on ne le tenoit pas néanmoins pour un innocent. Hortenſius diſoit tout haut, que s'il étoit coupable de l'injure qu'on avoit faite à Francion, il n'y avoit ſupplice au monde qui ne fût trop doux pour le punir : que ce n'étoit pas aſſez de l'attacher à un corps mort, comme Mezentius y faiſoit attacher ceux qui l'avoient offenſé ; ni de le jetter dans le taureau d'airain, où Phalaris

fit

fit brûler celui qui l'avoit forgé ; ni de lui couper les ſourcils, & les frotter de miel l'expoſant au ſoleil ; & l'enfermer dans un tonneau garni de pointes de cloux, pour le jetter du haut en bas d'une montagne, comme les Carthaginois firent à Regulus : & que tout ce que les Tyrans mêmes avoient inventé étoit peu de choſe. Alors ſe tournant vers Raymond il lui dit : voulez-vous que j'aille chercher quelques livres d'antiquitez : afin d'y voir les plus horribles ſupplices, dont les ſauvages nations ſe ſoient ſervies, afin que nous tâchions de les pratiquer. Raymond ne ſe pût tenir de rire d'une telle naïveté, & il lui dit qu'il n'étoit pas beſoin de prendre tant de peine. Corſegue voyant que l'on rioit autour de lui, en eut une meilleure eſperance ; de ſorte que nonobſtant toutes les menaces que l'on lui fit après, il ne voulut rien dire autre choſe, que ce qu'il avoit déja dit : mais la pelle commençoit de rougir, & l'on lui déchauſſoit déja ſes ſouliers, lorſqu'Audebert dit : donnons-lui un trait de corde, avant que de lui brûler la plante des pieds : il avoit trouvé une corde, dont il l'entoura par deſſous les aiſſelles, & puis il l'attacha fermement à deux crampons, qui tenoient dans la muraille au-deſſous des fenêtres, & qui ſervoient à y mettre des barres ; après il lui attacha un bout de corde à chaque pied, & ils ſe mirent tous à le tirer de toute leur force, ce qui lui fit aſſez de mal ; mais pour-

tant

tant il perſiſtoit dedans ſon opiniâtreté. Raymond dit, que c'étoit que l'on ne le traittoit pas aſſez rudement, & qu'ils n'avoient point les inſtrumens tout prêts pour le gêner; mais qu'il falloit lui chauffer les pieds. L'on lui ôta donc ſes bas de chauſſes, & l'on tira du feu la pelle qui étoit toute rouge. Il vit bien alors que c'étoit tout à bon, tellement qu'il crut qu'il ſeroit un ſot, s'il ſe laiſſoit ainſi martiriſer faute de découvrir la verité. Il dit donc que c'étoit à ce coup qu'il alloit declarer tout ce qu'il avoit ſur ſa conſcience. Tu ne t'en ſçaurois plus dédire, repartit Raymond: car voilà que tu avouë que ce que tu nous a dit juſqu'à cette heure eſt faux, ou de peu d'importance, & que tu as bien d'autres ſecrets à reveler. Il ne faut plus que tu penſes nous faire accroire, que nous devons déja être ſatisfaits. Je vous dirai tout, ajoûta-il, & plus que vous n'eſperez. Commence, dit Audebert; nous permettons que tu te mettes à ton aiſe, pour raconter tout ce que tu voudras. Mais me promettez-vous de me pardonner, dit-il alors, & ne me fera-t'on rien après? Non, je te le jure, dit Raymond. Je vous ai déja dit qui je ſuis, continua-t'il, & je vous aſſure qu'en cela il n'y a aucune menterie. Valere eſt un Gentilhomme de bonne maiſon, chez le pere duquel j'ai ſervi long-tems d'eſtaffier, & depuis je me ſuis attaché au ſervice du fils, chez lequel je n'ai pourtant pas fait grande fortune; car notre maître a plus d'apparence

que

que d'effet, & ſa richeſſe n'eſt pas ſi remarquable que l'antiquité de ſa Nobleſſe : toutefois je l'aime de telle ſorte, qu'il n'y a rien au monde que je ne vouluſſe faire pour lui, excepté de lui donner ma vie, qui à la verité m'eſt chere ſur toutes choſes, comme vous pouvez voir : car ſi j'étois content de mourir pour lui, je permettrois maintenant que vous fiſſiez de moi ce que vous voudriez, plûtôt que de vous découvrir ſes ſecrets, ainſi que je vais maintenant faire pour ma conſervation. Vous ſçaurez donc qu'il y a long-tems qu'il veut du mal à ce François, que l'on arrêta hier, & qu'il a même tâché autrefois de le faire mourir, l'ayant fait mettre en une priſon, dont il croyoit qu'il ne ſortiroit jamais. Néanmoins il a été tout étonné qu'il a ſçû ſon arrivée à Rome, & que même il continuoit d'aller voir Nays, dont il poſſedoit la bienveillance. Cela lui donnoit des pointes de jalouſie & de rage, qui étoient plus violentes que je ne vous les ſçaurois repreſenter. Il aimoit Nays pour ſes perfections, & auſſi pour ſes richeſſes, qui euſſent ſervi beaucoup à reparer les ruïnes de ſa maiſon : tellement que cela lui étoit fort fâcheux, de perdre une ſi bonne fortune. Il a donc reſolu de perdre Francion, & de lui faire ôter l'honneur & la vie, le faiſant accuſer de fauſſe monnoye. Il y a long-tems que nous l'avons fait épier dans les Egliſes & les autres lieux publics, par les plus experimentez coupeurs

de

de bourſes, pour lui faire mettre de fauſſes pieces dans ſa pochette; mais cela ne s'eſt pû executer qu'à ce matin, & tout incontinent l'on a tâché de lui faire envie d'acheter quelque choſe, & l'on diſoit à tous les merciers, que l'on trouvoit en chemin, qu'il y avoit un Gentilhomme François un peu plus loin, qui les demandoit; mais il s'eſt arrêté de lui-même chez un parfumeur, où ayant tiré ſon argent de ſa poche, nous l'avons attrapé, & nous l'avons mené chez un juge, qui eſt à la devotion de mon maître, & fera tout ce qu'il voudra. Il s'eſt trouvé là auſſi un homme, qui a été gagné à prix d'argent, qui a accuſé Francion de beaucoup de crimes, leſquels il doit ſoûtenir fermement. Pour rendre auſſi l'affaire plus criminelle & hors de doute, je ſuis entré ceans cette après-dînée, avec un petit coffre fort ſous mon manteau, où il y avoit quantité de pieces fauſſes, & j'avois deſſein de le mettre dans la chambre de Francion. Vous êtiez allé en ville, & l'on balayoit les chambres; je ſuis entré par tout ſans difficulté, faiſant ſemblant de demander quelqu'un; mais j'ai pris une chambre pour l'autre, & au lieu de mettre le coffre dans celle de Francion, je l'ai mis dans celle-ci : je crois que vous le trouverez encore caché à la ruëlle du lit. Or ce n'étoit pas aſſez au gré de mon maître d'avoir fait cela; il m'a mis en main des outils à faire de la fauſſe monnoye, enveloppez dans un ſac de cuir, leſquels je portois

tantôt étant entré avec les Sbirres, & je les ai quittez incontinent parmi la confuſion, & mon deſſein étoit de les cacher dans quelque cabinet proche de la chambre de Francion, afin d'y mener après mes compagnons, & de leur faire prendre cela comme venant de lui; mais je n'ai pas pû mettre ce ſac ailleurs, que dans un petit grenier, où je l'ai caché; & comme je revenois pour avertir les Sbirres qu'il falloit faire une recherche generale, j'ai trouvé qu'ils s'étoient déja évadez, & que j'étois demeuré ſeul à mon dommage.

Tandis qu'il achevoit de dire cela, l'on alla chercher avec une chandelle en la ruëlle du lit, & l'on y trouva le petit coffre qu'il diſoit, mais l'on n'avoit pas la clef pour l'ouvrir; & néanmoins en le hochant l'on connut bien qu'il y avoit dedans beaucoup de monnoye. L'on le rompit à force de frapper deſſus, & l'on trouva que c'étoient toutes pieces fauſſes. Mais comme l'on s'amuſoit à cela, Corſegue voulut encore que l'on lui prêtât de l'attention, & il continua de parler ainſi. Si mon maître ſçait un jour ce que je vous ai dit, il me voudra beaucoup de mal, mais il n'a pas pourtant ſujet de ſe plaindre de moi; car ayant fait tout ce que j'ai fait, il me ſemble que c'eſt aſſez, puiſque je m'étois mis en de grands dangers pour lui. Au reſte, puiſque je vous ai declaré ces ſecrets, il ne faut point que j'épargne les autres; encore que vous ne m'en ſollicitiez pas; car je ſerois fâché qu'il fût

accuſé

accuſé tout ſeul de quelque entrepriſe, où les autres auroient part. Vous ſçaurez donc que Nays a encore été recherchée par un Seigneur Venitien, qui s'appelle Ergaſte : celui-ci étoit autrefois merveilleuſement jaloux de mon maître, & mon maître étoit auſſi fort jaloux de lui : mais parce qu'ils avoient vû, qu'ils n'étoient acceptez d'elle ni l'un ni l'autre, & qu'elle ſe mocquoit d'eux également, pour n'eſtimer qu'un étranger, ils avoient ceſſé leur inimitié, pour faire enſemble une conjuration contre celui-ci ; & ils avoient tant fait qu'il avoit été arrêté dans une forteresſe de leur ami ; & puis un certain écrivain, appellé Salviati, avoit après contrefait des lettres fort déſobligeantes au nom de Francion, pour envoyer à Nays, afin de lui faire croire qu'il la mépriſoit, & qu'il l'abandonnoit pour jamais, ſans avoir ſouci de venir à Rome. Mais Francion eſt arrivé depuis quelque tems, contre l'attente de Valere & d'Ergaſte, qui recommençoient chacun leur recherche de leur côté, & faiſoient à qui mieux mieux ; tellement qu'ils reprenoient leurs vieilles inimitiez : alors ayant ſçû que celui-ci étoit rentré en faveur, ils ſe ſont vûs derechef, pour conferer ſur cette affaire, & tout au moins ils ſe ſont accordez au deſir qu'ils avoient de le ruiner. Ils ont juré qu'ils feroient chacun tout du pis qu'ils pourroient contre lui, & qu'ils y employeroient leurs meilleures inventions. Or je vous ai dit de quelle ſorte Valere a eu

deſſein de perdre Francion, pour le faire condamner à mort, ou tout au moins le mettre en ſi mauvaiſe odeur près de ſa Maîtreſſe, qu'elle ne veüille plus de lui. Mais Ergaſte y a procedé d'une autre voye, ainſi que j'appris dernierement de Salviati, qui eſt un homme corrompu, qu'il employe en toutes ſes affaires. Il a ſçû qu'une Venitienne appellée Lucinde, étoit venüe ici avec ſa fille Emilie, non pas tant pour ſolliciter quelque procès, comme elle fait accroire, que pour voir ſi ſa fille y trouvera une meilleure fortune que dans leur ville. Or il a eu autrefois une grande frequentation avec ces Dames, & il a été fort amoureux d'Emilie, de qui même l'on tient qu'il a joüi; ſi-bien que s'il ne l'épouſe, à cauſe qu'elle eſt trop pauvre, tout au moins voudroit-il qu'elle en eût attrapé quelque autre, non ſeulement pour le bien qu'il lui deſire, mais afin d'être déchargé d'elle: & parce qu'il ſçait que Francion eſt d'une complexion ſi amoureuſe, qu'il ſe picque fort aiſément, il s'eſt imaginé qu'il auroit de l'affection pour Emilie, auſſi-tôt qu'il l'auroit vûë; car en effet l'on tient que c'eſt une des plus belles Dames que l'on puiſſe voir. Il n'a été queſtion que de faire en ſorte qu'il la rencontrât, afin qu'il eût le deſir de la connoître; & pour parvenir à ceci il s'eſt ſervi d'un certain bouffon appellé Bergamin, qui faiſoit ſemblant d'affectionner Francion, mais qui neanmoins étoit beaucoup plus aiſe d'obliger Ergaſte, qu'il

qu'il connoiſſoit de plus long-tems. Celui-ci mena Francion en une certaine Egliſe, où il ſçavoit qu'Emilie devoit être avec ſa mere, & il feignit de ne les connoître point, pour mieux couvrir ſon jeu. Il ſortit comme pour les ſuivre, & vint apprendre une heure après à Francion qui elles étoient. Depuis il lui fit connoître Salviati, qui ſe diſoit être leur ſolliciteur, & qui lui promit de le mener dans leur maiſon, pour voir cette belle fille qui lui donnoit tant de deſirs. Il l'y mena donc, & dès que Francion l'eut vûë, il en devint éperduëment amoureux, juſques à lui écrire quantité de lettres, que Salviati lui a fait tenir, & on croit qu'il l'a été voir le ſoir à la dérobée, & que même il lui a donné une promeſſe de mariage. Il a fait en cela plus qu'Ergaſte n'eſperoit; car il s'attendoit ſeulement qu'il frequenteroit ſouvent chez Lucinde, & que Nays en ayant oüi parler, en ſeroit tellement irritée, qu'elle le quitteroit pour une telle perfidie: mais voilà le comble du malheur pour ce pauvre homme, qui s'eſt empêtré de toutes façons dans les filets, que ſes ennemis lui ont tendus. Salviati eſt un homme aſſez ſecret; il ne m'auroit jamais dit cela, ſi je ne lui euſſe fait connoître que j'étois employé pour Valere en de ſemblables entrepriſes; encore je vous jure, qu'il a fallu que cette liberté de parler lui ſoit venuë entre les pots & les bouteilles.

Corſegue en demeura là-deſſus, & ceux

qui étoient preſens s'étonnerent de tant de fourbes, qui ſortoient de l'eſprit vindicatif des Italiens. Ils ſouhaiterent que la Juſtice en eût connoiſſance, pour en faire la punition, & pour remettre Francion en liberté, & ils ſe promirent bien qu'ils divulgueroient toutes ces choſes, afin que l'on reconnût ſon innocence. Raymond dit à Corſegue qu'il n'avoit pas encore ſujet d'être entierement ſatisfait, s'il ne lui promettoit de redire devant les juges tout ce qu'il avoit dit devant lui. Mais, répondit-il, je ſerai par ce moyen hors d'eſpoir, de rentrer en grace auprès de mon maître : n'eſt-ce pas aſſez de vous avoir declaré ſes ſecrets. Non, ce dit Raymond : car encore que nous les diſions, l'on ne nous croira pas, ſi tu ne les aſſures avec nous. Au reſte, ſi tu ne promets maintenant de le faire avec des ſermens inviolables, tu n'es pas exempt de la mort. Que ſi tu le fais auſſi, je te promets de ma part que tu n'auras plus que faire de ton maître, & que nous te recompenſerons ſplendidement, & t'emmenerons en France, ſi tu le deſires, te rendant ſi content, que tu n'auras pas de raiſon de te plaindre d'un peu de mal que nous t'avons fait.

Raymond diſoit ceci avec tant de franchiſe, que Corſegue s'aſſuroit un peu ſur ſes paroles ; tellement qu'il lui promit tout ce qu'il voulut, & lui en jura avec tous les ſermens qu'il lui commanda de faire : mais Audebert

tirant

tirant à part Raymond, lui remontra que cet homme étoit un méchant, auquel l'on ne ſe devoit point fier ; & que peut-être le lendemain, lorſqu'il ſeroit devant les Juges, il deſavoueroit tout ce qu'il avoit dit, & ſe ſoucieroit fort peu de toutes les imprecations qu'il avoit faites ; qu'il valoit bien mieux tirer de lui quelque autre aſſurance, & lui faire écrire & ſigner tout ce qu'il avoit dit, afin de le repreſenter à la Juſtice, & qu'il lui fût impoſſible de le nier. Raymond trouva cette propoſition bonne, & quoiqu'il dît que l'on ne devoit pas ſe deffier de lui, l'on lui donna une plume, de l'encre, & du papier, & l'on lui fit écrire, qu'il confeſſoit d'avoir fait mettre de fauſſes pieces dans la pochette de Francion, à l'inſtigation de ſon maître, & d'avoir encore porté chez lui un coffre plein de ſemblables eſpeces, avec des outils de faux monnoyeurs, afin de l'accuſer malicieuſement, & de le faire trouver coupable. L'on lui fit après ſigner cela, & parcequ'il marchandoit beaucoup d'achever cette beſogne, Raymond & Audebert redoublerent leurs menaces, qui l'épouvanterent tellement, qu'il fit tout ce que l'on vouloit. L'on alla après chercher dans le grenier, où l'on trouva le ſac avec les outils, & l'on les garda pour les montrer en Juſtice.

La nuit étoit alors fort avancée : Raymond fit enfermer ſon priſonnier dans une chambre avec ſes gens, qui le firent coucher. Pour lui,

il ſe concha auſſi, & Audebert & Hortenſius en firent de même ; mais ils ne dormirent guere, chacun ayant beaucoup de hâte d'aller travailler à la delivrance de leur ami. Comme ils furent levez tous trois, Raymond laiſſa Audebert avec les ſerviteurs à la maiſon, pour garder Corſegue, & il s'en alla avec Hortenſius au lieu où étoit Francion. Il demanda de parler à lui ; car il eût bien voulu lui faire ſçavoir ce qui étoit arrivé, afin qu'il ne prît point de melancolie, & qu'il eſperât de ſortir bientôt ; mais l'on lui dit qu'il ne parleroit point à lui ; ce qui le fâcha extrémement. Il avoit deſſein de parler auſſi au Juge, & cela lui fut permis. Il lui raconta qu'ils avoient chez eux un homme, qui étoit venu avec les miniſtres de Juſtice, qui leur avoit declaré, que les fauſſes pieces de Francion lui avoient été miſes dans ſa pochette, & que tout ce qui s'étoit enſuivi n'étoit qu'une fourbe, que Valere ſon ennemi lui faiſoit joüer : & pour une plus grande aſſurance, il lui montra la certification que Corſegue avoit ſignée. Ce Juge vit bien que l'on avoit retenu cet homme, quoique l'on ne l'en eût point averti : ſes compagnons s'étoient imaginé qu'il étoit ſorti d'avec eux par quelque endroit, où ils n'avoient pas pris garde ; tellement qu'ils n'avoient pas fait de plainte de ſa retention. Neanmoins le Juge ſe doutant que l'on l'avoit violenté, & ſoûtenant fort le parti de Valere, dont il ſçavoit un peu la

vie,

vie, rebuta grandement Raymond. Il lui dit qu'il entreprenoit ſur la Juſtice, d'avoir retenu un homme, & de l'avoir obligé à écrire une depoſition; que cela ne ſe devoit faire que devant les Magiſtrats, & qu'il ſembloit qu'il ſe voulût faire la juſtice lui-même. Raymond repartit, que dans la neceſſité l'on tiroit ce que l'on pouvoit de ſon ennemi, & que s'il n'eût fait cela, il n'eût pas pû avoir une aſſurance parfaite de l'innocence de Francion. Nonobſtant cela le Juge diſoit toujours qu'il avoit mal fait : mais il dit, je veux bien l'avoüer, & j'en veux bien auſſi payer l'amende. Il ne m'importe, pourvû qu'en cela j'aye fait quelque choſe pour mon ami, & que ſa juſtification demeure conſtante & indubitable.

Cette preuve d'affection étoit digne d'être admirée; mais ce barbare n'en tint aucun compte, encore qu'Hortenſius lui dît à tous coups, voici un Oreſte, voici un Pylade & un parangon d'amitié, faites quelque choſe pour l'amour de la vertu. Cet homme rebarbatif dit qu'il vouloit que l'on lui rendît Corſegue; car Raymond confeſſoit qu'il étoit encore à ſa maiſon. Il commanda à quelques Sbirres de l'amener; & Raymond dit qu'il ne s'en ſoucioit pas, d'autant qu'il croyoit qu'il ne démentiroit pas ſon écrit. Il envoya donc Hortenſius en ſa maiſon, pour dire à Audebert qu'il rendît cet homme ſans reſiſtance. Cela fut fait incontinent, & Audebert

bert s'en vint auſſi avec lui chez le Juge, pour voir ce qui arriveroit. Ils dirent alors au Juge ; ſi vous ne croyez ce que cet homme a écrit, encore meritons-nous quelque croyance. Nous voilà trois maîtres, & cinq ou ſix valets, qui avons tous oüi reciter fort au long les fourbes, qu'il confeſſe que l'on a voulu joüer à Francion : nous peut-il démentir tous tant que nous ſommes ? Il vous faut oüir chacun à part, dit le Juge. Cela importe de peu, dit Corſegue, j'avouë déja que je leur ai dit tout cela, & que j'ai auſſi écrit ce qu'ils vous montrent : mais cela n'eſt pas vrai pourtant, je le diſois pour me garentir de la gêne, & de la mort qu'ils m'avoient preparée, & je n'ai auſſi écrit cela que pour le même ſujet.

Ainſi ce méchant penſoit deſavoüer ce qu'il avoit dit, à cauſe qu'il étoit en lieu d'aſſurance ; & les François s'étonnerent grandement d'une telle perfidie, ſe reſſouvenant des ſermens horribles qu'il avoit faits. Le Juge n'avoit garde de rien faire contre Corſegue, qui étoit ſon ami, & lui avoit fait quantité de preſens : il dit qu'il croyoit que l'on avoit merveilleuſement tourmenté cet homme, & que ceux qui l'avoient fait en ſeroient punis. Alors Corſegue voyant qu'il adheroit à ſes intentions, montra à nud quantité de lieux de ſon corps qui étoient meurtris par les coups, qu'il diſoit que l'on lui avoit donnez ; & il fit voir auſſi la marque des cordes, dont l'on

l'on lui avoit lié les jambes au deſſus de la cheville du pied. Tous les Italiens fulminoient contre Raymond & les autres François, pour leur cruauté, & l'on alla vîtement fermer la porte de la maiſon, pour s'aſſurer de leur perſonne. Corſegue avoit bien crû, que Raymond & Francion étoient capables de le recompenſer, s'il confeſſoit devant les Magiſtrats ce qu'il ſçavoit de ſon maître : mais il conſideroit que peut-être n'en pourroit-il pas venir là, & que Valere ou quelqu'un de ſes parens le feroit tuer pour ſa trahiſon. Il avoit ſongé à cela toute la nuit ; ſi-bien qu'il demeuroit dans ſon opiniâtreté. Le Juge, qui étoit preſent, prenoit conſeil d'un autre côté, pour envoyer querir un renfort de Satellites, afin d'envoyer les François en priſon : car ſa maiſon n'étoit pas capable de loger tant de priſonniers. Il avoit reſolu de leur faire le procès auſſi-bien qu'à Francion, comme étant de ſes complices, & ayant violenté celui qui aſſiſtoit les Sbirres : mais lorſqu'il en étoit là-deſſus, l'on heurta fermement à ſa porte, & l'on lui vint dire que l'on le demandoit de la part d'un Juge, qui lui étoit ſuperieur. Cela le faiſoit fremir de crainte : car jamais l'on ne le demandoit de la ſorte, que pour de mauvaiſes affaires. L'on fit venir celui qui deſiroit parler à lui : il lui dit que le grand Juge lui enchargeoit de venir devers lui, & de lui amener le Gentilhomme François qu'il avoit dans ſa maiſon.

Il fallut obéïr auſſi-tôt, & Francion ſortit avec une fort belle aſſiſtance; car il ne falloit point prier, ni contraindre tous ceux qui étoient là, pour le ſuivre. Or c'étoit ici un effet du bon naturel de Dorini, qui encore qu'il s'imaginât que Francion avoit eu tort de tromper ſa couſine, n'avoit pas laiſſé de ſolliciter en ſa faveur, en ſouvenance des bonnes heures, qu'ils avoient autrefois paſſées enſemble, dedans leurs débauches agreables. Il avoit été voir Lucio, qui étoit le Juge ſuperieur, & lui avoit repreſenté, que ce brave François étoit tombé entre les mains de Caraffe, qui étoit un Juge qui dependoit de lui, & qui faiſoit quantité de mauvais tours; que c'étoit une pitié de voir les impertinences, dont l'on accuſoit Francion, qui n'avoient aucune apparence de verité, & qu'il falloit neceſſairement qu'il y eût de la malice là-deſſous. S'il eût ſçû la confeſſion de Corſegue, il eût bien mieux fait valoir ſa cauſe; mais l'on n'avoit pû encore l'en avertir; & ceux qui avoient été en ſon logis, pour lui en parler, ne l'avoient pas trouvé. Toutefois ce qu'il dit, ſuffiſoit pour amener Lucio contre Caraffe, à cauſe qu'il lui déplaiſoit déja pour beaucoup de raiſons.

Lorſque toute cette troupe fut devant lui, il dit à Caraffe qu'il lui deffendoit de ſe mêler de l'affaire de Francion, & que c'étoit à lui que la connoiſſance en étoit reſervée. Caraffe repartit qu'il lui cederoit en cela & en toute

toute autre choſe : mais qu'il verroit neanmoins qu'il n'avoit rien fait de mal ; que l'on avoit ſurpris ce Francion, lorſqu'il vouloit employer de faux quadruples chez un marchand, & que l'on en avoit trouvé ſa pochette pleine ; que ſi l'on vouloit viſiter ſes coffres, qu'il avoit fait enlever, l'on y en trouveroit encore dedans ; & que peut-être y trouveroit-on auſſi les outils de ſon métier ; qu'il avoit fait auſſi amener ſes valets, qui découvriroient l'affaire, & qui diroient ſi leur maître ne les avoit point employez en cet exercice. En effet, il avoit fait amener les laquais de Francion, que l'on avoit pris le jour precedent ; l'un étoit Romain & l'autre Piémontois, & tous deux jeunes & ſans aucune connoiſſance des affaires de leur maître, qui ne les avoit que depuis peu à ſon ſervice. Lucio le connut bien, dès qu'il leur eut oüi dire deux ou trois mots, tellement qu'il ne s'y arrêta pas. Il fit après ouvrir les deux malles, où l'on ne trouva que du linge & des habits ; & pour ce qui étoit de la layette, l'on n'y trouva que des livres & des papiers, au lieu que ceux qui l'avoient priſe avoient crû tenir un grand treſor : car Corſegue les avoit avertis de ſe ſaiſir promptement d'un petit coffre, qu'ils trouveroient dans la chambre de Francion, d'autant qu'il ſçavoit bien que c'étoit là qu'il mettoit ſes fauſſes pieces. Il diſoit cela afin qu'ils priſſent le coffre fort, qu'il penſoit y avoir caché,

mais

mais il l'avoit mis par mégarde dedans la chambre de Raymond, ainſi que nous avons remarqué tantôt. Il étoit arrivé même, que tout ce que Francion avoit de bon argent, il l'avoit donné à garder à ſon hôte depuis peu de tems ; ſi bien qu'il n'y en avoit point là du tout, & ceux qui penſoient y en trouver furent fort abuſez.

L'accuſateur du jour precedent voulut s'avancer alors, & dit à Lucio une partie de ce qu'il avoit déja dit devant l'autre juge, excepté que la crainte le rendit un peu plus moderé. Neanmoins ce Magiſtrat, qui étoit fort habile homme, découvroit manifeſtement qu'il n'étoit guere bien fondé en ſon accuſation ; il ne ſe donna pas la patience de l'écouter, ſinon par divertiſſement, parce qu'il y avoit du plaiſir à l'entendre jaſer de cette ſorte : mais enfin il lui demanda comment il connoiſſoit Francion, combien il y avoit de tems, quelle vie il avoit toujours menée : à quoi il répondit, non ſeulement ſelon les inſtructions qu'il avoit reçûës, mais auſſi ſelon la bizarrerie de ſon cerveau. Après, Lucio interrogea auſſi à part quelques-uns des aſſiſtans ſur les mêmes points : mais il vit que tout cela ne s'accordoit en rien du monde, & que ce Denonciateur connoiſſoit fort mal celui qu'il accuſoit. Toute la preuve qu'il avoit contre lui, c'étoit que l'on avoit trouvé de la fauſſe monnoye dans ſa pochette ; mais Raymond s'avançant enfin, dit qu'il vouloit

vouloit faire connoître la plus inſigne méchanceté qui fût jamais au monde, & que c'étoit Valere qui avoit voulu faire accuſer Francion de fauſſe monnoye, par des fineſſes merveilleuſes : & là-deſſus il raconta tout ce qui étoit arrivé, montrant même ce que Corſegue en avoit écrit ; & puis il dit que ces méchans étoient en inquietude, pour n'avoir point trouvé de fauſſe monnoye ni d'outils chez Francion ; mais qu'il les alloit ôter de peine, & que l'on les avoit trouvez. Or il avoit mis ordre, que l'on apportât le ſac & le petit coffre fort. Voici ajouta-t-il, ce que l'on avoit caché chez nous, pour rendre l'innocent coupable ; mais la fourbe n'a pas réüſſi. Corſegue a pris un lieu pour un autre, & même il eſt tombé entre mes mains ſi heureuſement, que je lui ai tout fait confeſſer. Corſegue proteſta encore alors, que tout ce qu'il en avoit dit & écrit, n'étoit que par violence ; & qu'il demandoit que Raymond fût condamné en de groſſes amendes envers lui, pour l'avoir contraint à diffamer ſon maître, & l'avoir gêné cruëllement. Dorini ayant entendu tout cela, fut merveilleuſement ſurpris, & neanmoins il fut bien-aiſe de ce que l'innocence de Francion alloit être bien-tôt verifiée. Il vint auſſi-tôt parler au Magiſtrat, & lui remontra que tout ce qu'il diſoit pour la deffenſe de Francion devoit être veritable, & qu'il prouveroit bien que Valere lui avoit toûjours voulu du mal, & qu'il avoit même

donné

donné charge à un Capitaine de ſes amis de le tuer, après l'avoir fait arrêter dans ſon Château ; mais qu'il s'étoit ſauvé de ce danger. Le Juge lui dit alors, qu'il ne mît point ſon eſprit en inquietude, qu'il feroit juſtice par tout, & qu'il voyoit déja plus clair dans cette affaire que l'on ne penſoit : & en effet, il diſoit la verité, car il confrontoit toutes les choſes qu'il venoit d'oüir, avec d'autres qui s'étoient paſſées quelque tems auparavant; & de là il tiroit des conſequences aſſurées. Il avoit lui-même vuidé le ſac où étoient les outils, & y avoit trouvé un petit cachet, que l'on y avoit jetté par mégarde, auquel étoient les armes de Valere ; tellement que c'étoit une preuve bien forte pour montrer que cela venoit de chez lui. Mais cela le rendoit encore plus criminel que l'on n'eût jamais penſé ; car à quoi lui ſervoient tous ces outils ? Les avoit-il fait faire tout exprès pour les faire porter dans la chambre de Francion ? Les avoit-il trouvez tout faits, dès auſſi-tôt qu'il en avoit eu le deſſein ; ou bien s'il les avoit fait faire en ſi peu de tems ? Tout cela n'étoit point vrai-ſemblable. Il falloit qu'il les eût gardez lui-même depuis pluſieurs années, & qu'il s'en fût toujours ſervi. Pour ce que les affaires de ſa maiſon alloient ſouvent en decadence, & qu'il ne pouvoit trouver dequoi fournir à ſes ſomptuoſitez, il ſe ſervoit de ce mauvais métier ; en quoi le miſerable Corſegue & quelques autres encore l'aſſiſtoient ; & même

même il en avoit été accuſé il n'y avoit pas ſix mois devant Caraffe ; mais ce petit Juge, qui n'avoit pas la conſcience fort nette, l'avoit ſauvé de ce peril, par des excuſes plus fauſſes que ſa monnoye ; comme auſſi Valere lui avoit fait emplir ſa bourſe de pieces plus loyales, que celles qu'il debitoit d'ordinaire. Le Juge ſuperieur, qui étoit Lucio, en ayant eu le vent, en fut très-mal ſatisfait : & neanmoins il ne voulut pas faire éclatter cela encore ; mais c'étoit alors que l'occaſion ſe preſentoit aſſez belle pour conſerver l'integrité de la juſtice, & punir Caraffe de ſes corruptions. Le crime de Valere étoit une choſe verifiée ; & pour celui de Caraffe, l'on en avoit déja fait auſſi des informations : il ne reſtoit que d'y joindre celles qui ſe faiſoient à cette heure-là ; & comme Lucio y eut un peu ſongé, il ſe tourna devers Corſegue, & le tirant à part, lui dit qu'il étoit un méchant homme, de nier une choſe qu'il avoit confeſſée devant pluſieurs perſonnes, & qu'il avoit ſignée pareillement : que s'il demeuroit dans ſon opiniâtreté, il le feroit appliquer à la queſtion extraordinaire, & l'envoyeroit après au gibet. Il penſoit uſer de ſes artifices accoûtumez ; mais Lucio l'intimida tellement, qu'il lui confeſſa que tout ce que Raymond avoit dit étoit veritable, & qu'il n'avoit écrit toutes ces choſes que comme il les ſçavoit. Auſſi étoit-ce une choſe peu vraiſemblable, de dire que Raymond les lui avoit ſuggerées,

ſuggerées, & l'avoit forcé de les écrire; car où eût-il pû s'aller imaginer ces inventions, qui ſe rapportoient ſi bien avec les intentions & les malices de Valere? Lucio l'avoit reconnu d'abord: il interrogea donc encore ce Corſegue ſur le fait de ſon maître, lui demandant où il avoit pris ces outils, qui ſervoient à faire de fauſſes pieces. Il n'eut là-deſſus que des réponſes impertinentes: mais Lucio avoit déja mis ordre, que l'on allât chez Valere, pour le mener en priſon; ce que l'on avoit fait aſſez heureuſement: & voyant l'opiniâtreté de Corſegue, il commanda que l'on l'y menât auſſi, avec celui qui avoit accuſé Francion; lequel ayant été tiré à part, avoit confeſſé dans peu de tems que tout ce qu'il avoit dit étoit faux, & ne pût ſoûtenir le contraire de ce que ſon compagnon avoit déja avoüé. L'innocence de Francion étant lors fort bien verifiée, le Juge crût que ce ſeroit une injuſtice de le retenir, puiſqu'il n'y avoit perſonne qui eût rien à dire contre lui. Deſorte qu'il lui dit tout haut, qu'il étoit libre pour s'en retourner où il voudroit, & que la punition ſeroit faite de ceux qui l'avoient injuſtement calomnié. Mais Bergamin & Salviati, qui étoient preſens, s'avancerent alors pour parler au Magiſtrat. Ils s'étoient mêlez parmi la foule, pour venir voir ce qui arriveroit de Francion: car ils avoient ſçû l'accuſation que l'on avoit formée contre lui: & voyant alors qu'il étoit trouvé innocent, & que l'on

lui

lui rendoit ſa liberté, ils s'allerent figurer que peut-être après cela il ne demeureroit plus guere à Rome, & qu'il ſe déplairoit en un lieu, où l'on lui avoit voulu faire tant d'outrage. Ils penſoient qu'il le falloit faire arrêter à la requête de Lucinde & d'Emilie, afin de le contraindre à épouſer celle qu'il avoit témoigné d'aimer, ou au moins de le faire condamner envers elle en beaucoup de dommages & interêts. Ce fut Salviati qui porta la parole, comme le plus entendu en affaires. Il dit au Juge qu'il s'oppoſoit à la delivrance de Francion, qui devoit être retenu pour un autre crime. Qu'il avoit promis mariage à la fille de Lucinde, laquelle il avoit même été voir les nuits, de ſorte qu'il ne pouvoit reparer ſon honneur qu'en l'épouſant. Raymond entendit fort bien ceci, & dit promptement à Lucio, qu'il falloit envoyer requerir Corſegue, pour ſçavoir encore la verité de cette affaire-ci. Lucio y envoya auſſi-tôt, & il n'étoit pas à moitié chemin de la priſon. Quand il fut venu, Raymond lui demanda s'il ne connoiſſoit pas bien Salviati, & ſi ce n'étoit pas celui qui faiſoit les affaires d'Ergaſte, & qui lui avoit dit tant de choſes, du deſſein que ce Seigneur avoit de tromper Francion, lui faiſant aimer une Dame dont il avoit déja joüi, afin que cependant il perdît les bonnes graces d'une autre, qu'ils aimoient tous deux. Corſegue n'avoit garde de faillir qu'il n'avoüât cela : car il eût été marri,

marri, s'il n'y eût eu que ſon maître & lui, qui euſſent été trouvez en faute. Il étoit de l'humeur de tous les méchans, qui ſont bien aiſes d'avoir des compagnons. Lucio connut donc, que cette Emilie devoit être une fille trop libre & trop peu honnête ; tellement qu'un homme n'etoit point fort obligé à elle, quand elle lui eût accordé ce qu'elle avoit déja donné à un autre. D'ailleurs la plainte de Salviati n'étoit guere conſiderable, ſi bien qu'il ne s'y arrêtoit pas. Pour ce qui étoit de Francion, il diſoit toûjours qu'il n'avoit rien promis à Emilie, & qu'auſſi ne ſe vantoit-il point d'avoir eu d'elle les extrêmes faveurs; & qu'au reſte, il n'y avoit guere d'honneur pour elle & pour les ſiens, s'ils vouloient faire croire qu'il eût joui d'elle, encore qu'il proteſtât que cela n'étoit jamais arrivé.

La plainte de Salviati alloit paſſer pour une indiſcretion, lorſque l'on fut contraint de ſonger à une autre, que fit un Sbirre, qui étoit preſent. Voyant que l'on vouloit arrêter Francion pour une cauſe amoureuſe, il voulut auſſi faire arrêter Raymond pour un ſemblable ſujet. Il l'avoit reconnu dès le commencement, pour un homme qui lui avoit fait un affront ſignalé; mais il n'avoit pas eu juſques alors la hardieſſe d'en parler. Enfin il s'avança vers le Juge, & joignant les mains le ſupplia de lui faire juſtice de ce Gentilhomme, qu'il lui montra, parcequ'il avoit deshonoré ſa maiſon. Le Juge lui dit, qu'il

racontât

racontât comment cela s'étoit fait ; & il parla de cette ſorte, avec une voix aſſez baſſe & fort tremblante. Je vous veux apprendre une étrange choſe, Monſeigneur, il faut que vous ſçachiez qu'étant ſorti il y a quelque tems fort matin, pour ſolliciter mes affaires, je revins à la maiſon plûtôt que je n'avois deliberé, d'autant que j'avois oublié un papier qui m'étoit fort neceſſaire. Je trouvai ce François dedans ma chambre, où il entretenoit ma femme, qui n'étoit pas encore toute habillée. Vous ſçavez combien nous trouvons mauvais, que l'on entre ſi privément dans nos maiſons, & même juſqu'auprès de nos femmes, que l'on ne peut trop conſerver. Je criai fort la mienne, d'avoir permis que cet homme la vînt voir, & je parlai auſſi fort rudement à lui : mais il s'excuſa ſur la coûtume de ſon païs, qu'il ne pouvoit oublier, n'ayant pas ſongé que l'on vivoit autrement à Rome : qu'au reſte il venoit pour affaire, & qu'il me ſupplioit de lui dire des nouvelles du procès d'un certain Gentilhomme de ſes amis, dont j'avois quelque connoiſſance. Or il avoit trouvé cette fourbe fort à propos ; car j'étois bien inſtruit de cette affaire, & j'avois quelques papiers dans mon cabinet qui la concernoient. J'y voulus entrer pour les prendre, afin de les lui montrer, car je ne penſois plus à aucun mal, & je le tenois pour un fort homme de bien. Je voulois auſſi chercher le papier que j'avois

vois oublié ; tellement que cela m'arrêta quelque tems dans mon cabinet ; mais ainſi que j'avois le dos tourné vers mes tablettes, voilà ce méchant qui pouſſe la porte, & la ferme à double reſſort. J'eus beau crier & bucquer ; il ne me voulut point ouvrir. Je commandai à ma femme de me venir dégager, mais elle dit qu'elle ne pouvoit ; & en effet ce traître la prit auſſi-tôt pour faire d'elle à ſa volonté. La porte de mon cabinet étoit faite de deux planches, qui s'étoient tellement retirées, qu'il y avoit un eſpace de deux doigts. Je ne ſçai ſi je dirai que c'étoit par bonheur ou par malheur, car cela m'étoit utile pour voir par là tout ce qui ſe faiſoit à mon dommage, afin d'en avoir après ma raiſon : mais je voyois auſſi mon infortune évidemment par cette fente. Je criois contre ma femme ; mais elle diſoit que cet homme la forçoit. Je criois auſſi contre lui, lui diſant force injures, mais je n'en recevois aucune réponſe. Je deteſtois là dedans, & je dépendis du croc un grand coutelas, que j'avois dans mon cabinet, & l'ayant degainé je paſſai la lame pluſieurs fois par la fente de la porte, menaçant ce traître François de le tuer, s'il ne m'ouvroit ; mais je ne pouvois atteindre juſques à lui ; & de rage que j'en eus, je donnai de grands coups d'eſtoc & de taille contre la chaiſe de mon cabinet, ſi bien que je la penſai mettre en pieces. Je m'adreſſai après à ma porte, à qui je donnai de

terribles

terribles coups : ſi elle n'eût été fort bonne, je croi que je l'euſſe rompuë. Enfin ma femme me vint ouvrir, & je ſortis tout furieux, penſant tuer ce perfide ; mais il s'étoit déja ſauvé : je me tournai vers ma femme, & lui dis que ſi j'euſſe ſçû qu'elle eût été conſentante de ce qui s'étoit paſſé, je l'euſſe maſſacrée tout à l'heure. Elle me jura alors que non-ſeulement elle avoit ſa conſcience nette, mais que ce François n'avoit auſſi fait contre elle que de vains efforts, auxquels elle avoit tellement reſiſté, qu'il n'avoit ſçû accomplir ſon intention ; & il lui ſembloit que cela étoit ainſi, à ce qu'elle diſoit ; mais c'étoit peut-être qu'elle étoit ſi fort troublée, qu'elle n'avoit rien ſenti de ce qu'on lui avoit fait. Neanmoins elle diſoit encore, que ce méchant lui avoit dit en s'en allant, que tout ce qu'il en avoit fait n'étoit que par plaiſir, & qu'il ne m'avoit enfermé, ni ne s'étoit joüé avec elle, que pour éprouver ce que j'en dirois, & ſe mocquer de ma jalouſie. Elle étoit ſi ſimple que de croire cela, mais je n'ai garde d'avoir cette imagination, ſçachant que la méchanceté du François a été très-manifeſte. Depuis je n'ai ſçû trouver aucune occaſion plus propre, pour en faire ma plainte, que celle-ci ; & je demande reparation d'honneur contre ce traître, & qu'il ſoit puni corporellement.

Cet homme ne racontoit pas ſon hiſtoire ſi bas, qu'il n'y eût quelque autre que le Juge qui

qui l'entendit ; ſi bien que la nouvelle en alloit de l'un à l'autre, & chacun ſçut incontinent ſon infortune. Tout ce qu'il avoit dit de Raymond étoit vrai : mais pourtant il lui ouvrit le chemin de s'excuſer : car il perſiſta dans la declaration que la femme avoit faite. Il dit qu'il ne l'avoit point deshonorée, & que tout ce qu'il avoit fait n'étoit qu'une galanterie pour paſſer le tems, ſans avoir aucune mauvaiſe intention. Lucio, qui avoit oüi parler pluſieurs fois de la femme de cet homme, qui le faiſoit ſouvent cocu, encore qu'il ne le penſât point être, ne voulut point que cela paſsât plus avant, & lui dit qu'il devoit être ſatisfait de ce que Raymond lui diſoit. Mais il proteſtoit du contraire avec grande opiniâtreté ; tellement que le Juge lui dit, qu'il avoit tort de vouloir à toute force que ſa femme eût été deshonorée, encore que l'on lui déclarât que cela n'avoit point été. Il fut donc contraint de ſe taire ; mais pourtant chacun ſe doutoit de la verité, & l'on ſe préparoit d'en faire de bons contes à ſon infamie. A n'en point mentir, quoique Raymond fût fort hardi, ſi eſt-ce qu'il devenoit un peu honteux, de ce que ſes amours avoient été publiées devant un Juge ſevere, & devant tant d'autres perſonnes : mais pour perdre le ſouvenir de cela, il s'en alla aborder Francion, & lui parla de ſon affaire, lui diſant qu'il avoit ſi bien fait, qu'il avoit découvert les fourbes de ſes rivaux, & qu'il croyoit

que

que lorſque Nays en ſeroit avertie, elle pourroit moderer ſon courroux. Et alors s'adreſſant à Dorini, il lui dit, qu'il pouvoit remontrer à ſa couſine, que ſi Lucinde & Emilie avoient été la trouver, pour lui faire croire qu'il lui manquoit de foi, c'étoit une entrepriſe, où elles avoient été portées par les artifices d'Ergaſte, qui tendoient à deux fins; ayant deſir de ſe delivrer d'Emilie, & d'empêcher que Francion n'épouſât Nays. Dorini repartit qu'il avoit oüi ce que Corſegue en avoit dit, & qu'il ſouhaitoit que ſa couſine en pût avoir bien-tôt de certaines aſſurances.

Tandis qu'ils étoient ainſi en conference, l'on vint dire à Lucio, qu'il y avoit des Dames qui le demandoient; & parce qu'il avoit dépêché une partie de ſes affaires, il s'en alla les recevoir dans une ſalle baſſe, où l'on les avoit fait entrer. C'étoit Lucinde & Emilie, qui ayant ſçû que Francion étoit accuſé de fauſſe monnoye, l'avoient déja tenu pour mort, & ne croyoient plus qu'il y eût de l'honneur à ſonger à lui. Bergamin & Salviati étoient demeurez là, ſans avoir le ſoin de leur aller dire des nouvelles de ſa juſtification. Or elles ſçavoient qu'Ergaſte étoit à Rome; elles diſoient que ſi l'on faiſoit mourir Francion, ce Seigneur Venitien ſe remettroit à la recherche de Nays: tellement qu'Emilie auroit bien-tôt perdu l'eſperance de le poſſeder. Elle vouloit, que ſi l'un lui manquoit, elle ſe pût attacher à l'autre, qui en

effet étoit bien plus obligé de l'épouſer. La mere dit donc à Lucio, qu'elle étoit venuë le trouver pour lui remontrer, que ce Seigneur avoit eu une grande frequentation avec ſa fille, tandis qu'ils étoient à Veniſe, & qu'il avoit même eu un enfant d'elle, dont elle avoit accouché avant terme : mais que neanmoins il refuſoit de l'épouſer à cauſe de ſa pauvreté ; tellement qu'elle lui demandoit juſtice contre ce ſuborneur. Le Juge dit qu'il n'étoit point beſoin de faire éclatter cela, en ſe ſervant des pourſuites ordinaires ; & que pour leur honneur, il en falloit traitter doucement, & envoyer querir Ergaſte, pour ſçavoir ſes intentions. Elles approuverent fort ceci : car c'étoit les favoriſer grandement. Il envoya donc un homme chez Ergaſte, le prier de venir chez lui tout à l'heure. Il demeuroit proche de là, ſi bien qu'il fut bientôt venu. Lucio lui declara ce que ces Dames avoient dit, & lui demanda s'il le pouvoit nier. Il ne fut pas ſi effronté que de le vouloir faire : mais il s'aviſa de dire qu'Emilie eût peut-être eu plus de raiſon, de le faire reſouvenir de ſes anciennes affections, n'eût été qu'elle en bâtiſſoit tous les jours de nouvelles ; comme elle avoit fait même depuis peu avec un certain Francion, qui avoit eu une libre entrée dans ſon logis. Mais vous ne dites pas, lui dit Lucio, que c'eſt vous qui en êtes cauſe, & que vous avez procuré cela afin de tromper ce Gentilhomme, & de le

détourner

détourner par ce moyen d'une autre amour, où il vous étoit concurrent & plus favorſe que vous. Ergaſte fut fort étonné d'entendre, que le Juge ſçavoit tant de ſes affaires. Il fut fâché d'en avoir parlé trop librement, & il vouloit faire croire qu'il n'avoit rien à démêler avec Francion : mais le magiſtrat lui repartit, qu'il lui mettroit un homme en tête, qui lui ſoutiendroit tout cela ; & que d'ailleurs Emilie ſe promettoit de donner tant de preuves contre lui, que s'il ne la vouloit épouſer de ſon bon gré, il y ſeroit contraint par la Juſtice. Il dit alors que ſon vrai Juge étoit à Veniſe, & que c'étoit là qu'Emilie le devoit faire appeller ; mais Lucio lui remontra que ceux qui étoient outragez demandoient juſtice au lieu où ils ſe trouvoient, & qu'étant alors Reſident à Rome, auſſibien que Lucinde & Emilie, il ſeroit legitimement condamné par les Juges de la ville. Ergaſte fut alors touché d'un remors de conſcience : il ſe ſouvenoit des promeſſes, qu'il avoit faites autrefois à Emilie, & fut fâché de l'avoir quittée. Il dit à Lucio que cette affaire s'accommoderoit avec le tems : mais il lui repartit que l'on ne lui donneroit point de delai, & que s'il en demandoit l'on s'aſſureroit de ſa perſonne. Là-deſſus ce magiſtrat fit appeller Dorini, qui étoit fort de ſes amis, & il lui dit comme il étoit après pour faire un mariage d'Ergaſte avec Emilie, & lui raconta en bref ce qui venoit d'arriver. Dorini

s'étonna de cette rencontre ; & ſur ce qu'il voyoit qu'Ergaſte marchandoit encore à promettre d'épouſer ſon ancienne Maîtreſſe, il lui dit qu'il ſçavoit bien qu'il avoit toûjours eu du deſſein pour Nays, mais qu'il ne devoit point eſperer en elle ; parceque quand elle eût mépriſé Francion, elle ne l'eût pas accepté, n'ayant point d'inclination pour lui. Cela le fit donc reſoudre à achever ce qu'il avoit commencé : il promit qu'il épouſeroit Emilie, & qu'il la traitteroit deſormais avec toute ſorte de témoignages d'affection. Sa beauté étoit ſi rare, qu'il s'en devoit contenter ; & bien que ſa mere fût pauvre, & embarraſſée d'affaires, ſi eſt-ce qu'elle avoit de grandes eſperances dans le gain de ſes procès. Lucinde fut ravie, de voir qu'elle auroit pour gendre celui qu'elle avoit toûjours deſiré : car ſi elle avoit ſongé à Francion, c'étoit parceque l'on lui avoit fait croire malicieuſement que ce ſeroit l'avantage de ſa fille, & qu'elle ne devoit rien eſperer d'Ergaſte. Ce Seigneur confeſſa alors ingenuëment, qu'il avoit voulu du mal à Francion, & que c'étoit pour lui complaire que l'on avoit mis en l'eſprit de Lucinde, d'aller ſe découvrir à Nays, afin qu'elle eût en haine celui qu'elle étoit ſur le point d'épouſer : que ſi Bergamin avoit été trouver Francion, pour lui faire des plaintes, c'étoit encore ſous ſon aveu, & pour éprouver ce qu'il diroit, & s'il ſe delibereroit de quitter Nays pour Emilie. Dorini étant

aſſuré

aſſuré de cela, pria Lucio de venir voir ſa couſine, qui lui étoit auſſi un peu parente, afin de la reſoudre dedans ſes inquietudes, & lui ôter les mécontentemens qu'elle avoit contre Francion. Il voulut bien prendre cette peine : car que n'eût-on point fait pour une telle Dame ? Après que Lucinde, Emilie & Ergaſte ſe furent retirez fort ſatisfaits, il conſidera ce qu'il y avoit encore à faire chez lui. Pour la plainte du Sbirre contre Raymond, ce n'étoit qu'une frivole. Pour celle de Salviati contre Francion, elle étoit alors détruite, par ce qui venoit d'arriver ; & lorſque ce ſolliciteur le ſçût & Bergamin auſſi, ils s'en retournerent tout confus. Quant à Corſegue, l'on le renvoya en priſon, & tous les officiers de juſtice étant congediez, il ne reſta que nos Gentilshommes François, qui remercierent Lucio de la bonne juſtice qu'il avoit renduë, & principalement Francion, qui étoit celui qui étoit le plus intereſſé. Dorini lui dit encore ce qui ſe venoit de faire avec Ergaſte & Emilie, dont il fut merveilleuſement aiſe, & ſa joye eut encore ſujet de s'augmenter, lorſqu'il ſçut que l'on alloit eſſayer d'appaiſer Nays, & terminer le procès qui étoit entre elle & lui. Lucio dit alors en riant, que pour les perſonnes communes, il les faiſoit venir en ſa maiſon, afin de les oüir ; mais que quant à elle, elle meritoit qu'il l'allât trouver. Francion lui jura qu'il lui en devroit toute l'obligation ; & là-deſſus

il le laiſſa partir avec Dorini. Il eut permiſſion de faire rapporter ſes coffres chez lui, & il s'y en retourna auſſi avec Raymond, Audebert, & Hortenſius, qui avoient toûjours été preſens : mais en chemin ils virent une choſe, qui les étonna plus que l'on ne ſçauroit dire.

Ils entendirent un ſi grand bruit derriere eux, que cela leur fit tourner la tête, & auſſitôt ils virent un jeune homme qui n'avoit que ſa chemiſe ſur le dos, & n'avoit pas même de ſouliers à ſes pieds, lequel étoit pourſuivi de quantité de canailles, qui faiſoient un cri perpetuel. Il couroit toûjours fort vîte, & pourtant ils reconnurent que c'étoit du Buiſſon, ce qui les affligea fort, de le voir en cet équipage ; car ils s'imaginoient que l'on lui avoit fait quelque affront, ou bien qu'il avoit perdu l'eſprit ; & cette derniere penſée étoit la plus vrai-ſemblable, parce qu'il faiſoit quelquefois le moulinet autour de ſoi, avec une houſſine qu'il avoit arrachée à un laquais, & il s'en eſcrimoit comme d'un bâton à deux bouts, & il ne ceſſoit de chanter mille chanſons bouffonnes. Quand il paſſa auſſi devant eux, il ne fit pas beaucoup ſemblant de les voir ; mais ayant ſeulement regardé Hortenſius, il lui donna un bon ſoufflet. Alors les cris ſe redoublerent, & il courut plus vîte qu'auparavant. Les uns diſoient qu'il étoit yvre, les autres qu'il étoit fol, les autres qu'il avoit la fievre chaude, & que l'air de Rome étoit nuiſible à la plûpart des François;

&

& quelques-uns diſoient qu'il n'y avoit que de la méchanceté en lui, & qu'il le falloit arrêter & le lier. Mais nos Gentilshommes François empêcherent ceux qui lui vouloient faire de la violence, & le ſuivirent juſques dans la maiſon de Raymond, où il ſe jetta tout d'un coup. Ils y furent preſque auſſi-tôt que lui, & quand il les vit, il leur dit qu'ils le ſauvaſſent de cette canaille, & que l'on le laiſſât repoſer. Ils connurent bien alors qu'il avoit le jugement bon ; & l'ayant fait entrer dans une chambre, l'on lui conſeilla de ſe coucher, & l'on ne fit que découvrir un lit, & il ſe jetta entre deux draps. Ayant un peu repris haleine, il parla de cette ſorte à ſes amis : il faut que je vous declare ici mes folies : j'ai été pluſieurs fois voir des courtiſanes de cette ville, que j'ai eſcroquées par plaiſir, ainſi que j'avois accoûtumé de faire à celles de France. Or il y en a eu une qui en a voulu avoir raiſon, laquelle on appelle Fiammette. Je lui avois promis de l'aller voir cette nuit, & je l'allai trouver hier au ſoir au partir d'ici : car encore que j'euſſe fort en la tête l'affaire de Francion, ſi eſt-ce que je ne voulois point manquer à me donner ce plaiſir. Je me coulai donc dedans ſa maiſon, & je parlai à ſa ſervante, qui me fit entrer dans une garderobbe, où elle me dit qu'il falloit que j'attendiſſe, qu'un parent de ſa maîtreſſe l'eût quittée, d'autant qu'elle ne vouloit pas que cet homme fût témoin de ſes amours. Enfin elle me

dit qu'il s'en étoit allé, & que je n'avois qu'à me deshabiller & m'en aller coucher avec Fiammette. Je n'en voulus rien faire, diſant que je deſirois la ſaluer auparavant : mais elle commença de me dépoüiller en bouffonnant, & me fit accroire qu'il y auroit bien du plaiſir, ſi j'allois ſurprendre ſa maîtreſſe. Quand je fus tout deshabillé elle ouvrit une porte, & m'y fit paſſer ſans chandelle, ce que je fis allaigrement, croyant que ce fût par là que l'on entroit dans la chambre ; mais ayant fermé vîtement la porte ſur moi, je me doutai bien qu'elle m'avoit trompé. Je me penſai rompre le col en voulant marcher plus avant : car je croyois que le chemin fût uni, & c'étoit une montée. Je m'écorchai toutes les cuiſſes en tombant, & mon recours fut de crier, & de heurter à la porte avec les deux poings ; mais la ſervante me vint dire, que ſi je ne me taiſois, elle envoyeroit là quelqu'un qui me traitteroit d'une étrange ſorte. Je la penſai gagner par les prieres & les promeſſes, mais cela fut inutile. Elle continua de me menacer, de ſorte que je fus contraint de demeurer en ſilence. Bien qu'il faſſe maintenant aſſez chaud, ſi eſt-ce que la nuit a été froide & fort incommode pour moi ; & je vous aſſure bien que de ma vie je n'en ai paſſé une plus mauvaiſe. Je me ſuis tenu aſſis ſur un degré, me ſerrant le plus qu'il m'étoit poſſible, pour n'avoir pas ſi froid. Quand le jour a été venu, j'ai été long-tems à faire mes plaintes, ſans

que

que l'on y ait rendu aucune réponſe ; & je crois que la ſervante s'étoit éloignée à deſſein, pour n'être point obligée de parler à moi. Enfin il eſt deſcendu un gros maraut du haut de l'eſcalier, tenant une épée d'une main & un nerf de bœuf de l'autre, qui me donnant un coup de nerf ſur l'épaule, m'a commandé de déloger de là. J'ai été forcé de décendre ſans lui pouvoir faire entendre mes raiſons, & ſans eſperer de me pouvoir faire rendre mes hardes. J'ai trouvé qu'au bas de l'eſcalier il y avoit une petite iſſuë, qui rendoit dans une ruëlle, où il m'a pouſſé, & puis il a fermé la porte deſſus moi. Je ſuis demeuré là pourtant aſſis ſur une pierre, rêvant à ce que je devois faire. Fort peu de perſonnes paſſent par là ; car cette ruëlle n'a qu'un bout ; & encore ceux qui y paſſoient n'étoient que des gens de petite condition. Je me plaignois à eux, que l'on m'avoit pris mes habits. Quelques-uns s'en mocquoient, diſant que c'étoit bien fait, puiſque je voulois aller voir les Dames. Les autres me plaignoient, & me diſoient qu'ils avoient trop peu de pouvoir pour m'aſſiſter. Quelquefois je ne diſois mot, & je crois que l'on me prenoit pour quelque gueux ; car ma chemiſe étoit toute ſale, d'avoir couché ſur une montée qui n'étoit guere nette. Enfin j'ai ſongé que je pourrois demeurer là long-tems, ſi je ne m'en allois ; mais auſſi de s'en aller de cette ſorte en plein jour, cela étoit bien étrange. Je m'aviſai qu'il falloit

dire à quelque homme, qu'il vînt ceans avertir mes amis de mon deſaſtre, afin que l'on m'apportât des habits. Je l'ai dit à un, mais je crois qu'il n'a ſçû trouver le logis, & il m'a fait attendre long-tems, & n'eſt point revenu. J'ai donc eu enfin en l'eſprit une penſée bien bouffonne, qui a été de contrefaire le fol, plûtôt que de demeurer toûjours là. Je ſuis ſorti genereuſement, & m'en ſuis allé dans les ruës en chantant mille folies. Les enfans ſe ſont amuſez autour de moi, comme vous avez vû, & je crois qu'ils m'euſſent fait beaucoup de mal ſans votre ſecours. Si j'ai donné un ſoufflet à Monſieur Hortenſius, ç'a été pour autoriſer ma folie; mais je lui en demande pardon de tout mon cœur. Hortenſius dit alors qu'il lui pardonnoit, mais qu'il prît garde une autre fois de ne ſe plus fourrer en de ſi mauvais lieux. Raymond lui dit qu'il en avoit reçû une aſſez grande punition, pour en être détourné. Mais vous, Raymond, dit Francion, n'en avez-vous pas auſſi eu votre part? Vous avez eu tantôt aſſez de honte, de ce que l'on a publié vos amourettes devant Lucio. Si vous aviez vû la femme du Sbirre, dit Raymond, vous diriez qu'elle en vaut bien la peine, & que pour être de baſſe condition elle n'en eſt pas moins aimable. Quoi qu'il en ſoit, dit Francion, j'ai été fort aiſe d'apprendre cette avanture: car j'ai vû par là que vous n'aviez plus rien à me reprocher, pour avoir été trop ſecret lorſque j'aimois

Emilie.

Emilie. Je diſois bien, qu'il y avoit des choſes dont l'on ſe reſervoit le ſecret. Mais parlons encore de l'accident de du Buiſſon. Irat'on requerir ſes habits ? Y avoit-il beaucoup d'argent dans ſes pochettes ? Pas beaucoup, dit du Buiſſon : je le laiſſe tout à Fiammette, pourvû qu'elle me renvoye mes habits. Il y auroit du deshonneur pour moi, ſi elle ne les rendoit : Francion en fut d'accord ; ſi-bien que l'on y envoya leur hôte & quelques laquais, qui firent quantité de menaces ; de ſorte qu'elle les rendit. Cependant il y avoit toûjours de la canaille devant la maiſon, attendant que du Buiſſon en ſortît ; mais l'on fit retirer tous ceux qui y étoient, leur diſant que c'étoit un pauvre jeune homme qui avoit la fievre, & que l'on l'avoit fait mettre au lit.

Quand l'heure du dîner fut venuë, nos Gentilshommes François ſe mirent tous à table, & du Buiſſon pareillement, s'étant aſſez repoſé. Ils ne ceſſoient de ſe railler l'un l'autre ſur leurs avantures. Il n'y avoit qu'Audebert, à qui l'on ne pouvoit point faire d'attaque ; car encore qu'il fût homme fort recreatif, ſi eſt-ce qu'il étoit d'une humeur fort temperée & fort ſage ; & il s'amuſoit plûtôt à conferer avec les doctes du païs, qu'à chercher l'accointance des plus belles courtiſanes. Francion ayant conſideré la fortune de tous les autres, avoüoit naïvement qu'il n'y en avoit eu pas un, qui eût eu tant de malheur que lui,

& que Valere & Ergaſte s'étant accordez à lui faire du mal, l'on devoit mettre en doute qui c'étoit qui lui avoit nui davantage. Il y en avoit qui diſoient que c'étoit Valere, qui l'avoit fait accuſer de fauſſe monnoye, ce qui étoit un crime honteux, qui recevoit la mort pour ſa punition ; mais il ſoûtenoit pour lui, que c'étoit Ergaſte qui lui avoit apporté le plus de dommage, lui faiſant perdre les bonnes graces de Nays ; & le mal qu'il lui avoit fait, n'étoit pas principalement lorſqu'il avoit fait en ſorte, que l'on lui avoit donné la connoiſſance d'Emilie, car il n'avoit eu que du plaiſir dans ſa converſation ; mais c'étoit lorſqu'il avoit fait provoquer cette Emilie, à s'aller plaindre de lui à Nays. Un peu après leur repas Dorini le vint trouver, pour lui dire que Lucio avoit eu tant de ſoin de ſon affaire, qu'il l'avoit rendu moins odieux à ſa couſine ; tellement qu'elle permettoit qu'il la vînt viſiter cette après-dînée. Il ſe prepara auſſi-tôt pour cette viſite, & ſe mit mieux en point qu'il n'étoit auparavant, n'ayant pas eu le ſoin de s'accommoder dedans un lieu, qui lui ſervoit de priſon. Il fut aſſiſté de toute cette Nobleſſe Françoiſe, & comme Nays le vit, elle ſe mit ſur une contenance extrémement ſerieuſe & magiſtrale ; mais il ne craignoit rien pourtant, & lui parla de cette ſorte. Voici un innocent qui avoit été fauſſement accuſé, lequel vous vient donner des témoignages de ſa probité. Ne ſoyez pas ſi vain, lui dit-elle, que

que de dire que vous avez été tout-à-fait exempt de faute ; car vous m'ôteriez par ce moyen la gloire de vous pardonner. Puiſque le pardon m'eſt aſſuré de votre part, repliqua Francion, je veux bien m'eſtimer coupable. Mais vous l'êtes auſſi en quelque ſorte, dit Nays : car il eſt vrai que vous avez aimé Emilie. Je l'ai aimée, dit Francion, comme j'aimerois un beau fruit, que je verrois ſur l'arbre & auquel je ne voudrois point pourtant toucher : mais plûtôt je l'ai aimée de l'amour que l'on porte aux fleurs, & non davantage : je penſe que vous ne voulez pas que je ſois aveugle, & que je ceſſe de conſiderer les divers ouvrages de la nature : je les trouve tous beaux : mais cette affection, que je leur porte, retourne à vous : car rien n'a de beauté au monde, que ce qui vous reſſemble en quelque ſorte : néanmoins ſi c'eſt être criminel de vivre ainſi, je veux bien changer d'humeur, pour demeurer dans les termes de l'obéïſſance. Vous en direz tout ce qu'il vous plaira, dit Nays, mais vous ne vous excuſerez pas ſi facilement de cela, que de la fauſſe monnoye. Alors Dorini l'ayant entretenuë à part, lui dit qu'il falloit ceſſer ſa rigueur, & qu'elle devoit conſiderer que Francion n'étoit point ſi coupable qu'elle avoit crû, & que s'il avoit viſité Emilie, c'étoit lorſqu'elle ne lui faiſoit pas ſi bon viſage, & qu'il tâchoit à ſe deſennuyer ailleurs. Au reſte, elle avoit déja appris qu'il n'y avoit rien qui le liât avec cette Dame,

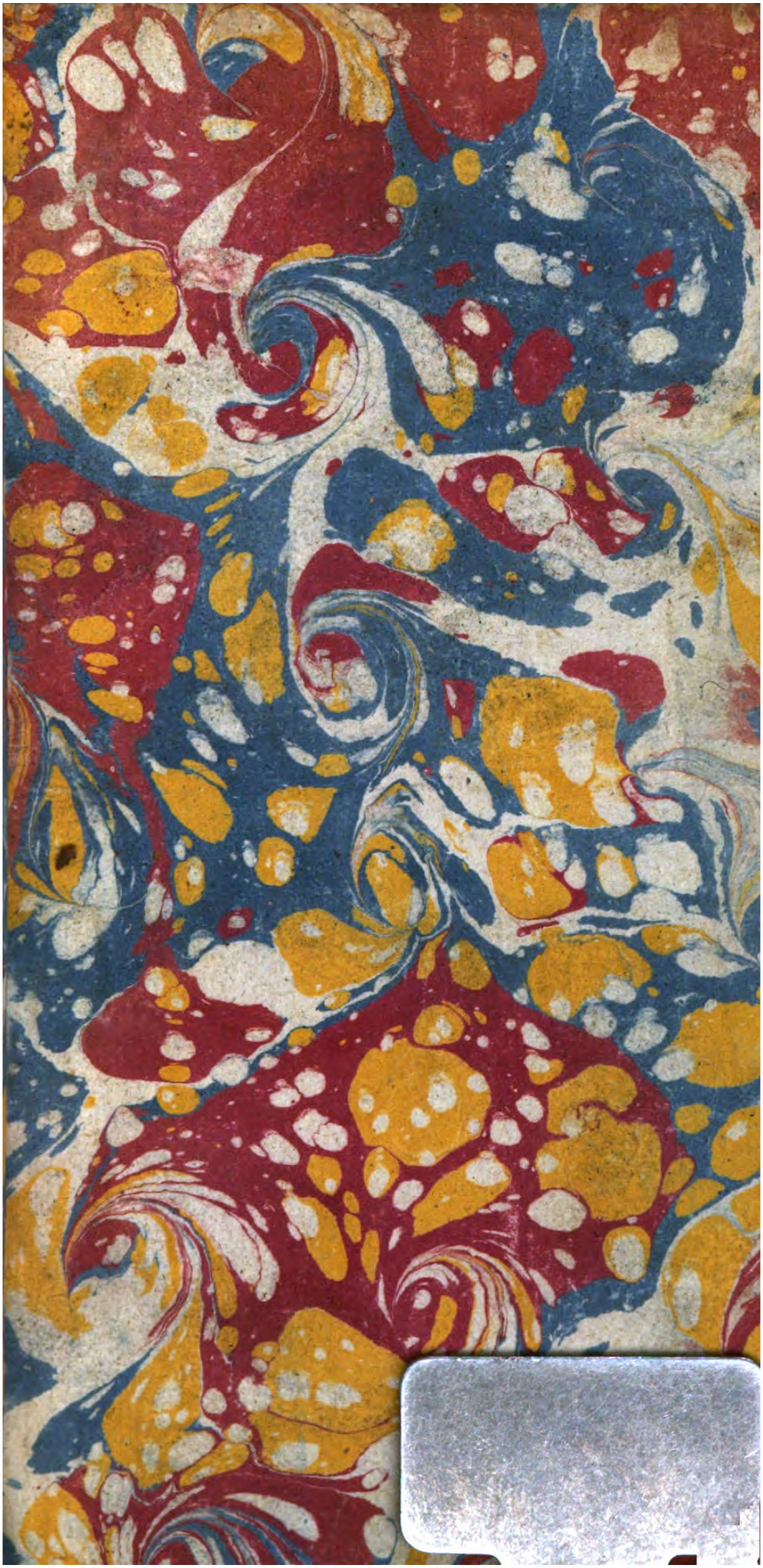
me, & qu'au contraire elle avoit épouſé Ergaſte. D'un autre côté elle ſongeoit, que ſi elle rompoit avec lui, après avoir été ſi avant, elle ſe feroit la riſée du monde; & que même Francion ayant beaucoup d'amis & de puiſſance, le deſeſpoir & la colere lui pourroient faire entreprendre de fâcheuſes choſes. Elle permit donc qu'il l'entretînt en particulier, & qu'il lui renouvellât les aſſurances de ſa ſervitude: de ſorte qu'il ſe fit là comme un nouvel accord. Dorini dit qu'il ne falloit plus tant faire traîner leur mariage, afin que des jaloux ennemis de leur bien n'y miſſent plus d'empêchement. L'on envoya donc querir un Prêtre, & ils furent fiancez tout à l'heure, & il fut arrêté qu'ils ſeroient mariez le lendemain. Quand Francion fut de retour en ſa maiſon avec ſes amis, il leur dit que deſormais il tâcheroit d'être plus ſage que par le paſſé, & qu'il croyoit qu'ayant épouſé Nays, il ſeroit arrivé à bon port; & qu'il ne lui faudroit plus voguer ſur cette mer d'affections diverſes, où il avoit autrefois troublé ſon repos, étant à toute heure menacé du naufrage. L'ennui qu'il avoit eu pour Emilie ſe repreſentoit alors devant ſes yeux, deſorte qu'il ſe deliberoit de n'aimer jamais que Nays. Il tâchoit de perſuader aux autres, de ſe retirer ainſi de leur vie débauchée le plûtôt qu'ils pourroient, afin de ne plus ſervir de mauvais exemple. Tout le ſoir ſe paſſa dans ces conſiderations, & le lendemain chacun ſe fit brave,

ve, pour aſſiſter au mariage qui ſe fit de lui & de Nays. L'on fut bien-aiſe d'apprendre, que ce jour-là Ergaſte épouſoit auſſi Emilie. Toutefois quant à lui, quoiqu'il l'eſtimât fort belle & fort pleine de merite, il avoit une certaine repugnance à l'épouſer, lorſqu'il ſe ſouvenoit que Francion l'avoit frequentée. Il ſe perſuadoit qu'il avoit peut-être joüi d'elle, & ſon regret étoit de ce qu'il avoit ſervi à cela. Ce remors étoit ſuffiſant pour le punir: mais encore l'étoit-il plus doucement que Valere, qui le jour même fut envoyé en exil, pour avoir été convaincu d'avoir fait de la fauſſe monnoye. Corſegue, & le Denonciateur, qui l'avoient ſervi en ſes mauvaiſes pratiques, furent condamnez aux galeres. Pour Bergamin & Salviati, qui avoient voulu tromper Francion d'une autre ſorte, ils n'avoient pas fait ſi grand mal : l'on les laiſſa ſans autre punition que de leur propre miſere. Ces autres, qui étoient jugez rigoureuſement, avoient encore fait d'autres crimes que leur derniere tromperie. L'on pendit auſſi ce jour là un coupeur de bourſes, qui ayant dit pour ſa deffenſe, qu'il n'étoit pas de ceux qui dérobent l'argent des autres, & qu'au contraire il en avoit mis beaucoup deux jours auparavant dedans la pochette d'un François. Il fut interrogé là-deſſus plus amplement, & l'on connut que c'étoit celui que Corſegue avoit apoſté, pour faire trouver de fauſſes pieces entre les mains de Francion; de ſorte

que

que ſon innocence fut ainſi pleinement juſtifiée, au contentement de tous ceux qui le connoiſſoient, & particulierement de ceux qui étoient à ſa nôce, parmi leſquels toutes ces nouvelles coururent. Il n'y avoit pas pourtant grande compagnie : il n'y avoit que ſes amis plus intimes, & les plus proches parens de Nays, parce que ce n'eſt pas la coûtume, que l'on aſſemble beaucoup de monde au mariage d'une veuve, ni que l'on y faſſe beaucoup de magnificences. La principale joye étoit pour les nouveaux mariez ; il ſuffiſoit qu'ils fuſſent contens, & qu'ils joüiſſent des plaiſirs qui leur étoient legitimement accordez. Afin donc que perſonne ne ſemble participer à leur contentement, nous ne nous efforcerons point de l'exprimer. C'eſt aſſez de dire qu'il étoit extrême, & qu'il n'a point diminué depuis. Francion ſe voyant obligé de ne plus vivre en garçon, prit dèslors une humeur ſi grave & ſi ſerieuſe, que l'on n'eût pas dit que c'eût été lui-même. Toutefois l'on tient, qu'encore qu'il ſçût qu'il n'eſt pas permis de faire du mal, afin qu'il en avienne du bien, il avoit de la peine à ſe repentir de beaucoup de petites méchancetez, qu'il avoit faites en ſa jeuneſſe, pour châtier les vices des hommes. Quant à Raymond & du Buiſſon, quelque remontrance qu'il leur pût faire, ils employerent encore le reſte du tems, qu'ils vouloient paſſer dans Rome, à ſe ſaouler des plaiſirs du monde. Il n'y eut qu'Audebert,

bert, qui revint le premier en France, ſe mettant à la ſuite d'un Ambaſſadeur ordinaire qui s'en retournoit ; car il étoit ſatisfait d'avoir vû les ſingularitez d'Italie, ſans y vouloir ſejourner davantage. Il ne ramena pas Hortenſius, parce que Nays l'avoit fait mettre chez un Cardinal de ſes parens, où il étoit fort à ſon aiſe, & ne perdoit point encore les eſperances de la Royauté, à cauſe que le bonheur, où il ſe voyoit, lui enfloit merveilleuſement le courage : de ſorte qu'il attendoit de jour en jour que les Polonois lui envoyaſſent d'autres Ambaſſadeurs, & par ce moyen ſa converſation étoit toûjours fort agreable. Lorſque Francion vit que Raymond & du Buiſſon étoient prêts à le quitter, il ne trouva point d'autre remede à cela, ſinon de les accompagner, & de faire un tour à ſon païs, pour voir ſes parens avec ſa nouvelle Epouſe. Dorini fut auſſi de la partie, & leur voyage fut très-heureux & très-agreable. Francion fut extrémement aiſe, de ſe voir pour quelque tems avec toutes ſes anciennes connoiſſances ; & ce fut alors qu'il raconta à pluſieurs ſes nompareilles avantures.

FIN.

68696732